UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003907261

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

AVENTURES PRODIGIEUSES DE

TARTARIN DE TARASCON

* 1872 *

CONTES DU LUNDI

LES FEMMES D'ARTISTES

LIBRAIRIE DE FRANCE

PARIS

ALPHONSE
DAUDET

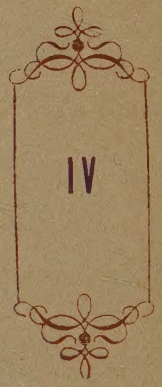
TARTARIN DE TARASCO

—

CONTES DU LUNDI

—

LES FEMMES D'ARTISTES



LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

60 francs

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/tartandetarascon0000alph

AVENTURES PRODIGIEUSES
DE TARTARIN
DE TARASCON

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

AVENTURES PRODIGIEUSES DE

TARTARIN DE TARASCON

1872

« ... En France, tout le monde
est un peu de Tarascon. »

ILLUSTRATIONS
DE
EDY LEGRAND

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
—
1930

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

HISTOIRE
DE MES LIVRES

TARTARIN DE TARASCON

Depuis bientôt quinze ans que j'ai publié les Aventures de Tartarin, *Tarascon ne me les a pas encore pardonnées, et des voyageurs dignes de foi m'affirment que, chaque matin, à l'heure où la petite ville provençale ouvre les volets de ses boutiques et secoue ses tapis au souffle du grand Rhône, de tous les seuils, de toutes les fenêtres, jaillit le même poing irrité, le même flamboiement d'yeux noirs, le même cri de rage vers Paris : « Oh? ce Daudet... si un coup, il descend par ici... » comme dans l'histoire de Barbebleue : « Descends-tu... ou si je monte ! »*

Et sans rire, une fois, Tarascon est monté.

C'était en 1878, *quand la province foisonnait dans les hôtels, sur les boulevards et sur ce pont gigantesque jeté entre le Champ-de-Mars et le Trocadéro. Un matin le sculpteur Amy, Tarasconnais nationalisé Parisien, voyait pointer chez lui une formidable paire de moustaches venues en train de plaisir, sous prétexte d'Exposition universelle, en réalité pour s'expliquer avec Daudet au sujet du brave commandant Bravida et de la* Défense de Tarascon, *un petit conte publié pendant la guerre.*

— Qué?... *nous y allons chez Daudet !*

Ce fut leur premier mot, à ces moustaches tarasconnaises, en entrant dans l'atelier ; et, quinze jours durant, le sculpteur Amy n'eut que cette phrase aux oreilles : « Et autrement, *où le trouve-t-on, ce Daudet? » Le malheureux artiste ne savait plus qu'imaginer pour m'épargner cette apparition héroï-comique. Il menait les moustaches de son « pays » à*

l'Exposition, les perdait dans la rue des Nations, dans la galerie des machines, les arrosait de bière anglaise, vin hongrois, lait de jument, boissons exotiques et variées, les étourdissait de musique mauresque, tzigane, japonaise, les brisait, les harassait, les hissait — comme Tartarin sur son minaret — jusqu'aux tourillons du Trocadéro.

Mais la rancune du Provençal tenait ferme et de là-haut, guettant Paris, le sourcil froncé, il demandait :

— Est-ce qu'on la voit, sa maison?

— Quelle maison?

— Té!... de ce Daudet, pardi!

Et comme cela partout. Heureusement le train de plaisir chauffait et remportait, inassouvie, la vengeance du Tarasconnais; mais celui-là parti, il pouvait en venir d'autres, et de tout le temps de l'Exposition je ne dormis pas. C'est quelque chose, allez, de sentir sur soi la haine de toute une ville! Encore aujourd'hui, quand je vais dans le Midi, Tarascon me gêne au passage; je sais qu'il m'en veut toujours, que mes livres sont chassés de ses librairies, introuvables même à la gare, et du plus loin que j'aperçois dans l'embrasure du wagon le château du bon roi René, je me sens mal à l'aise et voudrais brûler la station. Voilà pourquoi je profite de cette édition nouvelle pour offrir publiquement aux Tarasconnais, avec toutes mes excuses, l'explication que l'ancien commandant en chef de leur milice était venu me demander.

Tarascon n'a été pour moi qu'un pseudonyme ramassé sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier Apache. En réalité, le pays de Tartarin et des chasseurs de casquettes est un peu plus loin, à cinq ou six lieues, «de l'autre main» du Rhône. C'est là que, tout enfant, j'ai vu languir le baobab dans son petit pot à réséda, image de mon héros à l'étroit dans sa petite ville, là que les Rebuffa chantaient le duo de Robert le Diable; *c'est de là, enfin, qu'un jour de novembre* 1861, *Tartarin et moi, armés jusqu'aux dents et coiffés de la chéchia nous partîmes chasser le lion en Algérie.*

A dire vrai, je n'y allais pas expressément pour cela, ayant surtout besoin de calfater au bon soleil mes poumons un peu délabrés. Mais ce n'est pas pour rien, mille dieux? que je suis né au pays des chasseurs de casquettes; et dès que j'eus mis le pied sur le pont du Zouave *où l'on embarquait notre énorme caisse d'armes, plus Tartarin que Tartarin, je m'imaginai réellement que j'allais exterminer tous les fauves de l'Atlas.*

Féerie du premier voyage ! Il me semble que c'est aujourd'hui ce départ, cette mer bleue, mais bleue comme une eau de teinture, toute rebroussée par le vent, avec des étincellements de saline, et ce beaupré qui se cabrait, piquait la lame, se secouait tout blanc d'écume et repartait la pointe au large, toujours au large, et midi qui sonnait partout dans la lumière avec toutes les cloches de Marseille, et mes vingt ans qui faisaient dans ma tête aussi un retentissant carillon.

Tout cela, je le revis rien que d'en parler, je suis là-bas, je roule les bazars d'Alger dans un demi-jour qui sent le musc, l'ambre, la rose étouffée et la laine chaude ; les guzlas nasillent sur trois cordes devant les petites armoires à glace tunisiennes aux arabesques de nacre, pendant que le jet d'eau tinte sa note fraîche sur les faïences du patio. Et me voilà courant le Sahel, les bois d'orangers de Blidah, la Chiffa, le ruisseau des Singes, Milianah et ses pentes vertes, ses vergers enchevêtrés de tournesols, de figuiers, de cougourdiers comme nos bastides provençales.

Voilà l'immense vallée du Chéliff, des maquis de lentisques, de palmiers nains, des torrents à sec bordés de lauriers-roses ; sur l'horizon la fumée d'un gourbi montant droite d'un fourré de cactus, l'enceinte grise d'un caravansérail, un tombeau de saint avec sa coupole blanche en turban, ses ex-voto sur le mur de chaux éblouissant, et çà et là, dans l'étendue brûlée et claire, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux.

Et j'entends encore, avec la sensation au creux de l'estomac des secousses de ma selle arabe, le cliquetis de mes grands étriers, les appels des bergers dans cette atmosphère ondée et fine où la voix ricoche : « Si mohame... e... ed..i », les abois furieux des chiens slougis autour des douars, les coups de feu et les hurlements des fantasias, et la sauvage musique des derboukas, le soir, devant la tente ouverte, tandis que les chacals glapissent dans la plaine, enragés comme nos cigales, et qu'un croissant de lune claire, le croissant de Mahomet, scintille sur le velours constellé de la nuit. Très nette aussi dans ma mémoire la tristesse du retour, l'impression d'exil et de froid en rentrant à Marseille, le bleu du ciel provençal me paraissant embruni et voilé à côté de ces horizons algériens, palette aux gammes intenses et variées, aurores d'un vert inouï, le vert minéral, le vert poison, courts crépuscules du soir, changeants et nacrés de pourpre et d'améthyste, puits roses, où viennent boire des chameaux roses, où la corde du puits, la barbe du Bédouin, lapant à même le seau, ruissellent de gouttelettes roses... ; après plus de vingt ans, je retrouve en moi ce regret, cette nostalgie d'une lumière disparue.

Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : galéja, *railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux provençaux.* Galéja *revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif* « Vesés-pàs ?... Ès uno galéjado... *Tu ne vois donc pas?... C'est une plaisanterie...* Taisoté, galéjaïré... *Taisez-vous, vilain moqueur.*» *Mais d'être* galéjaïré, *cela n'exclut ni la bonté ni la tendresse. On s'amuse,* té! *on veut rire ; et là-bas le rire va avec tous les sentiments, les plus passionnés, les plus tendres. Dans une vieille, vieille chanson de chez nous, l'histoire de la petite Fleurance, ce goût des Provençaux pour le rire apparaît d'une exquise façon. Fleurance s'est mariée presque enfant à un chevalier qui l'a prise si jeunette,* la prén tan jouveneto se saup pas courdela, *qu'elle ne sait pas agrafer ses cordons. Mais, sitôt le mariage, voilà le seigneur de Fleurance obligé de partir en Palestine et de laisser sa petite femme toute seule. Sept ans se sont passés, sans que le chevalier ait donné signe de vie, quand un pèlerin à coquille et longue barbe se présente au pont du château. Il revient de chez les* Teurs, *il apporte des nouvelles du mari de Fleurance ; et, tout de suite, la jeune dame le fait entrer, le met à table en face d'elle.*

Ce qu'il advint entre eux alors, je puis vous le dire de deux façons ; car l'histoire de Fleurance, comme toutes les chansons populaires, a fait son tour de France dans la balle des colporteurs, et je l'ai retrouvée en Picardie avec une variante significative. Dans la chanson picarde, au milieu du repas, la dame se met à pleurer.

« *Vous pleurez, belle Fleurance?* » *demande le pèlerin tout tremblant.*

« *Je pleure parce que je vous reconnais et que vous êtes mon cher mari...* »

Au contraire la petite Fleurance provençale, à peine est-elle assise en face du pèlerin à grande barbe que, gentiment, elle se n'en rit. « *Hé! de quoi vous riez, Fleurance?* — Té! *je ris, parce que vous êtes mon mari.*»

Et elle saute sur ses genoux en riant, et le pèlerin rit aussi dans sa barbe d'étoupe, car c'est comme elle un galéjaïré, *ce qui ne les empêche pas de s'aimer tendrement à pleins bras, à pleines lèvres, de toute l'émotion de leurs cœurs fidèles.*

Et moi aussi, je suis un galéjaïré. *Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire ; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fond de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière de là-bas.*

Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France

algérienne que les Aventures de Tartarin; *par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraque et chapardage, l'algérien Doineau et l'algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde, l'histoire d'un colon, la fondation d'une ville au milieu des rivalités de trois pouvoirs en présence, armée, administration, magistrature. Au lieu de tout cela je n'ai rien rapporté que* Tartarin, *un éclat de rire, une* galéjade.

C'est vrai que nous faisions, mon compagnon et moi, un beau couple de jobards, débarquant en ceinture rouge et chéchia flamboyante dans cette brave ville d'Alger où il n'y avait guère que nous deux de Teurs. *De quel air recueilli, convaincu, Tartarin quittait ses énormes bottes de chasse à la porte des mosquées et s'avançait dans le sanctuaire de Mahomet, grave, les lèvres serrées, en chaussettes de couleur. Ah ! il y croyait, celui-là, à l'Orient, et aux muezzins et aux almées, aux lions, aux panthères, aux dromadaires, à tout ce qu'avaient bien voulu lui raconter ses livres et que son imagination méridionale lui grandissait encore.*

Moi, fidèle comme le chameau de mon histoire, je le suivais dans son rêve héroïque ; mais, par instants, je doutais un peu. Je me rappelle qu'un soir, à l'Oued-Fodda, partant pour un affût au lion et traversant un camp de chasseurs d'Afrique avec tout notre accoutrement de houseaux, de fusils, revolvers, couteaux de chasse, j'eus la sensation aiguë du ridicule devant la stupeur muette des bons troupiers faisant leur soupe sur le front des tentes alignées. « Et s'il n'y avait pas de lion ! »

Ce qui n'empêche qu'une heure après, la nuit venue, à genoux dans un bouquet de lauriers, fouillant l'ombre avec mes lunettes, pendant que des piaillements de grues passaient très haut dans l'air et que des chacals froissaient l'herbe autour de moi, je sentais grelotter mon fusil sur la garde du couteau de chasse fiché en terre.

J'ai prêté à Tartarin ce frisson de peur et les bouffonnes réflexions qui l'accompagnaient ; mais c'est une grande injustice. Je vous jure bien que, si le lion était venu, le bon Tartarin l'aurait reçu, le rifle au poing, la dague haute ; et si sa balle se fût perdue, son sabre faussé dans un corps à corps, il eût fini la lutte poil contre poil, étouffé le monstre entre ses bras à doubles muscles, déchiqueté de ses ongles, de ses dents, sans seulement cracher la peau ; car c'était un rude homme au demeurant que ce chasseur

de casquettes, et de plus un homme d'esprit qui a été le premier à rire de ma galéjade!

L'histoire de Tartarin ne fut écrite que longtemps après mon voyage en Algérie. Le voyage est de 1861-62, *le livre de* 1869. *Je commençai à le publier en variétés au* Petit Moniteur universel, *avec d'amusants croquis d'Emile Benassit. L'insuccès fut absolu. Le* Petit Moniteur *était un journal populaire, et le peuple n'entend rien à l'ironie imprimée qui le déroute, lui fait croire qu'on veut se moquer de lui. Rien ne saurait rendre le désappointement des abonnés du journal à un sou, si friands de* Rocambole *et de Ponson du Terrail, en lisant ces premiers chapitres de la vie de Tartarin, les romances, le baobab, désappointement qui allait jusqu'aux menaces de désabonnement, jusqu'aux injures personnelles. On m'écrivait : «Eh bien, oui... et puis après? Qu'est-ce que ça prouve? Imbécile!» et l'on signait violemment. Le plus malheureux était Paul Dalloz qui avait fait de grands frais de publicité, de dessins, et payait cher une expérience. Après une dizaine de feuilletons, j'eus pitié de lui et portai* Tartarin *au* Figaro *où il fut mieux compris des lecteurs, mais se buta à d'autres mauvais vouloirs. Le secrétaire de la rédaction du* Figaro, *à cette époque, était Alexandre Duvernois, le frère de Clément Duvernois, ancien journaliste et ministre. Par grand hasard j'avais, neuf ans auparavant, au courant de ma joyeuse expédition, rencontré Alexandre Duvernois, alors modeste employé au bureau civil de Milianah, et gardant de cette époque un vrai culte pour la colonie. Irrité, révolté par la façon légère dont je parlais de sa chère Algérie, il ne pouvait empêcher la publication de* Tartarin, *mais il s'arrangea pour la morceler en lambeaux intermittents, prétextant l'horrible cliché de «l'abondance des matières», si bien que ce tout petit roman s'éternisa dans le journal presque autant que le* Juif Errant *ou les* Trois Mousquetaires. *«Ça tire, ça tire...» grondait le faux-bourdon de Villemessant, et j'avais grand'peur d'être obligé d'interrompre encore une fois.*

Puis, nouvelles tribulations. Le personnage de mon livre s'appelait alors Barbarin de Tarascon.

Or, il y avait justement à Tarascon une vieille famille de Barbarin qui me menaça de papier timbré, si je n'enlevais son nom au plus vite de cette outrageante bouffonnerie. Ayant des tribunaux et de la justice une sainte épouvante, je consentis à remplacer Barbarin par Tartarin sur les épreuves déjà tirées qu'il fallut reprendre ligne à ligne dans une

minutieuse chasse aux B. Quelques-uns ont dû m'échapper à travers ces trois cents pages; et l'on trouve dans la première édition des Bartarin, Tarbarin, et même tonsoir pour bonsoir. Enfin le livre parut, et réussit assez bien en librairie, malgré l'arome très local et que tout le monde ne goûte pas. Il faut être du Midi ou le connaître beaucoup pour savoir combien ce type de Tartarin est fréquent chez nous, et que sous le grand soleil tarasconnais qui les chauffe et les électrise, la cocasserie des crânes et des imaginations s'exagère en des développements monstrueux aussi variés de forme et de dimension que les cougourdes.

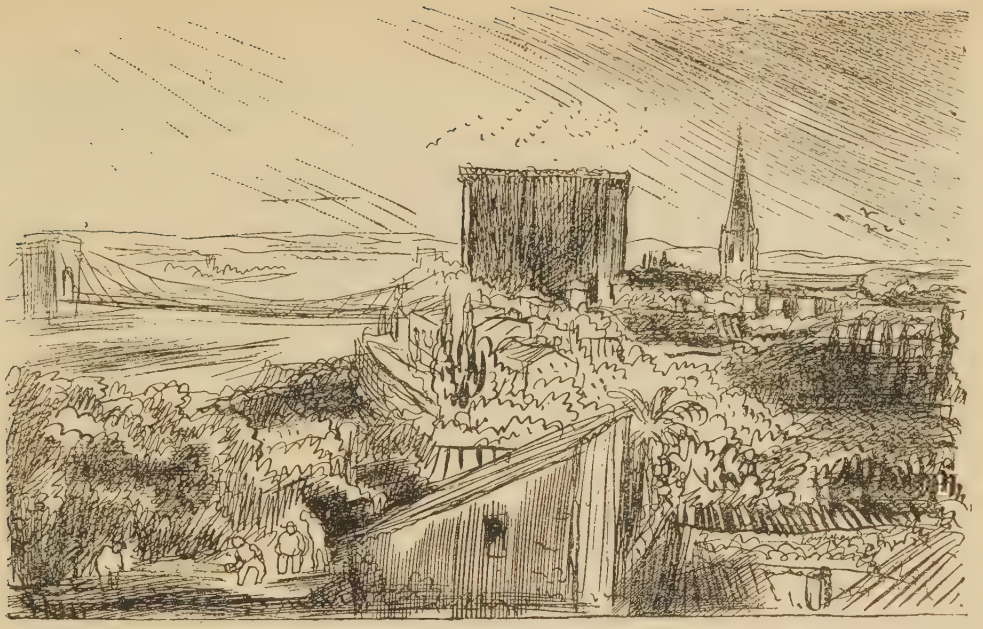
Jugé librement, à des années de distance, Tartarin, *avec son allure débridée et folle, me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité; une vérité d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais, et tarasconne tout le temps. Le grain de l'écriture n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de la «littérature debout», parlée, gesticulée, avec les allures débordantes de mon héros. Mais je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied à force de vraisemblance des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime, — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même, quand à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire: «C'est un Tartarin... un Monpavon... un Delobelle.» Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier: «C'est mon garçon?»*

A MON AMI

GONZAGUE PRIVAT

PREMIER ÉPISODE

A TARASCON



I

LE JARDIN DU BAOBAB

Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais, quand on entrait, coquin de sort!...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin!...

O le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des nopals, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab *(arbre géant, arbos gigantea)* tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique!... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, krish malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lazos mexicains, est-ce que je sais!

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas!

Ou :

Armes chargées, méfiez-vous!

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les Voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse

à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc... Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.

II

Coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon. Les chasseurs de casquettes

Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le midi de la France. Pourtant — même à cette époque — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes, ces jolies collinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre, qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi... Oui, mais il y a Tarascon derrière, et, dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : « Voilà Tarascon!... voilà Tarascon! » et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là! A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et *le Rapide* est passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

— Ah çà! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches?

Ce qu'ils font?

Eh mon Dieu! ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de

ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits ; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissent-ils pour leur maître, et comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse au tigre birman, ces messieurs en avaient fait leur grand justicier cynégétique et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.

LA LYRE

III

Nan! Nan! Nan!

Suite du coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon.

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consomme de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les retrouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille a la sienne, et dans la ville cela se sait. On sait, par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet, c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore;

Celle de l'armurier Costecalde :

Veux-tu venir au pays des cabanes?

Celle du receveur de l'enregistrement :

Si j'étais-t-invisible, personne n'me verrait.

(Chansonnette comique.)

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine

on se réunit les uns chez les autres et on se *les* chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche; c'est sacré. Jamais même on ne s'en emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée des Costecalde de chanter celle des Bézuquet ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde. Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent. Mais non! chacun garde la sienne et tout le monde est content.

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville était encore Tartarin. Sa supériorité sur ses concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes!

Seulement c'était le diable pour les lui faire chanter. Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnais aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur devant un piano de Nîmes entre deux bougies de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui... Quelquefois cependant, quand il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entrait comme par hasard, et après s'être bien fait prier, consentait à dire le grand duo de *Robert le Diable*, avec madame Bézuquet la mère... Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu... Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et sous le reflet vert des bocaux de la devanture, essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait ; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand... Alors, après un silence, madame Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi (bis),
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : «A vous, Tartarin,» et Tartarin de

EXCOURBANIES

Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : « Non!... non!... non!... », ce qu'en bon Méridional il prononçait : « Nan!... nan!... nan!... » Sur quoi madame Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

— « Nan!... nan!... nan!... » hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là... Ce n'était pas long, comme vous voyez : mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : « Nan!... nan!... » quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : « Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable?* »

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait!...

IV

Ils !!!

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite, disait de lui : « C'est un lapin ! » et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins, après en avoir tant habillé.

La magistrature était pour Tartarin. Deux ou trois fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui :

« C'est un caractère ! »

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où, quelques distributions de gros sous et de taloches aux petits décrotteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour de l'endroit, le Roi des halles tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de

respect, et se montrant du coin de l'œil les biceps gigantesques qui roulaient sur ses bras, ils se disaient tout bas les uns aux autres avec admiration :

« C'est celui-là qui est fort !... Il a DOUBLES MUSCLES ! »

DOUBLES MUSCLES !

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là !

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux ; cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas, grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère... Pauvre cher grand homme ! A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir de consomption.

En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du Marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétations africaines ; en vain entassait-il armes sur armes, krish malais sur krish malais ; en vain se bourrait-il de lectures romanesques, cherchant, comme l'immortel don Quichotte, à s'arracher par la vigueur de son rêve aux griffes de l'impitoyable réalité... Hélas ! tout ce qu'il faisait pour apaiser sa soif d'aventures ne servait qu'à l'augmenter. La vue de toutes ses armes l'entretenait dans un état perpétuel de colère et d'excitation. Ses rifles, ses flèches, ses lazos lui criaient : « Bataille ! bataille ! » Dans les branches de son baobab, le vent des grands voyages soufflait et lui donnait de mauvais conseils. Pour l'achever, Gustave Aimard et Fenimore Cooper...

Oh ! par les lourdes après-midi d'été quand il était seul à lire au milieu de ses glaives, que de fois Tartarin s'est levé en rugissant ; que de fois il a jeté son livre et s'est précipité sur le mur pour décrocher une panoplie !

Le pauvre homme oubliait qu'il était chez lui, à Tarascon, avec un foulard de tête et des caleçons, il mettait ses lectures en actions, et, s'exaltant au son de sa propre voix, criait en brandissant une hache ou un tomahawk :

BRAVIDA

« Qu'ils y viennent maintenant ! »

Ils ? Qui, *Ils ?*

Tartarin ne le savait pas bien lui-même... *Ils !* c'était tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit... *Ils !* c'était l'Indien Sioux dansant autour du poteau de guerre où le malheureux blanc est attaché.

C'était l'ours gris des Montagnes Rocheuses qui se dandine, et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Touareg du désert, le pirate malais, le bandit des Abruzzes... *Ils*, enfin, c'était *ils !*... c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire.

Mais, hélas ! l'intrépide Tarasconnais avait beau *les* appeler, *les* défier... *ils* ne venaient jamais... Pecaïré ! qu'est-ce qu'*ils* seraient venus faire à Tarascon ?

Tartarin cependant *les* attendait toujours, — surtout le soir en allant au cercle.

V

Quand Tartarin allait au cercle

Le chevalier du Temple se disposant à faire une sortie contre l'infidèle qui l'assiège, le *tigre* chinois s'équipant pour la bataille, le guerrier comanche entrant sur le sentier de la guerre, tout cela n'est rien auprès de Tartarin de Tarascon s'armant de pied en cap pour aller au cercle, à neuf heures du soir, une heure après les clairons de la retraite.

Branle-bas de combat! comme disent les matelots.

A la main gauche, Tartarin prenait un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée ; dans la poche gauche, un casse-tête ; dans la poche droite, un revolver. Sur la poitrine, entre drap et flanelle, un krish malais. Par exemple, jamais de flèche empoisonnée ; ce sont des armes trop déloyales!...

Avant de partir, dans le silence et l'ombre de son cabinet, il s'exerçait un moment, se fendait, tirait au mur, faisait jouer ses muscles ; puis, il prenait son passe-partout, et traversait le jardin, gravement, sans se presser. — A l'anglaise, messieurs, à l'anglaise! c'est le vrai courage. — Au bout du jardin, il ouvrait la lourde porte de fer. Il l'ouvrait brusquement, violemment, de façon à ce qu'elle allât battre en dehors contre la muraille... S'*ils* avaient été derrière, vous pensez

quelle marmelade!... Malheureusement, *ils* n'étaient pas derrière.

La porte ouverte, Tartarin sortait, jetait vite un coup d'œil de droite et de gauche, fermait la porte à double tour et vivement. Puis en route.

Sur le chemin d'Avignon, pas un chat. Portes closes, fenêtres éteintes. Tout était noir. De loin en loin un réverbère, clignotant dans le brouillard du Rhône...

Superbe et calme, Tartarin de Tarascon s'en allait ainsi dans la nuit, faisant sonner ses talons en mesure, et du bout ferré de sa canne arrachant des étincelles aux pavés... Boulevards, grandes rues ou ruelles, il avait soin de tenir toujours le milieu de la chaussée, excellente mesure de précaution qui vous permet de voir venir le danger, et surtout d'éviter ce qui, le soir, dans les rues de Tarascon, tombe quelquefois des fenêtres. A lui voir tant de prudence, n'allez pas croire au moins que Tartarin eût peur... Non! seulement il se gardait.

La meilleure preuve que Tartarin n'avait pas peur, c'est qu'au lieu d'aller au cercle par le cours, il y allait par la ville, c'est-à-dire par le plus long, par le plus noir, par un tas de vilaines petites rues au bout desquelles on voit le Rhône luire sinistrement. Le pauvre homme espérait toujours qu'au détour d'un de ces coupe-gorge *ils* allaient s'élancer de l'ombre et lui tomber sur le dos. *Ils* auraient été bien reçus, je vous en réponds... Mais, hélas! par une dérision du destin, jamais, au grand jamais, Tartarin de Tarascon n'eut la chance de faire une mauvaise rencontre. Pas même un chien, pas même un ivrogne. Rien!

Parfois cependant une fausse alerte. Un bruit de pas, des voix étouffées... « Attention! » se disait Tartarin, et il restait planté sur place, scrutant l'ombre, prenant le vent, appuyant son oreille contre terre à la mode indienne... Les pas approchaient. Les voix devenaient distinctes... Plus de doutes! *Ils* arrivaient... *Ils* étaient là. Déjà Tartarin, l'œil en feu, la poitrine haletante, se ramassait sur lui-même comme un jaguar, et se préparait à bondir en poussant son cri de guerre... quand tout à coup, du sein de l'ombre, il entendait de bonnes voies tarasconnaises l'appeler bien tranquillement :

« Té! vé!... c'est Tartarin... Et adieu, Tartarin! »

Malédiction! c'était le pharmacien Bézuquet avec sa famille qui venait de chanter *la sienne* chez les Costecalde. — « Bonsoir! bonsoir! »

grommelait Tartarin, furieux de sa méprise ; et, farouche, la canne haute, il s'enfonçait dans la nuit.

Arrivé dans la rue du cercle, l'intrépide Tarasconnais attendait encore un moment en se promenant de long en large devant la porte avant d'entrer... A la fin, las de *les* attendre et certain qu'*ils* ne se montreraient pas, il jetait un dernier regard de défi dans l'ombre, et murmurait avec colère : « Rien !... rien !... jamais rien ! »

Là-dessus le brave homme entrait faire son bésigue avec le commandant.

VI

Les deux Tartarins

Avec cette rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert, comment diantre se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon ?

Car c'est un fait. Jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille, que tout bon Provençal se paie à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement ce diable de pont a été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle, et le Rhône a tant de largeur à cet endroit que, ma foi ! vous comprenez... Tartarin de Tarascon préférait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer, il y avait dans notre héros deux natures très distinctes. « Je sens deux hommes en moi », a dit je ne sais quel Père de l'Église. Il l'eût dit vrai de Tartarin qui portait en lui l'âme de don Quichotte, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose ; mais malheureusement n'avait pas le corps du célèbre hidalgo, ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps, sur lequel la vie matérielle manquait de prise, capable de passer vingt nuits sans déboucler sa

cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz... Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps, très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geignard, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme! vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire! quels combats! quels déchirements!... O le beau dialogue à écrire pour Lucien ou pour Saint-Évremond, un dialogue entre les deux Tartarins, le Tartarin-Quichotte et le Tartarin-Sancho! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aimard et criant : « Je pars! »

Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant : « Je reste. »

TARTARIN-QUICHOTTE, *très exalté:*

Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, *très calme:*

Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, *de plus en plus exalté:*

O les bons rifles à deux coups! ô les dagues, les lazos, les mocassins!

TARTARIN-SANCHO, *de plus en plus calme:*

O les bons gilets tricotés! les bonnes genouillères bien chaudes! ô les braves casquettes à oreillettes!

TARTARIN-QUICHOTTE, *hors de lui:*

Une hache! qu'on me donne une hache!

TARTARIN-SANCHO, *sonnant la bonne:*

Jeannette, mon chocolat.

Là-dessus, Jeannette apparaît avec un excellent chocolat, chaud, moiré, parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin-Quichotte.

Et voilà comme il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon.

VII

Les Européens a Shang-Hai
Le Haut Commerce. — Les Tartares
Tartarin de Tarascon serait-il un imposteur ?
Le mirage

Une fois cependant Tartarin avait failli partir, partir pour un grand voyage.

Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnais établis à Shang-Haï, lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça, par exemple, c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie, enfin le Haut Commerce.

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de Haut Commerce vous apparaissait d'une hauteur!...

La maison de Garcio-Camus avait en outre cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares. Alors vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares.

Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire ; par malheur, Tartarin-Sancho n'entendait pas de cette oreille-là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup.

Partira-t-il ? ne partira-t-il pas ? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement... En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shang-Haï ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme. A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shang-Haï, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même de n'être pas allé à Shang-Haï, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : « Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan! pan! par les fenêtres, sur les Tartares. » En entendant cela, tout le cercle frémissait...

— Mais alors, votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur.

— Non! mille fois non! Tartarin n'était pas un menteur...

— Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shang-Haï!

— Eh! sans doute, il le savait. Seulement...

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage...

Oui, du mirage!... Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée de Nîmes, — un petit bijou d'étagère, — qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez... Ah! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère!... Qu'est-ce que c'était que Sparte aux temps de sa splendeur ? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes ? Tout au plus une sous-préfecture... et pourtant dans l'histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait...

Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave commandant Bravida, d'un navet un baobab, et d'un homme qui avait failli aller à Shang-Haï un homme qui y était allé ?

VIII

La ménagerie Mitaine
Un lion de l'Atlas a Tarascon
Terrible et solennelle entrevue

Et maintenant que nous avons montré Tartarin de Tarascon comme il était en son privé, avant que la gloire l'eût baisé au front et coiffé du laurier séculaire, maintenant que nous avons raconté cette vie héroïque dans un milieu modeste, ses joies, ses douleurs, ses rêves, ses espérances, hâtons-nous d'arriver aux grandes pages de son histoire et au singulier événement qui devait donner l'essor à cette incomparable destinée.

C'était un soir, chez l'armurier Costecalde. Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille, alors dans toute sa nouveauté... Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique, en criant : « Un lion!... un lion!... » Stupeur générale, effroi, tumulte, bousculade. Tartarin croise la baïonnette, Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : la ménagerie Mitaine, revenant de la foire de Beaucaire, avait consenti à faire une halte de quelques jours à Tarascon

et venait de s'installer sur la place du Château avec un tas de boas, de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.

Un lion de l'Atlas à Tarascon! Jamais, de mémoire d'homme, pareille chose ne s'était vue. Aussi comme nos braves chasseurs de casquettes se regardaient fièrement! quel rayonnement sur leurs mâles visages, et, dans tous les coins de la boutique Costecalde, quelles bonnes poignées de mains silencieusement échangées! L'émotion était si grande, si imprévue, que personne ne trouvait un mot à dire...

Pas même Tartarin. Pâle et frémissant, le fusil à aiguille encore entre les mains, il songeait debout devant le comptoir... Un lion de l'Atlas, là, tout près, à deux pas! Un lion! c'est-à-dire la bête héroïque et féroce par excellence, le roi des fauves, le gibier de ses rêves, quelque chose comme le premier sujet de cette troupe idéale qui lui jouait de si beaux drames dans son imagination...

Un lion, mille dieux!...

Et de l'Atlas encore!!! C'était plus que le grand Tartarin n'en pouvait supporter...

Tout à coup un paquet de sang lui monta au visage.

Ses yeux flambèrent. D'un geste convulsif il jeta le fusil à aiguille sur son épaule, et, se tournant vers le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, il lui dit d'une voix de tonnerre : « Allons voir ça, commandant. »

— « Hé! bé... hé! bé... Et mon fusil!... mon fusil à aiguille que vous emportez!... » hasarda timidement le prudent Costecalde ; mais Tartarin avait tourné la rue, et derrière lui tous les chasseurs de casquettes emboîtant fièrement le pas.

Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait déjà beaucoup de monde. Tarascon, race héroïque, mais trop longtemps privée de spectacles à sensations, s'était rué sur la baraque Mitaine et l'avait prise d'assaut. Aussi la grosse madame Mitaine était bien contente... En costume kabyle, les bras nus jusqu'au coude, des bracelets de fer aux chevilles, une cravache dans une main, dans l'autre un poulet vivant, quoique plumé, l'illustre dame faisait les honneurs de la baraque aux Tarasconnais, et comme elle avait *doubles muscles*, elle aussi, son succès était presque aussi grand que celui de ses pensionnaires.

L'entrée de Tartarin, le fusil sur l'épaule, jeta un froid.

Tous ces braves Tarasconnais, qui se promenaient bien tranquil-

MENA

lement devant les cages, sans armes, sans méfiance, sans même aucune idée de danger, eurent un mouvement de terreur assez naturel en voyant leur grand Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre. Il y avait donc quelque chose à craindre, puisque lui, ce héros... En un clin d'œil, tout le devant des cages se trouva dégarni. Les enfants criaient de peur, les dames regardaient la porte. Le pharmacien Bézuquet s'esquiva, en disant qu'il allait chercher son fusil...

Peu à peu cependant, l'attitude de Tartarin rassura les courages. Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion...

Terrible et solennelle entrevue! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre... D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu, les deux bras appuyés sur son rifle; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautré dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme mufle à perruque jaune posé sur les pattes de devant... Tous deux calmes et se regardant.

Chose singulière! soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez à tous, le lion eut tout à coup un mouvement de colère. D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même... Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas... Il était là, ferme et résolu, devant la cage, des éclairs dans les yeux et cette terrible moue que toute la ville connaissait... Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion : « Ça, oui, c'est une chasse. »

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage...

IX

Singuliers effets du mirage

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage ; mais le malheureux en avait déjà trop dit...

Le lendemain, il n'était bruit dans la ville que du prochain départ de Tartarin pour l'Algérie et la chasse aux lions. Vous êtes tous témoins, chers lecteurs, que le brave homme n'avait pas soufflé mot de cela ; mais vous savez, le mirage...

Bref, tout Tarascon ne parlait que de ce départ.

Sur le cours, au cercle, chez Costecalde, les gens s'abordaient d'un air effaré :

« Et autrement, vous savez la nouvelle, au moins ?

— Et autrement, quoi donc ?... le départ de Tartarin, au moins ? »

Car à Tarascon toutes les phrases commencent par *et autrement*, qu'on prononce *autremain*, et finissent par *au moins*, qu'on prononce *au mouain*. Or, ce jour-là, plus que tous les autres, les *au mouain* et les *autremain* sonnaient à faire trembler les vitres.

L'homme le plus surpris de la ville, en apprenant qu'il allait partir pour l'Afrique, ce fut Tartarin. Mais voyez ce que c'est que la vanité ! Au lieu de répondre simplement qu'il ne partait pas du tout, qu'il

n'avait jamais eu l'intention de partir, le pauvre Tartarin — la première fois qu'on lui parla de ce voyage — fit d'un petit air évasif « Hé!... hé!... peut-être... je ne dis pas. » La seconde fois, un peu plus familiarisé avec cette idée, il répondit : « C'est probable. » La troisième fois : « C'est certain! »

Enfin, le soir, au cercle et chez les Costecalde, entraîné par le punch aux œufs, les bravos, les lumières; grisé par le succès que l'annonce de son départ avait eu dans la ville, le malheureux déclara formellement qu'il était las de chasser la casquette et qu'il allait, avant peu, se mettre à la poursuite des grands lions de l'Atlas...

Un hourra formidable accueillit cette déclaration. Là-dessus, nouveau punch aux œufs, poignées de mains, accolades et sérénade aux flambeaux jusqu'à minuit devant la petite maison du baobab.

C'est Tartarin-Sancho qui n'était pas content! Cette idée de voyage en Afrique et de chasse au lion lui donnait le frisson par avance ; et, en rentrant au logis, pendant que la sérénade d'honneur sonnait sous leurs fenêtres, il fit à Tartarin-Quichotte une scène effroyable, l'appelant toqué, visionnaire, imprudent, triple fou, lui détaillant par le menu toutes les catastrophes qui l'attendaient dans cette expédition, naufrages, rhumatismes, fièvres chaudes, dysenteries, peste noire, éléphantiasis, et le reste...

En vain Tartarin-Quichotte jurait-il de ne pas faire d'imprudences, qu'il se couvrirait bien, qu'il emporterait tout ce qu'il faudrait, Tartarin-Sancho ne voulait rien entendre. Le pauvre homme se voyait déjà déchiqueté par les lions, englouti dans les sables du désert comme feu Cambyse, et l'autre Tartarin ne parvint à l'apaiser un peu qu'en lui expliquant que ce n'était pas pour tout de suite, que rien ne pressait et qu'en fin de compte ils n'étaient pas encore partis.

Il est bien clair, en effet, que l'on ne s'embarque pas pour une expédition semblable sans prendre quelques précautions. Il faut savoir où l'on va, que diable! et ne pas partir comme un oiseau...

Avant toutes choses, le Tarasconnais voulut lire les récits des grands touristes africains, les relations de Mungo-Park, de Caillé, du docteur Livingstone, d'Henri Duveyrier.

Là, il vit que ces intrépides voyageurs, avant de chausser leurs sandales pour les excursions lointaines, s'étaient préparés de longue main à supporter la faim, la soif, les marches forcées, les privations de toutes sortes. Tartarin voulut faire comme eux, et, à partir de ce

jour-là, ne se nourrit plus que d'*eau bouillie*. — Ce qu'on appelle *eau bouillie*, à Tarascon, c'est quelques tranches de pain noyées dans de l'eau chaude, avec une gousse d'ail, un peu de thym, un brin de laurier. — Le régime était sévère, et vous pensez si le pauvre Sancho fit la grimace...

A l'entraînement par l'eau bouillie Tartarin de Tarascon joignit d'autres sages pratiques. Ainsi, pour prendre l'habitude des longues marches, il s'astreignit à faire chaque matin son tour de ville sept ou huit fois de suite, tantôt au pas accéléré, tantôt au pas gymnastique, les coudes au corps et deux petits cailloux blancs dans la bouche, selon la mode antique.

Puis, pour se faire aux fraîcheurs nocturnes, aux brouillards, à la rosée, il descendait tous les soirs dans son jardin et restait là jusqu'à des dix et onze heures, seul avec son fusil, à l'affût derrière le baobab...

Enfin, tant que la ménagerie Mitaine resta à Tarascon, les chasseurs de casquettes attardés chez Costecalde purent voir dans l'ombre, en passant sur la place du Château, un homme mystérieux se promenant de long en large derrière la baraque.

C'était Tartarin de Tarascon, qui s'habituait à entendre sans frémir les rugissements du lion dans la nuit sombre.

X

Avant le départ

Pendant que Tartarin s'entraînait ainsi par toutes sortes de moyens héroïques, tout Tarascon avait les yeux sur lui; on ne s'occupait plus d'autre chose. La chasse à la casquette ne battait plus que d'une aile, les romances chômaient. Dans la pharmacie Bézuquet, le piano languissait sous une housse verte, et les mouches cantharides séchaient dessus, le ventre en l'air... L'expédition de Tartarin avait arrêté tout...

Il fallait voir le succès du Tarasconnais dans les salons. On se l'arrachait, on se le disputait, on se l'empruntait, on se le volait. Il n'y avait pas de plus grand honneur pour les dames que d'aller à la ménagerie Mitaine au bras de Tartarin, et de se faire expliquer devant la cage du lion comment on s'y prenait pour chasser ces grandes bêtes, où il fallait viser, à combien de pas, si les accidents étaient nombreux, etc., etc.

Tartarin donnait toutes les explications qu'on voulait. Il avait lu Jules Gérard et connaissait la chasse au lion sur le bout du doigt, comme s'il l'avait faite. Aussi parlait-il de ces choses avec une grande éloquence.

Mais où il était le plus beau, c'était le soir à dîner chez le président

Ladevèze ou le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, quand on apportait le café et que, toutes les chaises se rapprochant, on le faisait parler de ses chasses futures...

Alors, le coude sur la nappe, le nez dans son moka, le héros racontait d'une voix émue tous les dangers qui l'attendaient là-bas. Il disait les longs affûts sans lune, les marais pestilentiels, les rivières empoisonnées par la feuille du laurier-rose, les neiges, les soleils ardents, les scorpions, les pluies de sauterelles; il disait aussi les mœurs des grands lions de l'Atlas, leur façon de combattre, leur vigueur phénoménale et leur férocité au temps du rut...

Puis, s'exaltant à son propre récit, il se levait de table, bondissait au milieu de la salle à manger, imitant le cri du lion, le bruit d'une carabine, pan! pan! le sifflement d'une balle explosible, pfft! pfft! gesticulait, rugissait, renversait les chaises...

Autour de la table, tout le monde était pâle. Les hommes se regardaient en hochant la tête, les dames fermaient les yeux avec de petits cris d'effroi, les vieillards brandissaient leurs longues cannes belliqueusement, et, dans la chambre à côté, les petits garçonnets qu'on couche de bonne heure, éveillés en sursaut par les rugissements et les coups de feu, avaient grand'peur et demandaient de la lumière.

En attendant, Tartarin ne partait pas.

XI

Des coups d'épée, Messieurs, des coups d'épée!... Mais pas de coups d'épingle!

Avait-il bien réellement l'intention de partir?... Question délicate, et à laquelle l'historien de Tartarin serait fort embarrassé de répondre.

Toujours est-il que la ménagerie Mitaine avait quitté Tarascon depuis plus de trois mois, et le tueur de lions ne bougeait pas... Après tout, peut-être le candide héros, aveuglé par un nouveau mirage, se figurait-il de bonne foi qu'il était allé en Algérie. Peut-être qu'à force de raconter ses futures chasses, il s'imaginait les avoir faites, aussi sincèrement qu'il s'imaginait avoir hissé le drapeau consulaire et tiré sur les Tartares, pan! pan! à Shang-Haï.

Malheureusement, si cette fois encore Tartarin de Tarascon fut victime du mirage, les Tarasconnais ne le furent pas. Lorsqu'au bout de trois mois d'attente, on s'aperçut que le chasseur n'avait pas encore fait une malle, on commença à murmurer.

« Ce sera comme pour Shang-Haï! » disait Costecalde en souriant. Et le mot de l'armurier fit fureur dans la ville; car personne ne croyait plus en Tartarin.

Les naïfs, les poltrons, des gens comme Bézuquet, qu'une puce

aurait mis en fuite et qui ne pouvaient pas tirer un coup de fusil sans fermer les yeux, ceux-là surtout étaient impitoyables. Au cercle, sur l'esplanade, ils abordaient le pauvre Tartarin avec de petits airs goguenards.

« Et *autremain*, pour quand ce voyage ? »

Dans la boutique Costecalde, son opinion ne faisait plus foi. Les chasseurs de casquettes reniaient leur chef !

Puis les épigrammes s'en mêlèrent. Le président Ladevèze, qui faisait volontiers en ses heures de loisir deux doigts de cour à la muse provençale, composa dans la langue du cru une chanson qui eut beaucoup de succès. Il était question d'un certain grand chasseur appelé maître Gervais, dont le fusil redoutable devait exterminer jusqu'au dernier tous les lions d'Afrique. Par malheur ce diable de fusil était de complexion singulière : *on le chargeait toujours, il ne partait jamais.*

Il ne partait jamais ! vous comprenez l'allusion...

En un tour de main, cette chanson devint populaire ; et quand Tartarin passait, les portefaix du quai, les petits décrotteurs de devant sa porte chantaient en chœur :

Lou fùsioù de mestre Gervaï
Toujou lou cargon, toujou lou cargon,
Lou fùsioù de mestre Gervaï
Toujou lou cargon, part jamaï.

Seulement cela se chantait de loin, à cause des doubles muscles.

O fragilité des engouements de Tarascon !...

Le grand homme, lui, feignait de ne rien voir, de ne rien entendre ; mais au fond cette petite guerre sourde et venimeuse l'affligeait beaucoup ; il sentait Tarascon lui glisser dans la main, la faveur populaire aller à d'autres, et cela le faisait horriblement souffrir.

Ah ! la grande gamelle de la popularité, il fait bon s'asseoir devant, mais quel échaudement quand elle se renverse !...

En dépit de sa souffrance, Tartarin souriait et menait paisiblement sa même vie, comme si de rien n'était.

Quelquefois cependant ce masque de joyeuse insouciance, qu'il s'était par fierté collé sur le visage, se détachait subitement. Alors, au lieu du rire, on voyait l'indignation et la douleur...

C'est ainsi qu'un matin que les petits décrotteurs chantaient sous

ses fenêtres : *Lou fùsioù de mestre Gervaï*, les voix de ces misérables arrivèrent jusqu'à la chambre du pauvre grand homme en train de se raser devant sa glace. (Tartarin portait toute sa barbe, mais, comme elle venait trop forte, il était obligé de la surveiller.)

Tout à coup la fenêtre s'ouvrit violemment et Tartarin apparut en chemise, en serre-tête, barbouillé de bon savon blanc, brandissant son rasoir et sa savonnette, et criant d'une voix formidable :

« Des coups d'épée, Messieurs, des coups d'épée!... Mais pas de coups d'épingle! »

Belles paroles dignes de l'histoire, qui n'avaient que le tort de s'adresser à ces petits *fouchtras*, hauts comme leurs boîtes à cirage, et gentilshommes tout à fait incapables de tenir une épée!

XII

De ce qui fut dit dans la petite maison du baobab

Au milieu de la défection générale, l'armée seule tenait bon pour Tartarin.

Le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, continuait à lui marquer la même estime : « C'est un lapin ! » s'entêtait-il à dire, et cette affirmation valait bien, j'imagine, celle du pharmacien Bézuquet... Pas une fois le brave commandant n'avait fait allusion au voyage en Afrique; pourtant, quand la clameur publique devint trop forte, il se décida à parler.

Un soir, le malheureux Tartarin était seul dans son cabinet, pensant à des choses tristes, quand il vit entrer le commandant, grave, ganté de noir, boutonné jusqu'aux oreilles.

« Tartarin », fit l'ancien capitaine avec autorité, « Tartarin, il faut partir ! » Et il restait debout dans l'encadrement de la porte, — rigide et grand comme le devoir.

Tout ce qu'il y avait dans ce « Tartarin, il faut partir ! » Tartarin de Tarascon le comprit.

Très pâle, il se leva, regarda autour de lui d'un œil attendri ce joli cabinet, bien clos, plein de chaleur et de lumière douce, ce large

fauteuil si commode, ses livres, son tapis, les grands stores blancs de ses fenêtres, derrière lesquels tremblaient les branches grêles du petit jardin; puis, s'avançant vers le brave commandant, il lui prit la main, la serra avec énergie, et, d'une voix où roulaient des larmes, stoïque cependant, il lui dit : « Je partirai, Bravida! »

Et il partit comme il l'avait dit. Seulement pas encore tout de suite... il lui fallut le temps de s'outiller.

D'abord il commanda chez Bompard deux grandes malles doublées de cuivre, avec une longue plaque portant cette inscription :

TARTARIN DE TARASCON

CAISSE D'ARMES

Le doublage et la gravure prirent beaucoup de temps. Il commanda aussi chez Tastavin un magnifique album de voyage pour écrire son journal, ses impressions; car enfin on a beau chasser le lion, on pense tout de même en route.

Puis il fit venir de Marseille toute une cargaison de conserves alimentaires, du pemmican en tablettes pour faire du bouillon, une tente-abri d'un nouveau modèle, se montant et se démontant à la minute, des bottes de marin, deux parapluies, un water-proof, des lunettes bleues pour prévenir les ophtalmies. Enfin le pharmacien Bézuquet lui confectionna une petite pharmacie portative bourrée de sparadrap, d'arnica, de camphre, de vinaigre des quatre-voleurs.

Pauvre Tartarin! ce qu'il en faisait, ce n'était pas pour lui ; mais il espérait, à force de précautions et d'attentions délicates, apaiser la fureur de Tartarin-Sancho, qui, depuis que le départ était décidé, ne décolérait ni de jour ni de nuit.

XIII

Le départ

Enfin il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du baobab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres; des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses, des taffetassières, le cercle, enfin toute la ville; puis aussi des gens de Beaucaire qui avaient passé le pont, des maraîchers de la banlieue, des charrettes à grandes bâches, des vignerons hissés sur de belles mules attifées de rubans, de flots, de grelots, de nœuds, de sonnettes, et même, de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles venues en croupe de leur galant, le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs*.

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce la Perse, la Turquie, la Mésopotamie, tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs* (les Turcs).

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et

venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait, laissait voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. « Ça, c'est la tente-abri... Ça, ce sont les conserves... la pharmacie... les caisses d'armes... » Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

« C'est lui !... c'est lui ! » criait-on.

C'était lui...

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule :

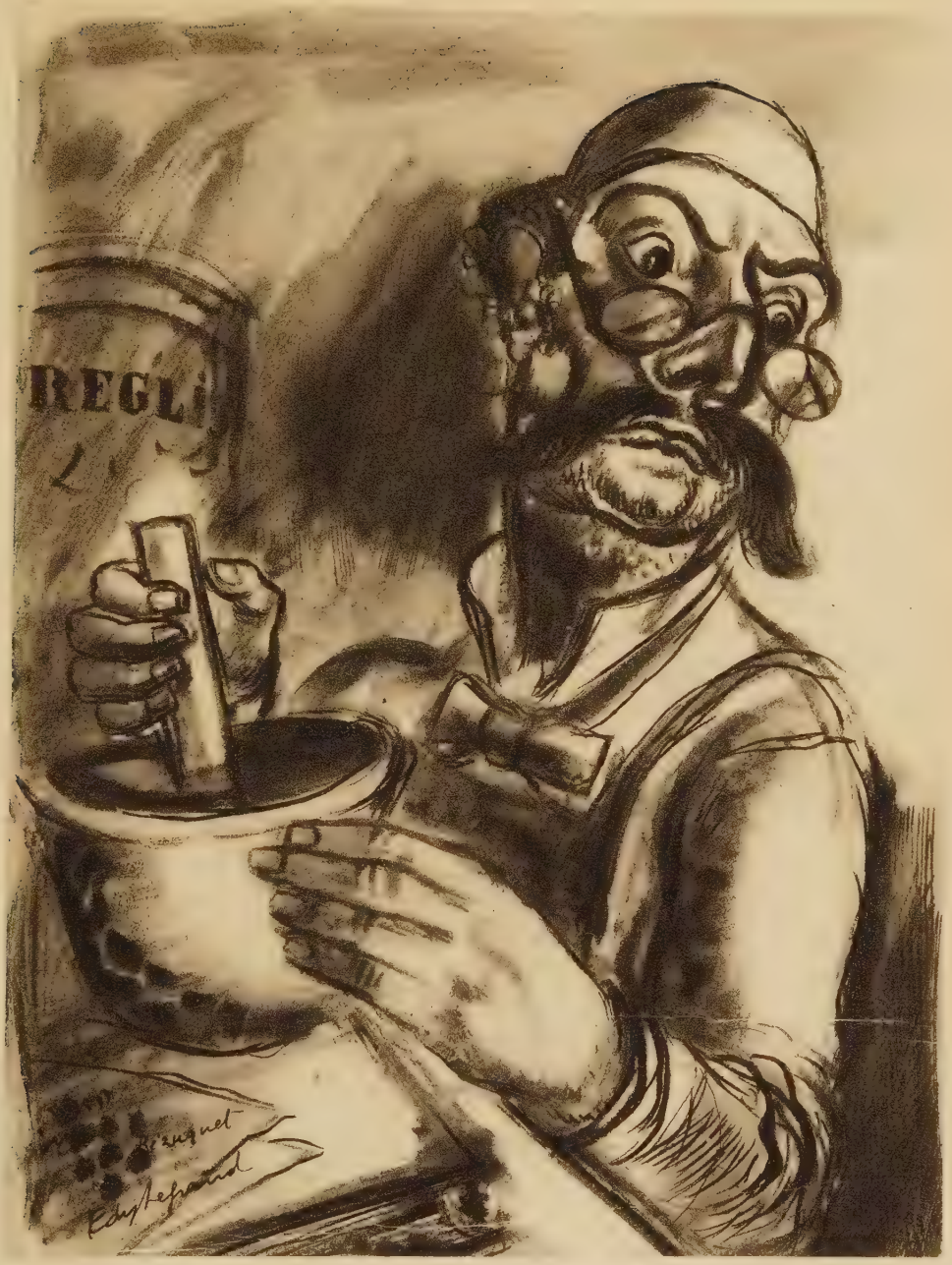
« C'est un *Teur !...*

— Il a des lunettes ! »

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chéchia* (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur !... Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout...

Ah ! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche dans la tournure de notre héros !

« Vive Tartarin !... vive Tartarin ! » hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes, qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez lui aux murs blancs, aux persiennes vertes... Mais cela ne se voyait pas.


REGL

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère, le chef de gare l'attendait, — un vieil Africain de 1830, qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente. Pour éviter l'encombrement, derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable ; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait laisser derrière lui comme une traînée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe pleuraient dans des coins. Dehors, le peuple regardait à travers les grilles, et criait : « Vive Tartarin ! »

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les voûtes... En voiture ! en voiture !

« Adieu, Tartarin !... adieu, Tartarin !...

— Adieu, tous !... » murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

XIV

Le port de Marseille. Embarque! Embarque!

Le 1er décembre 186..., à l'heure de midi, par un soleil d'hiver provençal, un temps clair, luisant, splendide, les Marseillais effarés virent débouchersur la Cannebière un *Teur*, oh mais un *Teur!*... Jamais ils n'en avaient vu un comme celui-là ; et pourtant, Dieu sait s'il en manque à Marseille, des *Teurs!*

Le *Teur* en question, — ai-je besoin de vous le dire? — c'était Tartarin, le grand Tartarin de Tarascon, qui s'en allait le long des quais, suivi de ses caisses d'armes, de sa pharmacie, de ses conserves, rejoindre l'embarcadère de la compagnie Touache, et le paquebot *le Zouave*, qui devait l'emporter là-bas.

L'oreille encore pleine des applaudissements tarasconnais, grisé par la lumière du ciel, l'odeur de la mer, Tartarin rayonnant marchait, ses fusils sur l'épaule, la tête haute, regardant de tous ses yeux ce merveilleux port de Marseille qu'il voyait pour la première fois, et qui l'éblouissait... Le pauvre homme croyait rêver. Il lui semblait qu'il s'appelait Sinbad le Marin, et qu'il errait dans une de ces villes fantastiques comme il y en a dans les *Mille et une nuits*.

C'était à perte de vue un fouillis de mâts, de vergues, se croisant

dans tous les sens. Pavillons de tous les pays, russes, grecs, suédois, tunisiens, américains... Les navires au ras du quai, les beauprés arrivant sur la berge comme des rangées de baïonnettes. Au-dessous les naïades, les déesses, les saintes vierges et autres sculptures de bois peint qui donnent le nom au vaisseau ; tout cela mangé par l'eau de mer dévoré, ruisselant, moisi... De temps en temps, entre les navires, un morceau de mer, comme une grande moire tachée d'huile... Dans l'enchevêtrement des vergues, des nuées de mouettes faisant de jolies taches sur le ciel bleu, des mousses qui s'appelaient dans toutes les langues.

Sur le quai, au milieu des ruisseaux qui venaient des savonneries, verts, épais, noirâtres, chargés d'huile et de soude, tout un peuple de douaniers, de commissionnaires, de portefaix avec leurs *bogheys* attelés de petits chevaux corses.

Des magasins de confections bizarres, des baraques enfumées où les matelots faisaient leur cuisine, des marchands de pipes, des marchands de singes, de perroquets, de cordes, de toiles à voiles, des bric-à-brac fantastiques où s'étalaient pêle-mêle de vieilles coulevrines, de grosses lanternes dorées, de vieux palans, de vieilles ancres édentées, vieux cordages, vieilles poulies, vieux porte-voix, lunettes marines du temps de Jean Bart et de Duguay-Trouin. Des vendeuses de moules et de clovisses accroupies et piaillant à côté de leurs coquillages. Des matelots passant avec des pots de goudron, des marmites fumantes, de grands paniers pleins de poulpes qu'ils allaient laver dans l'eau blanchâtre des fontaines.

Partout, un encombrement prodigieux de marchandises de toute espèce : soieries, minerais, trains de bois, saumons de plomb, draps, sucres, caroubes, colzas, réglisses, cannes à sucre. L'Orient et l'Occident pêle-mêle. De grands tas de fromages de Hollande que les Génoises teignaient en rouge avec leurs mains.

Là-bas, le quai au blé; les portefaix déchargeant leurs sacs sur la berge du haut de grands échafaudages. Le blé, torrent d'or, qui roulait au milieu d'une fumée blonde. Des hommes en fez rouge, le criblant à mesure dans de grands tamis de peau d'âne, et le chargeant sur des charrettes qui s'éloignaient suivies d'un régiment de femmes et d'enfants avec des balayettes et des paniers à glanes... Plus loin, le bassin de carénage, les grands vaisseaux couchés sur le flanc et qu'on flambait avec des broussailles pour les débarrasser des herbes de la mer, les vergues trempant dans l'eau, l'odeur de la résine, le bruit

COSTECALDE

assourdissant des charpentiers doublant la coque des navires avec de grandes plaques de cuivre.

Parfois, entre les mâts, une éclaircie. Alors Tartarin voyait l'entrée du port, le grand va-et-vient des navires, une frégate anglaise partant pour Malte, pimpante et bien lavée, avec des officiers en gants jaunes, ou bien un grand brick marseillais démarrant au milieu des cris, des jurons, et à l'arrière un gros capitaine en redingote et chapeau de soie, commandant la manœuvre en provençal. Des navires qui s'en allaient en courant, toutes voiles dehors. D'autres là-bas, bien loin, qui arrivaient lentement, dans le soleil, comme en l'air.

Et puis tout le temps un tapage effroyable, roulement de charrettes, « oh ! hisse » des matelots, jurons, chants, sifflets de bateaux à vapeur, les tambours et les clairons du fort Saint-Jean, du fort Saint-Nicolas, les cloches de la Major, des Accoules, de Saint-Victor; par là-dessus le mistral qui prenait tous ces bruits, toutes ces clameurs, les roulait, les secouait, les confondait avec sa propre voix et en faisait une musique folle, sauvage, héroïque comme la grande fanfare du voyage, fanfare qui donnait envie de partir, d'aller loin, d'avoir des ailes.

C'est au son de cette belle fanfare que l'intrépide Tartarin de Tarascon s'embarqua pour le pays des lions !...

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

I

La traversée
Les cinq positions de la chéchia
Le soir du troisième jour
Miséricorde

Je voudrais, mes chers lecteurs, être peintre et grand peintre pour mettre sous vos yeux, en tête de ce second épisode, les différentes positions que prit la *chéchia* (bonnet rouge) de Tartarin de Tarascon, dans ces trois jours de traversée qu'elle fit à bord du *Zouave*, entre la France et l'Algérie.

Je vous la montrerais d'abord au départ sur le pont, héroïque et superbe comme elle était, auréolant cette belle tête tarasconnaise. Je vous la montrerais ensuite à la sortie du port, quand le *Zouave* commence à caracoler sur les lames : je vous la montrerais frémissante, étonnée, et comme sentant déjà les premières atteintes de son mal.

Puis, dans le golfe du Lion, à mesure qu'on avance au large et que la mer devient plus dure, je vous la ferais voir aux prises avec la tempête, se dressant effarée sur le crâne du héros, et son grand flot de laine bleue qui se hérisse dans la brume de mer et la bourrasque... Quatrième position. Six heures du soir, en vue des côtes corses. L'infortunée *chéchia* se penche par-dessus le bastingage et lamentablement regarde et sonde la mer... Enfin, cinquième et dernière position, au fond d'une étroite cabine, dans un petit lit qui a l'air d'un tiroir

de commode, quelque chose d'informe et de désolé roule en geignant sur l'oreiller. C'est la *chéchia*, l'héroïque *chéchia* du départ, réduite maintenant au vulgaire état de casque à mèche et s'enfonçant jusqu'aux oreilles d'une tête de malade blême et convulsionnée...

Ah! si les Tarasconnais avaient pu voir leur grand Tartarin couché dans son tiroir de commode sous le jour blafard et triste qui tombait des hublots, parmi cette odeur fade de cuisine et de bois mouillé, l'écœurante odeur du paquebot; s'ils l'avaient entendu râler à chaque battement de l'hélice, demander du thé toutes les cinq minutes et jurer contre le garçon avec une petite voix d'enfant, comme ils s'en seraient voulu de l'avoir obligé à partir... Ma parole d'historien! le pauvre *Teur* faisait pitié. Surpris tout à coup par le mal, l'infortuné n'avait pas eu le courage de desserrer sa ceinture algérienne ni de se défubler de son arsenal. Le couteau de chasse à gros manche lui cassait la poitrine, le cuir de son revolver lui meurtrissait les jambes. Pour l'achever, les bougonnements de Tartarin-Sancho, qui ne cessait de geindre et de pester :

« Imbécile, va!... Je te l'avais bien dit!... Ah! tu as voulu aller en Afrique... Eh bien, té! la voilà l'Afrique!... Comment la trouves-tu? »

Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que du fond de sa cabine et de ses gémissements, le malheureux entendait les passagers du grand salon rire, manger, chanter, jouer aux cartes. La société était aussi joyeuse que nombreuse à bord du *Zouave*. Des officiers qui rejoignaient leurs corps, des dames de l'*Alcazar* de Marseille, des cabotins, un riche musulman qui revenait de la Mecque, un prince monténégrin très farceur qui faisait des imitations de Ravel et de Gil Pérès... Pas un de ces gens-là n'avait le mal de mer, et leur temps se passait à boire du champagne avec le capitaine du *Zouave*, un bon gros vivant de Marseillais, qui avait ménage à Alger et à Marseille, et répondait au joyeux nom de Barbassou.

Tartarin de Tarascon en voulait à tous ces misérables. Leur gaieté redoublait son mal...

Enfin, dans l'après-midi du troisième jour, il se fit à bord du navire un mouvement extraordinaire qui tira notre héros de sa longue torpeur. La cloche de l'avant sonnait. On entendait les grosses bottes des matelots courir sur le pont.

« Machine en avant!... machine en arrière! » criait la voix enrouée du capitaine Barbassou.

Puis : « Machine, stop ! » Un grand arrêt, une secousse, et plus rien... Rien que le paquebot se balançant silencieusement de droite à gauche, comme un ballon dans l'air...

Cet étrange silence épouvanta le Tarasconnais.

« Miséricorde ! nous sombrons !... » cria-t-il d'une voix terrible, et, retrouvant ses forces par magie, il bondit de sa couchette, et se précipita sur le pont avec son arsenal.

II

Aux armes ! Aux armes !

On ne sombrait pas, on arrivait.

Le *Zouave* venait d'entrer dans la rade, une belle rade aux eaux noires et profondes, mais silencieuse, morne, presque déserte. En face, sur une colline, Alger la blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, serrées les unes contre les autres. Un étalage de blanchisseuse sur le coteau de Meudon. Par là-dessus un grand ciel de satin bleu, oh ! mais si bleu !...

L'illustre Tartarin, un peu remis de sa frayeur, regardait le paysage, en écoutant avec respect le prince monténégrin, qui, debout à ses côtés, lui nommait les différents quartiers de la ville, la Casbah, la ville haute, la rue Bab-Azoun. Très bien élevé, ce prince monténégrin; de plus, connaissant à fond l'Algérie et parlant l'arabe couramment. Aussi Tartarin se proposait-il de cultiver sa connaissance... Tout à coup, le long du bastingage contre lequel ils étaient appuyés, le Tarasconnais aperçoit une rangée de grosses mains noires qui se cramponnaient par dehors. Presque aussitôt une tête de nègre toute crépue apparaît devant lui, et, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le pont se trouve envahi de tous côtés par une centaine de forbans, noirs, jaunes, à moitié nus, hideux, terribles.

Ces forbans-là, Tartarin les connaissait... C'étaient eux, c'est-à-dire ILS, ces fameux ILS qu'il avait si souvent cherchés la nuit dans les rues de Tarascon. Enfin ILS se décidaient donc à venir.

... D'abord la surprise le cloua sur place. Mais quand il vit les forbans se précipiter sur les bagages, arracher la bâche qui les recouvrait, commencer enfin le pillage du navire, alors le héros se réveilla, et dégainant son couteau de chasse : « Aux armes ! aux armes ! » cria-t-il aux voyageurs, et le premier de tous, il fondit sur les pirates.

« *Ques aco?* qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous avez ? » fit le capitaine Barbassou, qui sortait de l'entrepont.

— Ah ! vous voilà, capitaine !... vite, vite, armez vos hommes.

— Hé ! pourquoi faire, *boun Diou?*

— Mais vous ne voyez donc pas ?...

— Quoi donc ?...

— Là... devant vous... les pirates... »

Le capitaine Barbassou le regardait tout ahuri. A ce moment, un grand diable de nègre passait devant eux, en courant, avec la pharmacie du héros sur son dos :

« Misérable !... attends-moi !... » hurla le Tarasconnais ; et il s'élança, la dague en avant.

Barbassou le rattrapa au vol, et, le retenant par sa ceinture :

« Mais restez donc tranquille, tron de ler !... Ce ne sont pas des pirates... Il y a longtemps qu'il n'y en a plus de pirates... Ce sont des portefaix.

— Des portefaix !...

— Hé ; oui, des portefaix, qui viennent chercher les bagages pour les porter à terre... Rengainez donc votre coutelas, donnez-moi votre billet, et marchez derrière ce nègre, un brave garçon, qui va vous conduire à terre, et même jusqu'à l'hôtel, si vous le désirez !... »

Un peu confus, Tartarin donna son billet, et, se mettant à la suite du nègre, descendit par le tire-vieille dans une grosse barque qui dansait le long du navire. Tous ses bagages y étaient déjà, ses malles, caisses d'armes, conserves alimentaires ; comme ils tenaient toute la barque, on n'eut pas besoin d'attendre d'autres voyageurs. Le nègre grimpa sur les malles et s'y accroupit comme un singe, les genoux dans ses mains. Un autre nègre prit les rames... Tous deux regardaient Tartarin en riant et montrant leurs dents blanches.

Debout à l'arrière, avec cette terrible moue qui faisait la terreur

de ses compatriotes, le grand Tarasconnais tourmentait fiévreusement le manche de son coutelas ; car, malgré ce qu'avait pu lui dire Barbassou, il n'était qu'à moitié rassuré sur les intentions de ces portefaix à peau d'ébène, qui ressemblaient si peu aux braves portefaix de Tarascon...

Cinq minutes après, la barque arrivait à terre, et Tartarin posait le pied sur ce petit quai barbaresque, où, trois cents ans auparavant, un galérien espagnol nommé Michel Cervantes préparait — sous le bâton de la chiourme algérienne — un sublime roman qui devait s'appeler *Don Quichotte !*

ARMACIE

III

Invocation a Cervantes — Débarquement
Ou sont les Teurs ? — Pas de Teurs
Désillusion

O Michel Cervantes Saavedra, si ce qu'on dit est vrai, qu'aux lieux où les grands hommes ont habité, quelque chose d'eux-mêmes erre et flotte dans l'air jusqu'à la fin des âges, ce qui restait de toi sur la plage barbaresque dut tressaillir de joie en voyant débarquer Tartarin de Tarascon, ce type merveilleux du Français du Midi en qui s'étaient incarnés les deux héros de ton livre, Don Quichotte et Sancho Pança...

L'air était chaud ce jour-là. Sur le quai ruisselant de soleil, cinq ou six douaniers, des Algériens attendant des nouvelles de France, quelques Maures accroupis qui fumaient leurs longues pipes, des matelots maltais ramenant de grands filets où des milliers de sardines luisaient entre les mailles comme de petites pièces d'argent.

Mais à peine Tartarin eut-il mis pied à terre, le quai s'anima, changea d'aspect. Une bande de sauvages, encore plus hideux que les forbans du bateau, se dressa d'entre les cailloux de la berge et se rua sur le débarquant. Grands Arabes tout nus sous des couvertures de laines, petits Maures en guenilles, Nègres, Tunisiens, Mahonnais, M'zabites, garçons d'hôtel en tablier blanc, tous criant, hurlant,

s'accrochant à ses habits, se disputant ses bagages, l'un emportant ses conserves, l'autre sa pharmacie, et, dans un charabia fantastique, lui jetant à la tête des noms d'hôtel invraisemblables...

Étourdi de tout ce tumulte, le pauvre Tartarin allait, venait, pestait jurait, se démenait, courait après ses bagages, et, ne sachant comment se faire comprendre de ces barbares, les haranguait en français, en provençal, et même en latin, du latin de Pourceaugnac, *rosa*, *la rose*, *bonus*, *bona*, *bonum*, tout ce qu'il savait... Peine perdue. On ne l'écoutait pas... Heureusement qu'un petit homme, vêtu d'une tunique à collet jaune, et armé d'une longue canne de compagnon, intervint comme un dieu d'Homère dans la mêlée, et dispersa toute cette racaille à coups de bâton. C'était un sergent de ville algérien. Très poliment il engagea Tartarin à descendre à l'hôtel de l'Europe, et le confia à des garçons de l'endroit qui l'emmenèrent, lui et ses bagages, en plusieurs brouettes.

Aux premiers pas qu'il fit dans Alger, Tartarin de Tarascon ouvrit de grands yeux. D'avance il s'était figuré une ville orientale, féerique, mythologique, quelque chose tenant le milieu entre Constantinople et Zanzibar... Il tombait en plein Tarascon... Des cafés, des restaurants, de larges rues, des maisons à quatre étages, une petite place macadamisée où des musiciens de la ligne jouaient des polkas d'Offenbach, des messieurs sur des chaises buvant de la bière avec des échaudés, des dames, quelques lorettes, et puis des militaires... et pas un *Teur!*... Il n'y avait que lui... Aussi, pour traverser la place, se trouva-t-il un peu gêné. Tout le monde le regardait. Les musiciens de la ligne s'arrêtèrent, et la polka d'Offenbach resta un pied en l'air.

Les deux fusils sur l'épaule, le revolver sur la hanche, farouche et majestueux comme Robinson Crusoé, Tartarin passa gravement au milieu de tous les groupes; mais en arrivant à l'hôtel ses forces l'abandonnèrent. Le départ de Tarascon, le port de Marseille, la traversée, le prince monténégrin, les pirates, tout se brouillait et roulait dans sa tête... Il fallut le monter à sa chambre, le désarmer, le déshabiller... Déjà même on parlait d'envoyer chercher un médecin; mais, à peine sur l'oreiller, le héros se mit à ronfler si haut et de si bon cœur, que l'hôtelier jugea les secours de la science inutiles, et tout le monde se retira discrètement.

IV

Le premier affut

Trois heures sonnaient à l'horloge du Gouvernement, quand Tartarin se réveilla. Il avait dormi toute la soirée, toute la nuit, toute la matinée, et même un bon morceau de l'après-midi ; il faut dire aussi que depuis trois jours la *chéchia* en avait vu de rudes!...

La première pensée du héros, en ouvrant les yeux, fut celle-ci : « Je suis dans le pays du lion! » pourquoi ne pas le dire? à cette idée que les lions étaient là tout près, à deux pas, et presque sous la main, et qu'il allait falloir en découdre, brr!... un froid mortel le saisit, et il se fourra intrépidement sous sa couverture.

Mais, au bout d'un moment, la gaieté du dehors, le ciel si bleu, le grand soleil qui ruisselait dans la chambre, un bon petit déjeuner qu'il se fit servir au lit, sa fenêtre grande ouverte sur la mer, le tout arrosé d'un excellent flacon de vin de Crescia, lui rendit bien vite son ancien héroïsme. « Au lion! au lion! » cria-t-il en rejetant sa couverture, et il s'habilla prestement.

Voici quel était son plan : sortir de la ville sans rien dire à personne, se jeter en plein désert, attendre la nuit, s'embusquer, et, au premier lion qui passerait, pan! pan!... Puis revenir le lendemain déjeuner à l'hôtel de l'Europe, recevoir les félicitations des Algériens et fréter une charrette pour aller chercher l'animal.

Il s'arma donc à la hâte, roula sur son dos la tente-abri dont le gros manche montait d'un bon pied au-dessus de sa tête, et raide comme un pieu, descendit dans la rue. Là, ne voulant demander sa route à personne de peur de donner l'éveil sur ses projets, il tourna carrément à droite, enfila jusqu'au bout les arcades Bab-Azoun, où du fond de leurs noires boutiques des nuées de juifs algériens le regardaient passer, embusqués dans un coin comme des araignées; traversa la place du Théâtre, prit le faubourg et enfin la grande route poudreuse de Mustapha.

Il y avait sur cette route un encombrement fantastique. Omnibus, fiacres, corricolos, des fourgons du train, de grandes charrettes de foin traînées par des bœufs, des escadrons de chasseurs d'Afrique, des troupeaux de petits ânes microscopiques, des négresses qui vendaient des galettes, des voitures d'Alsaciens émigrants, des spahis en manteaux rouges, tout cela défilant dans un tourbillon de poussière, au milieu des cris, des chants, des trompettes, entre deux haies de méchantes baraques où l'on voyait de grandes Mahonnaises se peignant devant leurs portes, des cabarets pleins de soldats, des boutiques de bouchers, d'équarrisseurs...

« Qu'est-ce qu'ils me chantent donc avec leur Orient ? » pensait le grand Tartarin ; « il n'y a pas même tant de *Teurs* qu'à Marseille. »

Tout à coup, il vit passer près de lui, allongeant ses grandes jambes et rengorgé comme un dindon, un superbe chameau. Cela lui fit battre le cœur.

Des chameaux déjà ! Les lions ne devaient pas être loin ; et, en effet, au bout de cinq minutes, il vit arriver vers lui, le fusil sur l'épaule, toute une troupe de chasseurs de lions.

« Les lâches ! » se dit notre héros en passant à côté d'eux, « les lâches ! Aller au lion par bandes, et avec des chiens !... » Car il ne se serait jamais imaginé qu'en Algérie on pût chasser autre chose que des lions. Pourtant ces chasseurs avaient de si bonnes figures de commerçants retirés, et puis cette façon de chasser le lion avec des chiens et des carnassières était si patriarcale, que le Tarasconnais, un peu intrigué, crut devoir aborder un de ces messieurs.

« Et autrement, camarade, bonne chasse ?

— Pas mauvaise, » répondit l'autre en regardant d'un œil effaré l'armement considérable du guerrier de Tarascon.

« Vous avez tué ?

— Mais oui... pas mal... voyez plutôt.» Et le chasseur algérien montrait sa carnassière, toute gonflée de lapins et de bécasses.

«Comment ça! votre carnassière?... vous les mettez dans votre carnassière?

— Où voulez-vous donc que je les mette?

— Mais alors, c'est... c'est des tout petits...

— Des petits et puis des gros,» fit le chasseur. Et comme il était pressé de rentrer chez lui, il rejoignait ses camarades à grandes enjambées...

L'intrépide Tartarin en resta planté de stupeur au milieu de la route... Puis, après un moment de réflexion : «Bah!» se dit-il, «ce sont des blagueurs... Ils n'ont rien tué du tout...» et il continua son chemin.

Déjà les maisons se faisaient plus rares, les passants aussi. La nuit tombait, les objets devenaient confus... Tartarin de Tarascon marcha encore une demi-heure. A la fin il s'arrêta... C'était tout à fait la nuit. Nuit sans lune, criblée d'étoiles. Personne sur la route... Malgré tout, le héros pensa que les lions n'étaient pas des diligences et ne devaient pas volontiers suivre le grand chemin. Il se jeta à travers champs... A chaque pas des fossés, des ronces, des broussailles. N'importe! il marchait toujours... Puis tout à coup, halte! «Il y a du lion dans l'air, par ici,» se dit notre homme, et il renifla fortement de droite et de gauche.

V

Pan! Pan!

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas peut-être!... A gauche, la mer invisible, qui roulait sourdement... Un vrai gîte à tenter les fauves.

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin de Tarascon mit un genou en terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien!...

Alors il se souvint que, dans ses livres, les grands tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations, et se mit à bêler d'une voix chevrotante : « Mê! Mê!... »

D'abord très doucement, parce qu'au fond de l'âme il avait tout de même un peu peur que le lion l'entendît... puis, voyant que rien ne venait, il bêla plus fort : « Mê!... Mê!... » Rien encore!... Impatienté, il reprit de plus belle et plusieurs fois de suite : « Mê!... Mê!... Mê!... »

avec tant de puissance que ce chevreau finissait par avoir l'air d'un bœuf...

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... c'était le lion, à n'en pas douter!... Maintenant on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable encolure, et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre... En joue! feu! pan! pan!... C'était fait. Puis tout de suite un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit.

«Il en a!» cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres!

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux ou trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide, la nuit devenait fraîche, la bise de mer piquait.

«Si je faisais un somme en attendant le jour?» se dit-il, et, pour éviter les rhumatismes, il eut recours à la tente-abri... Mais voilà le diable! cette tente-abri était d'un système si ingénieux, si ingénieux, qu'il ne put jamais venir à bout de l'ouvrir.

Il eut beau s'escrimer et suer pendant une heure, la damnée tente ne s'ouvrit pas... Il y a des parapluies qui, par des pluies torrentielles, s'amusent à vous jouer de ces tours-là... De guerre lasse, le Tarasconnais jeta l'ustensile par terre, et se coucha dessus, en jurant comme un vrai Provençal qu'il était.

«*Ta, ta, ra, ta Tarata!...*»

— Quès aco?...» fit Tartarin, s'éveillant en sursaut.

C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane, dans les casernes de Mustapha... Le tueur de lions, stupéfait, se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert!... Savez-vous où il était...? Dans un carré d'artichauts, entre un plant de choux-fleurs et un plant de betteraves.

Son Sahara avait des légumes... Tout près de lui, sur la jolie côte verte de Mustapha supérieur, des villas algériennes, toutes blanches, luisaient dans la rosée du jour levant : on se serait cru aux environs de Marseille, au milieu des *bastides* et des *bastidons*.

La physionomie bourgeoise et potagère de ce paysage endormi étonna beaucoup le pauvre homme, et le mit de fort méchante humeur.

« Ces gens-là sont fous, » se disait-il, « de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion... car enfin, je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve... »

La preuve, c'étaient des taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle. Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva, d'artichaut en artichaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... De l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi!...

« Un lion, parbleu!... »

Non! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de *bourriquots*.

VI

Arrivée de la femelle. — Terrible combat
Le Rendez-vous des Lapins

Le premier mouvement de Tartarin à l'aspect de sa malheureuse victime fut un mouvement de dépit. Il y a si loin en effet d'un lion à un *bourriquot !*... Son second mouvement fut tout à la pitié. Le pauvre bourriquot était si joli; il avait l'air si bon! La peau de ses flancs, encore chaude, allait et venait comme une vague. Tartarin s'agenouilla, et du bout de sa ceinture algérienne essaya d'étancher le sang de la malheureuse bête; et ce grand homme soignant ce petit âne, c'était tout ce que vous pouvez imaginer de plus touchant.

Au contact soyeux de la ceinture, le bourriquot, qui avait encore pour deux liards de vie, ouvrit son grand œil gris, remua deux ou trois fois ses longues oreilles comme pour dire : « Merci!... merci!... » Puis une dernière convulsion l'agita de tête en queue et il ne bougea plus.

« Noiraud! Noiraud! » cria tout à coup une voix étranglée par l'angoisse. En même temps dans un taillis voisin les branches remuèrent... Tartarin n'eut que le temps de se relever et de se mettre en garde... C'était la femelle!

Elle arriva, terrible et rugissante, sous les traits d'une vieille Alsacienne en marmotte, armée d'un grand parapluie rouge et récla-

mant son âne à tous les échos de Mustapha. Certes il aurait mieux valu pour Tartarin avoir affaire à une lionne en furie qu'à cette méchante vieille... Vainement le malheureux essaya de lui faire entendre comment la chose s'était passée ; qu'il avait pris Noiraud pour un lion... La vieille crut qu'on voulait se moquer d'elle, et poussant d'énergiques « tarteifle ! » tomba sur le héros à coups de parapluie. Tartarin, un peu confus, se défendait de son mieux, paraît les coups avec sa carabine, suait, soufflait, bondissait, criait : — « Mais Madame... mais Madame... »

Va te promener ! Madame était sourde, et sa vigueur le prouvait bien.

Heureusement un troisième personnage arriva sur le champ de bataille. C'était le mari de l'Alsacienne, Alsacien lui-même et cabaretier, de plus, fort bon comptable. Quand il vit à qui il avait affaire, et que l'assassin ne demandait qu'à payer le prix de la victime, il désarma son épouse et l'on s'entendit.

Tartarin donna deux cents francs ; l'âne en valait bien dix. C'est le prix courant des *bourriquots* sur les marchés arabes. Puis on enterra le pauvre Noiraud au pied d'un figuier, et l'Alsacien, mis en bonne humeur par la couleur des douros tarasconnais, invita le héros à venir rompre une croûte à son cabaret, qui se trouvait à quelques pas de là, sur le bord de la grande route.

Les chasseurs algériens venaient y déjeuner tous les dimanches, car la plaine était giboyeuse et à deux lieues autour de la ville il n'y avait pas de meilleur endroit pour les lapins.

« Et les lions ? » demanda Tartarin.

L'Alsacien le regarda, très étonné : « Les lions ?

— Oui... les lions... en voyez-vous quelquefois ? » reprit le pauvre homme avec un peu moins d'assurance.

Le cabaretier éclata de rire :

« Ah ! ben ! merci... Des lions... pourquoi faire ?...

— Il n'y en a donc pas en Algérie ?...

— Ma foi ! je n'en ai jamais vu... Et pourtant voilà vingt ans que j'habite la province. Cependant je crois bien avoir entendu dire... Il me semble que les journaux... Mais c'est beaucoup plus loin, là-bas, dans le Sud... »

A ce moment, ils arrivaient au cabaret. Un cabaret de banlieue,

comme on en voit à Vanves ou à Pantin, avec un rameau tout fané au-dessus de la porte, des queues de billard peintes sur les murs et cette enseigne inoffensive :

AU RENDEZ-VOUS DES LAPINS.

Le Rendez-vous des Lapins!... O Bravida, quel souvenir!

VII

Histoire d'un omnibus, d'une mauresque et d'un chapelet de fleurs de jasmin

Cette première aventure aurait eu de quoi décourager bien des gens ; mais les hommes trempés comme Tartarin ne se laissent pas facilement abattre.

« Les lions sont dans le Sud, » pensa le héros, « eh bien ! j'irai dans le Sud. »

Et dès qu'il eut avalé son dernier morceau, il se leva, remercia son hôte, embrassa la vieille sans rancune, versa une dernière larme sur l'infortuné Noiraud, et retourna bien vite à Alger avec la ferme intention de boucler ses malles et de partir le jour même pour le Sud.

Malheureusement la grande route de Mustapha semblait s'être allongée depuis la veille : il faisait un soleil, une poussière ! La tente-abri était d'un lourd !... Tartarin ne se sentit pas le courage d'aller à pied jusqu'à la ville, et le premier omnibus qui passa, il fit signe et monta dedans...

Ah ! pauvre Tartarin de Tarascon ! Combien il aurait mieux fait pour son nom, pour sa gloire, de ne pas entrer dans cette fatale guimbarde et de continuer pédestrement sa route, au risque de tomber

asphyxié sous le poids de l'atmosphère, de la tente-abri et de ses lourds fusils rayés à doubles canons...

Tartarin étant monté, l'omnibus fut complet. Il y avait au fond, le nez dans son bréviaire, un vicaire d'Alger à grande barbe noire. En face, un jeune marchand maure, qui fumait de grosses cigarettes. Puis, un matelot maltais, et quatre ou cinq Mauresques masquées de linges blancs, et dont on ne pouvait voir que les yeux. Ces dames venaient de faire leurs dévotions au cimetière d'Abd-el-Kader ; mais cette visite funèbre ne semblait pas les avoir attristées. On les entendait rire et jacasser entre elles sous leurs masques, en croquant des pâtisseries.

Tartarin crut s'apercevoir qu'elles le regardaient beaucoup. Une surtout, celle qui était assise en face de lui, avait planté son regard dans le sien, et ne le retira pas de toute la route. Quoique la dame fût voilée, la vivacité de ce grand œil noir allongé par le k'hol, un poignet délicieux et fin chargé de bracelets d'or qu'on entrevoyait de temps en temps entre les voiles, tout, le son de la voix, les mouvements gracieux, presque enfantins de la tête, disait qu'il y avait là-dessous quelque chose de jeune, de joli, d'adorable... Le malheureux Tartarin ne savait où se fourrer. La caresse muette de ces beaux yeux d'Orient le troublait, l'agitait, le faisait mourir; il avait chaud, il avait froid...

Pour l'achever, la pantoufle de la dame s'en mêla : sur ses grosses bottes de chasse, il la sentait courir, cette mignonne pantoufle, courir et frétiller comme une petite souris rouge... Que faire ? Répondre à ce regard, à cette pression ! Oui, mais les conséquences... Une intrigue d'amour en Orient, c'est quelque chose de terrible !... Et avec son imagination romanesque et méridionale, le brave Tarasconnais se voyait déjà tombant aux mains des eunuques, décapité, mieux que cela peut-être, cousu dans un sac de cuir, et roulant sur la mer, sa tête à côté de lui. Cela le refroidissait un peu... En attendant, la petite pantoufle continuait son manège, et les yeux d'en face s'ouvraient tout grands vers lui comme deux fleurs de velours noir, en ayant l'air de dire :

— Cueille-nous !...

L'omnibus s'arrêta. On était sur la place du Théâtre à l'entrée, de la rue Bab-Azoun. Une à une, empêtrées dans leurs grands pantalons et serrant leurs voiles contre elles avec une grâce sauvage, les Mauresques descendirent. La voisine de Tartarin se leva la

dernière, et en se levant son visage passa si près de celui du héros qu'il l'effleura de son haleine, un vrai bouquet de jeunesse, de jasmin, de musc et de pâtisserie.

Le Tarasconnais n'y résista pas. Ivre d'amour et prêt à tout, il s'élança derrière la Mauresque... Au bruit de ses buffleteries, elle se retourna, mit un doigt sur son masque comme pour dire «chut!» et vivement, de l'autre main, elle lui jeta un petit chapelet parfumé, fait avec des fleurs de jasmin. Tartarin de Tarascon se baissa pour le ramasser; mais, comme notre héros était un peu lourd et très chargé d'armures, l'opération fut assez longue...

Quand il se releva, le chapelet de jasmin sur son cœur, — la Mauresque avait disparu.

VIII

Lions de l'Atlas, dormez!

Lions de l'Atlas, dormez! Dormez tranquilles au fond de vos retraites, dans les aloès et les cactus sauvages... De quelques jours encore, Tartarin de Tarascon ne vous massacrera point. Pour le moment, tout son attirail de guerre, — caisses d'armes, pharmacie, tente-abri, conserves alimentaires, — repose paisiblement emballé, à l'hôtel d'Europe dans un coin de la chambre 36.

Dormez sans peur, grands lions roux! Le Tarasconnais cherche sa Mauresque. Depuis l'histoire de l'omnibus, le malheureux croit sentir perpétuellement sur son pied, sur son vaste pied de trappeur, les frétillements de la petite souris rouge; et la brise de mer, en effleurant ses lèvres, se parfume toujours — quoi qu'il fasse — d'une amoureuse odeur de pâtisserie et d'anis.

Il lui faut sa Maugrabine!

Mais ce n'est pas une mince affaire! Retrouver dans une ville de cent mille âmes une personne dont on ne connaît que l'haleine, les pantoufles et la couleur des yeux ; il n'y a qu'un Tarasconnais, féru d'amour, capable de tenter une pareille aventure.

Le terrible c'est que, sous leurs grands masques blancs, toutes les

Mauresques se ressemblent ; puis ces dames ne sortent guère, et, quand on veut en voir, il faut monter dans la ville haute, la ville arabe, la ville des *Teurs*.

Un vrai coupe-gorge, cette ville haute. De petites ruelles noires très étroites, grimpant à pic entre deux rangées de maisons mystérieuses dont les toitures se rejoignent et font tunnel. Des portes basses, des fenêtres toutes petites, muettes, tristes, grillagées. Et puis, de droite et de gauche un tas d'échoppes très sombres où les *Teurs* farouches à têtes de forbans — yeux blancs et dents brillantes — fument de longues pipes, et se parlent à voix basse comme pour concerter de mauvais coups...

Dire que notre Tartarin traversait sans émotion cette cité formidable, ce serait mentir. Il était au contraire très ému, et dans ces ruelles obscures, dont son gros ventre tenait toute la largeur, le brave homme n'avançait qu'avec la plus grande précaution, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente d'un revolver. Tout à fait comme à Tarascon, en allant au cercle. A chaque instant il s'attendait à recevoir sur le dos toute une dégringolade d'eunuques et de janissaires, mais le désir de revoir sa dame lui donnait une audace et une force de géant.

Huit jours durant, l'intrépide Tartarin ne quitta pas la ville haute. Tantôt on le voyait faire le pied de grue devant les bains maures, attendant l'heure où ces dames sortent par bandes, frissonnantes et sentant le bain ; tantôt il apparaissait accroupi à la porte des mosquées, suant et soufflant pour quitter ses grosses bottes avant d'entrer dans le sanctuaire...

Parfois, à la tombée de la nuit, quand il s'en revenait navré de n'avoir rien découvert, pas plus au bain qu'à la mosquée, le Tarasconnais, en passant devant les maisons mauresques, entendait des chants monotones, des sons étouffés de guitare, des roulements de tambours de basque, et des petits rires de femme qui lui faisaient battre le cœur.

« Elle est peut-être là ! » se disait-il.

Alors, si la rue était déserte, il s'approchait d'une de ces maisons, levait le lourd marteau de la poterne basse, et frappait timidement... Aussitôt les chants, les rires cessaient. On n'entendait plus derrière la muraille que de petits chuchotements vagues, comme dans une volière endormie.

« Tenons-nous bien! » pensait le héros... « Il va m'arriver quelque chose! »

Ce qui lui arrivait le plus souvent, c'était une grande potée d'eau froide sur la tête, ou bien des peaux d'oranges et de figues de Barbarie... Jamais rien de plus grave...

Lions de l'Atlas, dormez!

IX

Le prince Grégory du Monténégro

Il y avait deux grandes semaines que l'infortuné Tartarin cherchait sa dame algérienne, et très vraisemblablement il la chercherait encore, si la Providence des amants n'était venue à son aide sous les traits d'un gentilhomme monténégrin. Voici :

En hiver, toutes les nuits de samedi, le grand théâtre d'Alger donne son bal masqué, ni plus ni moins que l'Opéra. C'est l'éternel et insipide bal masqué de province. Peu de monde dans la salle, quelques épaves de Bullier ou du Casino, vierges folles suivant l'armée, chicards fanés, débardeurs en déroute, et cinq ou six petites blanchisseuses mahonnaises qui se lancent, mais gardent de leur temps de vertu un vague parfum d'ail et de sauces safranées... Le vrai coup d'œil n'est pas là. Il est au foyer, transformé pour la circonstance en salon de jeu... Une foule fiévreuse et bariolée s'y bouscule, autour des longs tapis verts : des turcos en permission misant les gros sous du prêt, des Maures marchands de la ville haute, des nègres, des Maltais, des colons de l'intérieur qui ont fait quarante lieues pour venir hasarder sur un as l'argent d'une charrue ou d'une couple de bœufs... tous frémissants, pâles, les dents serrées, avec ce regard singulier du joueur, trouble, en biseau, devenu louche à force de fixer toujours la même carte.

Plus loin, ce sont des tribus de juifs algériens, jouant en famille.

Les hommes ont le costume oriental hideusement agrémenté de bas bleus et de casquettes de velours. Les femmes, bouffies et blafardes, se tiennent toutes raides dans leurs étroits plastrons d'or... Groupée autour des tables, toute la tribu piaille, se concerte, compte sur ses doigts et joue peu. De temps en temps seulement, après de longs conciliabules, un vieux patriarche à barbe de Père éternel se détache et va risquer le douro familial... C'est alors, tant que la partie dure, un scintillement d'yeux hébraïques tournés vers la table, terribles yeux d'aimant noir qui font frétiller les pièces d'or sur le tapis et finissent par les attirer tout doucement comme par un fil...

Puis des querelles, des batailles, des jurons de tous les pays, des cris fous dans toutes les langues, des couteaux qu'on dégaine, la garde qui monte, de l'argent qui manque!...

C'est au milieu de ces saturnales que le grand Tartarin était venu s'égarer un soir, pour chercher l'oubli et la paix du cœur.

Le héros s'en allait seul, dans la foule, pensant à sa Mauresque, quand parmi les cris, tout à coup, à une table de jeu, par-dessus le bruit de l'or, deux voix irritées s'élevèrent :

« Je vous dis qu'il me manque vingt francs, M'sieu!...

— M'sieu!...

— Après?... M'sieu!...

— Apprenez à qui vous parlez, M'sieu!

— Je ne demande pas mieux, M'sieu!

— Je suis le prince Grégory du Monténégro, M'sieu!... »

A ce nom Tartarin, tout ému, fendit la foule et vint se placer au premier rang, joyeux et fier de retrouver son prince, ce prince monténégrin si poli dont il avait ébauché la connaissance à bord du paquebot...

Malheureusement, ce titre d'altesse, qui avait tant ébloui le bon Tarasconnais, ne produisit pas la moindre impression sur l'officier de chasseurs avec qui le prince avait son algarade.

« Me voilà bien avancé... » fit le militaire en ricanant; puis se tournant vers la galerie : « Grégory du Monténégro... qui connaît ça?... Personne! »

Tartarin indigné fit un pas en avant.

« Pardon... je connais le *prëïnce!* » dit-il d'une voix très ferme, et de son plus bel accent tarasconnais.

L'officier de chasseurs le regarda un moment bien en face, puis levant les épaules :

LE PRINCE

« Allons ! c'est bon... Partagez-vous les vingt francs qui manquent et qu'il n'en soit plus question. » Là-dessus il tourna le dos et se perdit dans la foule.

Le fougueux Tartarin voulait s'élancer derrière lui, mais le prince l'en empêcha :

« Laissez... j'en fais mon affaire. »

Et, prenant le Tarasconnais par le bras, il l'entraîna dehors rapidement.

Dès qu'ils furent sur la place, le prince Grégory du Monténégro se découvrit, tendit la main à notre héros, et, se rappelant vaguement son nom, commença d'une voix vibrante :

« Monsieur Barbarin...

— Tartarin ! » souffla l'autre timidement.

— Tartarin, Barbarin, n'importe !... Entre nous, maintenant, c'est à la vie, à la mort ! »

Et le noble Monténégrin lui secoua la main avec une farouche énergie... Vous pensez si le Tarasconnais était fier.

« *Préïnce !... Préïnce !...* » répétait-il avec ivresse.

Un quart d'heure après, ces deux messieurs étaient installés au restaurant des Platanes, agréable maison de nuit dont les terrasses plongent sur la mer, et là, devant une forte salade russe arrosée d'un joli vin de Crescia, on renoua connaissance.

Vous ne pouvez rien imaginer de plus séduisant que ce prince monténégrin. Mince, fin, les cheveux crépus, frisé au petit fer, rasé à la pierre ponce, constellé d'ordres bizarres, il avait l'œil futé, le geste câlin et un accent vaguement italien qui lui donnait un faux air de Mazarin sans moustaches ; très ferré d'ailleurs sur les langues latines, et citant à tout propos Tacite, Horace et les Commentaires.

De vieille race héréditaire, ses frères l'avaient, paraît-il, exilé dès l'âge de dix ans, à cause de ses opinions libérales, et depuis il courait le monde pour son instruction et son plaisir, en Altesse philosophe... Coïncidence singulière ! Le prince avait passé trois ans à Tarascon, et comme Tartarin s'étonnait de ne l'avoir jamais rencontré au cercle ou sur l'Esplanade : « Je sortais peu... » fit l'Altesse d'un ton évasif. Et le Tarasconnais, par discrétion, n'osa pas en demander davantage. Toutes ces grandes existences ont des côtés si mystérieux !...

En fin de compte, un très bon prince, ce seigneur Grégory. Tout

en sirotant le vin rosé de Crescia, il écouta patiemment Tartarin lui parler de sa Mauresque et même il se fit fort, connaissant toutes ces dames, de la retrouver promptement.

On but sec et longtemps. On trinqua « aux dames d'Alger! au Monténégro libre!... »

Dehors, sous la terrasse, la mer roulait, et les vagues, dans l'ombre, battaient la rive avec un bruit de draps mouillés qu'on secoue. L'air était chaud, le ciel plein d'étoiles.

Dans les platanes, un rossignol chantait...

Ce fut Tartarin qui paya la note.

X

Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur

Parlez-moi des princes monténégrins pour lever lestement la caille.

Le lendemain de cette soirée aux Platanes, dès le petit jour, le prince Grégory était dans la chambre du Tarasconnais.

« Vite, vite, habillez-vous... Votre Mauresque est retrouvée... Elle s'appelle Baïa... Vingt ans, jolie comme un cœur, et déjà veuve...

— Veuve!... quelle chance!» fit joyeusement le brave Tartarin. qui se méfiait des maris d'Orient.

« Oui, mais très surveillée par son frère.

— Ah! diantre!...

— Un maure farouche qui vend des pipes au bazar d'Orléans...»

Ici un silence.

« Bon!» reprit le prince, vous n'êtes pas homme à vous effrayer pour si peu; et puis on viendra peut-être à bout de ce forban en lui achetant quelques pipes... Allons vite, habillez-vous... heureux coquin!»

Pâle, ému, le cœur plein d'amour, le Tarasconnais sauta de son lit et, boutonnant à la hâte son vaste caleçon de flanelle :

« Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Ecrire à la dame tout simplement, et lui demander un rendez-vous !

— Elle sait donc le français ?... fit d'un air désappointé le naïf Tartarin qui rêvait d'Orient sans mélange.

« Elle n'en sait pas un mot, » répondit le prince imperturbablement... mais vous allez me dicter la lettre, et je traduirai à mesure.

— O prince, que de bontés ! »

Et le Tarasconnais se mit à marcher à grands pas dans la chambre, silencieux et se recueillant.

Vous pensez qu'on n'écrit pas à une Mauresque d'Alger comme à une grisette de Beaucaire. Fort heureusement que notre héros avait par devers lui ses nombreuses lectures qui lui permirent, en amalgamant la rhétorique apache des Indiens de Gustave Aimard avec le *Voyage en Orient* de Lamartine, et quelques lointaines réminiscences du *Cantique des cantiques*, de composer la lettre la plus orientale qu'il se pût voir. Cela commençait par :

« *Comme l'autruche dans les sables...* »

Et finissait par :

« *Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur...* »

A cet envoi, le romanesque Tartarin aurait bien voulu joindre un bouquet de fleurs emblématiques, à la mode orientale ; mais le prince Grégory pensa qu'il valait mieux acheter quelques pipes chez le frère, ce qui ne manquerait pas d'adoucir l'humeur sauvage du monsieur et ferait certainement très grand plaisir à la dame, qui fumait beaucoup.

« Allons vite acheter des pipes ! » fit Tartarin plein d'ardeur.

« Non !... non !... Laissez-moi y aller seul. Je les aurai à meilleur compte...

— Comment ! vous voulez... O prince... prince... » Et le brave homme, tout confus, tendit sa bourse à l'obligeant Monténégrin, en lui recommandant de ne rien négliger pour que la dame fût contente.

Malheureusement l'affaire — quoique bien lancée — ne marcha pas aussi vite qu'on aurait pu l'espérer. Très touchée, paraît-il, de l'éloquence de Tartarin et du reste aux trois quarts séduite par avance, la Mauresque n'aurait pas mieux demandé que de le recevoir ; mais le frère avait des scrupules, et, pour les endormir, il fallut acheter des douzaines, des grosses, des cargaisons de pipes...

« Qu'est-ce que diable Baïa peut faire de toutes ces pipes ? se

demandait parfois le pauvre Tartarin ; — mais il paya quand même et sans lésiner.

Enfin, après avoir acheté des montagnes de pipes et répandu des flots de poésie orientale, on obtint un rendez-vous.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels battements de cœur le Tarasconnais s'y prépara, avec quel soin ému il tailla, lustra, parfuma sa rude barbe de chasseur de casquettes, sans oublier — car il faut tout prévoir — de glisser dans sa poche un casse-tête à pointes et deux ou trois revolvers.

Le prince, toujours obligeant, vint à ce premier rendez-vous en qualité d'interprète. La dame habitait dans le haut de la ville. Devant sa porte, un jeune Maure de treize à quatorze ans fumait des cigarettes. C'était le fameux Ali, le frère en question. En voyant arriver les deux visiteurs, il frappa deux coups à la poterne et se retira discrètement.

La porte s'ouvrit. Une négresse parut qui, sans dire un seul mot, conduisit ces messieurs à travers l'étroite cour intérieure dans une petite chambre fraîche où la dame attendait, accoudée sur un lit bas... Au premier abord, elle parut au Tarasconnais plus petite et plus forte que la Mauresque de l'omnibus... Au fait, était-ce bien la même ? Mais ce soupçon ne fit que traverser le cerveau de Tartarin comme un éclair.

La dame était si jolie ainsi avec ses pieds nus, ses doigts grassouillets chargés de bagues, rose, fine, et sous son corselet de drap doré, sous les ramages de sa robe à fleurs laissant deviner une aimable personne un peu boulotte, friande à point, et ronde de partout... Le tuyau d'ambre d'un narghilé fumait à ses lèvres et l'enveloppait toute d'une gloire de fumée blonde.

En entrant, le Tarasconnais posa une main sur son cœur, et s'inclina le plus mauresquement possible, en roulant de gros yeux passionnés... Baïa le regarda un moment sans rien dire; puis, lâchant son tuyau d'ambre, se renversa en arrière, cacha sa tête dans ses mains, et l'on ne vit plus que son cou blanc qu'un fou rire faisait danser comme un sac rempli de perles.

XI

Sidi Tart'ri ben Tart'ri

Si vous entriez, un soir, à la veillée, chez les cafetiers algériens de la ville haute, vous entendriez encore aujourd'hui les Maures causer entre eux, avec des clignements d'yeux et de petits rires, d'un certain Sidi Tart'ri ben Tart'ri, Européen aimable et riche qui — voici quelques années déjà — vivait dans les hauts quartiers avec une petite dame du cru appelée Baïa.

Le Sidi Tart'ri en question qui a laissé de si gais souvenirs autour de la Casbah n'est autre, on le devine, que notre Tartarin...

Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a comme cela, dans la vie des saints et des héros, des heures d'aveuglement, de trouble, de défaillance. L'illustre Tarasconnais n'en fut pas plus exempt qu'un autre, et c'est pourquoi — deux mois durant — oublieux des lions et de la gloire, il se grisa d'amour oriental et s'endormit, comme Annibal à Capoue, dans les délices d'Alger la Blanche.

Le brave homme avait loué au cœur de la ville arabe une jolie maisonnette indigène avec cour intérieure, bananiers, galeries fraîches et fontaines. Il vivait là loin de tout bruit en compagnie de sa Mauresque, Maure lui-même de la tête aux pieds, soufflant tout le jour dans son narghilé, et mangeant des confitures au musc.

Étendue sur un divan en face de lui, Baïa, la guitare au poing, nasillait des airs monotones, ou bien pour distraire son seigneur elle mimait la danse du ventre, en tenant à la main un petit miroir dans lequel elle mirait ses dents blanches et se faisait des mines.

Comme la dame ne savait pas un mot de français ni Tartarin un mot d'arabe, la conversation languissait quelquefois, et le bavard Tarasconnais avait tout le temps de faire pénitence pour les intempérances de langage dont il s'était rendu coupable à la pharmacie Bézuquet ou chez l'armurier Costecalde.

Mais cette pénitence même ne manquait pas de charme, et c'était comme un spleen voluptueux qu'il éprouvait à rester là tout le jour sans parler, en écoutant le glouglou du narghilé, le frôlement de la guitare et le bruit léger de la fontaine dans les mosaïques de la cour.

Le narghilé, le bain, l'amour remplissaient toute sa vie. On sortait peu. Quelquefois Sidi Tart'ri, sa dame en croupe, s'en allait sur une brave mule manger des grenades à un petit jardin qu'il avait acheté aux environs... Mais jamais, au grand jamais, il ne descendait dans la ville européenne. Avec ses zouaves en ribote, ses alcazars bourrés d'officiers, et son éternel bruit de sabres traînant sous les arcades, cet Alger-là lui semblait insupportable et laid comme un corps de garde d'Occident.

En somme, le Tarasconnais était très heureux. Tartarin-Sancho surtout, très friand de pâtisseries turques, se déclarait on ne peut plus satisfait de sa nouvelle existence... Tartarin-Quichotte, lui, avait bien par-ci par-là quelques remords, en pensant à Tarascon et aux peaux promises... Mais cela ne durait pas, et pour chasser ses tristes idées il suffisait d'un regard de Baïa ou d'une cuillerée de ses diaboliques confitures odorantes et troublantes comme les breuvages de Circé.

Le soir, le prince Grégory venait parler un peu du Monténégro libre... D'une complaisance infatigable, cet aimable seigneur remplissait dans la maison les fonctions d'interprète, au besoin même celles d'intendant, et tout cela pour rien, pour le plaisir... A part lui, Tartarin ne recevait que des *Teurs*. Tous ces forbans à têtes farouches, qui naguère lui faisaient tant de peur du fond de leurs noires échoppes, se trouvèrent être, une fois qu'il les connut, de bons commerçants inoffensifs, des brodeurs, des marchands d'épices, des tourneurs de tuyaux de pipes, tous gens bien élevés, humbles, finauds, discrets

et de première force à la bouillotte. Quatre ou cinq fois par semaine, ces messieurs venaient passer la soirée chez Sidi Tart'ri, lui gagnaient son argent, lui mangeaient ses confitures, et sur le coup de dix heures se retiraient discrètement en remerciant le Prophète.

Derrière eux, Sidi Tart'ri et sa fidèle épouse finissaient la soirée sur la terrasse, une grande terrasse blanche qui faisait toit à la maison et dominait la ville. Tout autour, un millier d'autres terrasses blanches aussi, tranquilles sous le clair de lune, descendaient en s'échelonnant jusqu'à la mer. Des fredons de guitare arrivaient, portés par la brise.

... Soudain, comme un bouquet d'étoiles, une grande mélodie claire s'égrenait doucement dans le ciel, et, sur le minaret de la mosquée voisine, un beau muezzin apparaissait, découpant son ombre blanche dans le bleu profond de la nuit, et chantant la gloire d'Allah avec une voix merveilleuse qui remplissait l'horizon.

Aussitôt Baïa lâchait sa guitare, et ses grands yeux tournés vers le muezzin semblaient boire la prière avec délices. Tant que le chant durait, elle restait là, frissonnante, extasiée, comme une sainte Thérèse d'Orient... Tartarin, tout ému, la regardait prier et pensait en lui-même que c'était une forte et belle religion, celle qui pouvait causer des ivresses de foi pareilles.

Tarascon, voile-toi la face! ton Tartarin songeait à se faire renégat.

XII

On nous écrit de Tarascon

Par une belle après-midi de ciel bleu et de brise tiède, Sidi Tart'ri à califourchon sur sa mule revenait tout seulet de son petit clos... Les jambes écartées par de larges coussins en sparterie que gonflaient les cédrats et les pastèques, bercé au bruit de ses grands étriers et suivant de tout son corps le *balin-balan* de la bête, le brave homme s'en allait ainsi dans un paysage adorable, les deux mains croisées sur son ventre, aux trois quarts assoupi par le bien-être et la chaleur.

Tout à coup, en entrant dans la ville, un appel formidable le réveilla.

« Hé! monstre de sort! on dirait monsieur Tartarin. »

A ce nom de Tartarin, à cet accent joyeusement méridional, le Tarasconnais leva la tête et aperçut à deux pas de lui la brave figure tannée de maître Barbassou, le capitaine du *Zouave*, qui prenait l'absinthe en fumant sa pipe sur la porte d'un petit café.

« Hé! adieu Barbassou, » fit Tartarin en arrêtant sa mule.

Au lieu de lui répondre, Barbassou le regarda un moment avec de grands yeux; puis le voilà parti à rire, à rire tellement, que Sidi Tart'ri en resta tout interloqué, le derrière sur ses pastèques.

« Qué turban, mon pauvre monsieur Tartarin!... C'est donc vrai

ce qu'on dit, que vous vous êtes fait *Teur?*... Et la petite Baïa, est-ce qu'elle chante toujours *Marco la Belle?*

— *Marco la Belle!*» fit Tartarin indigné... «Apprenez, capitaine, que la personne dont vous parlez, est une honnête fille maure, et qu'elle ne sait pas un mot de français.

— Baïa, pas un mot de français?... D'où sortez-vous donc?...»

Et le brave capitaine se remit à rire plus fort.

Puis voyant la mine du pauvre Sidi Tart'ri qui s'allongeait, il se ravisa.

«Au fait, ce n'est peut-être pas la même... Mettons que j'ai confondu... Seulement, voyez-vous, monsieur Tartarin, vous ferez tout de même bien de vous méfier des Mauresques algériennes et des princes du Monténégro!...»

Tartarin se dressa sur ses étriers en faisant sa moue.

«Le prince est mon ami, capitaine.

— Bon! bon! ne nous fâchons pas... Vous ne prenez pas une absinthe? Non. Rien à faire dire au pays?... Non plus... Eh bien! alors, bon voyage... A propos, collègue, j'ai là du bon tabac de France, si vous en vouliez emporter quelques pipes... Prenez donc! prenez donc! ça vous fera du bien... Ce sont vos sacrés tabacs d'Orient qui vous barbouillent les idées.»

Là-dessus le capitaine retourna à son absinthe et Tartarin, tout pensif, reprit au petit trot le chemin de sa maisonnette... Bien que sa grande âme se refusât à rien en croire, les insinuations de Barbassou l'avaient attristé, puis ces jurons du cru, l'accent de là-bas, tout cela éveillait en lui de vagues remords.

Au logis, il ne trouva personne. Baïa était au bain... La négresse lui parut laide, la maison triste... En proie à une indéfinissable mélancolie, il vint s'asseoir près de la fontaine et bourra une pipe avec le tabac de Barbassou. Ce tabac était enveloppé dans un fragment du *Sémaphore*. En le déployant, le nom de sa ville natale lui sauta aux yeux.

On nous écrit de Tarascon :

«La ville est dans les transes. Tartarin, le tueur de lions, parti pour chasser les grands «félins en Afrique, n'a pas donné de ses nouvelles depuis plusieurs mois... Qu'est devenu notre «héroïque compatriote?... On ose à peine se le demander, quand on a connu comme nous cette «tête ardente, cette audace, ce besoin d'aventures... A-t-il été comme tant d'autres englouti «dans le sable, ou bien est-il tombé sous la dent meurtrière d'un de ces monstres de l'Atlas

« dont il avait promis les peaux à la municipalité ?... Terrible incertitude ! Pourtant des marchands « nègres, venus à la foire de Beaucaire, prétendent avoir rencontré en plein désert un Européen « dont le signalement se rapportait au sien, et qui se dirigeait vers Tombouctou... Dieu nous « garde notre Tartarin ! »

Quand il lut cela, le Tarasconnais rougit, pâlit, frissonna. Tout Tarascon lui apparut : le cercle, les chasseurs de casquettes, le fauteuil vert chez Costecalde, et, planant au-dessus comme un aigle éployé, la formidable moustache du brave commandant Bravida.

Alors, de se voir là, comme il était, lâchement accroupi sur sa natte, tandis qu'on le croyait en train de massacrer des fauves, Tartarin de Tarascon eut honte de lui-même et pleura.

Tout à coup le héros bondit :

« Au lion ! au lion ! »

Et s'élançant dans le réduit poudreux où dormaient la tente-abri, la pharmacie, les conserves, la caisse d'armes, il les traîna au milieu de la cour.

Tartarin-Sancho venait d'expirer ; il ne restait plus que Tartarin-Quichotte.

Le temps d'inspecter son matériel, de s'armer, de se harnacher, de rechausser ses grandes bottes, d'écrire deux mots au prince pour lui confier Baïa, le temps de glisser sous l'enveloppe quelques billets bleus mouillés de larmes, et l'intrépide Tarasconnais roulait en diligence sur la route de Blidah, laissant à la maison sa négresse stupéfaite devant le narghilé, le turban, les babouches, toute la défroque musulmane de Sidi Tart'ri qui traînait piteusement sous les petits trèfles blancs de la galerie...

Univ. of Arizona Library

TROISIÈME ÉPISODE

CHEZ LES LIONS

I

Les diligences déportées

C'était une vieille diligence d'autrefois, capitonnée à l'ancienne mode de drap gros bleu tout fané, avec ces énormes pompons de laine rèche qui, après quelques heures de route, finissent par vous faire des moxas dans le dos... Tartarin de Tarascon avait un coin de la rotonde ; il s'y installa de son mieux, et en attendant de respirer les émanations musquées des grands félins d'Afrique, le héros dut se contenter de cette bonne vieille odeur de diligence, bizarrement composée de mille odeurs, hommes, chevaux, femmes et cuir, victuailles et paille moisie.

Il y avait de tout un peu dans cette rotonde. Un trappiste, des marchands juifs, deux cocottes qui rejoignaient leur corps — le 3e hussards, — un photographe d'Orléansville... Mais, si charmante et variée que fût la compagnie, le Tarasconnais n'était pas en train de causer et resta là tout pensif, le bras passé dans la brassière, avec ses carabines entre ses genoux... Son départ précipité, les yeux noirs de Baïa, la terrible chasse qu'il allait entreprendre, tout cela lui troublait la cervelle, sans compter qu'avec son bon air patriarcal, cette diligence européenne, retrouvée en pleine Afrique, lui rappelait vaguement le Tarascon de sa jeunesse, des courses dans la banlieue, de petits dîners au bord du Rhône, une foule de souvenirs...

Peu à peu la nuit tomba. Le conducteur alluma ses lanternes... La diligence rouillée sautait en criant sur ses vieux ressorts; les chevaux trottaient, les grelots tintaient... De temps en temps, là-haut, sous la bâche de l'impériale, un terrible bruit de ferraille... C'était le matériel de guerre.

Tartarin de Tarascon, aux trois quarts assoupi, resta un moment à regarder les voyageurs comiquement secoués par les cahots, et dansant devant lui comme des ombres falotes, puis ses yeux s'obscurcirent, sa pensée se voila, et il n'entendit plus que très vaguement geindre l'essieu des roues, et les flancs de la diligence qui se plaignaient...

Subitement, une voix, une voix de vieille fée, enrouée, cassée, fêlée, appela le Tarasconnais par son nom : «Monsieur Tartarin! monsieur Tartarin!

— Qui m'appelle?

— C'est moi, monsieur Tartarin; vous ne me reconnaissez pas?... Je suis la vieille diligence qui faisait — il y a vingt ans — le service de Tarascon à Nîmes... Que de fois je vous ai portés, vous et vos amis, quand vous alliez chasser les casquettes du côté de Jonquières ou de Bellegarde!... Je ne vous ai pas remis d'abord, à cause de votre bonnet de *Teur* et du corps que vous avez pris; mais sitôt que vous vous êtes mis à rouler, coquin de bon sort! je vous ai reconnu tout de suite.

— C'est bon! c'est bon!» fit le Tarasconnais un peu vexé.

Puis, se radoucissant :

«Mais enfin, ma pauvre vieille, qu'est-ce que vous êtes venue faire ici?

— Ah! mon bon monsieur Tartarin, je n'y suis pas venue de mon plein gré, je vous assure... Une fois que le chemin de fer de Beaucaire a été fini, ils ne m'ont plus trouvée bonne à rien et ils m'ont envoyée en Afrique... Et je ne suis pas la seule! presque toutes les diligences de France ont été déportées comme moi. On nous trouvait trop réactionnaires, et maintenant nous voilà toutes ici à mener une vie de galère... C'est ce qu'en France vous appelez les chemins de fer algériens.»

Ici la vieille diligence poussa un long soupir; puis elle reprit :

«Ah! monsieur Tartarin, que je le regrette, mon beau Tarascon! C'était alors le bon temps pour moi, le temps de la jeunesse! Il fallait me voir partir le matin, lavée à grande eau et toute luisante avec mes roues vernissées à neuf, mes lanternes qui semblaient deux soleils et ma bâche toujours frottée d'huile! C'est ça qui était beau quand le

postillon faisait claquer son fouet sur l'air de : *Lagadigadeou*, la *Tarasque ! la Tarasque !* et que le conducteur, son piston en bandoulière, sa casquette brodée sur l'oreille, jetant d'un tour de bras son petit chien, toujours furieux, sur la bâche de l'impériale, s'élançait lui-même là-haut, en criant : « Allume ! allume ! » Alors mes quatre chevaux s'ébranlaient au bruit des grelots, des aboiements, des fanfares, les fenêtres s'ouvraient, et tout Tarascon regardait avec orgueil la diligence détaler sur la grande route royale.

Quelle belle route, monsieur Tartarin, large, bien entretenue, avec ses bornes kilométriques, ses petits tas de pierre régulièrement espacés, et de droite et de gauche ses jolies plaines d'oliviers et de vignes... Puis, des auberges tous les dix pas, des relais toutes les cinq minutes... Et mes voyageurs, quelles braves gens ! des maires et des curés qui allaient à Nîmes voir leur préfet ou leur évêque, de bons taffetassiers qui revenaient du *Mazet* bien honnêtement, des collégiens en vacances, des paysans en blouse brodée, tout frais rasés du matin, et là-haut, sur l'impériale, vous tous, messieurs les chasseurs de casquettes, qui étiez toujours de si bonne humeur, et qui chantiez si bien chacun *la vôtre*, le soir, aux étoiles, en revenant !...

Maintenant, c'est une autre histoire... Dieu sait les gens que je charrie ! un tas de mécréants venus je ne sais d'où, qui me remplissent de vermine, des nègres, des Bédouins, des soudards, des aventuriers de tous les pays, des colons en guenilles qui m'empestent de leurs pipes, et tout cela parlant un langage auquel Dieu le père ne comprendrait rien... Et puis vous voyez comme on me traite ! Jamais brossée, jamais lavée. On me plaint le cambouis de mes essieux... Au lieu de mes gros bons chevaux tranquilles d'autrefois, de petits chevaux arabes qui ont le diable au corps, se battent, se mordent, dansent en courant comme des chèvres, et me brisent mes brancards à coups de pieds... Aïe !... aïe !... tenez !... Voilà que cela commence... Et les routes ! Par ici, c'est encore supportable, parce que nous sommes près du gouvernement ; mais là-bas, plus rien, pas de chemin du tout. On va comme on peut, à travers monts et plaines, dans les palmiers nains, dans les lentisques... Pas un seul relais fixe. On arrête au caprice du conducteur, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre.

Quelquefois ce polisson-là me fait faire un détour de deux lieues pour aller chez un ami boire l'absinthe ou le *champoreau*... Après quoi, fouette, postillon ! il faut rattraper le temps perdu. Le soleil cuit,

la poussière brûle. Fouette toujours! On accroche, on verse! Fouette plus fort! On passe des rivières à la nage, on s'enrhume, on se mouille, on se noie... Fouette! fouette! fouette!... Puis le soir, toute ruisselante, — c'est cela qui est bon à mon âge, avec mes rhumatismes!... — il me faut coucher à la belle étoile, dans une cour de caravansérail ouverte à tous les vents. La nuit, des chacals, des hyènes viennent flairer mes caissons, et les maraudeurs qui craignent la rosée se mettent au chaud dans mes compartiments... Voilà la vie que je mène, mon pauvre monsieur Tartarin, et je la mènerai jusqu'au jour où, brûlée par le soleil, pourrie par les nuits humides, je tomberai — ne pouvant plus faire autrement — sur un coin de méchante route, où les Arabes feront bouillir leur kousskouss avec les débris de ma vieille carcasse...

— Blidah! Blidah!» fit le conducteur en ouvrant la portière.

II

OU L'ON VOIT PASSER UN PETIT MONSIEUR

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée, Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes... C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.

« Au sud !... Plus au sud ! » murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment, la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette en cuir, un parapluie : le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.

On dételа, on attela, la diligence partit... Le petit monsieur regardait toujours Tartarin... A la fin, le Tarasconnais prit la mouche.

« Ça vous étonne ? » fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

« Non ! Ça me gêne », répondit l'autre fort tranquillement ; et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, — sans parler de sa corpulence naturelle, — Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place...

La réponse du petit monsieur le fâcha :

« Vous imaginez-vous par hasard que je vais aller au lion avec votre parapluie ? » dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement ; puis, toujours avec son même flegme :

« Alors, monsieur, vous êtes... ?

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions ! »

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière le gland de sa *chéchia*.

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste se signa, les cocottes poussèrent de petits cris d'effroi, te le photographe d'Orléansville se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

« Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin ? » demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

« Si j'en ai beaucoup tué, monsieur !... Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête. »

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole :

« Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin !... On passe quelquefois de mauvais moments... Ainsi ce pauvre M. Bombonnel...

— Ah ! oui, le tueur de panthères... » fit Tartarin assez dédaigneusement.

« Est-ce que vous le connaissez ? » demanda le petit monsieur.

« Té ! pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble. »

Le petit monsieur sourit : « Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin ?

— Quelquefois, par passe-temps... » fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque qui enflamma le cœur des deux cocottes :

« Ça ne vaut pas le lion!

« En somme », hasarda la photographe d'Orléansville, « une panthère, ce n'est qu'un gros chat...

— Tout juste!» fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel, surtout devant les dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière et s'adressant au petit vieux :

« Vous voilà arrivé, monsieur,» lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

« Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin?

— Lequel, monsieur?

— Ma foi! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est... Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin... Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères dans la province; mais, fi donc! c'est un trop petit gibier pour vous... Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie... mon ami Chassaing vient de tuer le dernier.»

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

« Conducteur», demanda Tartarin en faisant sa moue, « qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme-là?

— Comment! vous ne le connaissez pas? mais c'est monsieur Bombonnel.»

Edy Legrand

III

Un couvent de lions

A Milianah, Tartarin de Tarascon descendit, laissant la diligence continuer sa route vers le Sud.

Deux jours de durs cahots, deux nuits passées les yeux ouverts à regarder par la portière s'il n'apercevrait pas dans les champs, au bord de la route, l'ombre formidable du lion, tant d'insomnies méritaient bien quelques heures de repos. Et puis, s'il faut tout dire, depuis sa mésaventure avec Bombonnel, le loyal Tarasconnais se sentait mal à l'aise, malgré ses armes, sa moue terrible, son bonnet rouge, devant le photographe d'Orléansville et les deux demoiselles du 3e hussards.

Il se dirigea donc à travers les larges rues de Milianah, pleines de beaux arbres et de fontaines; mais, tout en cherchant un hôtel à sa convenance, le pauvre homme ne pouvait s'empêcher de songer aux paroles de Bombonnel... Si c'était vrai pourtant ? S'il n'y avait plus de lions en Algérie ?... A quoi bon alors tant de courses, tant de fatigues ?...

Soudain, au détour d'une rue, notre héros se trouva face à face... avec qui ? Devinez... Avec un lion superbe, qui attendait devant la porte d'un café, assis royalement sur son train de derrière, sa crinière fauve dans le soleil.

« Qu'est-ce qu'ils me disaient donc, qu'il n'y en avait plus ? » s'écria le Tarasconnais en faisant un saut en arrière... En entendant cette exclamation, le lion baissa la tête et, prenant dans sa gueule une sébile en bois posée devant lui sur le trottoir, il la tendit humblement du côté de Tartarin immobile de stupeur... Un Arabe qui passait jeta un gros sou dans la sébile ; le lion remua la queue... Alors Tartarin comprit tout. Il vit, ce que l'émotion l'avait d'abord empêché de voir, la foule attroupée autour du pauvre lion aveugle et apprivoisé, et les deux grands nègres armés de gourdins qui le promenaient à travers la ville comme un Savoyard sa marmotte.

Le sang du Tarasconnais ne fit qu'un tour : « Misérables », cria-t-il d'une voix de tonnerre, « ravaler ainsi ces nobles bêtes ! » Et, s'élançant sur le lion, il lui arracha l'immonde sébile d'entre ses royales mâchoires.. Les deux nègres, croyant avoir affaire à un voleur, se précipitèrent sur le Tarasconnais, la matraque haute... Ce fut une terrible bousculade... Les nègres tapaient, les femmes piaillaient, les enfants riaient. Un vieux cordonnier juif criait du fond de sa boutique : « *Au zouge de paix ! Au zouge de paix !* » Le lion lui-même, dans sa nuit, essaya d'un rugissement, et le malheureux Tartarin, après une lutte désespérée, roula par terre au milieu des gros sous et des balayures.

A ce moment, un homme fendit la foule, écarta les nègres d'un mot, les femmes et les enfants d'un geste, releva Tartarin, le brossa, le secoua, et l'assit tout essoufflé sur une borne.

« Comment ! *préïnce*, c'est vous ?... » fit le bon Tartarin en se frottant les côtes.

« Eh ! oui, mon vaillant ami, c'est moi... Sitôt votre lettre reçue, j'ai confié Baïa à son frère, loué une chaise de poste, fait cinquante lieues ventre à terre, et me voilà juste à temps pour vous arracher à la brutalité de ces rustres... Qu'est-ce que vous avez donc fait, juste Dieu ! pour vous attirer cette méchante affaire ?

— Que voulez-vous, *préïnce ?*... De voir ce malheureux lion avec sa sébile aux dents, humilié, vaincu, bafoué, servant de risée à toute cette pouillerie musulmane...

— Mais vous vous trompez, mon noble ami. Ce lion est, au contraire, pour eux un objet de respect et d'adoration. C'est une bête sacrée, qui fait partie d'un grand couvent de lions, fondé, il y a trois cents ans, par Mahommed-ben-Aouda, une espèce de Trappe formidable et farouche, pleine de rugissements et d'odeurs de fauve, où

des moines singuliers élèvent et apprivoisent des lions par centaines, et les envoient de là dans toute l'Afrique septentrionale, accompagnés de frères quêteurs... Les dons que reçoivent les frères servent à l'entretien du couvent et de sa mosquée ; et si les deux nègres ont montré tant d'humeur tout à l'heure, c'est qu'ils ont la conviction que pour un sou, un seul sou de la quête, volé ou perdu par leur faute, le lion qu'ils conduisent les dévorerait immédiatement. »

En écoutant ce récit invraisemblable et pourtant véridique, Tartarin de Tarascon se délectait et reniflait l'air bruyamment.

« Ce qui me va dans tout ceci », fit-il en matière de conclusion, « c'est que, n'en déplaise à mons Bombonnel, il y a encore des lions en Algérie !...

— S'il y en a ! » dit le prince avec enthousiasme... « Dès demain, nous allons battre la plaine du Chéliff, et vous verrez !...

— Eh quoi ! prince... Auriez-vous l'intention de chasser, vous aussi ?

— Parbleu ! pensez-vous donc que je vous laisserais vous en aller seul en pleine Afrique, au milieu de ces tribus féroces dont vous ignorez la langue et les usages... Non ! non ! illustre Tartarin, je ne vous quitte plus... Partout où vous serez, je veux être.

— Oh ! *préïnce, préïnce...* »

Et Tartarin, radieux, pressa sur son cœur le vaillant Grégoiy, en songeant avec fierté qu'à l'exemple de Jules Gérard, de Bombonnel et tous les autres fameux tueurs de lions, il allait avoir un prince étranger pour l'accompagner dans ses chasses.

IV

La caravane en marche

Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de portefaix nègres, sortaient de Milianah et descendaient vers la plaine du Chéliff par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de tuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient de roche en roche en chantant... Un paysage du Liban.

Aussi chargé d'armes que le grand Tartarin, le prince Grégory s'était en plus affublé d'un magnifique et singulier képi tout galonné d'or, avec une garniture de feuilles de chêne brodées au fil d'argent, qui donnait à Son Altesse un faux air de général mexicain, ou de chef de gare des bords du Danube.

Ce diable de képi intriguait beaucoup le Tarasconnais; et comme il demandait timidement quelques explications :

«Coiffure indispensable pour voyager en Afrique», répondit le prince avec gravité ; et tout en faisant reluire sa visière d'un revers de manche, il renseigna son naïf compagnon sur le rôle important que joue le képi dans nos relations avec les Arabes, la terreur que cet insigne militaire a, seul, le privilège de leur inspirer, si bien que l'administration civile a été obligée de coiffer tout son monde avec des képis,

depuis le cantonnier jusqu'au receveur de l'enregistrement. En somme pour gouverner l'Algérie — c'est toujours le prince qui parle — pas n'est besoin d'une forte tête, ni même de tête du tout. Il suffit d'un képi, d'un beau képi galonné, reluisant au bout d'une trique comme la toque de Gessler.

Ainsi causant et philosophant, la caravane allait son train. Les portefaix — pieds nus — sautaient de roche en roche avec des cris de singes. Les caisses d'armes sonnaient. Les fusils flambaient. Les indigènes qui passaient s'inclinaient jusqu'à terre devant le képi magique... Là-haut, sur les remparts de Milianah, le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, entendant ces bruits insolites, et voyant des armes luire entre les branches, crut à un coup de main, fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit incontinent la ville en état de siège.

Beau début pour la caravane!

Malheureusement, avant la fin du jour, les choses se gâtèrent. Des nègres qui portaient les bagages, l'un fut pris d'atroces coliques pour avoir mangé le sparadrap de la pharmacie. Un autre tomba sur le bord de la route ivre mort d'eau-de-vie camphrée. Le troisième, celui qui portait l'album de voyage, séduit par les dorures des fermoirs, et persuadé qu'il enlevait les trésors de la Mecque, se sauva dans le Zaccar à toutes jambes... Il fallut aviser... La caravane fit halte, et tint conseil dans l'ombre trouée d'un vieux figuier.

« Je serais d'avis, dit le prince, en essayant, mais sans succès, de délayer une tablette de pemmican dans une casserole perfectionnée à triple fond, je serais d'avis que, dès ce soir, nous renoncions aux porteurs nègres... Il y a précisément un marché arabe tout près d'ici. Le mieux est de nous y arrêter, et de faire emplette de quelques bourriquots...

— Non!... non!... pas de bourriquots!... interrompit vivement le grand Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge.

Et il ajouta, l'hypocrite :

« Comment voulez-vous que de si petites bêtes puissent porter tout notre attirail? »

Le prince sourit.

« C'est ce qui vous trompe, mon illustre ami. Si maigre et si chétif qu'il vous paraisse, le bourriquot algérien a les reins solides... Il le

faut bien pour supporter tout ce qu'il supporte... Demandez plutôt aux Arabes. Voici comment ils expliquent notre organisation coloniale... En haut, disent-ils, il y a *mouci* le gouverneur, avec une grande trique, qui tape sur l'état-major; l'état-major, pour se venger, tape sur le soldat; le soldat tape sur le colon, le colon tape sur l'Arabe, l'Arabe tape sur le nègre, le nègre tape sur le juif, le juif à son tour tape sur le bourriquot; et le pauvre petit bourriquot n'ayant personne sur qui taper, tend l'échine et porte tout. Vous voyez bien qu'il peut porter vos caisses.

— C'est égal, reprit Tartarin de Tarascon, «je trouve que, pour le coup d'œil de notre caravane, des ânes ne feraient pas très bien... Je voudrais quelque chose de plus oriental... Ainsi, par exemple, si nous pouvions avoir un chameau...

— Tant que vous en voudrez», fit l'Altesse, et l'on se mit en route pour le marché arabe.

Le marché se tenait à quelques kilomètres, sur les bords du Chéliff... Il y avait là cinq ou six mille Arabes en guenilles, grouillant au soleil, et trafiquant bruyamment au milieu des jarres d'olives noires, des pots de miel, des sacs d'épices et des cigares en gros tas ; de grands feux où rôtissaient des moutons entiers, ruisselant de beurre, des boucheries en plein air, où des nègres tout nus, les pieds dans le sang, les bras rouges, dépeçaient, avec de petits couteaux, des chevreaux pendus à une perche.

Dans un coin, sous une tente rapetassée de mille couleurs, un greffier maure, avec un grand livre et des lunettes. Ici, un groupe, des cris de rage : c'est un jeu de roulette, installé sur une mesure à blé, et des Kabyles qui s'éventrent autour... Là-bas, des trépignements, une joie, des rires : c'est un marchand juif avec sa mule, qu'on regarde se noyer dans le Chéliff... Puis des scorpions, des chiens, des corbeaux ; et des mouches!... des mouches!...

Par exemple, les chameaux manquaient. On finit pourtant par en découvrir un, dont des M'zabites cherchaient à se défaire. C'était le vrai chameau du désert, le chameau classique, chauve, l'air triste, avec sa longue tête de bédouin et sa bosse qui, devenue flasque par suite de trop longs jeûnes, pendait mélancoliquement sur le côté.

Tartarin le trouva si beau, qu'il voulut que la caravane entière montât dessus... Toujours la folie orientale!...

La bête s'accroupit. On sangla les malles.

Le prince s'installa sur le cou de l'animal. Tartarin, pour plus de majesté, se fit hisser tout en haut de la bosse, entre deux caisses ; et là, fier et bien calé, saluant d'un geste noble tout le marché accouru, il donna le signal du départ... Tonnerre! si ceux de Tarascon avaient pu le voir!...

Le chameau se redressa, allongea ses grandes jambes à nœuds, et prit son vol...

O stupeur! Au bout de quelques enjambées, voilà Tartarin qui se sent pâlir, et l'héroïque chéchia qui reprend une à une ses anciennes positions du temps du *Zouave*. Ce diable de chameau tanguait comme une frégate.

«*Préïnce*, *préïnce*,» murmura Tartarin tout blême, et s'accrochant à l'étoupe sèche de la bosse, «*préïnce*, descendons... Je sens... je sens... que je vais faire bafouer la France...»

Va te promener! le chameau était lancé, et rien ne pouvait plus l'arrêter. Quatre mille Arabes couraient derrière, pieds nus, gesticulant, riant comme des fous, et faisant luire au soleil six cent mille dents blanches...

Le grand homme de Tarascon dut se résigner. Il s'affaissa tristement sur la bosse. La chéchia prit toutes les positions qu'elle voulut... et la France fut bafouée.

V

L'affut du soir dans un bois de lauriers-roses

Si pittoresque que fût leur nouvelle monture, nos tueurs de lions durent y renoncer, par égard pour la chéchia. On continua donc la route à pied comme devant, et la caravane s'en alla tranquillement vers le Sud par petites étapes, le Tarasconnais en tête, le Monténégrin en queue, et dans les rangs le chameau avec les caisses d'armes.

L'expédition dura près d'un mois.

Pendant un mois, cherchant des lions introuvables, le terrible Tartarin erra de douar en douar dans l'immense plaine du Chéliff, à travers cette formidable et cocasse Algérie française, où les parfums du vieil Orient se compliquent d'une forte odeur d'absinthe et de caserne, Abraham et Zouzou mêlés, quelque chose de féerique et de naïvement burlesque, comme une page de l'Ancien Testament racontée par le sergent La Ramée ou le brigadier Pitou... Curieux spectacle pour des yeux qui auraient su voir... Un peuple sauvage et pourri que nous civilisons, en lui donnant nos vices... L'autorité féroce et sans contrôle de bachagas fantastiques, qui se mouchent gravement dans leurs grands cordons de la Légion d'honneur, et pour un oui ou pour un non font bâtonner les gens sur la plante des pieds. La justice sans conscience de cadis à grosses lunettes, tartufes du Coran et de

la loi, qui rêvent de quinze août et de promotion sous les palmes, et vendent leurs arrêts, comme Ésaü son droit d'aînesse, pour un plat de lentilles ou de kousskouss au sucre. Des caïds libertins et ivrognes, anciens brosseurs d'un général Yusuf quelconque, qui se soûlent de champagne avec des blanchisseuses mahonnaises, et font des ripailles de mouton rôti, pendant que, devant leurs tentes, toute la tribu crève de faim, et dispute aux lévriers les rogatons de la ribote seigneuriale.

Puis, tout autour, des plaines en friche, de l'herbe brûlée, des buissons chauves, des maquis de cactus et de lentisques, le grenier de la France!... Grenier vide de grains, hélas! et riche seulement en chacals et en punaises. Des douars abandonnés, des tribus effarées qui s'en vont sans savoir où, fuyant la faim, et semant des cadavres le long de la route. De loin en loin, un village français, avec des maisons en ruine, des champs sans culture, des sauterelles enragées, qui mangent jusqu'aux rideaux des fenêtres, et tous les colons dans les cafés, en train de boire de l'absinthe en discutant des projets de réforme et de constitution.

Voilà ce que Tartarin aurait pu voir, s'il s'en était donné la peine ; mais, tout entier à sa passion léonine, l'homme de Tarascon allait droit devant lui, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil obstinément fixé sur ces monstres imaginaires, qui ne paraissaient jamais.

Comme la tente-abri s'entêtait à ne pas s'ouvrir et les tablettes de pemmican à ne pas fondre, la caravane était obligée de s'arrêter matin et soir dans les tribus. Partout, grâce au képi du prince Grégory, nos chasseurs étaient reçus à bras ouverts. Ils logeaient chez les agas, dans des palais bizarres, grandes fermes blanches sans fenêtres, où l'on trouve pêle-mêle des narghilés et des commodes en acajou, des tapis de Smyrne et des lampes modérateurs, des coffres de cèdre pleins de sequins turcs, et des pendules à sujets, style Louis-Philippe... Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des *diffas*, des *fantasias*... En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre et luire leurs burnous au soleil. Puis, quand la poudre avait parlé, le bon aga venait et présentait sa note... C'est ce qu'on appelle l'hospitalité arabe.

Et toujours pas de lions. Pas plus de lions que sur le Pont-Neuf !

Cependant le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement dans le Sud, il passait ses journées à battre le maquis,

fouillant les palmiers nains du bout de sa carabine, et faisant «frrt! frrt!» à chaque buisson. Puis, tous les soirs avant de se coucher, un petit affût de deux ou trois heures... Peine perdue! le lion ne se montrait pas.

Un soir pourtant, vers les six heures, comme la caravane traversait un bois de lentisques tout violet où de grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient çà et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre — mais si loin, mais si vague, mais si émietté par la brise — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu tant de fois là-bas à Tarascon, derrière la baraque Mitaine.

D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique plus distincts, les rugissements recommencèrent; et cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars, — secouée par la terreur et faisant retentir les conserves et les caisses d'armes, la bosse du chameau frissonna.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, à l'affût. Pas une minute à perdre.

Il y avait tout juste près de là un vieux *marabout* (tombeau de saint) à coupole blanche, avec les grandes pantoufles jaunes du défunt déposées dans une niche au-dessus de la porte, et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux, qui pendaient le long des murailles... Tartarin de Tarascon y remisa son prince et son chameau et se mit en quête d'un affût. Le prince Grégory voulait le suivre, mais le Tarasconnais s'y refusa; il tenait à affronter le lion seul à seul. Toutefois il recommanda à Son Altesse de ne pas s'éloigner, et, par mesure de précaution, il lui confia son portefeuille, un gros portefeuille plein de papiers précieux et de billets de banque, qu'il craignait de faire écornifler par la griffe du lion. Ceci fait, le héros chercha son poste.

Cent pas en avant du marabout, un petit bois de lauriers-roses tremblait dans la gaze du crépuscule, au bord d'une rivière presque à sec. C'est là que Tartarin vint s'embusquer, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable de la berge.

La nuit arriva. Le rose de la nature passa au violet, puis au bleu sombre... En bas, dans les cailloux de la rivière, luisait comme un miroir à main une petite flaque d'eau claire. C'était l'abreuvoir des

fauves. Sur la pente de l'autre berge, on voyait vaguement le sentier blanc que leurs grosses pattes avaient tracé dans les lentisques. Cette pente mystérieuse donnait le frisson. Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines, branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent deux cents mètres, de grands troupeaux de grues qui passent avec des cris d'enfants qu'on égorge; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme! Et sur la garde de son couteau de chasse planté en terre le canon de son fusil rayé sonnait comme une paire de castagnettes... Qu'est-ce que vous voulez! Il y a des soirs où l'on n'est pas en train, et puis où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur ?...

Eh bien! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins, il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a ses limites... Près de lui, dans le lit desséché de la rivière, le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit, et se replie à toutes jambes sur le marabout, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur d'hydres.

« A moi, préïnce... le lion!... »

Un silence.

« Préïnce, préïnce, êtes-vous là ? »

Le prince n'était pas là. Sur le mur blanc du marabout, le bon chameau projetait seul au clair de lune l'ombre bizarre de sa bosse... Le prince Grégory venait de filer en emportant portefeuille et billets de banque... Il y avait un mois que Son Altesse attendait cette occasion...

VI

Enfin !...

Le lendemain de cette aventureuse et tragique soirée, lorsqu'au petit jour notre héros se réveilla, et qu'il eut acquis la certitude que le prince et le magot étaient réellement partis, partis sans retour ; lorsqu'il se vit seul dans cette petite tombe blanche, trahi, volé, abandonné en pleine Algérie sauvage avec un chameau à bosse simple et quelque monnaie de poche pour toute ressource, alors, pour la première fois, le Tarasconnais douta. Il douta du Monténégro, il douta de l'amitié, il douta de la gloire, il douta même des lions ; et, comme le Christ à Gethsémani, le grand homme se prit à pleurer amèrement.

Or, tandis qu'il était là pensivement assis sur la porte du marabout, sa tête dans ses deux mains, sa carabine entre ses jambes, et le chameau qui le regardait, soudain le maquis d'en face s'écarte et Tartarin stupéfait voit paraître, à dix pas devant lui, un lion gigantesque s'avançant la tête haute et poussant des rugissements formidables qui font trembler les murs du marabout tout chargés d'oripeaux et jusqu'aux pantoufles du saint dans leur niche.

Seul, le Tarasconnais ne trembla pas.

« Enfin ! » cria-t-il en bondissant, la crosse à l'épaule... Pan !... pan ! pfft ! pfft ! C'était fait... Le lion avait deux balles explosibles dans la

tête... Pendant une minute, sur le fond embrasé du ciel africain, ce fut un feu d'artifice épouvantable de cervelle en éclats, de sang fumant et de toison rousse éparpillée. Puis tout retomba et Tartarin aperçut... deux grands nègres furieux qui couraient sur lui, la matraque en l'air. Les deux nègres de Milianah!

O misère! c'était le lion apprivoisé, le pauvre aveugle du couvent de Mohammed que les balles tarasconnaises venaient d'abattre.

Cette fois, par Mahom! Tartarin l'échappa belle. Ivres de fureur fanatique, les deux nègres quêteurs l'auraient sûrement mis en pièces, si le Dieu des chrétiens n'avait envoyé à son aide un ange libérateur, le garde champêtre de la commune d'Orléansville arrivant son sabre sous le bras, par un petit sentier.

La vue du képi municipal calma subitement la colère des nègres. Paisible et majestueux, l'homme à la plaque dressa procès-verbal de l'affaire, fit charger sur le chameau ce qui restait du lion, ordonna aux plaignants comme au délinquant de le suivre, et se dirigea sur Orléansville, où le tout fut déposé au greffe.

Ce fut une longue et terrible procédure!

Après l'Algérie des tribus, qu'il venait de parcourir, Tartarin de Tarascon connut alors une autre Algérie non moins cocasse et formidable, l'Algérie des villes, processive et avocassière. Il connut la judiciaire louche qui se tripote au fond des cafés, la bohème des gens de loi, les dossiers qui sentent l'absinthe, les cravates blanches mouchetées de *champoreau;* il connut les huissiers, les agréés, les agents d'affaires, toutes ces sauterelles du papier timbré, affamées et maigres, qui mangent le colon jusqu'aux tiges de ses bottes et le laissent déchiqueté feuille par feuille comme un plant de maïs...

Avant tout il s'agissait de savoir si le lion avait été tué sur le territoire civil ou le territoire militaire. Dans le premier cas l'affaire regardait le tribunal de commerce ; dans le second, Tartarin relevait du conseil de guerre, et, à ce mot de conseil de guerre, l'impressionnable Tarasconnais se voyait déjà fusillé au pied des remparts, ou croupissant dans le fond d'un silo...

Le terrible, c'est que la délimitation des deux territoires est très vague en Algérie... Enfin, après un mois de courses, d'intrigues, de stations au soleil dans les cours des bureaux arabes, il fut établi que si d'une part le lion avait été tué sur le territoire militaire, d'autre part, Tartarin, lorsqu'il tira, se trouvait sur le territoire civil. L'affaire

se jugea donc au civil et notre héros en fut quitte pour *deux mille cinq cents francs* d'indemnité, sans les frais.

Comment faire pour payer tout cela ? Les quelques piastres échappées à la razzia du prince s'en étaient allées depuis longtemps en papiers légaux et en absinthes judiciaires.

Le malheureux tueur de lions fut donc réduit à vendre la caisse d'armes au détail, carabine par carabine. Il vendit les poignards, les kriss malais, les casse-tête... Un épicier acheta les conserves alimentaires. Un pharmacien, ce qui restait du sparadrap. Les grandes bottes elles-mêmes y passèrent et suivirent la tente-abri perfectionnée chez un marchand de bric-à-brac, qui les éleva à la hauteur de curiosités cochinchinoises... Une fois tout payé, il ne restait plus à Tartarin que la peau du lion et le chameau. La peau, il l'emballa soigneusement et la dirigea sur Tarascon, à l'adresse du brave commandant Bravida. (Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint de cette fabuleuse dépouille.) Quant au chameau, il comptait s'en servir pour regagner Alger, non pas en montant dessus, mais en le vendant pour payer la diligence ; ce qui est encore la meilleure façon de voyager à chameau. Malheureusement, la bête était d'un placement difficile, et personne n'en offrit un liard.

Tartarin cependant voulait regagner Alger à toute force. Il avait hâte de revoir le corselet bleu de Baïa, sa maisonnette, ses fontaines, et de se reposer sur les trèfles blancs de son petit cloître, en attendant de l'argent de France. Aussi notre héros n'hésita pas : et navré, mais point abattu, il entreprit de faire la route à pied, sans argent, par petites journées.

En cette occurrence, le chameau ne l'abandonna pas. Cet étrange animal s'était pris pour son maître d'une tendresse inexplicable, et, le voyant sortir d'Orléansville, se mit à marcher religieusement derrière lui, réglant son pas sur le sien et ne le quittant pas d'une semelle.

Au premier moment, Tartarin trouva cela touchant; cette fidélité, ce dévouement à toute épreuve lui allaient au cœur, d'autant que la bête était commode et se nourrissait avec rien. Pourtant, au bout de quelques jours, le Tarasconnais s'ennuya d'avoir perpétuellement sur les talons ce compagnon mélancolique, qui lui rappelait toutes ses mésaventures; puis, l'aigreur s'en mêlant, il lui en voulut de son air triste, de sa bosse, de son allure d'oie bridée. Pour tout dire, il le prit en grippe et ne songea plus qu'à s'en débarrasser ; mais l'animal tenait

bon... Tartarin essaya de le perdre, le chameau le retrouva ; il essaya de courir, le chameau courut plus vite... Il lui criait : « Va-t'en ! » en lui jetant des pierres. Le chameau s'arrêtait et le regardait d'un air triste, puis, au bout d'un moment, il se remettait en route et finissait toujours par le rattraper. Tartarin dut se résigner.

Pourtant, lorsque, après huit grands jours de marche, le Tarasconnais poudreux, harassé, vit de loin étinceler dans la verdure les premières terrasses blanches d'Alger, lorsqu'il se trouva aux portes de la ville, sur l'avenue bruyante de Mustapha, au milieu des zouaves, des biskris, des Mahonnaises, tous grouillant autour de lui et le regardant défiler avec son chameau, pour le coup la patience lui échappa : « Non ! non ! » dit-il, « ce n'est pas possible... je ne peux pas entrer dans Alger avec un animal pareil ! » et, profitant d'un encombrement de voitures, il fit un crochet dans les champs et se jeta dans un fossé !...

Au bout d'un moment, il vit au-dessus de sa tête, sur la chaussée de la route, le chameau qui filait à grandes enjambées, allongeant le cou d'un air anxieux.

Alors, soulagé d'un grand poids, le héros sortit de sa cachette et rentra dans la ville par un sentier détourné qui longeait le mur de son petit clos.

VII

Catastrophes sur catastrophes

En arrivant devant sa maison mauresque, Tartarin s'arrêta très étonné. Le jour tombait, la rue était déserte. Par la porte basse en ogive que la négresse avait oublié de fermer, on entendait des rires, des bruits de verres, des détonations de bouchons de champagne, et dominant tout ce joli vacarme une voix de femme qui chantait, joyeuse et claire :

Aimes-tu, Marco la Belle,
La danse aux salons en fleurs...

« Tron de Diou ! » fit le Tarasconnais en pâlissant, et il se précipita dans la cour.

Malheureux Tartarin ! Quel spectacle l'attendait... Sous les arceaux du petit cloître, au milieu des flacons, des pâtisseries, des coussins épars, des pipes, des tambourins, des guitares, Baïa debout, sans veston bleu ni corselet, rien qu'une chemisette de gaze argentée et un grand pantalon rose tendre, chantait *Marco la Belle* avec une casquette d'officier de marine sur l'oreille... A ses pieds, sur une natte, gavé d'amour et de confitures, Barbassou, l'infâme capitaine Barbassou, se crevait de rire en l'écoutant.

L'apparition de Tartarin, hâve, maigri, poudreux, les yeux flamboyants, la chéchia hérissée, interrompit tout net cette aimable orgie

turco-marseillaise. Baïa poussa un petit cri de levrette effrayée, et se sauva dans la maison. Barbassou, lui, ne se troubla pas, et riant de plus belle :

« Hé! bé! monsieur Tartarin, qu'est-ce que vous en dites? Vous voyez bien qu'elle savait le français! »

Tartarin de Tarascon s'avança furieux :

« Capitaine!

— *Digo-li qué vengué, moun bon!* » cria la Mauresque, se penchant de la galerie du premier avec un joli geste canaille. Le pauvre homme, atterré, se laissa choir sur un tambour. Sa Mauresque savait même le marseillais!

« Quand je vous disais de vous méfier des Algériennes! » fit sentencieusement le capitaine Barbassou. « C'est comme votre prince monténégrin. »

Tartarin releva la tête.

« Vous savez où est le prince?

— Oh! il n'est pas loin. Il habite pour cinq ans la belle prison de Mustapha. Le drôle s'est laissé prendre la main dans le sac... Du reste, ce n'est pas la première fois qu'on le met à l'ombre. Son Altesse a déjà fait trois ans de maison centrale quelque part... et, tenez! je crois même que c'est à Tarascon.

— A Tarascon!... » s'écria Tartarin subitement illuminé... « C'est donc ça qu'il ne connaissait qu'un côté de la ville...

— Hé! sans doute... Tarascon, vu de la maison centrale... Ah! mon pauvre monsieur Tartarin, il faut joliment ouvrir l'œil dans ce diable de pays, sans quoi on est exposé à des choses bien désagréables... Ainsi votre histoire avec le muezzin...

— Quelle histoire? quel muezzin?

— Té! pardi!... le muezzin d'en face qui faisait la cour à Baïa... L'*Akbar* a raconté l'affaire l'autre jour, et tout Alger en rit encore... C'est si drôle ce muezzin qui, du haut de sa tour, tout en chantant ses prières, faisait sous votre nez des déclarations à la petite, et lui donnait des rendez-vous en invoquant le nom d'Allah...

— Mais c'est donc tous des gredins dans ce pays?... » hurla le malheureux Tarasconnais.

Barbassou eut un geste de philosophe.

« Mon cher, vous savez, les pays neufs... C'est égal! si vous m'en croyez, vous retournerez bien vite à Tarascon.

— Retourner... c'est facile à dire... Et l'argent ?... Vous ne savez donc pas comme ils m'ont plumé, là-bas dans le désert ?

— Qu'à cela ne tienne ! » fit le capitaine en riant... « Le *Zouave* part demain, et si vous voulez, je vous rapatrie... ça vous va-t-il, collègue ?... Alors, très bien. Vous n'avez plus qu'une chose à faire. Il reste encore quelques fioles de champagne, une moitié de croustade... asseyez-vous là, et sans rancune !... »

Après la minute d'hésitation que lui commandait sa dignité, le Tarasconnais prit bravement son parti. Il s'assit, on trinqua ; Baïa, redescendue au bruit des verres, chanta la fin de *Marco la Belle*, et la fête se prolongea fort avant dans la nuit.

Vers trois heures du matin, la tête légère et le pied lourd, le bon Tartarin revenait d'accompagner son ami le capitaine, lorsqu'en passant devant la mosquée, le souvenir du muezzin et de ses farces le fit rire, et tout de suite une belle idée de vengeance lui traversa le cerveau. La porte était ouverte. Il entra, suivit de longs couloirs tapissés de nattes, monta encore et finit par se trouver dans un petit oratoire turc, où une lanterne en fer découpé se balançait au plafond, brodant les murs blancs d'ombres bizarres.

Le muezzin était là, assis sur un divan, avec son gros turban, sa pelisse blanche, sa pipe de Mostaganem, et devant un grand verre d'absinthe, qu'il battait religieusement, en attendant l'heure d'appeler les croyants à la prière... A la vue de Tartarin, il lâcha sa pipe de terreur.

« Pas un mot, curé, » fit le Tarasconnais, qui avait son idée... « Vite, ton turban, ta pelisse !... »

Le curé turc, tout tremblant, donna son turban, sa pelisse, tout ce qu'on voulut. Tartarin s'en affubla, et passa gravement sur la terrasse du minaret.

La mer luisait au loin. Les toits blancs étincelaient au clair de lune. On entendait dans la brise marine quelques guitares attardées... Le muezzin de Tarascon se recueillit un moment, puis, levant les bras, il commença à psalmodier d'une voix suraiguë :

« *La Allah il Allah*... Mahomet est un vieux farceur... L'Orient, le Coran, les bachagas, les lions, les Mauresques, tout ça ne vaut pas un viédase !... Il n'y a plus de *Teurs*... Il n'y a que des carotteurs... Vive Tarascon !... »

Et pendant qu'en un jargon bizarre, mêlé d'arabe et de provençal,

l'illustre Tartarin jetait aux quatre coins de l'horizon, sur la mer, sur la ville, sur la plaine, sur la montagne, sa joyeuse malédiction tarasconnaise, la voix claire et grave des autres muezzins lui répondait, en s'éloignant de minaret en minaret, et les derniers croyants de la ville haute se frappaient dévotement la poitrine.

VIII

Tarascon ! Tarascon !

Midi. Le *Zouave* chauffe, on va partir. Là-haut, sur le balcon du café Valentin, MM. les officiers braquent la longue-vue, et viennent, colonel en tête, par rang de grade, regarder l'heureux petit bateau qui va en France. C'est la grande distraction de l'état-major... En bas, la rade étincelle. La culasse des vieux canons turcs enterrés le long du quai flambe au soleil. Les passagers se pressent. Biskris et Mahonnais entassent les bagages dans les barques.

Tartarin de Tarascon, lui, n'a pas de bagages. Le voici qui descend de la rue de la Marine, par le petit marché, plein de bananes et de pastèques, accompagné de son ami Barbassou. Le malheureux Tarasconnais a laissé sur la rive du Maure sa caisse d'armes et ses illusions, et maintenant il s'apprête à voguer vers Tarascon, les mains dans ses poches... A peine vient-il de sauter dans la chaloupe du capitaine, qu'une bête essoufflée dégringole du haut de la place, et se précipite vers lui, en galopant. C'est le chameau, le chameau fidèle, qui, depuis vingt-quatre heures, cherche son maître dans Alger.

Tartarin, en le voyant, change de couleur et feint de ne pas le connaître ; mais le chameau s'acharne. Il frétille au long du quai. Il appelle son ami, et le regarde avec tendresse : « Emmène-moi, »

semble dire son œil triste, « emmène-moi dans la barque, loin, bien loin de cette Arabie en carton peint, de cet Orient ridicule, plein de locomotives et de diligences, où — dromadaire déclassé — je ne sais plus que devenir. Tu es le dernier Turc, je suis le dernier chameau... Ne nous quittons plus, ô mon Tartarin...

— Est-ce que ce chameau est à vous ? » demande le capitaine.

« Pas du tout ! » répond Tartarin, qui frémit à l'idée d'entrer dans Tarascon avec cette escorte ridicule ; et, reniant impudemment le compagnon de ses infortunes, il repousse du pied le sol algérien, et donne à la barque l'élan du départ... Le chameau flaire l'eau, allonge le cou, fait craquer ses jointures et, s'élançant derrière la barque à corps perdu, il nage de conserve vers le *Zouave*, avec son dos bombé, qui flotte comme une gourde, et son grand col, dressé sur l'eau en éperon de trirème.

Barque et chameau viennent ensemble se ranger aux flancs du paquebot.

« A la fin, il me fait peine ce dromadaire ! » dit le capitaine Barbassou tout ému, « j'ai envie de le prendre à mon bord... En arrivant à Marseille, j'en ferai hommage au Jardin zoologique. »

On hissa sur le pont, à grand renfort de palans et de cordes, le chameau, alourdi par l'eau de mer, et le *Zouave* se mit en route.

Les deux jours que dura la traversée, Tartarin les passa tout seul dans sa cabine, non pas que la mer fût mauvaise, ni que la chéchia eût trop à souffrir, mais le diable de chameau, dès que son maître apparaissait sur le pont, avait autour de lui des empressements ridicules... Vous n'avez jamais vu un chameau afficher quelqu'un comme cela !...

D'heure en heure, par les hublots de la cabine où il mettait le nez quelquefois, Tartarin vit le bleu du ciel algérien pâlir ; puis, enfin, un matin, dans une brume d'argent, il entendit avec bonheur chanter toutes les cloches de Marseille. On était arrivé... le *Zouave* jeta l'ancre.

Notre homme, qui n'avait pas de bagages, descendit sans rien dire, traversa Marseille en hâte, craignant toujours d'être suivi par le chameau, et ne respira que lorsqu'il se vit installé dans un wagon de troisième classe, filant bon train sur Tarascon... Sécurité trompeuse ! A peine à deux lieues de Marseille, voilà toutes les têtes aux portières. On crie, on s'étonne. Tartarin, à son tour, regarde, et... qu'aperçoit-il ?... Le chameau, monsieur, l'inévitable chameau, qui détalait sur les rails,

en pleine Crau, derrière le train, et lui tenant pied. Tartarin, consterné, se rencoigna, en fermant les yeux.

Après cette expédition désastreuse, il avait compté rentrer chez lui incognito. Mais la présence de ce quadrupède encombrant rendait la chose impossible. Quelle rentrée il allait faire! bon Dieu! Pas le sou, pas de lions, rien... Un chameau!...

« Tarascon!... Tarascon!... »

Il fallut descendre...

O stupeur! à peine la chéchia du héros apparut-elle dans 'ouverture de la portière, un grand cri : « Vive Tartarin! » fit tremb'er les voûtes vitrées de la gare. — « Vive Tartarin! vive le tueur de lions! » Et des fanfares, des chœurs d'orphéons éclatèrent... Tartarin se sentit mourir ; il croyait à une mystification. Mais non! tout Tarascon était là, chapeaux en l'air, et sympathique. Voilà le brave commandant Bravida, l'armurier Costecalde, le président, le pharmacien, et tout le noble corps des chasseurs de casquettes qui se presse autour de son chef, et le porte en triomphe tout le long des escaliers...

Singuliers effets du mirage! la peau du lion aveugle, envoyée à Bravida, était cause de tout ce bruit. Avec cette modeste fourrure, exposée au cercle, les Tarasconnais, et derrière eux tout le Midi, s'étaient monté la tête. Le *Sémaphore* avait parlé. On avait inventé un drame. Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions! Aussi Tartarin, débarquant à Marseille, y était déjà illustre sans le savoir, et un télégramme enthousiaste l'avait devancé de deux heures dans sa ville natale.

Mais ce qui mit le comble à la joie populaire, ce fut quand on vit un animal fantastique, couvert de poussière et de sueur, apparaître derrière le héros, et descendre à cloche-pied l'escalier de la gare. Tarascon crut un instant sa Tarasque revenue.

Tartarin rassura ses compatriotes.

« C'est mon chameau, » dit-il.

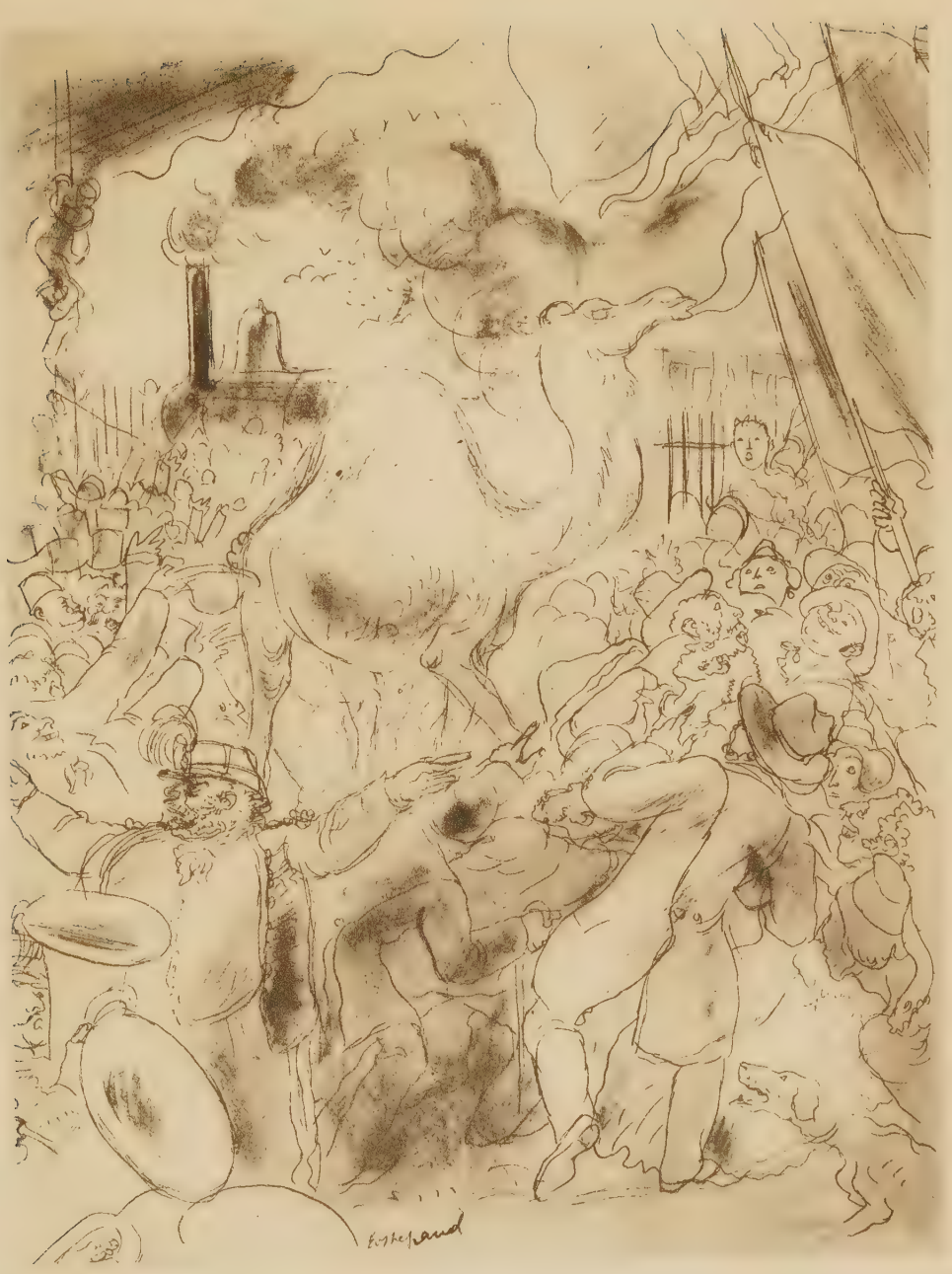
Et déjà sous l'influence du soleil tarasconnais, ce beau soleil, qui fait mentir ingénument, il ajouta, en caressant la bosse du dromadaire :

« C'est une noble bête!... Elle m'a vu tuer tous mes lions. »

Là-dessus, il prit familièrement le bras du commandant, rouge de

bonheur ; et, suivi de son chameau, entouré des chasseurs de casquettes, acclamé par tout le peuple, il se dirigea paisiblement vers la maison du baobab, et, tout en marchant, il commença le récit de ses grandes chasses :

« Figurez-vous, disait-il, qu'un certain soir, en plein Sahara... »



CHAPATIN

LE TUEUR DE LIONS

Les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon *ont eu des avatars divers.* (1) *Un embryon du roman, intitulé* Chapatin, le tueur de lions, *parut d'abord sous forme de nouvelle dans le* Figaro *du* 18 *juin* 1863. — *Repris, développé, enrichi d'un nouveau titre* : Barbarin de Tarascon, raconté par le témoin de sa vie. Aventures prodigieuses du plus fameux des tueurs de lions, *l'ouvrage, publié avec des illustrations d'Émile Bénassit dans le* Petit Moniteur universel du soir, *dont le directeur était alors Paul Dalloz, n'obtint aucun succès auprès des lecteurs de ce journal. En tête du premier feuilleton figure cet avant-propos qui n'a pas été réimprimé jusqu'à ce jour* :

Je dirai la vérité,
Toute la vérité,
Rien que la vérité,

Je sais que je vais blesser l'orgueil de tout un peuple, que je touche à une gloire nationale, que je me flanque tout Tarascon sur le dos.

Je sais qu'en lisant cette attaque contre le Grand Barbarin de Tarascon, tous les Barbarins du Midi, ses frères en saint Hubert, vont se lever en masse et monter vers Paris.

Je sais tout cela ;
Mais ça ne fait rien.
Je dirai ce que j'ai à dire.

Tant pis si les Tarasconnais se fâchent. Il m'a plu de raconter leur grand homme à ma manière et d'attacher des casseroles à la queue de ses lions.

Seulement...

Ah! seulement je n'ai pas voulu me faire d'affaire, et voilà pourquoi je ne signe pas.

DIGO-LI QUÉ VENGUÉ, MOUN BON ! Si Tarascon vient me chercher, il ne trouvera personne.

LE TÉMOIN.

La publication commencée le 9 *décembre* 1869, *fut interrompue le* 20 *décembre, à la fin de la première partie. La seconde partie, intitulée dans l'annonce* : L'Algérie comique ou Barbarin chez les Teurs, *n'a pas paru dans le* Petit Moniteur universel.

(1) Cf : *Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet*, par Jules Brivois, L. Conquet, 1895, pet. in-8°, page 16.

Voir en tête de l'ouvrage, dans le présent volume, *l'Histoire du livre*, par Alphonse Daudet.

De retour au Figaro *le roman fut enfin publié complet en trois épisodes, du* 7 *février au* 19 *mars* 1870 (27 *feuilletons!*) *sous ce troisième titre qui devait être encore modifié :* Le Don Quichotte Provençal ou les Aventures prodigieuses de l'Illustre Barbarin de Tarascon. *L'auteur explique lui-même, dans l'*Histoire du livre, *la lenteur de la publication.*

Le Journal pour tous *a réimprimé, dans ses numéros de juillet* 1869, *la première version donnée au* Figaro *en* 1863. *C'est ce texte que nous mettons sous les yeux du lecteur.*

Illustration d'Émile Bénassit pour *Barbarin de Tarascon.*

CHAPATIN, LE TUEUR DE LIONS

I

D'ABORD LA VÉRITÉ SUR CHAPATIN

Quoiqu'en disent les gens de Beaucaire, ce n'est pas à Beaucaire qu'est né Chapatin, le seul Chapatin, l'illustre Chapatin, le Chapatin dont je veux raconter l'histoire. — J'en suis fâché pour les Beaucairois, mais tout historien qui ne s'appelle pas Capefigue se doit à la vérité, à la vérité seulement.

Donc Beaucaire a ses belles promenades ombreuses aux bords du

Rhône ; Beaucaire a son canal majestueux et limpide, Beaucaire a sa grande foire, — la foire de Beaucaire. — Mais Beaucaire n'a pas Chapatin. Chapatin appartient tout entier à Tarascon, où il naquit dans le beau mois de mai 1820, sur la place du Marché, à main gauche. Maintenant, que Beaucaire se console! De Beaucaire à Tarascon, il n'y a que le pont à traverser et l'on est, moyennant deux sols, dans le pays de Chapatin.

Si je n'écrivais que pour les brunes populations comprises entre Marseille et le Pont-Saint-Esprit, — Comtat-Venaissin, Languedoc et Provence, — certes je n'aurais pas eu la prétention d'apprendre à mes lecteurs ce que c'est que Chapatin; mais *le Journal* s'adressant aux cinq parties du monde, je dois dire à celles des parties du monde qui l'ignorent encore que Chapatin est un autre Jules Gérard, plus grand peut-être que l'autre, ou son égal tout au moins. Pecaïré? Autour de ce nom de Chapatin, modeste comme la petite fraise des bois, il n'a manqué qu'un peu de bruit imprimé et quelques réclames parisiennes.

Ce bruit qu'on n'a pas fait pour toi, moi je veux le faire, ô Chapatin! je veux le faire aujourd'hui avec mes phrases retentissantes ; je veux, autour de ton chapeau de chasseur provençal, tresser une couronne glorieuse avec des alinéas d'inégale longueur, cependant que, là-bas, insoucieux de toute gloire, tu te promènes paisiblement dans ton petit jardin de la place du Marché, en fumant ta pipe de terre rouge, dite marseillaise, les pieds dans des babouches algériennes et arrosant les chrysanthèmes, comme un employé à dix-huit cents!

II

DE CE QUI FUT DIT UN SOIR CHEZ L'ARMURIER THOLOZAN

Avant d'être l'illustre Chapatin, le tueur de lions, Chapatin était simplement *Moussu Chapatin*, le plus adroit tireur de la bonne ville de Tarascon.

Tous les dimanches matin, quand les dix-huit chasseurs tarasconais prenaient les armes, qui choisissaient-ils pour diriger la battue aux perdreaux? — Chapatin. — Tous les dimanches soir, quand les dix-huit chasseurs tarasconais revenaient de la battue, qui rapportait

toujours un petit cul blanc, seule victoire de la fameuse chasse aux perdreaux ? — Chapatin. — Quand les chasseurs tarasconais se réunissaient dans les magasins de l'armurier Tholozan pour causer de leur art après souper, qui présidait régulièrement ces séances cynégétiques ? — Chapatin. — Qui avait le meilleur plomb, le fusil le plus sûr, le carnier le plus commode ? — Chapatin. — Qui cassait toutes les poupées au tir au pistolet ? Qui savait au besoin briser avec une balle une pipe entre les dents d'un enfant ou d'un soldat ? Chapatin, Chapatin, toujours Chapatin. — Pourtant — qui l'aurait pu croire ? — Tout cela ne le satisfaisait point.

Or, un soir qu'on était réuni chez l'armurier Tholozan, on vint à parler des chasses fabuleuses de Jules Gérard. Chacun s'extasiait à son tour sur l'adresse du tueur de lions, sur son sang-froid, sur son courage... tout à coup un des dix-huit chasseurs de Tarascon — le plus maladroit et le plus jaloux — décrocha cette phrase venimeuse, en pleine poitrine, à Chapatin : — Dites donc, Chapatin, — si vous alliez tater un peu de ce gibier-là ! hé !

Chapatin, qui se taisait depuis un bon moment, répondit le plus simplement du monde : — « J'y songeais ». — La chose en resta là. Comme il était très tard, la belle Mme Tholozan renvoya les dix-huit chasseurs dans leurs dix-huit foyers : on ferma les volets de la boutique et les dix-huit tarasconais disparurent dans les rues pleines d'ombre...

III

GRANDE NOUVELLE A TARASCON

A quelques jours de là, le bruit se répandit dans la ville que Chapatin avait commandé chez Bompard deux grandes malles en cuir jaune à coins de cuivre, plus un sac de nuit gigantesque. Cette nouvelle circulait depuis quelques heures quand la femme d'un des dix-huit, rencontrant Chapatin sur l'esplanade, lui dit : « Bonjour, monsieur Chapatin, est-ce que vous allez faire un voyage ? Chapatin répondit : Je compte partir prochainement pour l'Afrique, où je vais chasser le lion. »

Cinq minutes après cette parole mémorable, toute la ville était chez Chapatin.

— Ah ça ! vous plaisantez ! — Qu'est-ce qu'on vient de m'apprendre ? — Voyons, Chapatin, que diable !... Et plusieurs autres choses de ce genre.

Chapatin tint tête à l'orage. — Sa réponse fut courte et digne : — Son parti était bien pris, rien ne saurait l'arrêter. — Depuis longtemps déjà nos petites chasses d'Europe ne lui suffisaient plus.

Il avait besoin de quelques émotions vigoureuses ; certes, il ne se dissimulait pas les sérieux dangers qui l'attendaient : le pays était malsain, les jours très chauds, les nuits très froides ; mais enfin il se couvrirait bien, il emporterait tout ce qu'il faudrait. Quand au lion il n'en parlait pas ; tout le monde savait à Tarascon la sûreté de son tir, la bonté de ses armes, la solidité de ses poings. — Et d'ailleurs (ici il levait un œil au ciel avec une demi-larme), s'il arrivait un malheur, si le lion d'un coup de griffe... Bah ! autant cette mort là qu'une autre.

Ce jour-là et les jours suivants, Chapatin fut le héros de Tarascon. Avoir Chapatin à sa table était un honneur réservé seulement à quelques uns. On aimait à l'interroger, à le faire causer sur ses chasses futures, devant une nappe bien blanche, ou le soir au coin du feu en prenant le café... Chapatin qui avait lu en quelques jours tout ce qui s'était publié sur les chasses d'Afrique, les connaissait par cœur, et les racontait avec verve ; il disait les nuits sans lune, les marais pestilentiels, les neiges, les soleils ardents, la vigueur fabuleuse des lions et leur férocité longtemps méconnue.

A ces effroyables récits, les hommes hochaient la tête en signe d'assentiment, les femmes poussaient des cris d'effroi, les vieillards goutteux brandissaient leurs béquilles belliqueuses, et, dans la chambre à côté, en entendant ces histoires formidables, les petits garçons, qu'on couche de bonne heure, avaient grand'peur et demandaient de la lumière.

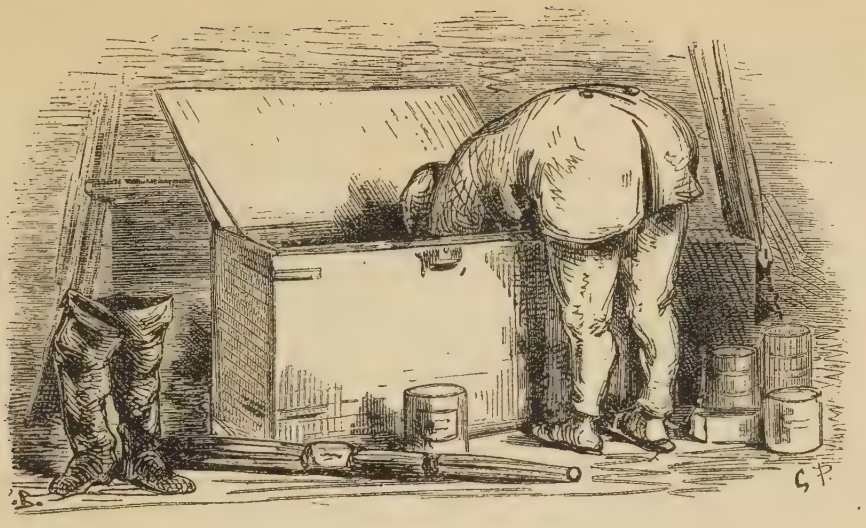


Illustration d'Émile Bénassit pour *Barbarin de Tarascon*.

IV

CHAPATIN SE PRÉPARE

Sur ces entrefaites, arriva à Tarascon un montreur d'animaux, dont la ménagerie contenait, entre autres merveilles, un lion africain. Grâce à Chapatin, la ménagerie eut un succès fou.

Tout Tarascon voulut voir cette fameuse bête que le chasseur Tarasconais devait combattre, et quand Chapatin entra dans la salle, la foule s'écarta respectueuse et frémissante. Chapatin s'approcha de la cage et, simplement, sans ostentation, se mit à regarder fixement la bête farouche qui rugit effroyablement. Le lion avait flairé son ennemi. Chapatin revint tous les jours. Il passait de longues heures devant la cage de l'animal, étudiant ses allures et s'aguerrissant à ses cris, puis, la nuit, quand Tarascon dormait, la sentinelle de la caserne de cavalerie le voyait rôder autour des planches de la ménagerie pour se faire aux hurlements du lion dans la nuit sombre.

O fragilité des engoûments de Tarascon! Un mois après que le projet de Chapatin fut connu, on commença à trouver par la ville que le tueur de lions tardait beaucoup à se mettre en route! Comme s'il

s'agissait d'une battue aux perdreaux! Un des dix-huit — le maladroit et le jaloux — assura même un jour que Chapatin ne partirait pas.

Au-dessus des criailleries de la foule, impassible comme toujours, Chapatin prenait son temps. Il inspectait ses carabines, affilait ses couteaux de chasse, essayait de nouveaux revolvers, faisait ajouter chaque jour une nouvelle poche au fameux sac de nuit : il avait fait venir de Paris une petite pharmacie portative contenant de l'alcali, de l'arnica, du sparadrap, des bistouris, de la charpie et du vinaigre des Quatre-Voleurs.

Enfin, un soir que les dix-huit chasseurs taraconais étaient réunis, selon l'usage, chez l'armurier Tholozan, ils virent entrer Chapatin, un peu pâle, quoique très calme, lequel Chapatin leur annonça qu'il venait leur faire ses adieux.

Un hourrah général accueillit cette déclaration!... on fit apporter de la bière et des croquants... Il y eut des toasts portés de part et d'autre ; on força la belle Mme Tholozan à se lever pour embrasser l'intrépide aventurier. Chapatin, — toujours galant — lui promit en revanche la peau du premier lion qu'il tuerait.

Le lendemain, vers deux heures, une foule innombrable encombrait les rues qui vont du Marché à la gare... Bientôt Chapatin parut, coiffé d'une énorme *chéchia* (bonnet turc), crânement plantée sur le derrière de la tête ; une grosse ceinture algérienne s'enroulait, large d'un demi-mètre, autour de sa robuste poitrine; des houseaux Louis XV bouclés sur le côté, lui montaient jusqu'à mi-jambe. Des portefaix venaient derrière, avec les deux malles de cuir jaune, pleines d'armes, et le gros sac de nuit contenant les hardes de Chapatin et sa pharmacie ; les dix-huit chasseurs tarasconais entouraient leur président, qui causaient familièrement avec eux. Quand on arriva au chemin de fer, l'orphéon tarasconais entonna une très belle cantate. Chapatin embrassa tout le monde, mais c'était le moins ému de tous! Le chef de gare, — un vieil africain de 1830 — lui serra la main comme à un brave. On vit des hommes d'équipe qui pleuraient dans des coins.

V

CHAPATIN S'EMBARQUE ; SES HOUSEAUX LOUIS XV LE GÊNENT BEAUCOUP

Le wagon, dans lequel Chapatin prit place, était plein de dames de Paris que son accoutrement surprit un peu. Une petite blonde, très curieuse, lui demanda où il allait ; Chapatin lui répondit qu'il allait chasser le lion. Étonnement ! Cris d'effroi ! Triomphe !... L'orgueilleux Chapatin passa dans ce wagon les quatre plus belles heures de sa vie.

A Marseille, il ne s'arrêta pas, juste le temps qu'il fallait pour acheter quelques revolvers de plus et retenir sa place à bord du paquebot le *Zouave*, — compagnie Touache, — qui partait le lendemain matin à dix heures.

Bien longtemps, avant le moment fixé pour le départ, Chapatin était à bord avec ses caisses d'armes, son sac de nuit, sa pharmacie, sa *chéchia* et ses houseaux. De la rive, les Marseillais regardaient, non sans étonnement, ce singulier passager, qui se promenait sur le pont avec un bonnet rouge et de grandes guêtres.

La traversée fut longue, les vents hostiles, la mer mauvaise.

Le navire tint bon contre la tempête, mais Chapatin fut malade. Pendant deux jours et deux nuits, le tueur de lions, en proie à des souffrances horribles, resta sans boire ni manger, sur une couchette large de quelques pouces, dans une cabine privée d'air, sans avoir la force de quitter ses houseaux qui lui coupaient les jambes, ni de délacer sa ceinture algérienne qui l'étouffait. Au milieu des douleurs de Chapatin, sa fidèle chéchia ne l'avait pas abandonné ; mais hélas ! elle n'avait plus ses allures vigoureuses du départ, et peu à peu, dans les secousses du navire, elle avait fini par descendre sur les yeux et les oreilles de son maître, comme un simple casque-à-mèche.

VI

LE PAYS DU LION

Le premier soin de Chapatin en débarquant à Alger, fut, comme vous pensez, de déboucler ses houseaux, dont les ferlettes étaient marquées en rouge dans le gras de ses jambes. Il desserra aussi

sa ceinture écarlate et rendit à sa *chéchia* les nobles poses du temps passé.

Avant d'ouvrir la chasse, Chapatin se donna deux jours de repos et se promena dans Alger. Mais déjà il était trop exclusivement tueur de lions pour que le spectacle de cette ville, la plus pittoresque et la plus bariolée du monde, pût le distraire ou l'intéresser. Ni les Bisk'ris aux jambes nues, ni les nègres de Tombouctou, ni la voix mélancolique des Muezzins, ni les Mauresques dans leurs linceuls blancs, ni les négresses vêtues de cotonnades bleues, ni les Maures élégants parfumés à la verveine, ni les Maltais aux chapeaux ronds et retroussés, ni les Marabouts en gros turbans, ni les Mahonaises au teint de brique, ni les Russes, ni les Anglais, ni les Turcos, ni les Touaregs au visage mi-voilé, ni les marchands de violettes, rien ne sut attirer l'attention de Chapatin.

— Au lion d'abord, se disait l'intrépide Tarasconais.

Le troisième jour de son arrivée, Chapatin qui, pour frapper un plus grand coup, n'avait soufflé mot de ses projets à personne, Chapatin donc glissa sournoisement deux lingots de plomb dans le meilleur de ses fusils et s'en alla flâner aux environs.

Il fut étonné d'y trouver de nombreuses maisons de campagne et quelques jardins potagers. N'était-ce pas une bien grande imprudence de venir planter des artichauts dans le voisinage du lion ?

Sa surprise ne fut pas moindre de rencontrer, chemin faisant, force chasseurs aux allures paisibles, allant à droite et à gauche avec leurs chiens et leur carnassières. Cette façon patriarcale de chasser le lion l'intrigua tellement qu'il se décida à aborder un de ces messieurs.

— Eh bien, mon brave, et cette chasse, fit Chapatin avec cette familiarité qu'autorise la communauté des professions ?

— Pas mal, pas mal ! répondit le chasseur algérien.

— Vous en avez tué ?

— Voyez plutôt ma carnassière.

— Comment votre carnassière ? Est-ce que vous les mettez dans votre...

— Où voulez-vous que je les mette ? dit l'algérien, et, pour le convaincre, il tira de son sac une demi-douzaine de bécassines.

— Es de becasso ! hurla le tarasconais stupéfait.

— Et très belles, comme vous voyez.

— Ah ! ça... vous ne chassez donc pas le lion, vous ?

— Le lion?... et l'Algérien, encore plus stupéfait que le Tarasconais, le regarda un moment de tous ses yeux. Le lion? Puis croyant que son interlocuteur avait voulu se moquer de lui, il tourna le dos en grommelant : Mauvais farceur!

Chapatin, remis de sa stupeur, commença à comprendre que tous ces messieurs n'étaient que des chasseurs de bécassines ; il continua donc à battre la plaine, dans l'espoir de rencontrer le gros gibier qu'il désirait, mais ses recherches furent vaines.

Le soir, il rentra à Alger, un peu troublé et surtout très étonné qu'en Afrique on pût chasser autre chose que le lion! Après tout, il n'y en avait peut-être pas aussi près de l'octroi.

VII

D'UN CONDUCTEUR QUI AVAIT MANGÉ DU LION

Chapatin, avant de s'engager dans une nouvelle expédition, prit quelques informations par la ville. De toutes les personnes qu'il interrogea, aucune n'avait vu le lion, aucune ne désirait le voir.

— Mais encore, disait Chapatin, si l'on tenait à en rencontrer un?

— Oh! dans ce cas, il faudrait aller bien loin vers le sud.

Là-dessus on causait d'autre chose.

Allons vers le sud, dit le Tarasconais. Et du coup il fit charger ses caisses d'armes, son sac de nuit et sa pharmacie sur la diligence de Blidah; lui-même se hissa péniblement sur l'impériale, plus que jamais coiffé de sa *chéchia*, plus que jamais sanglé dans sa ceinture rouge, plus que jamais chaussé de ses houseaux Louis XV.

Le conducteur de la diligence était un Provençal. Celui-là, par exemple, en avait vu des lions et des lionnes! A ce coin de bois, à cet autre, là-bas derrière ces lentisques, ici dans ces thuyas, un autre jour de l'autre côté de cette petite rivière. Chapatin était ravi. A la première station, il régala le conducteur d'un superbe *champoreau* (liqueur nationale composée d'eau-de-vie et de café) et voulut faire descendre sa caisse d'armes pour s'installer dans ce bienheureux paysage, si riche en lions. Mais le conducteur, qui tenait à ses champoreaux à venir, ne lâcha pas son Chapatin.

Depuis longtemps, il n'y avait plus de lions dans ces parages, un règlement de police les avait interdits. Pour en trouver, il fallait continuer vers le sud.

— Continuons vers le sud, fit l'héroïque Chapatin en remontant sur l'impériale.

A Doucra, nouvelle station, nouveau champoreau ; dito à Bouffarick.

De station en station, de champoreau en champoreau, le conducteur finit par avouer à Chapatin qu'il avait mangé du lion. Quand on entra, dans Blidah, il n'en était plus à lui cacher qu'il en avait tué quelques-uns

VIII

DE LA NOSTALGIE DU LION

A Blidah, notre Tarasconais ne rencontra pas de lion, mais il trouva les officiers du 3e hussards qui furent très polis avec lui, le firent déjeuner à leur table d'hôte, le grisèrent fortement et l'emmenèrent ensuite contempler les gorges de la Chiffa, admirable ravin qu'arrose le ruisseau des Singes.

Le paysage était splendide. A droite et à gauche, des montagnes à pic, toutes noires de verdure ; des roches éboulées, grosses comme des cathédrales ; une végétation superbe : thuyas, caroubiers, palmiers-nains, oliviers sauvages, lentisques, laurier-roses ; des nuées de petits singes roux, sautillant de branche en branche, en poussant des *couics*, *couics* déchirants... tous les officiers du 3e hussards s'extasièrent sur les beautés de la nature et se livrèrent à de petites improvisations poétiques. L'un se pâmait surtout devant le fil électrique, symbole de la civilisation, qui traversait impassiblement toutes ces belles horreurs. Un autre, au contraire, songeait que si les Arabes avaient été meilleurs tacticiens, ces gorges n'auraient jamais été franchies par nos troupes.

Seul Chapatin n'admirait pas : cet homme avait la nostalgie du lion. Il aurait voulu entendre la voix solennelle du roi des animaux retentir parmi ces rochers sonores ; alors seulement le paysage l'aurait charmé.

Malgré tous ses efforts, le 3e hussards ne put retenir Chapatin seulement un jour de plus. On le laissa donc partir pour Milianah, en lui donnant des lettres de recommandation pour le chef du bureau arabe, qui devait lui faire faire la connaissance d'un indigène nommé Achmed.

Cet Achmed était un formidable tueur de lions : il saurait sans doute indiquer à Chapatin l'endroit le plus favorable à ses héroïques exercices.

IX

UNE PANTHÈRE !!...

A Milianah, Chapatin apprit du chef de bureau arabe que le chasseur Achmed était mort depuis cinq à six ans.

— Bon, se dit le Tarasconais, un de moins!...

— D'ailleurs, reprit le chef du bureau, depuis longtemps le lion a déserté le mont Zaccar et les environs de Milianah; si pourtant vous voulez pousser jusqu'à Orléansville, je crois, mon cher monsieur Chapatin, qu'il y a un joli coup de fusil à faire par là-bas ; on parle d'une très belle panthère.

Chapatin, une panthère, fi donc! Notre héros remercia l'employé de ses renseignements; toutefois, réflexion faite, il jugea à propos de monter avec ses caisses d'armes, son sac de nuit, sa pharmacie, sa ceinture algérienne, ses houseaux Louis XV et sa *chéchia*, sur la diligence d'Orléansville, ne fût-ce que pour se rapprocher de ce sud étonnant, où fleurit le roi des animaux.

En entrant dans Orléansville, Chapatin eut un grand crève-cœur ; il rencontra un groupe de mendiants arabes, pouilleux, vermineux, menant en laisse un superbe lion, apprivoisé et aveugle, qu'ils promenaient par les bourgades, comme nos petits Savoyards promènent leurs marmottes.

— Infamie des infamies! leur dit le Tarasconais indigné ; vous pouvez tuer ces belles bêtes, mais les ravaler, jamais!

Les Arabes crurent qu'on leur demandait où ils avaient pris le lion, et ils firent signe vers le Sud, en agitant leurs grands bras à plusieurs reprises, comme pour dire : Loin, loin, bien loin!

Chapatin se promit de continuer sa route. Mais pour se remettre de ses fatigues (les diligences algériennes sont très dures au pauvre voyageur), il s'accorda deux jours de congé qu'il alla passer dans un caravansérail de la plaine, autour duquel on avait vu rôder, disait-on, une énorme panthère.

— Du moins, pensa Chapatin, je vais pouvoir envoyer une peau de panthère à Mme Tholozan, ça lui fera prendre patience.

Inutile de dire que ses caisses d'armes, son sac de nuit, ses houseaux Louis XV et le reste, l'accompagnèrent dans cette expédition.

X

L'AFFUT DU SOIR DANS UN BOIS DE LAURIERS-ROSES

Le caravansérail était situé à une heure environ d'une petite rivière où de plusieurs lieues à la ronde les fauves venaient se désaltérer tous les soirs. C'est là que Chapatin devait se rendre, s'il voulait surprendre la panthère. Les gens du caravansérail l'avaient entendue rugir de ce côté.

Donc, vers les six heures de l'après-midi, le chasseur se mit en route, portant un fusil sur chaque épaule, à sa ceinture un long couteau de chasse et un revolver. Dans ce belliqueux accoutrement, il dut traverser un camp de chasseurs d'Afrique, revenant d'une expédition dans l'intérieur et regagnant leurs quartiers d'Alger. Les tentes étaient dressées, les feux allumés, les chevaux au piquet. Les soldats préparaient la soupe, les officiers jouaient aux trois sauts. Tous virent passer avec étonnement l'intrépide Chapatin, qui traversa le campement sans sourciller, la tête haute et ses deux fusils sur l'épaule, comme on représente un Robinson Crusoë.

Le jour tombait. C'était l'heure où la couleur violette, chère aux crépuscules d'Orient, envahit la nature. Les chacals commençaient à aboyer. On voyait des formes inconnues se glisser derrière les broussailles.

Le bon Tarasconais marcha longtemps devant soi ; — enfin une fraîcheur soudaine vint l'avertir qu'il approchait de la rivière, et bientôt

il vit l'eau reluire aux dernières clartés du jour. Il s'installa commodément dans un petit bois de lauriers-roses ; en face, sur l'autre berge, un bois touffu de lentisques allait s'assombrissant de plus en plus, et l'on distinguait à peine encore sur le sable jaune les traces faites par les fauves pour descendre jusqu'au lit de la rivière.

Chapatin piqua son couteau dans le sol devant lui, mit un de ses fusils à son côté, arma l'autre et attendit. Des grues passaient sur sa tête à de grandes hauteurs en chantant lamentablement... Il songeait à ses amis, il revoyait les boutiques de Tarascon, la place du marché... C'était l'heure où on allumait le gaz... La panthère était un animal bien dangereux et bien rusé.

Ici un bruit dans le feuillage le fit tressaillir... La nuit était bien noire... Pas de lune! Il entreprenait là une chasse qu'il ne connaissait pas du tout... C'était s'exposer bêtement... D'abord, il était chasseur de lions, de quoi se mêlait-il?

Ici, un chacal s'approcha très près de lui... Le froid commençait à le saisir... il ne voyait plus son point de mire... Notre-Dame-de-la-Garde, veillez sur nous!

Au bout d'un quart d'heure de monologue, le tueur de lions, pris d'un accès de peur, mais d'une peur nerveuse, folle, irraisonnée, d'une rage de peur enfin, ramassa ses fusils, et, bondissant à travers le petit bois de lauriers-roses, se mit à fuir, les dents serrées, vers le caravansérail dont on voyait les croisées briller dans le sombre lointain.

Sur le sable de la rive, le couteau de chasse resta planté, pareil à ces croix commémoratives qu'on trouve dans les campagnes désertes, et qui toutes rappellent un crime ou un accident.

XI

LE SOIR D'UN JOUR DE MARCHE

En se réveillant, le lendemain matin, dans une chambre remplie d'un joyeux soleil, au milieu du caravansérail plein de bruit et de mouvement, Chapatin rougit de ses faiblesses de la veille, et jura de s'en venger sur le premier lion qu'il rencontrerait.

Un arabe, domestique au caravansérail, ayant appris le désir du

Tarasconais, lui proposa de le conduire aux *Natmata*, où il trouverait sûrement son affaire.

Voilà mon Chapatin aux anges : vite une carriole pour lui et ses bagages... L'arabe monte sur le siège, prend les rênes, et fouette cocher ! Cette fois, guidé par ce complaisant indigène, Chapatin tenait son lion, c'était sur. La route commença gaîment. L'arabe, peu causeur, comme tous ses compatriotes, chantait avec son nez quelques airs nationaux, regardait de droite et de gauche dans les fourrés de lentisques, et faisait claquer son fouet. Chapatin, tantôt dans la carriole, sa carabine entre ses jambes, tantôt derrière, sa carabine sur l'épaule, Chapatin se recueillait, comme à la veille du plus grand acte de sa vie.

On marchait depuis quelques heures, et la chaleur commençait à devenir accablante, quand le Tarasconais eut la bonne idée de faire une petite halte à l'ombre épaisse d'une bouquet de figuiers de Barbarie ; il plaça donc sa carabine à ses côtés, fit signe à l'Arabe de ne pas trop s'éloigner, et s'endormit profondément sur l'herbe...

Quand il rouvrit les yeux, Chapatin regarda autour de lui... O stupeur ! l'Arabe et la voiture avaient disparu. Un frisson subit traversa le corps de l'infortuné chasseur... Toutes les histoires qu'on lui avait contées sur la mauvaise foi des Arabes lui revinrent à l'esprit... Il voulut courir, appeler, jurer, pester, supplier... Rien n'y fit ! L'Arabe et la carriole s'étaient très sérieusement évanouis... Et maintenant, qu'allait-il faire !

Le voleur avait emmené avec la carriole les deux caisses d'armes, le sac de nuit, et la pharmacie, et tout... Il ne restait plus à Chapatin, que sa carabine, des balles, de la poudre, sa ceinture, sa *chéchia* et ses houseaux Louis XV... Pouvait-il s'aventurer ainsi dans une chasse aussi périlleuse ? Raisonnablement, pouvait-il attaquer le lion sans son alcali, son sparadrap, son arnica, etc... etc... ? Non, non ! pas de bravades inutiles... Il n'y avait, pour le moment, qu'une chose à faire, retourner au caravansérail, envoyer sa déposition au bureau arabe et attendre qu'on eût retrouvé le voleur, les caisses d'armes, le sac de nuit et la pharmacie. La justice militaire est prompte, ce ne serait pas long.

Les choses étant ainsi, Chapatin s'orienta vers le caravansérail, dont il était éloigné d'au moins sept bonnes lieues, et reprit sa route d'un pas nerveux, pour ne pas arriver trop avant dans la nuit.

Tout en marchant, il jurait comme un damné, s'irritait de ses

nombreux contre-temps et songeait amèrement que la belle Mme Tholozan attendait toujours la peau promise.

Chapatin marchait depuis deux heures, et le soleil commençait à descendre à l'horizon quand, au détour d'un petit bois, au bout d'une mare presque à sec, le Tarasconais s'arrêta stupéfait...

Là, en face de lui, à quelques pas à peine, un lion énorme, énorrrrrme, reposait, la tête entre ses pattes... D'abord Chapatin eut froid, puis il eut chaud, puis enfin, il se remit et n'eut ni froid ni chaud.

Une pensée pour ses amis, un regard pour ses amorces — ce fut l'affaire d'une seconde — et, calme, il s'abrita derrière un buisson.

Le lion ne bougeait pas... Chapatin attendit un moment que sa majesté voulût bien se réveiller, puis impatienté de ce long sommeil il commença à agiter son buisson en faisant : Frrrr! frrrr! Le lion ne bougea pas... Chapatin lui lança des petits cailloux et finalement une pierre. La colère commençait à le gagner à la fin.

XII

D'UNE PEAU DE LION QUI COUTA TRÈS CHER A CHAPATIN

Alors le lion se leva.

Il se leva lentement, promena autour de lui sa grande face majestueuse, agita sa crinière comme un drapeau, et assura ce fauve pavillon d'un bâillement formidable : Ouuâââ! En joue! Feu! Les échos eurent une double besogne, le lion, avec une balle dans chaque œil tomba lourdement sur ses pattes ce coup double était un coup rêvé par Chapatin, lors de ses visites à la ménagerie de Tarascon. Ivre de joie, le héros tarasconais sortit de sa cachette, en entonnant un chant de triomphe... Des cris de rage, des hurlements de douleur répondirent au *Te Deum* de Chapatin, en même temps qu'une demi-douzaine d'arabes, venus on ne sait d'où, l'entouraient avec une pantomine menaçante...

Ils lui montraient le lion mort, et en agitant leurs bras velus, semblaient dire : Pourquoi l'as-tu tué?

Le tueur de lions, après un moment de stupeur, comprit enfin ce qu'il avait fait...

Le lion qu'il venait d'abattre était le lion aveugle qu'on promenait dans Orléansville, et les arabes étaient ses cornacs. Dès lors tout s'arrangea... Chapatin paya aux *arbicos* le lion qu'il leur avait tué ; il se réserva seulement la peau, qu'on promit de préparer et de lui envoyer à Alger. Rentré à Orléansville, il se garda bien de faire chercher son voleur, il préféra payer au caravansérail la carriole et le cheval et perdre sans retour ses armes, son sac de nuit, sa pharmacie, plutôt que de s'exposer à ébruiter ses mésaventures.

Une fois les comptes réglés, Chapatin se décida à rentrer à Alger. Son malencontreux coup de fusil l'avait dégoûté profondément de la chasse aux lions, mais non pas de la gloire qu'elle procure, car, dès qu'il eût reçu la peau de sa victime, il l'envoya à la belle madame Tholozan, avec une lettre des plus émouvantes, qui fut reproduite, par tous les journaux du Midi, et dans laquelle, il racontait les horribles dangers qu'il avait courus pour tuer son premier lion. Chapatin annonçait, dans la même lettre, qu'il resterait encore pendant trois mois en Algérie, à continuer cette chasse, qui débutait si heureusement.

Ces trois mois, le Tarasconais les passa dans une jolie maison de campagne qu'il avait louée aux environs d'Alger, et pendant tout ce temps, il se livra exclusivement à la chasse à la bécassine, comme ces chasseurs algériens dont il s'était tant moqué... Tous les quinze jours environ, il écrivait aux dix-huit de Tarascon pour annoncer la mort d'un nouveau lion ; s'il n'envoyait pas les peaux, c'est que la balle les avait gâtées.

Quand Chapatin rentra dans sa ville natale, il faillit être noyé dans une pluie de roses.

AUTOUR DE
"TARTARIN DE TARASCON"

AUTOUR DE "TARTARIN DE TARASCON"

LES NOTES

Alphonse Daudet recueillit les principaux éléments de son livre au cours d'un séjour en Algérie commandé par l'état de sa santé. Il avait alors vingt-deux ans (1862). *Il traça sur son carnet de voyage, un petit calepin de poche de gilet, en cuir noir, à tranches bleues, avec ses principales impressions, les scènes qui s'ébauchaient dans son esprit et des plans du futur roman, fixant d'après nature les touches de peinture qui devaient l'éclairer de lumière vraie. Voici ces notes que, dans le pêle-mêle original des tableaux qui défilaient devant ses yeux, des improvisations qui affluaient à son esprit, l'auteur consigna instantanément, au crayon ou à l'encre, à cheval ou dans la tente, sur son carnet de route, le premier des* Petits Cahiers.

De là peut-être, de ces journées de voyage et de jeunesse où tout son bagage l'accompagnait, Alphonse Daudet prit-il l'habitude de confier au papier de fugitives remarques afin de les retrouver plus tard avec l'intensité, la fraîcheur du moment, pour les faire servir, les ressusciter *dans le calme du cabinet, devant la table de travail, et les enfermer dans le cadre de ses vivantes fictions.*

D'abord, sur le feuillet détaché d'un cahier, jauni, très ancien, l'écriture passée, apparaît pour la première fois, semble-t-il, la silhouette d'un personnage que l'auteur a bien connu et dont il a fait le héros de son livre :

LE DON QUICHOTTE PROVENÇAL

RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE

Chapatin à Tarascon. — La vie qu'il mène. — Le cabinet de X***. — Flèches empoisonnées. — Le jardin plein de plantes exotiques, petits baobabs, petits cotonniers, petits cactus, petits bananiers. — Le cercle. — Il m'y mène. — Les chasses de X***. — Le Miroir aux alouettes. — Il me prête un fusil. — Les livres qu'il lit. — Gérard. — Exagération méridionale. — Mensonges inconscients. — Il s'attendrit avec sa propre voix. — Victime des livres.

Barbarin lisant les exploits de Bombonnel et de Chassaing, tressaille de colère.

« J'étais né pour les exploits — ou le haut commerce. » — Mettre ceci au début. — Une factorerie. — Shanghaï. — Les Tartares. — Il doit toujours partir. — Il raconte sa vie à Sanghaï.

Puis les notes du petit carnet dont il est question plus haut :

BARBARIN DE TARASCON

1re *partie*

Barbarin chez lui

Avertissement. Chapitre du Baobab. Les armes. — Les chasseurs de casquettes. — Les romances. Les canaris de Barbarin.

Il a doubles muscles.

Barbarin s'ennuie. — Ses rêves, ses lectures. (Ils?) — Barbarin va au cercle. — Les deux Barbarins. Dialogues. — Sanghaï. — Pan, pan, par les fenêtres. — Le mensonge dans le Midi.

Voilà qu'elle était la situation de Barbarin lorsque...

Ménagerie. — Grosse affaire. — Un lion. — Barbarin n'y va pas tout de suite. — Il y va avec Braviva et Costecalde entouré de l'état-major. — Entrevue : le lion de la ville et le lion du désert. — Le lion baîlle. — Çà oui, c'est une chasse !... (*Lion de Don Quichotte*).

La feriez-vous?

Et pourquoi pas?

Bruits de la ville. — Livres de lions. Libraires... achats... Barbarin derrière la ménagerie. — Nourriture légère. — Il partira! Six mois. Il va dans les maisons, raconte les chasses, — ne se décide pas à partir. Il fera comme pour Sanghaï, diront les mauvaises langues. Mais la clameur publique l'oblige à partir. Visite du brave commandant Braviva. Adieux dans le jardin. Barbarin Sancho pleure !... Conserves alimentaires. Pharmacie. Départ en turc !... toute la ville. Orphéon. Musique. — Il part.—

En turc dans un wagon de 1re classe.

Marseille, le départ.

Barbarin chez les Turcs

La traversée. — La chéchia !... Pas d'hôtel ! — L'âme de Cervantès. — Tout de suite, les malles, extrait de viande, bivouaque près d'Alger. — vue d'Alger sous la nuit. — Rencontre des chasseurs. Un champ d'artichauts. Vision gigantesque!.. un petit âne!... il le tue. — Au matin désespoir. Vieille qui vend du café... — Au Lapin Sauté. — Rendez-vous des chasseurs de lapins. — Il rentre à Alger.

***

Le prince monténégrin, fait sa connaissance !...

Il vient chasser le lion, demande de l'accompagner. Il a connu Tarascon.

Dîner de tueurs de lions : Bombonnel, Chassaing, Hassein de Miliana. Barbarin donne des conseils : « Écoutez, Bombonnel !... »

II

— Baïa. Barbarin aimé pour lui-même. Nuits sur la terrasse, guitare.

Le muezzin. Baïa écoute le muezzin avec attendrissement. « Il me semble qu'il dit Baïa!... » Non !

— Sur le point de se faire musulman. Cette religion au moins on y croit !

Il découvre tout. — Il monte sur la tour, et crie : « Baïa siès uno couquino, tî casseriès l'esquino. » — Baïa savait le provençal. — « Fai tira Marius ! »

Il rentre à l'hôtel, — le lendemain un commis de nouveautés vient lui présenter la facture. « Tout se fabrique à Lyon ».

***

Épisode Baïa :

Il rencontre Baïa dans l'omnibus, revenant du cimetière. Il lui écrit une lettre orientale. Le petit Ali-ben-Omar traduit. Il prend des leçons de derbouka, de danses. — Il loue une maison moresque. Baïa, grosse mauresque noire. Il la garde par chic. Ou bien encore jolie petite mauresque. Il la suit à la mosquée. Ses bottes à la porte des mosquées. Avec ses chaussettes de couleur l'air d'être sur une descente de lit. « Respectons les usages ! » Va fumer le kief avec quelques vieux arabes, dit du mal des Français : « Pauvres gens ! » — s'endort dans les délices de Capoue. Étudie les mœurs.

***

Épisode Boualem :

Il va chez un aga. — Hospitalité arabe.

Connaissance de grands chefs arabes. Dispute avec des officiers chez le Gouverneur. On arrange l'affaire. Bal masqué. — Les Juifs, les Maltais, les colons, connaissance du prince monténégrin. — Conseils donnés à Barbarin. — Au café, un jour, un journal lui tombe sous la main : Un article sur lui ! — Ses remords ! — Il part — adieux à Baïa, à sa négresse.

A Blidah ! repas de tueurs de lions. — Conseils à Bombonnel. — Le prince. A Miliana ! — Un lion dans la rue. — Couvent de lions. — Profanation. Réapparition du prince. — « Moun ami, non ! tout seul vous ne vous exposerez pas. »

Diligences en exil.

L'Aga avare. — Épisode de l'enfant mort. Demande une charrette, permission d'emporter l'enfant pour l'enterrer à Miliana. L'aga s'y refuse. Colère de Barbarin.—

Il paye. Il s'en va. On lui présente une note formidable : frais de chasse, etc... etc. Il paye. — La note à l'air de l'écriture du prince. — Intercaler là-dedans les marchés arabes, tu fais bafouer la France, Barbarin. Il monte sur un âne!... La fantaisie sur les petits ânes.

— Misère effroyable!

Un Kaïd passe à cheval suivi de quelques pauvres diables. —« Hé! Moussiou!... » Celui-ci est un ancien frotteur de Yusuf.

Un ancien turco, soiffard, une goutte de vin est maudite. — Toujours ivre. Bête fauve! — Champagne. Le fourbi! — haut le verre. Le prince sous la table. Discours incohérents et louches. — Danses d'hommes déguisés en femmes. Le bivouac. Paysage splendide. Episode nocturne.

La négresse, — horreur! le mari!... C'est lui qui a proposé, — fuite à travers champs. Les chiens. Les bâtons. Il rentre. Départ à l'aube. Aube verte. — Remords, pensées héroïques!

***

Épisode du petit Kaddour :

Échappé du Lycée arabe, se sauve. Il est reçu dans les tribus. La troupe s'augmente. Le petit Kaddour : tous les vices. Il porte la pharmacie. Il mange le sparadrap. Il boit l'arnica.

Il dévore les conserves alimentaires.

La Figue et le Paresseux, fable.

Un gendarme!... Disparition du prince.

Le prince.

Gendarme à la raison!...

Il est provençal !...

L'enfant a disparu... Barbarin reçoit une nuée de coups de pierres. — « Prince, fuyons. »

Le mulet qui porte les conserves a disparu avec l'enfant. — Plus de pharmacie.

Arrivée au Caravansérail.

— La veillée des armes. Une panthère.

Histoire du lion racontée à la veillée.

L'affût, traverse le camp de chasseurs d'Afrique.

L'affût!

Fuite de Barbarin.

« Prince, êtes-vous là? »

Une lettre du prince.

Marche tout seul.

Le lion!...

Il le tue. — Indemnité. — Procès à Orléansville.

Juge de paix. Territoire civil, territoire militaire. On cherche sur lequel le lion avait été tué. Agents d'affaires.

Ça se termine par une forte indemnité.

Il emporte la peau, revient à Alger.

Encore le capitaine Barbassou.

Qu'est-ce que je vous avais dit. — Le prince en prison! — Cinq ans à Tarascon. —

Baïa, le muezzin, ce qu'il lui dit. Il va chez Baïa, digo li que vengué! — Elle savait le provençal. — Il court à la mosquée!... grimpe le petit escalier, — le lufti, — baîllonne le muezzin, prend son turban, tout, et monte!... Il regarde et voit Baïa! — C'est bien elle. Alors il crie en provençal... — Pendant ce temps les fidèles musulmans se frappent la poitrine.

Départ. — Écrit sur le journal. — Arrivée à Marseille. — Douaniers enthousiastes Tarascon revu. — Arc de triomphe. Statue! — etc...

Barbarin continue sa route. Un lion.

Il le tue!... Frais, procès, agents d'affaires.

A-t-il été tué sur le territoire civil ou sur le territoire militaire? Bureaux arabes. — Agences comiques. — Retour à Alger. Il fait préparer la peau. Il l'envoie à Costecalde. — Alors les épisodes avec Baïa.

Départ.

Arrivée en triomphateur. Articles de journaux.

Le peuple à la gare, journaux de Marseille.

Obligé de mentir. Ses lions. Il les raconte. Il rêve.

Au jeu, familles de Juifs, attirant les pièces de vingt francs, rien qu'en les regardant...

Alger, le soir, les sabres sur les dalles!...

Album de Barbarin.

Pensées en revenant : L'Arabe est pourri — par nous. Le zouave mauvais civilisateur.

Barbarin reste à Alger pour apprendre l'arabe et tombe amoureux de Baïa!...

Au retour, il apprend que le prince est en prison. — Il le voit — pas gêné du tout. — Il apprend que Baïa avait pour amant le muezzin qui lui donnait rendez-vous en chantant la prière. — Il va chez Baïa; il entre, elle a un képi sur la tête et dit : Digo li que vengué, moun bon. — Barbarin veut se venger, tuer l'officier. L'officier, homme d'esprit, lui explique tout, et lui raconte l'histoire du muezzin.

Dans l'épisode du petit Kaddour les chaouchs — et le sergent de ville d'Alger.

Un provençal poète. On lui a dit qu'on lui a trouvé une bonne place.

Dans les tribus, le bach-aga aux doigts sales dépeçant le mouton, allumant une cigarette. — Barbarin un peu écœuré. Il avale le savon noir.

Barbarin à Alger, sa vie, maures, marchands, voluptueux coiffés de fleurs de verveine, il fait comme eux. Il va au petit jardin sur une mule avec Baïa, charmante, Samson et Dalila. Il brode. — Etc...

Cheval entier, les juments, courses effrénées.

Mule du Kadi!

Délices de Capoue. — Air tiède. Grisé.

***

Conversation de Barbarin avec sa Baïa.

Aïni. — mon œil.
Habibi. — mon ami.
Et faire glouglouter l'eau du narghileh.

***

Montrer un arabe abruti : Un colon ou un officier lui a enlevé sa femme. Il fume du chanvre depuis.
Barbarin-Quichotte veut fumer du chanvre. Barbarin-Sancho est malade.

***

Malheur aux vaincus.
L'Orient s'en va !
Le sabir.
Les champoreaux.
Barbarin-Sancho triomphe dans les délices de Capoue ; il a une petite vigne, il y va avec sa négresse, sa mauresque.
Il donne des *n'bitta.*
Les Aïssaoua.

***

Barbarin achète le petit âne sur lequel il est monté une fois et depuis il voyage toujours avec son petit âne.
Caravane composée ainsi :
Barbarin sur son petit âne.
Derrière lui, le Prince.
Le petit Kaddour sur le mulet avec les conserves alimentaires et les malles.

***

Barbarin en diligence, revenant à Alger, — rencontre une mauresque avec sa négresse boiteuse.
Il tombe amoureux.
Il reste à Alger; il oublie les lions.
Il court dans la ville, dans les bazars à la recherche de sa mauresque. Il se perd dans les petites rues.
Il suit les fêtes, il va aux mosquées. Un soir dans une rue. Rencontre. Une fois, il la suit. Il est flanqué à la porte par le petit kabyle. Une peur du diable tout le temps mais il ne lui arrive jamais rien. Les gens les plus polis, doux, humbles! — Une peur de Barbarin. — Jamais de mauresque. — un soir par désœuvrement, il va au bal masqué. Descriptions — le jeu, les familles de Juifs, il rencontre le prince Grégory. Dispute. — « Je connais Monsieur!... » — On cause au bord de la mer. Barbarin dit sa vie, son amour. Le prince a vécu à Tarascon cinq ans... — Je sortais peu !... Le prince se charge de trouver la femme par Ali — ça sera tant pour la lettre à la femme. — Baïa. — L'intérieur. — Une maison mauresque achetée par Barbarin. Sa vie. — Ses amours. — Il apprend à jouer de la derbouka, la danse.
Les nuits sur les terrasses. — La mosquée voisine. — Baïa écoute, chanter les larmes aux yeux!... — Barbarin à envie de se faire musulman.

Il reçoit, donne des *n'bitta*, — apprend à broder, passe ses journées dans les bazars maures. — Le prince dit toujours : Vous avez là un bon ami! — Tête à tête avec Baïa. *Habibi*. Glou-Glou dans le narghileh. — Il a une mule. — Il a un jardin. — Le bon muezzin, — a un jardin aussi. — Sa mule veut toujours y aller. — Il prend carrément le parti des arabes. — Dans les bazars, ces malheureux se plaignaient. — Il vit au milieu des ennemis de la France. — Hadj-Marouf, la diligence — Si-Sliman, la décoration. — Il paye tout très cher. — Un jour il rencontre le capitaine Barbassou qui lui donne des conseils. « Les arabes sont des coquins, Baïa je la connais, le prince un filou... » — Barbarin s'emporte... Il arrive chez lui ; entend chanter *Marco la belle*. — Qui chantait? — Personne...

C'est quelque temps après qu'un journal lui tombe sous la main, un article élogieux sur lui : Tarascon pense à lui, on prie pour lui!...

Des remords! — Il part... lettre au prince et à Baïa.

***

A Blidah! Dîner de tueurs de lions. — Hassein, Bombonnel, Chassaing. Bombonnel va partir pour sa vigne à Dijon, Chassaing faire des emplettes à Alger.

Hassein au marché.

Il n'y a plus de lions!

Quelques panthères par-ci par là! — Barbarin a l'air d'avoir plus fait de chasses qu'eux.

« Vous avez tort, Bombonnel. »

« Écoutez, Chassaing... »

Le prince!... finir mes jours avec vous! Dans sa précipitation il a oublié de prendre sa bourse.

Chez Boualem. Au marché arabe. — La justice. — On bafoue la France.

Repas arabe!... belles fantasias, coucher de soleil.

Maison des hôtes.

Chasse au sanglier.

Intercaler le type du gros Sid Omar. On le rencontre avec son équipage, ou devant sa ferme. Le puits rose. Arabes crevant de faim tout autour. Coucher de soleil merveilleux. Barbarin dit : « C'est beau! ».

« Oh! » disait l'arabe. Il pensait à la dinde qu'il venait de manger!...

Montrer tous les arabes chefs choisis par les français. L'aristocratie dans des coins. — Ceux qui ont accepté le pouvoir, lâches.

Dans le Sud! Dans le Sud! Il va toujours en avant...

***

L'aga gourmand, triple menton. Gavé de nourriture. Un prétendant! « Bon, la dinde! »

***

Le kaïd frotteur de Yusuf. Ivrogne ignoble!...

Le bon bach-aga... figure douce, souriant toujours. Féroce, bâtonner les gens.

Montrer la tribu de l'aga en France. Gourbis déserts. Triste. — Les portes ouvertes.

Montrer les villages tout mangés par des sauterelles. Discussion dans les cafés. Les intérêts de la colonie. L'absinthe, les champoreaux. Misère au logis.

Serrer beaucoup tout l'épisode de Baïa à Alger. — Description en quelques lignes d'Alger. La ville haute, et la ville basse. Au café Valentin. Tous militaires, regardant le bateau qui arrive. Quelques drôlesses du Casino. Courses en haut.

Malheur au vaincu!

Entrant dans les mosquées avec respect, très grave. Pitié des arabes, poltrons!... Humbles. — Tout cela en cherchant Baïa. Un soir, Slamaleth. — Épisode... petit kabyle qui le flanque à la porte. — « Adieu, ma vieille. » Devant, il reçoit des potées d'eau sur la tête, et des rires!... — Y a di mounde!... et on montrait un képi... Mais pas de Baïa.

***

Damas à ramages, corsets plaqués de métal, mouchoirs de satin, ceintures passementées d'or.

Mosquée de Mohammed-el-Scherry.

Boutiques de brodeurs, de fabriquants de tuyaux de pipes, échoppes de barbiers.

Rues ombreuses escaladant, étroites d'un mètre, finissant par se confondre en entre-croisement de minces poutrelles, petites portes basses, gros clous de bronze, judas treillagés, marteaux de fer. Fenêtres rares, étroites, grillées.

Odeurs de musc, de moka, de tabac, de jasmin.

***

Dans les courses à l'intérieur il s'abrite dans un marabout un jour de pluie. — Un enfant endormi. C'est le petit Kaddour.

Dans le Sud! Dans le Sud!

***

Ne pas oublier le lion apprivoisé. Indignation. Le couvent de lions.

***

Mettre l'épisode de la décoration bien plus loin dans les courses parmi les tribus.

***

Sur le marché arabe, épisode du juif qui se noie. 4.000 arabes éclatent de rire.

***

Dans l'épisode du lion rencontré à Miliana, mettre la légende : l'homme qui passe sept fois sur le corps du lion consacré est à l'abri de tout accident.

***

A Blida, Chassaing est venu faire faire sa photographie, Bombonnel est venu faire faire sa photographie, Hassein est venu faire faire sa photographie, Barbarin les invite à dîner. — On cause!

Transposer : Comme ils sortent de Miliana la rencontre d'un gros homme avec ses casseroles, un prétendant. Il les emmène à sa ferme. — La dinde!...

***

LE DON QUICHOTTE PROVENÇAL

ou

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE BARBARIN DE TARASCON

Ramage de soie à fleurs. Dorures. Eaux de senteur. Divan large et bas. Coussins, narghileh au milieu de la chambre. Doigts chargés de bagues. Foulards noirs et bleus. Corset de drap bleu doré.

Un fouta écarlate autour de la taille.

L'antimoine aux yeux. Les mains et les pieds enluminés de henné.

***

A côté du petit jardin de Barbarin, il y avait un muezzin qui avait aussi un petit jardin.

***

LE PETIT NOTAIRE

Une place. — Des arcades, soldats faisant l'exercice, sabres. — Un nouveau personnage.

Un petit monsieur entre : Retirez vos sabres. — Regarde avec curiosité. — Ça vous étonne. — Ça me gêne. — Quand on va tuer des lions, avec un parapluie. — Stupeur. — Vous êtes tueur de lions — Des lions! — il n'y en a plus. — Vous pouvez retourner à Marseille.

Par profession!
Il y a un certain Bombonnel.
— « J'ai chassé avec lui... Oui... Je lui ai donné des conseils. »

TROISIÈME ÉPISODE

Barbarin de Tarascon chez les lions d'Afrique.

I. — Les diligences déportées, Barbarin de Tarascon s'endort, fantaisie.
II. — Blida! Un petit monsieur. Discussion à propos des armes. Le petit monsieur à parapluie... Chasser le lion! — Il n'y en a plus. Discussion du petit monsieur sur le notariat. — Barbarin plein de mépris. Le petit monsieur l'engage à retourner en France, il n'y a pas de lions.
Qu'en savez-vous?... Barbarin abîme le petit vieux.
J'habite là monsieur... A votre retour si vous vouliez me dire combien vous en avez tué... Monsieur Bombonnel.
III. — Arrivée à Miliana.
Le lion qui fait la quête.
Indignation. Le prince!

***

III

Il était environ six heures quand la diligence arriva à Miliana.
Barbarin, un peu confus. Jalousie de métier. Il n'y a plus de lions en Algérie... Bon! se dit-il, je passerai dans le Maroc.
Sur la place du Gouvernement beaucoup de monde. Il s'approche. Joie. Un lion! Un lion. Zou!...O douleur! Un lion faisait la quête avec une sébile aux dents, mené en laisse, chaque fois qu'il tombe une piastre, frétille, remue la queue. — Barbarin s'élança, arracha la sébile de l'animal. Fureur. — Sergent de ville. — Heureusement un homme intervient, écarte la foule... C'était le prince!... Il explique en arabe, et emmène Barbarin à l'hôtel.
Comment êtes-vous venu! chaise de poste. Chasser le lion.
Est-ce vrai qu'il n'y en a pas!
Je vous mènerai chez un aga de mes amis... Explication sur le lion, couvent de lions.
Pas fâché d'avoir un prince, tous les grands tueurs de lions en ont eu!...

***

LE MARCHÉ ARABE

Bach-aga grand cordon.
Juif qui se noie... Grande gaîté...

Barbarin veut s'élancer. — mais peur de l'eau.
Départ. Un chameau.
Mal de cœur!...
« Prince, descendons, nous faisons bafouer la France. »
Il suit la rue à pied.

IV

Le képi.

***

Le képi. — Pourquoi?

Ils arrivent. Marché arabe. — On les dépose... laissant les bagages sous la garde d'un arabe... course à travers le marché... Le Juif noyé... A l'autre bout du marché, le bach-aga rendait la justice, surveillait... engraissé des pots de vin de son peuple, Cordon de la légion d'honneur. — Dévoué à la France, nombreux pots de vin. On s'assied...

Coup d'œil général. — Départ. — Le chameau. — Bafouer la France. — Départ à pied.

***

LES BOURRIQUOTS

Barbarin rougit, se rappelle son premier affût.

***

Séjour dans la tribu. Hospitalité arabe. Maison des hôtes. Fantasias, des diffas, chasse au sanglier. Gros comme des lapins.

Pas de lion...

***

L'aga. — ancien frotteur de Yuzuf. — se mouchant dans son grand cordon. — Cuisinier français. — Goutte de vin est maudite. — Champagne. — Le jour la chasse. — Misère effroyable. — Nuit d'amour. — La négresse. — Flagrant délit. — Départ. — La note. — Écriture du prince.

***

Le chameau fidèle.
Poursuit Barbarin.
Barbarin se cache. — Il a envie de faire couper sa barbe.

Dépisté le chameau, le trouve sur le quai. — Pitié de Barbarin. On le hisse avec des sangles. Qu'est-ce qu'il en fera à Tarascon. Il l'abandonne à Marseille, et part en chemin de fer. Arrivée à Tarascon.

LA CATASTROPHE

XVII

Commencée à chameau, l'expédition continua à pied. Courant de tribus en tribus, cherchant le lion à travers cette Algérie, cocasse et terrible, de Bach-agas se mouchant dans leurs grands cordons de la Légion d'honneur, caïds anciens frotteurs ivres d'absinthe et de champagne pendant que leur peuple crève comme des mouches au bord des routes. Villages français très pauvres, colons laissant leurs champs en friche et allant au café lire des projets de constitution. Grâce à la protection du prince, Barbarin était très bien reçu, des diffas, des fantasias, mais au bout de tout cela une note formidable, dressée par le prince; l'hospitalité arabe, c'est trop cher et toujours pas de lion. Ils s'enfonçaient dans le sud... Tous les soirs, avec une persistance touchante, le tarasconnais se mettait à l'affût. — Pas de tente-abri! — le prince l'attendait...

Un soir pressentiments sinistres. Le prince fatigué l'attend dans un marabout. Barbarin lui laisse son argent... va à l'affût... bruit de pas dans le ravin... « Prince êtes-vous là? » — Rien... Il se sauve au marabout. Le chameau. Plus de prince. Prince parti...

XVIII

Douleur, colère, rage... Poursuit sa route... suivi du chameau...

Un lion!... attention... Coup de feu! cris de rage! — Les deux nègres!... On le prend, on le mène à Orléansville...

Procès, Afrique processive... 2.500 d'indemnité. Tout vendu, excepté son chameau... Il revient. Chameau le suit à petites journées. Il se cache... le perd... Arrive à Alger. Affaires terribles. *Marco la belle.* — Tout découvert. Furieux. Le muezzin.

Le lendemain il part.

XIX

LE CHAMEAU

Le matin du départ, la première personne que vit Barbarin en arrivant sur le quai, ce fut son chameau.

... Honteux et touché, il ne savait que faire... Barbarin dit : « Emmenons-le... Je le donnerai au Jardin des Plantes! »

On part. — La traversée est rapide. Arrivé à Marseille il se hâte de monter en wagon pour échapper à son ami. A peine en wagon un grand cri... il se penche et voit dans le soleil une grande bête courant sur la voie avec une rapidité formidable. Le chameau à l'air de dire : « Tu es le dernier homme qui croies à l'Orient, je ne te quitte plus, je m'accroche à toi. »

On arrive à Tarascon. — Arriver avec un chameau pour se faire remarquer!...

O stupeur. Tous les chasseurs de casquettes sur le quai de débarquement. — Le peuple : Sur le chameau!... Sur le chameau!...

VII

AIMES-TU, MARCO LA BELLE...

Quand Barbarin arriva devant sa maison mauresque, le jour tombait, la rue était déserte. Il s'arrêta un moment devant la porte. Il entendit une voix fraîche et jeune qui chantait :

Aimes-tu Marco la belle
La danse aux salons en fleurs,
La joyeuse ritournelle
Qui fait bondir les danseurs.

Il crut reconnaître la voix de Baïa. Il s'arrêta stupéfait, poussa la porte; la cour était déserte. Dans un coin la négresse soûle dormait. Il arriva dans la galerie. Dans la pièce, Baïa était debout. Elle avait une casquette galonnée de marin sur la tête et chantait. En face d'elle Barbassou étendu sur un divan la regardait la pipe aux dents.

« Quand je vous disais qu'elle sait le français. »

Barbarin s'avança furieux. La petite Baïa poussa un cri d'effroi, puis avec un geste canaille : « Digo li que vengué moun bon. »

Elle savait même le marseillais. Puis, sa phrase dite, elle se sauva en riant.

Barbarin allait se fâcher de voir Barbassou étendu sur le divan avec impudence.

« Allons, ne nous fâchons pas, dit le marseillais. Je vous avais prévenu, vous n'avez pas voulu me croire... Les mauresques ont été éduquées par les zouaves.

— Oh! mon Dieu! disait le pauvre Barbarin.

— Bah! reprit le sceptique Barbassou, il faut en prendre et en laisser... C'est comme pour le prince, je vous avais prévenu. Vous savez ce qui lui est arrivé!

— Comment, vous avez des nouvelles de ce filou.

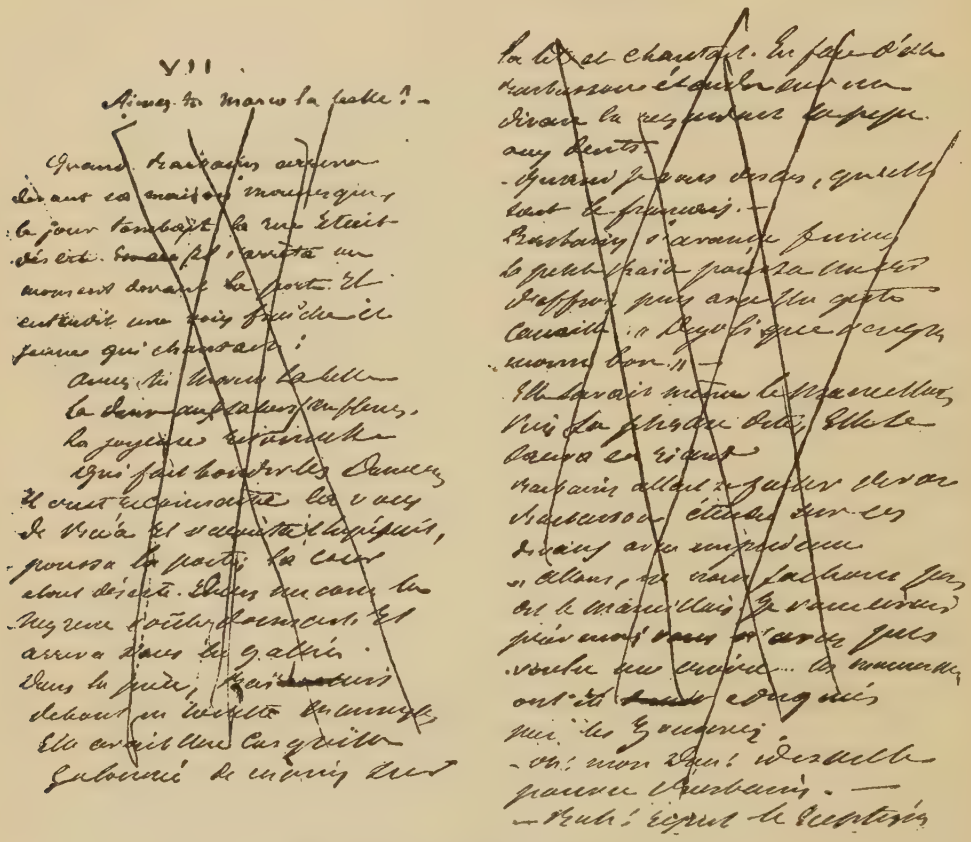
— Je crois bien. On l'a pincé. Il est à la Maison Carrée, en prison, fort bien vu, il tient les livres du directeur... Comment diable vous êtes-vous livré à un aventurier pareil, un homme qui a fait ses preuves, et qui a déjà passé cinq ans en prison... Et tenez! je crois même que c'était à Tarascon.

— Ah! le misérable. Ce n'est pas étonnant que je ne l'aie jamais rencontré... Il me disait qu'il connaissait Tarascon.

— Oui, vu de la maison Centrale ».

Le pauvre Barbarin était atterré ; mais ce qui l'acheva c'est d'apprendre que le muezzin de la mosquée voisine était l'amant de Baïa ; et tous les soirs quand il montait sur le minaret, il chantait à Baïa en ayant l'air de dire la prière : « Quand ton français sera parti, je viendrai. » Il lui donnait des rendez-vous, ce qui explique pourquoi Baïa l'écoutait avec tant de ferveur. Le pauvre Barbarin s'assit :

« Allons, lui dit Barbassou, ému de pitié, il ne faut pas se décourager. Il faut rentrer chez vous. Ne perdez pas une minute. Vous êtes connu et moqué dans la ville. Tous les gens qui vous ont gagné votre argent à la bouillotte vous connaissent (ici le muezzin) — il faut vous en aller, vous n'avez pas besoin d'argent. Je pars demain avec le *Zouave* et vous partirez avec moi.



DEUX PAGES DU CARNET DE VOYAGE.

— Ca va, dit Barbarin en lui tendant la main, seulement je me réserve une vengeance. »

Le soir il se rendit à la Mosquée, il entra, monta l'escalier de pierre blanche et trouva le muezzin en train de fumer sa pipe. Il se jeta sur lui, le bâillonna, lui prit son turban, sa pelisse blanche, et monta sur le minaret, La mer luisait, les terrasses étaient blanches, des fredons de guitare flottaient... Baïa tout près regardait atten-

dant de voir paraître son muezzin, Barbarin eut un rire amer, puis levant les bras, il s'approcha de la balustrade et se mit à crier en imitant la voix du muezzin :

— Allah! Mohammed Allah! tas de voleurs, de blagueurs, de chapardeurs, de carotteurs. Barbarin de Tarascon vous envoie sa malédiction à tous et retourne à Tarascon, Vive Tarascon ! »

Et tandis que cette malédiction retentissait sur la mer, les croyants de la ville haute, entendant la voix du muezzin, se frappaient la poitrine, et bénissaient le nom d'Allah!

VIII

ÉPILOGUE

Midi. Le quai plein de monde et de lumière. Le *Zouave* va partir. Sur la terrasse du café Valentin les lunettes braquées, malheureux officiers qui n'ont que ça à faire.

Barbarin arrive, sans bagages, sans illusions.

La première personne qu'il voit sur la berge : C'est le chameau. Encore!...

Le chameau le regarde et semble lui dire : « Emmène-moi de ce faux Orient... Je m'y ennuie... j'y suis inutile.

Barbarin ne veut pas l'emmener.

Barbarin l'emmène pour en faire cadeau au Musée.

On part. Barbarin gêné par le chameau ne monte pas sur le pont.

Arrivé à Marseille, se dépêche. Son chameau n'aurait qu'à le suivre. Entrée ridicule que cela lui ferait faire, après l'insuccès de son expédition... Tristesse à mesure qu'il approche de Tarascon, — monte en wagon. — Cris. — Tout le monde aux portières Le chameau suit de toute sa vitesse. Barbarin atterré se rejette dans son coin. Promettre des lions, et revenir avec son chameau... Honteux. A la gare acclamations, le cri : le voilà... la gare pavoisée. Vive Barbarin ! — Barbarin le tueur de lions. — Eclat. Chants. Orphéon, toute la ville.

Stupeur... Voici ce qui était arrivé. Le mirage. La peau envoyée avait donné lieu à mille exploits, tous les journaux du midi en avaient parlé... Il en avait tué deux cents.

Enthousiasme indescriptible.

« Monsieur Barbarin est-ce à vous cette grande bête? » — Le chameau parut, mit le comble à l'enthousiasme. On criait « Sur le chameau!... sur le chameau! » — Et suivi de toute la foule, il prit la route de la maison du baobab, tout en marchant il raconte ses chasses.

Le chameau venait derrière et avait l'air de rire en dedans.

Barbarin racontait ses chasses, et singulier effet de mirage...

Il y croyait.

Alphonse Daudet aurait un instant songé à réunir dans un même volume Tartarin de Tarascon *et l'*Arlésienne. *La note suivante semble l'indiquer :*

Mettre en préface de *Tartarin de Tarascon*, si je le mets dans le même volume que l'*Arlésienne* : Il y a deux midis. Le midi bourgeois, le midi paysan. L'un est comique, l'autre est splendide. J'ai réuni exprès ces deux études, l'*Arlésienne* et *Tartarin* comme échantillons de ces deux midis si différents.

LA CRITIQUE

M. Émile Zola, *Les Romanciers Naturalistes*, 1884. Fasquelle édit.

J'ai parlé du sens nerveux et moderne que M. Alphonse Daudet a du comique. Il a écrit un volume : *les Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, qui est uniquement une longue raillerie. Parmi ses œuvres, nombreuses déjà, celle-ci a un intérêt particulier, parce qu'elle met en pleine lumière un des côtés de son talent. Elle est caractéristique.

. . . . . .

. . . . . .Elle vit par un rire continu, tantôt très fin, tantôt éclatant jusqu'aux excès de la bouffonnerie. Jamais les menteurs ingénus de la Provence n'ont été peints avec une gaieté plus vive. Et l'ironie reste celle d'un poète, ailée, gardant l'envolement d'une fin de strophe. Même aux endroits où l'auteur perd toute mesure, semble sur le point de glisser dans la charge, il est sauvé par la sensation juste de son œil d'artiste. Ce n'est jamais que du vrai, vu par le côté comique et poussé au lyrisme. J'ai noté également la bonne humeur des plaisanteries ; rien d'amer au fond, rien de trop rudement satirique. M. Alphonse Daudet, je l'ai dit, n'est pas un révolté, et il aime les hommes. Son Tartarin, si grotesque qu'il soit, est bien le plus digne bourgeois qu'on puisse rencontrer. Tous parfaitement ridicules mais tous braves gens. Ce sont là des traits originaux chez l'auteur qu'on retrouve dans chacune de ses œuvres.

M. Jules Lemaitre, *Revue Politique et Littéraire*, du 31 mars 1883.

L'Algérie et la Provence se partagent Tartarin. . . . . .
C'est, dans *Tartarin de Tarascon*, la jolie esquisse — et combien vraie pour ceux qui

ont vu les choses ! — de l'Algérie française, de ce cocasse et fantastique mélange de l'Orient et de l'Occident... « quelque chose comme une page de l'Ancien Testament racontée par le sergent La Ramée ou le brigadier Pitou ».

. . . . . .

Une bonne part du charme de tous ces récits est dans le choix merveilleux des détails, des traits, des mots typiques, de ceux qui résument un caractère, qui rendent visible une attitude, qui fixent une situation dans la mémoire. En veut-on quelques-uns pêle-mêle? Ainsi le duo de *Robert le Diable* chanté par Tartarin avec Mme Bézuquet la mère, et le fameux : « Nan! Nan! Nan! » les « doubles muscles » du même Tartarin, et presque tous ses mots : « Qu'ils y viennent! — Ça, c'est une chasse! — Des coups d'épée, messieurs, mais pas de coups d'épingle! — C'est mon chameau! Une noble bête! Il m'a vu tuer tous mes lions! »

M. Pierre Giffard, *Le Figaro*, du 9 mars 1886.

Dans Tarascon, c'est Tartarin qui m'attirait. Vous avez été — vous êtes de même, et je suis sûr que, si on vous offrait le petit voyage, vous y donneriez les deux mains, rien que pour voir le Tour de Ville, où Tartarin, Costecalde, Excourbaniès, Pascalon et le commandant Bravida (capitaine d'habillement) ont vécu, souffert, — et joui furieusement de ce bonheur, si bien défini par Daudet, d'être au monde, en Provence, à Tarascon, et d'y voir clair,

Puissance étonnante des œuvres vraiment originales! Tous ces personnages imaginaires ont été si bien tracés, si bien dépeints, que tout le monde les voit, les sent, les devine, comme autant de héros en chair et en os. Ils sont là. Dumas a obtenu pareil triomphe avec *Monte-Cristo*. Ne montre-t-on pas au château d'If la cellule d'Edmond Dantès et celle de l'abbé Faria? Il en sera de même, parions-le, dans cinquante ans à Tarascon, où quelque cicerone habile fera voir aux touristes la pharmacie d'Excourbaniès, le jardin de Tartarin, avec le *basséin* aux poissons rouges et l'ineffable baobab, de joyeuse mémoire.

. . . . . .

Nombre de Provençaux intelligents et malicieux, qui habitent Tarascon, ne se font pas faute d'approuver chaque ligne de Daudet et de dire au voyageur qui les interroge sur la véracité des détails contenus dans *Tartarin* :

— Ah! monsieur, si vous saviez comme tout cela est exact! Comme nous en avons vu de ces soirées où l'on buvait de l'eau sucrée! Et tant d'autres détails! Outre, boufre! Et les chasseurs de casquettes!

— Ça, par exemple, j'ai peine à croire...

— Comment! mais c'est *tout vrai*, pas moins? D'ailleurs, ça se fait dans tous les pays...

— Vous croyez?...

— Eh! oui, quel pays n'a pas de ces jeunes gens qui, pour se distraire, tirent dans leurs casquettes?

Et le Provençal le croit comme il le dit. Naïves peuplades des bords du Rhône! Or, je mettrais ma main au feu qu'à Tarascon seulement, il y a eu des chasseurs de casquettes. Et il y en a encore!

Au surplus, la légende de Tartarin a tellement pénétré dans le monde extérieur que le moindre fonctionnaire, receveur des Contributions directes ou indirectes, qui vient résider à Tarascon demande aussitôt à son logeur :

— Montrez-moi donc la maison de Tartarin?

Et les commis-voyageurs! En voilà qui s'en paient!

M. Gustave Geffroy, *La Lecture*, du 10 janvier 1891.

Tartarin restera comme une des personnifications de la race méridionale, à côté de Numa Roumestan qui a, d'ailleurs, de l'âme de Tartarin en lui. Mais, et c'est ici la constatation qu'il importe de faire, et l'indication du motif par lequel ce livre pourra prendre place parmi les livres vrais, amusants et amers, des littératures de toutes les époques et de toutes les latitudes, Tartarin dépasse le Midi et arrive à la personnification d'un état général. Il n'y a pas que ses muscles qui soient doubles, à ce vantard si faible, à ce menteur si crédule. Tout en lui est double, il s'amuse et se trompe lui-même, il se donne la comédie à lui seul. Et tout cela sans le vouloir, obéissant à un instinct de nature, au courant du sang qui circule en lui, à l'injonction du soleil qui lui a tapé sur la nuque. Il n'est pas seulement Don Quichotte, comme on l'a dit au récit de sa première campagne, il est aussi Sancho Pança, comme on l'a mieux fait remarquer depuis, et c'est son originalité. Il est, dit Daudet, lapin de garenne et lapin de choux, et c'est le mélange équilibré de ces deux natures qui fait sa nouveauté de type et sa vérité humaine. Il a des élans, et il a des reculs. Il s'essouffle et il s'arrête. Il a l'effroi des lions, et il les cherche.

. . . . . .

Qu'on revoie, dans la précision du style habile à tout montrer et à tout dire, tous les traits de fine comédie qui composent la physionomie de ce menteur sincère, de cet imposteur dupé, de ce glorieux terre-à-terre, — et qu'on dise s'il s'agit du seul Tartarin de Tarascon, et non pas de l'homme de partout. Sans doute les observations se sont surtout trouvées vérifiées à Tarascon ; c'est dans la ville méridionale qu'elles ont pu être poussées à l'aigu, et dans la ville, un habitant a pu les résumer en lui avec une autorité indéniable. Qu'importent les «hé!... qué!... té!... zou!... vé!... vaï!... allons!... et autremain!... et au mouain!... et différemmain!...» Tous les êtres vivants de la littérature ont leur nationalité et leur extrait de naissance. Mais ils

ne sont nés viables que s'ils joignent au signe de leur extraction particulière une marque certaine de leur parenté avec l'humanité.

Tartarin porte cette double estampille. La chasse à la casquette, le goût du mirage, sont de toutes les latitudes. La faculté d'invention, la pose d'acteur, la duperie des autres et de soi-même, le courage qu'il faut rameer au combat, sont de toutes les cervelles. — C'est avec raison que, sur l'édition princeps du premier *Tartarin*, figurait cette épigraphe : « En France, tout le monde est un peu de Tarascon. » On pourrait mettre avec plus de raison sur l'édition définitive : « L'homme est un peu de Tarascon. »

M. René Doumic, *Portraits d'Écrivains*, Paris 1892.

Il lui restait à incarner les mœurs du pays dans un type qui résumât les instincts et le tempérament de toute la race, et qui fût le Midi lui-même avec son tour d'esprit, son accent, ses gestes, ses façons de penser, de sentir, d'imaginer — d'imaginer surtout, — le Midi bavard, expansif, bienveillant, hâbleur et sincère, solennel et familier, emballé comme Don Quichotte et prudent comme Sancho Pança, le Midi bruyant, tumultueux, tout en surface, tout en apparences, tout en sonorités. Ce type, c'est Tartarin. M. Daudet l'a dessiné en traits inoubliables, avec un singulier bonheur d'expression. Qui ne connaît, comme s'il l'avait vu, le héros Tarasconnais? Et qui ne l'a vu, en effet, le redoutable petit homme, et sa bonne figure placide en dépit de la forte barbe et du flamboiement des yeux? Le récit de ses exploits et la description des lieux qui en furent témoins ont un relief d'épopée. La maison du baobab, le cabinet du héros tapissé de poignards, de tromblons, de kriss malais et de flèches caraïbes, Tartarin s'en revenant de chanter le duo de *Robert le Diable*, Tartarin et les chasseurs de casquettes, Tartarin chez les Teurs, Tartarin chez Baïa, Tartarin chassant de compagnie avec le prince de Monténégro, le retour de Tartarin escorté du chameau qui lui a vu tuer tous ses lions, toutes les aventures enfin de Tartarin sont autant d'épisodes d'une histoire tombée désormais dans le domaine public... Notez que M. Daudet est le seul à peu près en notre temps qui ait réussi à souffler la vie à un de ces héros quasiment légendaires, dont la figure est familière à tous, dont le caractère une fois tracé, reste le même, à travers toutes les combinaisons de circonstances où on imagine de le mêler.

M. Anatole France, *La Revue de Paris*, du 1er janvier 1898.

Il avait le don des larmes et du rire. Son rire fut quelque chose de musical et de léger, la flûte moqueuse du jeune satyre dans les bois. Je n'ai rien dit encore d'une création unique dans ses créations, d'une œuvre qu'il conçut tout jeune et dont il poursuivit l'accomplissement jusque vers la fin déchirée de sa vie, *Tartarin de Tarascon*, les trois Tartarin. Il nous a donné là notre Don Quichotte ou peu s'en

faut. C'est peut-être dans ce triple Tartarin qu'il mit le plus de génie et de bonté, qu'il fut le plus créateur. Tartarin est un type populaire comme Gargantua. Il est connu de tous, familier à tous. Il a de quoi plaire aux raffinés et aux ignorants. Il est venu pour la joie du monde. Et de quelle innocence cette énorme gaieté est faite! Rien de cruel, rien qui rappelle l'âpre satire du nord ; c'est la belle « galéjade », un sifflement d'oiseau railleur sous les pins noirs, dans le ciel bleu, une chose ailée, une chose divine.

L'ÉDITION ORIGINALE

AVENTURES PRODIGIEUSES || DE TARTARIN || DE TARASCON || PAR || ALPHONSE DAUDET || [FLEURON] E. D. || PARIS || E. DENTU, ÉDITEUR || LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES || PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS = 1872 = TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. grand. in-18 imprimé par Simon Baçon, couverture gris fer ou gris perle, imprimée en rouge et en noir, sans la date et la mention : Tous droits réservés, mais avec une épigraphe : En France tout le monde est un peu de Tarascon, 1 feuillet blanc, faux-titre avec au verso la liste des ouvrages de l'auteur, titre, 1 feuillet pour la dédicace, 265 pages et 1 feuillet blanc. (Prix : 3 francs).

Il n'a pas été tiré d'exemplaires sur papiers de luxe.

L'édition courante in-18 de la librairie Flammarion porte, en 1929, la mention *deux cent soixante quinzième mille*, indépendamment des nombreuses éditions, illustrées ou non, autorisées en d'autres formats, édition elzévirienne Lemerre, édition populaire Fayard, etc., etc. — L'ouvrage a été traduit dans les principaux pays.

L'*Histoire du livre*, par Alphonse Daudet placée en tête du roman dans la présente édition, pour la commodité du lecteur, est extraite de *Trente ans de Paris. — A travers la vie et mes livres.* Flammarion éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER ÉPISODE

A TARASCON

I. Le jardin du baobab. 1
II. Coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon. — Les chasseurs de casquettes. . . 5
III. Nan! Nan! Nan! — Suite du coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon. 9
IV. Ils!!!. 13
V. Quand Tartarin allait au cercle. 17
VI. Les deux Tartarins. 21
VII. Les Européens à Shang-Haï. — Le Haut Commerce. — Les Tartares. — Tartarin de Tarascon serait-il un imposteur? — Le mirage. . . 25
VIII. La ménagerie Mitaine. — Un lion de l'Atlas à Tarascon. — Terrible et solennelle entrevue. 29
IX. Singuliers effets du mirage. 33
X. Avant le départ. 37
XI. Des coups d'épée, messieurs, des coups d'épée!... mais pas de coups d'épingle!. 39
XII. De ce qui fut dit dans la petite maison du baobab. 43
XIII. Le départ. 45
XIV. Le port de Marseille. — Embarque! Embarque! 49

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

I. La traversée. — Les cinq positions de la chéchia. — Le soir du troisième jour. — Miséricorde! 55
II. Aux armes! Aux armes!. 59

III. Invocation à Cervantes. — Débarquement. — Où sont les Teurs ? — Pas de Teurs. — Désillusion. 63
IV. Le premier affût. 65
V. Pan! Pan! 69
VI. Arrivée de la femelle. — Terrible combat. — Le rendez-vous des Lapins. 73
VII. Histoire d'un omnibus, d'une Mauresque et d'un chapelet de fleurs de jasmin. 77
VIII. Lions de l'Atlas, dormez! 81
IX. Le prince Grégory du Monténégro. 85
X. Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur. 89
XI. Sidi Tart'ri ben Tart'ri. 93
XII. On nous écrit de Tarascon. 97

Troisième épisode

CHEZ LES LIONS

I. Les diligences déportées. 103
II. Où l'on voit passer un petit monsieur. 107
III. Un couvent de lions. 111
IV. La caravane en marche. 115
V. L'affût du soir dans un bois de lauriers-roses. . 119
VI. Enfin! 123
VII. Catastrophes sur catastrophes. 127
VIII. Tarascon! Tarascon! 131

Chapatin, le tueur de lions 141

AUTOUR DE "TARTARIN DE TARASCON"

Les Notes 157
La Critique 172
L'Édition originale 177

CONTES
DU LUNDI

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

CONTES DU LUNDI

1873

ILLUSTRATIONS
DE
ANDRÉ VILLEBŒUF
ET DE
HERVÉ-BAILLE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110
1930

A MON CHER

ERNEST DAUDET

I

LA FANTAISIE ET L'HISTOIRE

LA DERNIÈRE CLASSE

— RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN —

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair.

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues,

les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

— « Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allions commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans

sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester-là !... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le

plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir

quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la

langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison (1)... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France*, *Alsace*, *France*, *Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au

(1) « S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. » F. Mistral.

bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous en. »

LA PARTIE DE BILLARD

Comme on se bat depuis deux jours et qu'ils ont passé la nuit sac au dos sous une pluie torrentielle, les soldats sont exténués. Pourtant voilà trois mortelles heures qu'on les laisse se morfondre, l'arme au pied, dans les flaques des grandes routes, dans la boue des champs détrempés.

Alourdis par la fatigue, les nuits passées, les uniformes pleins d'eau, ils se serrent les uns contre les autres pour se réchauffer, pour se soutenir. Il y en a qui dorment tout debout, appuyés au sac d'un voisin, et la lassitude, les privations se voient mieux sur ces visages détendus, abandonnés dans le sommeil. La pluie, la boue, pas de feu, pas de soupe, un ciel bas et noir, l'ennemi qu'on sent tout autour. C'est lugubre...

Qu'est-ce qu'on fait là ? Qu'est-ce qui se passe ?

Les canons, la gueule tournée vers le bois, ont l'air de guetter quelque chose. Les mitrailleuses embusquées regardent fixement l'horizon. Tout semble prêt pour une attaque. Pourquoi n'attaque-t-on pas ? Qu'est-ce qu'on attend ?...

On attend des ordres, et le quartier général n'en envoie pas.

Il n'est pas loin cependant le quartier général. C'est ce beau château Louis XIII dont les briques rouges, lavées par la pluie, luisent à mi-côte entre les massifs. Vraie demeure princière, bien digne de porter le fanion d'un maréchal de France. Derrière un grand fossé et une rampe de pierre qui les séparent de la route, les pelouses montent tout droit jusqu'au perron, unies et vertes, bordées de vases fleuris. De l'autre côté, du côté intime de la maison, les charmilles font des trouées lumineuses, la pièce d'eau où nagent des cygnes s'étale comme un miroir, et sous le toit en pagode d'une immense volière, lançant des cris aigus dans le feuillage, des paons, des faisans dorés battent des

ailes et font la roue. Quoique les maître soient partis, on ne sent pas là l'abandon, le grand lâchez-tout de la guerre. L'oriflamme du chef de l'armée a préservé jusqu'aux moindres fleurettes des pelouses, et c'est quelque chose de saisissant de trouver, si près du champ de bataille, ce calme opulent qui vient de l'ordre des choses, de l'alignement correct des massifs, de la profondeur silencieuse des avenues.

La pluie, qui tasse là-bas de si vilaine boue sur les chemins et creuse des ornières si profondes, n'est plus ici qu'une ondée élégante, aristocratique, avivant la rougeur des briques, le vert des pelouses, lustrant les feuilles des orangers, les plumes blanches des cygnes. Tout reluit, tout est paisible. Vraiment, sans le drapeau qui flotte à la crête du toit, sans les deux soldats en faction devant la grille, jamais on ne se croirait au quartier général. Les chevaux reposent dans les écuries. Çà et là on rencontre des brosseurs, des ordonnances en petite tenue flânant aux abords des cuisines, ou quelque jardinier en pantalon rouge promenant tranquillement son râteau dans le sable des grandes cours.

La salle à manger, dont les fenêtres donnent sur le perron, laisse voir une table à moitié desservie, des bouteilles débouchées, des verres ternis et vides, blafards sur la nappe froissée, toute une fin de repas, les convives partis. Dans la pièce à côté, on entend des éclats de voix, des rires, des billes qui roulent, des verres qui se choquent. Le maréchal est en train de faire sa partie, et voilà pourquoi l'armée attend des ordres. Quand le maréchal a commencé sa partie, le ciel peut bien crouler, rien au monde ne saurait l'empêcher de la finir.

Le billard!

C'est sa faiblesse à ce grand homme de guerre. Il est là, sérieux comme à la bataille, en grande tenue, la poitrine couverte de plaques, l'œil brillant, les pommettes enflammées, dans l'animation du repas, du jeu, des grogs. Ses aides de camp l'entourent, empressés, respectueux, se pâmant d'admiration à chacun de ses coups. Quand le maréchal fait un point, tous se précipitent vers la marque ; quand le maréchal a soif, tous veulent lui préparer son grog. C'est un froissement d'épaulettes et de panaches, un cliquetis de croix et d'aiguillettes, et de voir tous ces jolis sourires, ces fines révérences de courtisans, tant de broderies et d'uniformes neufs, dans cette haute salle à boiseries de chêne, ouverte sur des parcs, sur des cours d'honneur, cela rappelle les automnes de Compiègne et repose un peu des capotes souillées qui

se morfondent là-bas au long des routes et font des groupes si sombres sous la pluie.

Le partenaire du maréchal est un petit capitaine d'état-major, sanglé, frisé, ganté de clair, qui est de première force au billard et capable de rouler tous les maréchaux de la terre, mais il sait se tenir à une distance respectueuse de son chef, et s'applique à ne pas gagner, à ne pas perdre non plus trop facilement. C'est ce qu'on appelle un officier d'avenir...

Attention, jeune homme, tenons-nous bien. Le maréchal en a quinze, et vous dix. Il s'agit de mener la partie jusqu'au bout comme cela, et vous aurez plus fait pour votre avancement que si vous étiez dehors avec les autres, sous ces torrents d'eau qui noient l'horizon, à salir votre bel uniforme, à ternir l'or de vos aiguillettes, attendant des ordres qui ne viennent pas.

C'est une partie vraiment intéressante. Les billes courent, se frôlent, croisent leurs couleurs. Les bandes rendent bien, le tapis s'échauffe... Soudain la flamme d'un coup de canon passe dans le ciel. Un bruit sourd fait trembler les vitres. Tout le monde tressaille ; on se regarde avec inquiétude. Seul le maréchal n'a rien vu, rien entendu penché sur le billard, il est en train de combiner un magnifique effet de recul ; c'est son fort, à lui, les effets de recul!...

Mais voilà un nouvel éclair, puis un autre. Les coups de canon se succèdent, se précipitent. Les aides de camp courent aux fenêtres. Est-ce que les Prussiens attaqueraient ?

« Eh bien, qu'ils attaquent! dit le maréchal en mettant du blanc... A vous de jouer, capitaine. »

L'état-major frémit d'admiration. Turenne endormi sur un affût n'est rien auprès de ce maréchal, si calme devant son billard au moment de l'action... Pendant ce temps le vacarme redouble. Aux secousses du canon se mêlent les déchirements des mitrailleuses, les roulements des feux de peloton. Une buée rouge, noire sur les bords, monte au bout des pelouses. Tout le fond du parc est embrasé. Les paons, les faisans effarés clament dans la volière ; les chevaux arabes, sentant la poudre, se cabrent au fond des écuries. Le quartier général commence à s'émouvoir. Dépêches sur dépêches. Les estafettes arrivent à bride abattue. On demande le maréchal.

Le maréchal est inabordable. Quand je vous disais que rien ne pourrait l'empêcher d'achever sa partie.

« A vous de jouer, capitaine ».

Mais le capitaine a des distractions. Ce que c'est pourtant que d'être jeune! Le voilà qui perd la tête, oublie son jeu et fait coup sur

coup deux séries, qui lui donnent presque partie gagnée. Cette fois le maréchal devient furieux. La surprise, l'indignation éclatent sur son mâle visage. Juste à ce moment, un cheval lancé ventre à terre s'abat dans la cour. Un aide de camp couvert de boue force la consigne, franchit le perron d'un saut : « Maréchal! Maréchal!... » Il faut voir

comme il est reçu... Tout bouffant de colère et rouge comme un coq, le maréchal paraît à la fenêtre, sa queue de billard à la main :

« Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce que c'est ?... Il n'y a donc pas de factionnaire par ici ?

— Mais, maréchal...

— C'est bon... Tout à l'heure... Qu'on attende mes ordres, nom de... D...! »

Et la fenêtre se referme avec violence.

Qu'on attende ses ordres!

C'est bien ce qu'ils font, les pauvres gens. Le vent leur chasse la pluie et la mitraille en pleine figure. Des bataillons entiers sont écrasés, pendant que d'autres restent inutiles, l'arme au bras, sans pouvoir se rendre compte de leur inaction. Rien à faire. On attend des ordres... Par exemple, comme on n'a pas besoin d'ordres pour mourir, les hommes tombent par centaines derrière les buissons, dans les fossés, en face du grand château silencieux. Même tombés, la mitraille les déchire encore, et par leurs blessures ouvertes coule sans bruit le sang généreux de la France... Là-haut, dans la salle de billard, cela chauffe aussi terriblement : le maréchal a repris son avance ; mais le petit capitaine se défend comme un lion...

Dix-sept! dix-huit! dix-neuf!...

A peine a-t-on le temps de marquer les points. Le bruit de la bataille se rapproche. Le maréchal ne joue plus que pour un. Déjà des obus arrivent dans le parc. En voilà un qui éclate au-dessus de la pièce d'eau. Le miroir s'éraille ; un cygne nage, épeuré, dans un tourbillon de plumes sanglantes. C'est le dernier coup...

Maintenant, un grand silence. Rien que la pluie qui tombe sur les charmilles, un roulement confus au bas du coteau, et, par les chemins détrempés, quelque chose comme le piétinement d'un troupeau qui se hâte... L'armée est en pleine déroute. Le maréchal a gagné sa partie.

LA VISION DU JUGE DE COLMAR

Avant qu'il eût prêté serment à l'empereur Guillaume, il n'y avait pas d'homme plus heureux que le petit juge Dollinger, du tribunal de Colmar, lorsqu'il arrivait à l'audience avec sa toque sur l'oreille, son gros ventre, sa lèvre en fleur et ses trois mentons bien posés sur un ruban de mousseline.

« Ah ! le bon petit somme que je vais faire, « avait-il l'air de se dire en s'asseyant, et c'était plaisir de le voir allonger ses jambes grassouillettes, s'enfoncer sur son grand fauteuil, sur ce rond de cuir frais et moelleux auquel il devait d'avoir encore l'humeur égale et le teint clair, après trente ans de magistrature assise.

Infortuné Dollinger !

C'est ce rond de cuir qui l'a perdu. Il se trouvait si bien dessus, sa place était si bien faite sur ce coussinet de moleskine, qu'il a mieux aimé devenir Prussien que de bouger de là. L'empereur Guillaume lui a dit : « Restez assis, monsieur Dollinger ! » et Dollinger est resté assis ; et aujourd'hui le voilà conseiller à la cour de Colmar, rendant bravement la justice au nom de Sa Majesté berlinoise.

Autour de lui, rien n'est changé : c'est toujours le même tribunal fané et monotone, la même salle de catéchisme avec ses bancs luisants, ses murs nus, son bourdonnement d'avocats, le même demi-jour tombant des hautes fenêtres à rideaux de serge, le même grand christ poudreux qui penche la tête, les bras étendus. En passant à la Prusse, la cour de Colmar n'a pas dérogé : il y a toujours un buste d'empereur au fond du prétoire.... Mais c'est égal ! Dollinger se sent dépaysé. Il a beau se rouler dans son fauteuil, s'y enfoncer rageusement ; il n'y trouve plus les bons petits sommes d'autrefois, et quand par hasard il lui arrive encore de s'endormir à l'audience, c'est pour faire des rêves épouvantables...

Dollinger rêve qu'il est sur une haute montagne, quelque chose comme le Honeck ou le ballon d'Alsace... Qu'est ce qu'il fait là, tout seul, en robe de juge, assis sur son grand fauteuil à ces hauteurs immenses où l'on ne voit plus rien que des arbres rabougris et des tourbillons de petites mouches ?... Dollinger ne le sait pas. Il attend, tout frissonnant de la sueur froide et de l'angoisse du cauchemar. Un

grand soleil rouge se lève de l'autre côté du Rhin, derrière les sapins de la forêt Noire, et, à mesure que le soleil monte, en bas, dans les vallées, de Thann, de Munster, d'un bout à l'autre de l'Alsace, c'est un roulement confus, un bruit de pas, de voitures en marche, et cela grossit, et cela s'approche, et Dollinger a le cœur serré! Bientôt, par la longue route tournante qui grimpe aux flancs de la montagne, le juge de Colmar voit venir à lui un cortège lugubre et interminable, tout le peuple d'Alsace qui s'est donné rendez-vous à cette passe des Vosges pour émigrer solennellement.

En avant montent de longs chariots attelés de quatre bœufs, ces longs chariots à claire-voie que l'on rencontre tout débordants de

gerbes au temps des moissons, et qui maintenant s'en vont chargés de meubles, de hardes, d'instruments de travail. Ce sont les grands lits, les hautes armoires, les garnitures d'indienne, les huches, les rouets, les petites chaises des enfants, les fauteuils des ancêtres, vieilles reliques entassées, tirées de leurs coins, dispersant au vent de la route la sainte poussière des foyers. Des maisons entières partent dans ces chariots. Aussi n'avancent-ils qu'en gémissant, et les bœufs les tirent avec peine, comme si le sol s'attachait aux roues, comme si ces parcelles de terre sèche restées aux herses, aux charrues, aux pioches, aux râteaux, rendant la charge encore plus lourde, faisaient de ce départ un déracinement. Derrière se presse une foule silencieuse, de tout rang, de tout âge, depuis les grands vieux à tricorne qui s'appuient en tremblant sur des bâtons, jusqu'aux petits blondins frisés, vêtus d'une bretelle et d'un pantalon de futaine, depuis l'aïeule paralytique que de fiers garçons portent sur leurs épaules, jusqu'aux enfants de lait que les mères serrent contre leurs poitrines ; tous, les vaillants comme les infirmes, ceux qui seront les soldats de l'année prochaine et ceux qui ont fait la terrible campagne, des cuirassiers amputés qui se traînent sur des béquilles, des artilleurs hâves, exténués, ayant encore dans leurs uniformes en loques la moisissure des casemates de Spandau; tout cela défile fièrement sur la route, au bord de laquelle le juge de Colmar est assis, et, en passant devant lui, chaque visage se détourne avec une terrible expression de colère et de dégoût...

Oh! le malheureux Dollinger! il voulait se cacher, s'enfuir ; mais impossible. Son fauteuil est incrusté dans la montagne, son rond de cuir dans son fauteuil, et lui dans son rond de cuir. Alors il comprend qu'il est là comme au pilori, et qu'on a mis le pilori aussi haut pour que sa honte se vît de plus loin... Et le défilé continue, village par village, ceux de la frontière suisse menant d'immenses troupeaux, ceux de la Saar poussant leurs durs outils de fer dans des wagons à minerais. Puis les villes arrivent, tout le peuple des filatures, les tanneurs, les tisserands, les ourdisseurs, les bourgeois, les prêtres, les rabbins, les magistrats, des robes noires, des robes rouges... Voilà le tribunal de Colmar, son vieux président en tête. Et Dollinger, mourant de honte, essaye de cacher sa figure, mais ses mains sont paralysées; de fermer les yeux, mais ses paupières restent immobiles et droites. Il faut qu'il voie et qu'on le voie, et qu'il ne perde pas un des regards de mépris que ses collègues lui jettent en passant...

Ce juge au pilori, c'est quelque chose de terrible! Mais ce qui est plus terrible encore, c'est qu'il a tous les siens dans cette foule, et que pas un n'a l'air de le reconnaître. Sa femme, ses enfants passent devant lui en baissant la tête. On dirait qu'ils ont honte, eux aussi! Jusqu'à son petit Michel qu'il aime tant, et qui s'en va pour toujours sans seulement le regarder. Seul, son vieux président s'est arrêté une minute pour lui dire à voix basse :

« Venez avec nous, Dollinger. Ne restez pas là, mon ami... »

Mais Dollinger ne peut pas se lever. Il s'agite, il appelle, et le cortège défile pendant des heures ; et lorsqu'il s'éloigne au jour tombant, toutes ces belles vallées pleines de clochers et d'usines se font silencieuses. L'Alsace entière est partie. Il n'y a plus que le juge de Colmar qui reste là-haut, cloué sur son pilori, assis et inamovible...

...Soudain la scène change. Des ifs, des croix noires, des rangées de tombes, une foule en deuil. C'est le cimetière de Colmar, un jour de grand enterrement. Toutes les cloches de la ville sont en branle. Le conseiller Dollinger vient de mourir. Ce que l'honneur n'avait pas pu faire, la mort s'en est chargée. Elle a dévissé de son rond de cuir le magistrat inamovible, et couché tout de son long l'homme qui s'entêtait à rester assis...

Rêver qu'on est mort et se pleurer soi-même, il n'y a pas de sensation plus horrible. Le cœur navré, Dollinger assiste à ses propres funérailles ; et ce qui le désespère encore plus que sa mort, c'est que dans cette foule immense qui se presse autour de lui, il n'a pas un ami, pas un parent. Personne de Colmar, rien que des Prussiens! Ce sont des soldats prussiens qui ont fourni l'escorte, des magistrats prussiens qui mènent le deuil, et les discours qu'on prononce sur sa tombe sont des discours prussiens, et la terre qu'on lui jette dessus et qu'il trouve si froide est de la terre prussienne, hélas!

Tout à coup la foule s'écarte, respectueuse ; un magnifique cuirassier blanc s'approche, cachant sous son manteau quelque chose qui a l'air d'une grande couronne d'immortelles. Tout autour on dit :

« Voilà Bismarck... voilà Bismarck... » Et le juge de Colmar pense avec tristesse :

« C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, monsieur le comte, mais si j'avais là mon petit Michel... »

Un immense éclat de rire l'empêche d'achever, un rire fou, scandaleux, sauvage, inextinguible.

« Qu'est-ce qu'ils ont donc ? » se demande le juge épouvanté. Il se dresse, il regarde... C'est son rond, son rond de cuir que M. de Bismarck vient de déposer religieusement sur sa tombe avec cette inscription en entourage dans la moleskine :

AU JUGE DOLLINGER
HONNEUR DE LA MAGISTRATURE ASSISE
SOUVENIRS ET REGRETS

D'un bout à l'autre du cimetière, tout le monde rit, tout le monde se tord, et cette grosse gaieté prussienne résonne jusqu'au fond du caveau, où le mort pleure de honte, écrasé sous un ridicule éternel...

LE MAUVAIS ZOUAVE

Le grand forgeron Lory de Sainte-Marie-aux-Mines n'était pas content ce soir-là.

D'habitude, sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc devant sa porte pour savourer cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et avant de renvoyer les apprentis il buvait avec eux quelques longs coups de bière fraîche en regardant la sortie des fabriques. Mais, ce soir-là, le bonhomme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table ; et encore y vint-il comme à regret. La vieille Lory pensait en regardant son homme :

« Qu'est-ce qu'il lui arrive ?... Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvaise nouvelle qu'il ne veut pas me dire ?... L'aîné est peut-être malade... »

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire taire trois petits blondins couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère :

« Ah ! les gueux ! ah ! les canailles !...

— « A qui en as-tu, voyons, Lory ? »

Il éclata :

« J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras dessus bras dessous avec les Bavarois... C'est encore de ceux-là qui ont... comment disent-ils ça ?... opté pour la nationalité de Prusse... Et dire que tous les jours nous en voyons revenir de ces faux Alsaciens !... Qu'est-ce qu'on leur a donc fait boire ? »

La mère essaya de les défendre :

« Que veux-tu, mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute à ces enfants... C'est si loin cette Algérie d'Afrique où on les envoie !... Ils ont le mal du pays là-bas ; et la tentation est bien forte pour eux de revenir, de n'être plus soldats. »

Lory donna un grand coup de poing sur la table :

« Tais-toi, la mère !... vous autres, femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours avec les enfants et rien que pour eux, vous rapetissez tout à la taille de vos marmots... Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats, les derniers des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France, je lui passerais mon sabre à travers le corps. »

Et terrible, à demi levé, le forgeron montrait sa longue latte de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait là-bas en Afrique ; mais de voir cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soleil, dans ces blancheurs, ces effacements que font les couleurs vives à la grande lumière, cela le calma subitement, et il se mit à rire :

« Je suis bien bon de me monter la tête... Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu pendant la guerre !... »

Remis en belle humeur par cette idée, le bonhomme acheva de dîner gaiement et s'en alla sitôt après vider une couple de chopes à la *Ville de Srasbourg*.

Maintenant la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser devant la porte, du côté des jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même :

« Oui, je veux bien. Ce sont des lâches, des renégats... mais c'est égal ! Leurs mères sont bien heureuses de les ravoir. »

Elle se rappelle le temps où le sien, avant de partir pour l'armée, était là à cette même heure du jour, en train de soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les

cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves...

Soudain elle tressaille. La petite porte du fond, celle qui donne sur les champs, s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé ; pourtant celui qui vient d'entrer longe les murs comme un voleur, se glisse entre les ruches...

— Bonjour, maman!

Son Christian est debout devant elle, tout débraillé dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse. Le misérable est revenu au pays avec les autres, et, depuis une heure, il rôde autour de la maison, attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage. Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé! Puis il lui donne de si bonnes raisons, qu'il s'ennuyait du pays, de la forge, de vivre toujours loin d'eux, avec ça la discipline devenue plus dure, et les camarades qui l'appelaient « Prussien » à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à le regarder pour le croire. Toujours causant, ils sont entrés dans la salle basse. Les petits réveillés accourent pieds nus, en chemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger, mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, toujours soif, et il boit de grands coups d'eau par-dessus toutes les tournées de bière et de vin blanc qu'il s'est payé depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour. C'est le forgeron qui rentre.

— « Christian, voilà ton père. Vite, cache-toi que j'aie le temps de lui parler, de lui expliquer... » et elle le pousse derrière le grand poêle en faïence, puis se remet à coudre, les mains tremblantes. Par malheur, la chéchia du zouave est restée sur la table, et c'est la première chose que Lory voit en entrant. La pâleur de la mère, son embarras.. Il comprend tout.

— « Christian est ici!... dit-il d'une voix terrible, et décrochant son sabre avec un geste fou, il se précipite vers le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé, s'appuyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux :

« Lory, Lory, ne le tue pas... C'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge... »

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit de leur chambre, les enfants crient d'entendre ces voix pleines de colère

et de larmes, si chargées qu'ils ne les reconnaissent plus... Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme :

« Ah ! c'est toi qui l'as fait revenir... Alors, c'est bon, qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire. »

Le lendemain Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers les petites vitres encadrées de plomb, traversées de houblon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume... La mère est à son chevet ; elle ne l'a pas quitté de la nuit, tant la colère de son homme lui faisait peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant les armoires, et à présent voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement, habillé comme pour un voyage, avec de hautes guêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit : « Allons haut !... lève-toi. »

Le garçon un peu confus veut prendre ses effets de zouave.

— « Non pas ça... » dit le père sévèrement.

Et la mère toute craintive : « Mais, mon ami, il n'en a pas d'autres. »

— Donne-lui les miens... Moi je n'en ai plus besoin.

Pendant que l'enfant s'habille, Lory plie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grands braies rouges, et, le paquet fait, il se passe autour du cou l'étui de fer-blanc où tient la feuille de route...

« Maintenant descendons, » dit-il ensuite, et tous trois descendent à la forge sans se parler... Le soufflet ronfle ; tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert, auquel il pensait tant là-bas, le zouave se rappelle son enfance et comme il a joué là longtemps entre la chaleur de la route et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend un accès de tendresse, un grand désir d'avoir le pardon de son père ; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin, le forgeron se décide à parler :

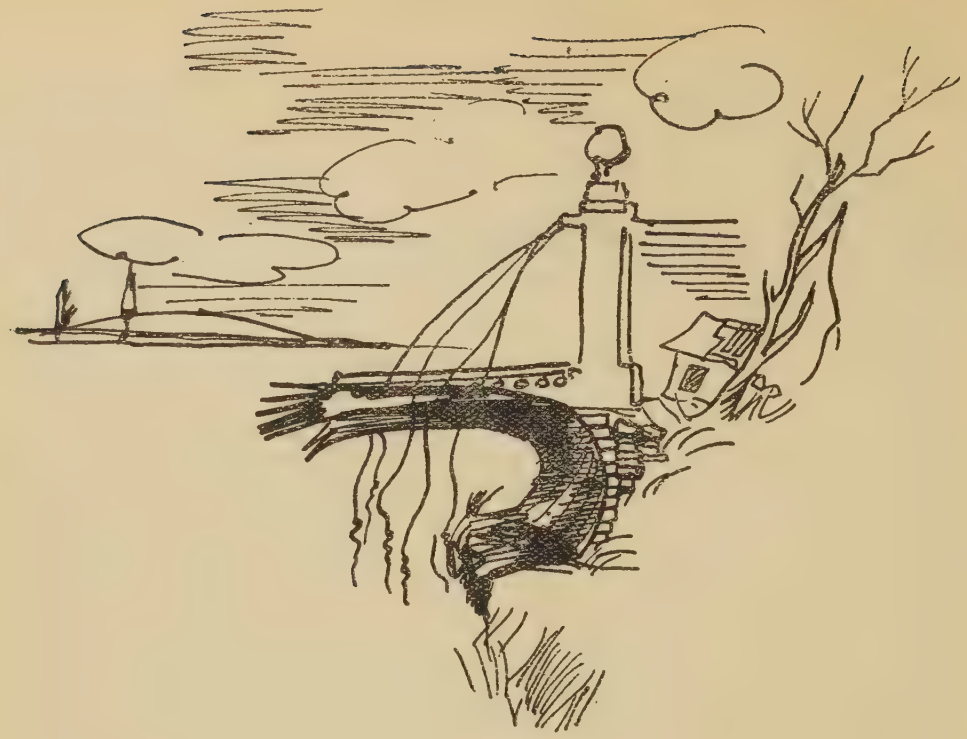
« Garçon, dit-il, voilà l'enclume, les outils... tout cela est à toi... Et tout cela aussi ! » ajoute-t-il en lui montrant le petit jardin qui s'ouvre là-bas au fond plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte... « Les ruches, la vigne, la maison, tout t'appartient... Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins que tu les

gardes... Te voilà maître ici... Moi, je pars... Tu dois cinq ans à la France, je vais les payer pour toi.»

— Lory, Lory, où vas-tu ? crie la pauvre vieille.

— Père!... supplie l'enfant... Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas, sans se retourner...

A Sidi-bel-Abbès, au dépôt du 3e zouaves, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire de cinquante-cinq ans.



LE BAC

Avant la guerre il y avait là un beau pont suspendu, deux hautes piles de pierre blanche et des cordages goudronnés qui filaient sur les horizons de la Seine avec cette apparence aérienne qui rend si beaux les ballons et les navires. Sous les grandes arches du milieu, la *chaîne* passait deux fois par jour dans des tourbillons de fumée, sans même avoir besoin d'abaisser ses tuyaux ; sur les côtés, on abritait les battoirs, les escabeaux des laveuses, et des petits bateaux de pêche retenus par des anneaux. Une allée de peupliers, tendue entre les prés comme un grand rideau vert agité à la fraîcheur de l'eau, conduisait au pont. C'était charmant...

Cette année, tout est changé. Les peupliers, toujours debout, mènent au vide. Il n'y a plus de pont. Les deux piles ont sauté,

éparpillant tout autour les pierres qui sont restées là. La petite maison blanche du péage, à moitié détruite par la secousse, a l'air d'une ruine toute neuve, barricade ou démolition. Les cordes, les fils de fer trempent tristement ; le tablier affaissé dans le sable forme, au milieu de l'eau, comme une grande épave surmontée d'un drapeau rouge pour avertir les mariniers, et tout ce que la Seine emporte d'herbes coupées, de planches moisies s'arrête là en un barrage tout plein de remous et de tourbillons. Il y a une déchirure dans le paysage, quelque chose d'ouvert et qui sent le désastre. Pour achever d'attrister l'horizon, l'allée qui menait au pont s'est éclaircie. Tous ces beaux peupliers si touffus, dévorés jusqu'au faîte par les larves, — les arbres ont leurs invasions eux aussi, — étendent leurs branches sans bourgeons, amincies, déchiquetées ; et dans la grande avenue, inutile et déserte, les gros papillons blancs volent lourdement...

En attendant que le pont soit reconstruit, on a installé près de là un bac, un de ces immenses radeaux où l'on embarque les voitures tout attelées, des chevaux de labour avec leur charrue et des vaches qui arrondissent leurs yeux tranquilles à la vue et au mouvement de l'eau. Les bêtes et les attelages tiennent le milieu ; sur le côté, des passagers, des paysans, des enfants qui vont à l'école du bourg, des Parisiens en villégiature. Des voiles, des rubans flottent auprès des longes de chevaux. On dirait un radeau de naufragés. Le bac s'avance lentement. La Seine, si longue à traverser, paraît bien plus large qu'autrefois, et derrière les ruines du pont écroulé, entre ces deux rives presque étrangères l'une à l'autre, l'horizon s'agrandit avec une sorte de solennité triste.

Ce matin-là, j'étais arrivé de très bonne heure pour traverser l'eau. Il n'y avait encore personne sur la plage. La petite maison du passeur, un vieux wagon immobilisé dans le sable humide, était fermée, toute ruisselante de brouillard ; dedans, on entendait des enfants qui toussaient.

« Ohé, Eugène !

— Voilà, voilà ! » fit le passeur, qui arrivait en se traînant. C'est un beau marinier, encore assez jeune, mais il a servi comme artilleur dans la dernière guerre, et il en est revenu perclus de rhumatismes avec un éclat d'obus à la jambe et la figure toute balafrée. Le brave homme sourit en me voyant : « Nous ne serons pas gênés, ce matin, monsieur. »

En effet, j'étais seul sur le bac; mais avant qu'il eût détaché son amarre, il nous arriva du monde. D'abord une grosse fermière aux yeux clairs, s'en allant au marché de Corbeil, avec deux grands paniers passés sous les bras, qui mettaient d'aplomb sa taille rustique, et la faisaient marcher ferme et droit; puis derrière elle, dans le chemin creux, d'autres voyageurs, qu'on apercevait vaguement à travers la brume, et dont nous entendions les voix. C'était une voix de femme, douce, pleine de larmes :

« Oh! monsieur Chachignot, je vous en prie, ne nous faites pas avoir de la peine... Vous voyez qu'il travaille maintenant... Donnez-lui du temps pour payer... c'est tout ce qu'il demande.

— J'en ai assez donné, du temps... j'en donne plus », répondait une voix de vieux paysan, édentée et cruelle ; « ça regarde l'huissier à cette heure. Il fera ce qu'il voudra... Ohé! Eugène! »

— « C'est ce gueux de Chachignot, me dit le passeur à voix basse... Voilà! Voilà! »

A ce moment, je vis arriver sur la plage un grand vieux, affublé d'une redingote de gros drap et d'un chapeau de soie, tout neuf, très haut de forme. Ce paysan hâlé, crevassé, dont les mains noueuses étaient déformées par la pioche, paraissait encore plus noir, plus brûlé, dans son vêtement de monsieur. Un front têtu, un grand nez crochu d'Indien apache, une bouche pincée, aux rides pleines de malice, lui donnaient une physionomie féroce qui allait bien avec ce nom de Chachignot.

« Allons, Eugène, vite en route, » fit-il en sautant dans le bac, et sa voix tremblait de colère. La fermière s'approcha de lui pendant que le passeur démarrait : « A qui en avez-vous donc, père Chachignot ?

— Tiens! c'est toi, la Blanche ?... M'en parle pas... Je suis furieux... c'est ces canailles de Mazilier! » Et il montrait du poing une petite ombre chétive, qui remontait le chemin creux en sanglotant.

— « Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, ces gens-là ?

— Ils m'ont fait qu'ils me doivent quatre termes et tout mon vin, et que je ne peux pas en avoir un sou!... Aussi je vas chez l'huissier de ce pas, pour faire flanquer tous ces gueux-là dans la rue.

— C'est pourtant un brave homme ce Mazilier. Il n'y a peut-être pas de sa faute s'il ne vous paye pas... Il y en a tant qui ont perdu pendant cette guerre. »

Le vieux paysan eut une explosion :

« C'est *eun*' bête!... Il pouvait faire sa fortune avec les Prussiens. C'est lui qui n'a pas voulu... Du jour qu'ils sont arrivés, il a fermé son cabaret et décroché son enseigne... Les autres cafetiers ont fait des affaires d'or pendant la guerre ; lui n'a pas seulement vendu pour un sou... Pis que cela. Il s'est fait mettre en prison avec ses insolences... C'est *eun*'bête, que je te dis... Est-ce que ça le regardait, lui, toutes ces histoires! Est-ce qu'il était militaire!... Il n'avait qu'à fournir du vin et de l'eau-de-vie à la pratique ; maintenant il pourrait me payer... Canaille, va! je t'apprendrai à faire le patriote! »

Et, rouge d'indignation, il se démenait dans sa grande redingote, avec les gestes balourds des gens de campagne habitués au bourgeron.

A mesure qu'il parlait, les yeux clairs de la fermière, tout à l'heure si pleins de compassion pour les Mazilier, devenaient secs, presque méprisants. C'était une paysanne, elle aussi, et ces gens-là n'estiment guère ceux qui refusent de gagner de l'argent. D'abord elle disait : « C'est bien malheureux pour la femme, » puis un moment après : « Ça! c'est vrai... Il ne faut pas tourner le dos à la chance... » Sa conclusion fut : « Vous avez raison, mon vieux père, quand on doit, il faut payer. » Chachignot, lui, répétait toujours entre ses dents serrées :

« C'est *eun*'bête... C'est *eun*'bête... »

Le passeur, qui les écoutait tout en manœuvrant sa perche le long du bac, crut devoir s'en mêler :

« Ne faites donc pas le méchant comme ça, père Chachignot... A quoi ça vous servira-t-il d'aller chez l'huissier?... Vous serez bien avancé quand vous aurez fait vendre ces pauvres gens. Attendez donc encore un peu, puisque vous en avez le moyen. »

Le vieux se retourna comme si on l'avait mordu :

« Je te conseille de parler, toi, propre à rien! Tu en es encore un de ces patriotes... Si ça ne fait pas pitié! Cinq enfants, pas le sou, et ça s'en va s'amuser à tirer des coups de canon sans y être forcé... Et je vous demande un peu, monsieur (je crois qu'il s'adressait à moi, le misérable!), à quoi tout ça nous a servi? Lui, par exemple, il y a gagné de s'être fait casser la figure, de perdre une bonne place qu'il avait... Et maintenant le voilà logé comme un bohémien, dans une baraque à tous les vents avec ses enfants qui prennent du mal, et sa femme qui s'éreinte à lessiver... C'est-il pas *eun*'bête, celui-là aussi? »

Le passeur eut un éclair de colère, et au milieu de sa figure blême je vis sa balafre se creuser profonde et blanche ; mais il eut la force

de se contenir et passa sa rage sur la perche, qu'il enfonça dans le sable jusqu'à la tordre. Un mot de trop pouvait lui faire perdre encore cette place ; car M. Chachignot a de l'autorité dans le pays :

Il est du conseil municipal.

LE PORTE-DRAPEAU

I

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient : « Couchez-vous !... » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus ! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, sombrait dans la fumée : alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés : « Au drapeau, mes enfants, au drapeau !... » Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba !... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée ; et

lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment — à peine une poignée d'hommes — battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela il était un peu bègue, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel lui dit : « Tu as le drapeau, mon brave ; eh bien, garde-le. » Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire : « Essayez-donc de venir me le prendre !... »

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures ; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

III

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz, le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus ; seul, Hornus, avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz ; et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit crouler ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant, avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On criait : « Enlevons-le !... Qu'on le fusille !... » Et les officiers laissaient dire... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. C'était honteux, en effet. On venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui les livrait à l'ennemi sans combat.

« Et les drapeaux ? » demanda Hornus en pâlissant... Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout...

« To... To... Tonnerre de Dieu!... bégaya le pauvre homme. Ils n'auront pas le mien...» et il se mit à courir du côté de la ville.

IV

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, gardes mobiles criaient, s'agitaient. Des députations passaient, frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remontant la rue du Faubourg.

« M'enlever mon drapeau!... Allons donc! Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on a le droit? Qu'il donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés, et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico! Mais ça, c'est à moi... C'est mon honneur. Je défends qu'on y touche.»

Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course et sa parole bègue; mais au fond il avait son idée, le vieux! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer sur le ventre des Prussiens avec tous ceux qui voudraient le suivre.

Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel, furieux lui aussi, ne voulait voir personne... mais Hornus ne l'entendait pas ainsi.

Il jurait, criait, bousculait le planton : « Mon drapeau... je veux mon drapeau...» A la fin une fenêtre s'ouvrit :

« C'est toi, Hornus?

— Oui, mon colonel, je...

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal..., tu n'as qu'à y aller, on te donnera un reçu...

— Un reçu?... Pourquoi faire?...

— C'est l'ordre du maréchal...

— Mais, colonel...

— « F... moi la paix!...» et la fenêtre se referma.

Le vieil Hornus chancelait comme un homme ivre.

« Un reçu..., un reçu...,» répétait-il machinalement... Enfin il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arsenal et qu'il fallait le ravoir à tout prix.

V

Les portes de l'Arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux ; et ces voitures sombres sous la pluie, ces hommes groupés derrière, la tête nue : on aurait dit un enterrement.

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Bazaine s'entassaient confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue. Un officier d'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-enseigne s'avançait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées ! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé...

« Hornus, c'est à toi... On t'appelle... va chercher ton reçu... »

Il s'agissait bien du reçu !

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le sien, le plus beau, le plus mutilé de tous... Et en le revoyant il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel : « Au drapeau, mes enfants !... » Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah !

ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant...

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains; puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit en criant : « Au dra... » mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il sentit la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre... Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

LA MORT DE CHAUVIN

C'est un dimanche d'août en wagon, dans tout le commencement de ce qu'on appelait alors l'incident hispano-prussien, que je le rencontrai pour la première fois. Je ne l'avais jamais vu, et pourtant je le reconnus tout de suite. Grand, sec, grisonnant, le visage enflammé le nez en bec de buse, des yeux ronds, toujours en colère, qui ne se faisaient aimables que pour le monsieur décoré du coin ; le front bas, étroit, obstiné, un de ces fronts où la même pensée, travaillant sans cesse à la même place, a fini par creuser une seule ride très profonde, quelque chose dans la tournure de bonasse et de ratapoil, par-dessus tout, la terrible façon dont il roulait les *rr* en parlant de la « Frrance » et du « drapeau frrançais... » Je me dis : « Voilà Chauvin ! »

C'était Chauvin en effet, et Chauvin dans son beau, déclamant, gesticulant, soufflетant la Prusse avec son journal, entrant à Berlin, la canne haute, ivre, sourd, aveugle, fou furieux. Pas d'atermoiement, pas de conciliation possible. La guerre ! il lui fallait la guerre à tout prix !

« Et si nous ne sommes pas prêts, Chauvin ?...

— Monsieur, les Français sont toujours prêts !... » répondait Chauvin en se redressant, et sous sa moustache hérissée, les *rr* se précipitaient à faire trembler les vitres... Irritant et sot personnage ! Comme je compris toutes les moqueries, toutes les chansons qui vieillissaient autour de son nom et lui ont fait une célébrité ridicule !

Après cette première rencontre, je m'étais bien juré de le fuir ; mais une fatalité singulière le mit presque constamment sur mon chemin. D'abord au Sénat, le jour où M. de Grammont vint annoncer solennellement à nos pères conscrits que la guerre était déclarée. Au milieu de toutes ces acclamations chevrotantes, un formidable cri de « Vive la France ! » partit des tribunes, et j'aperçus là-haut, dans les frises, les grands bras de Chauvin qui s'agitaient. Quelque temps après, je le

retrouvai à l'Opéra, debout dans la loge de Girardin, demandant le *Rhin allemand*, et criant aux chanteurs qui ne le savaient pas encore : « Il faudra donc plus de temps pour l'apprendre que pour le prendre !... »

Bientôt ce fut comme une obsession. Partout à l'angle des rues, des boulevards, toujours perché sur un banc, sur une table, cet absurde Chauvin m'apparaissait au milieu des tambours, des drapeaux flottants, des *Marseillaises*, distribuant des cigares aux soldats qui partaient, acclamant les ambulances, dominant la foule de toute sa tête enflammée, et si bruyant, si ronflant, si envahissant, qu'on aurait dit qu'il y avait six cent mille Chauvins dans Paris. Vraiment c'était à s'enfermer chez soi, à clore portes et fenêtres pour échapper à cette vision insupportable...

Mais le moyen de tenir après Wissembourg, Forbach et toute la série de désastres qui nous faisaient de ce triste mois d'août comme un long cauchemar à peine interrompu, cauchemar d'été fiévreux et lourd ! Comment ne pas se mêler à cette inquiétude vivante qui courait aux nouvelles et aux affiches, promenant toute la nuit sous les becs de gaz des visages effarés, bouleversés ? Ces soirs-là encore, je rencontrai Chauvin. Il allait sur les boulevards, de groupe en groupe, pérorait au milieu de la foule silencieuse, plein d'espoir, de bonnes nouvelles, sûr du succès, malgré tout, vous répétant vingt fois de suite que « les cuirassiers blancs de Bismarck avaient été écrasés jusqu'au dernier... »

Chose singulière ! Déjà Chauvin ne me semblait plus si ridicule. Je ne croyais pas un mot de ce qu'il disait, mais c'est égal, cela me faisait plaisir de l'entendre. Avec tout son aveuglement, sa folie d'orgueil, son ignorance, on sentait dans ce diable d'homme une force vive et tenace, comme une flamme intérieure qui vous réchauffait le cœur.

Nous en eûmes bien besoin de cette flamme pendant les longs mois du siège, et ce terrible hiver de pain de chien, de viande de cheval. Tous les Parisiens sont là pour le dire ; sans Chauvin, Paris n'aurait pas tenu huit jours. Dès le commencement, Trochu disait : « Ils entreront quand ils voudront. »

« Ils n'entreront pas, » disait Chauvin. Chauvin avait la foi, Trochu ne l'avait pas. Chauvin croyait à tout, lui, il croyait aux plans notariés, à Bazaine, aux sorties ; toutes les nuits il entendait le canon de Chanzy du côté d'Étampes, les tirailleurs de Faidherbe derrière Enghien, et ce qu'il y a de plus fort, c'est que nous les

entendions, nous aussi, tellement l'âme de ce jocrisse héroïque avait fini par se répandre en nous.

Brave Chauvin!

C'est toujours lui qui, le premier, apercevait dans le ciel jaune et bas, rempli de neige, la petite aile blanche des pigeons. Quand Gambetta nous envoyait une de ses éloquentes tarasconnades, c'est Chauvin qui, de sa voix retentissante, la déclamait à la porte des mairies. Par les dures nuits de décembre, quand les longues queues grelottantes se morfondaient devant les boucheries, Chauvin prenait bravement la file; et grâce à lui tous ces affamés trouvaient encore la force de rire, de chanter, de danser des rondes dans la neige...

Le, lon, la, laissez-les passer, les Prussiens dans la Lorraine, entonnait Chauvin, et les galoches claquaient en mesure, et sous les capelines de laine les pauvres figures pâlies avaient pour une minute des couleurs de santé. Hélas! tout cela ne servit de rien. Un soir, en passant devant la rue Drouot, je vis une foule anxieuse se presser en silence autour de la mairie, et j'entendis dans ce grand Paris sans voitures, sans lumières, la voix de Chauvin qui se gonflait solennellement : « Nous occupons les hauteurs de Montretout. » Huit jours après, c'était la fin.

A partir de ce moment, Chauvin ne m'apparut plus qu'à de longs intervalles. Deux ou trois fois je l'aperçus sur le boulevard, gesticulant, parlant de la revanche, — encore un *r* à faire vibrer; mais personne ne l'écoutait plus. Paris gandin languissait de retourner à ses plaisirs, Paris ouvrier à ses colères, et le pauvre Chauvin avait beau faire ses grands bras, les groupes, au lieu de se serrer, se dispersaient à son approche.

« Gêneur, » disaient les uns.

« Mouchard! » disaient les autres... Puis les jours d'émeute arrivèrent, le drapeau rouge, la Commune, Paris au pouvoir des nègres. Chauvin, devenu suspect, ne put plus sortir de chez lui. Pourtant, le fameux jour du déboulonnage, il devait être là, dans un coin de la place Vendôme. On le devinait au milieu de la foule. Les voyous l'insultaient sans le voir.

« Ohé, Chauvin!... » criaient-ils ; et lorsque la colonne tomba, des officiers prussiens, qui buvaient du champagne à une fenêtre de l'état-major, levèrent leurs verres en ricanant : « Ah! ah! ah! Mossié Chaufin. »

Jusqu'au 23 mai, Chauvin ne donna plus signe de vie. Blotti au

fond d'une cave, le malheureux se désespérait d'entendre les obus français siffler sur les toits de Paris. Un jour enfin, entre deux canonnades, il se hasarda à mettre le pied dehors. La rue était déserte et comme agrandie. D'un côté, la barricade se dressait menaçante avec ses canons et son drapeau rouge, à l'autre bout deux petits chasseurs de Vincennes s'avançaient en rasant le mur, courbés, le fusil en avant : les troupes de Versailles venaient d'entrer dans Paris...

Le cœur de Chauvin bondit : « Vive la France ! » cria-t-il en s'élançant au-devant des soldats. Sa voix mourut dans une double fusillade. Par un sinistre malentendu, l'infortuné s'était trouvé pris entre ces deux haines qui le tuèrent en se visant. On le vit rouler au milieu de la chaussée dépavée, et il resta là, pendant deux jours, les bras étendus, la face inerte.

Ainsi mourut Chauvin, victime de nos guerres civiles. C'était le dernier Français.

ALSACE ! ALSACE !

J'ai fait, il y a quelques années, un voyage en Alsace qui est un de mes meilleurs souvenirs. Non pas cet insipide voyage en chemin de fer dont on ne garde rien que des visions de pays découpé par des rails et des fils télégraphiques, mais un voyage à pied, le sac sur le dos avec un bâton bien solide et un compagnon pas trop causeur... La belle façon de voyager, et comme tout ce qu'on a vu ainsi vous reste bien !

Maintenant surtout que l'Alsace est murée, il me revient de ce pays perdu toutes mes impressions d'autrefois avec cette saveur d'imprévu des longues courses dans une campagne admirable, où les bois se lèvent comme de grands rideaux verts sur des villages paisibles, inondés de soleil, où l'on voit à un tournant de montagne les clochers, les

usines traversées de ruisseaux, les scieries, les moulins, la note éclatante d'un costume inconnu sortir tout à coup des fraîcheurs vertes de la plaine...

Tous les matins, au petit jour, nous étions sur pied.

« Mossié!... Mossié!... c'est quatre heures!» nous criait le garçon d'auberge. Vite, on sautait du lit, et, le sac bouclé, on descendait à tâtons le petit escalier de bois résonnant et fragile. En bas, avant de partir, nous prenions un verre de kirsch dans ces grandes cuisines d'hôtellerie où le feu s'allume de bonne heure, avec ces frissonnements de sarments qui font rêver de brouillards et de vitres humides. Puis en route!

C'était dur au premier moment. A cette heure-là, toutes les fatigues de la veille vous reviennent. Il y a encore du sommeil dans les yeux et dans l'air. Peu à peu cependant la rosée froide se dissipe, la brume s'évapore au soleil... On va, on marche... Quand la chaleur devenait trop lourde, nous nous arrêtions pour déjeuner près d'une source, d'un ruisseau, et l'on s'endormait dans les herbes au bruit de l'eau courante pour être éveillé par l'élan d'un gros bourdon qui vous frôlait en vibrant comme une balle... La chaleur tombée, on se remettait en route. Bientôt le soleil baissait, et à mesure le chemin semblait se raccourcir. On cherchait un but, un asile, et l'on se couchait harassé soit dans un lit d'auberge, soit dans une grange ouverte, ou bien au pied d'une meule, à la belle étoile, parmi des murmures d'oiseaux, des fourmillements d'insectes sous les feuilles, des bonds légers, des vols silencieux tous ces bruits de la nuit qui dans la grande fatigue semblent des commencements de rêve...

Comment s'appelaient-ils tous ces jolis villages alsaciens que nous rencontrions espacés au bord des routes ? Je ne me rappelle plus aucun nom maintenant, mais ils se ressemblent tous si bien, surtout dans le Haut-Rhin, qu'après en avoir tant traversé à différentes heures, il me semble que je n'en ai vu qu'un; la grande rue, les petits vitraux encadrés de plomb, enguirlandés de houblon et de roses, les portes à claire-voie où les vieux s'appuyaient en fumant leurs grosses pipes, où les femmes se penchaient pour appeler les enfants sur la route... Le matin, quand nous passions, tout cela dormait. A peine entendions-nous remuer la paille des étables ou le souffle haletant des chiens sous les portes. Deux lieues plus loin, le village s'éveillait. Il y avait un bruit de volets ouverts, de seaux heurtés ; de ruisseaux emplis ; lourdement les

vaches allaient à l'abreuvoir en chassant les mouches avec leurs longues queues. Plus loin encore, c'était toujours le même village, mais avec le grand silence des après-midi d'été, rien qu'un bourdonnement d'abeilles qui montaient en suivant les branches grimpantes jusqu'au faîte des chalets, et la mélopée traînante de l'école. Parfois, tout au bout du pays, un petit coin non plus de village, mais de province, une maison blanche à deux étages avec une plaque d'assurance toute neuve et reluisante, des panonceaux de notaire ou une sonnette de médecin. En passant on entendait une valse au piano, un air un peu vieilli tombant des persiennes vertes sur la route ensoleillée. Plus tard, au crépuscule, les bestiaux rentraient, on revenait des filatures. Beaucoup de bruit, de mouvement. Tout le monde sur les portes, des bandes de petits blondins dans la rue, et les vitres allumées par un grand rayon du couchant, venu on ne sait d'où...

Ce que je me rappelle encore avec bonheur, c'est le village alsacien, le dimanche matin, à l'heure des offices ; les rues désertes, les maisons vides avec quelques vieux qui se chauffent au soleil devant leur porte ; l'église pleine, les vitraux colorés par ces jolis tons mourants et roses qu'ont les cierges au grand jour, le plain-chant entendu par bouffées au passage, et un enfant de chœur en soutane écarlate traversant lestement la place, tête nue, l'encensoir à la main, pour aller chercher du feu chez le boulanger...

Quelquefois aussi nous restions des journées entières sans entrer dans un village. Nous cherchions les taillis, les chemins couverts, ces petits bois grêles qui bordent le Rhin et où sa belle eau verte vient se perdre dans des coins de marécage tout bourdonnants d'insectes. De loin en loin, à travers le mince réseau des branches, le grand fleuve nous apparaissait chargé de radeaux, de barques toutes pleines d'herbages coupés dans les îles, et qui semblaient elles-mêmes de petites îles éparpillées, emportées par le courant. Puis c'était le canal du Rhône au Rhin avec sa longue bordure de peupliers joignant leurs pointes vertes dans cette eau familière et comme privée, emprisonnée d'étroites rives. Ça et là sur la berge une cabane d'éclusier, des enfants courant pieds nus sur les barres de l'écluse, et, dans les jaillissements d'écume, de grands trains de bois qui s'avançaient lentement en tenant toute la largeur du canal.

Après, quand nous avions assez de zigzags et de flâneries, nous reprenions la grande route droite et blanche, plantée de noyers aux

ombres fraîches et qui monte vers Bâle, la chaîne des Vosges à sa droite, le Schwartzwald de l'autre côté.

Oh! par les lourds soleils de juillet, les bonnes haltes que j'ai faites au bord de ce chemin de Bâle, couché de tout mon long dans l'herbe sèche des fossés, avec les perdrix qui s'appelaient d'un champ à l'autre et la grande route qui faisait son train mélancolique au-dessus de nos têtes. C'était un juron de roulier, un grelot, un bruit d'essieu, le pic d'un casseur de pierres, le galop pressé d'un gendarme effarant un grand troupeau d'oies en marches, des colporteurs harassés sous leur balle, et le facteur en blouse bleue passementée de rouge quittant tout à coup le grand chemin pour s'enfiler dans une petite traverse bordée de haies sauvages, où l'on sentait un hameau, une ferme, une vie isolée tout au bout...

Et ces jolis imprévus du voyage à pied, les raccourcis qui allongent, les sentiers trompeurs que font les roues des charrettes, les piétinements des chevaux, et qui vous conduisent au beau milieu d'un champ, les portes sourdes qui ne veulent pas s'ouvrir, les auberges pleines, et l'averse, cette bonne averse des jours d'été, si vite évaporée dans l'air chaud, qui fait fumer les plaines, la laine des troupeaux et jusqu'à la houppelande du berger.

Je me souviens d'un orage terrible qui nous surprit ainsi à travers bois en descendant du Ballon d'Alsace. Quand nous quittâmes l'auberge d'en haut, les nuages étaient au-dessous de nous. Quelques sapins les dépassaient du faîte ; mais à mesure que nous descendions, nous entrions positivement dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Bientôt nous fûmes pris, enlacés dans un réseau d'éclairs. Tout près de nous un sapin roula foudroyé, et tandis que nous dégringolions un petit chemin de *schlitage*, nous vîmes à travers un voile d'eau ruisselante un groupe de petites filles abritées dans un creux de roches. Épeurées, serrées les unes contre les autres, elles tenaient à pleines mains leurs tabliers d'indienne et de petits paniers d'osier remplis de *myrtilles* noires, fraîches cueillies. Les fruits luisaient avec des points de lumière, et les petits yeux noirs qui nous regardaient du fond du rocher ressemblaient aussi à des myrtilles mouillées. Ce grand sapin étendu sur la pente, ces coups de tonnerre, ces petits coureurs de forêts déguenillés et charmants, on aurait dit un conte du chanoine Schmidt...

Mais aussi quelle bonne flambée en arrivant à Rouge-Goutte! Quel

beau feu de foyer pour sécher nos hardes, pendant que l'omelette sautait dans la flamme, l'inimitable omelette d'Alsace, craquante et dorée comme un gâteau.

C'est le lendemain de cet orage que je vis une chose saisissante :

Sur le chemin de Dannemarie, à un tournant de haie, un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et la grêle, croisait par terre dans tous les sens ses tiges brisées. Les épis lourds et mûrs s'égrenaient dans la boue, et des volées de petits oiseaux s'abattaient sur cette moisson perdue, sautant dans ces ravins de paille humide et faisant voler le blé tout autour. En plein soleil, sous le ciel pur, c'était sinistre, ce pillage... Debout devant son champ ruiné, un grand paysan long, voûté, vêtu à la mode de la vieille Alsace, regardait cela silencieusement. Il y avait une vraie douleur sur sa figure, mais en même temps quelque chose de résigné et de calme, je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que sous les épis couchés sa terre lui restait toujours, vivante, fertile, fidèle, et que, tant que la terre est là, il ne faut pas désespérer.

LE CARAVANSÉRAIL

Je ne peux pas me rappeler sans sourire le désenchantement que j'ai eu en mettant le pied pour la première fois dans un caravansérail d'Algérie. Ce joli mot de caravansérail, que traverse comme un éblouissement tout l'Orient féerique des *Mille et une Nuits*, avait dressé dans mon imagination des enfilades de galeries découpées en ogives, des cours mauresques plantées de palmiers, où la fraîcheur d'un mince filet d'eau s'égrenait en gouttes mélancoliques sur des carreaux de faïence émaillée; tout autour, des voyageurs en babouches, étendus sur des nattes, fumaient leurs pipes à l'ombre des terrasses, et de cette halte montait sous le grand soleil des caravanes une odeur lourde de musc, de cuir brûlé, d'essence de rose et de tabac doré...

Les mots sont toujours plus poétiques que les choses. Au lieu du caravansérail que je m'imaginais, je trouvai une ancienne auberge de l'Ile-de-France, l'auberge du grand chemin, station de rouliers, relais de poste, avec sa branche de houx, son banc de pierre à côté du portail, et tout un monde de cours, de hangars, de granges, d'écuries.

Il y avait loin de là à mon rêve des *Mille et une Nuits;* pourtant cette première désillusion passée, je sentis bien vite le charme et le pittoresque de cette hôtellerie franque perdue, à cent lieues d'Alger, au milieu d'une immense plaine qu'horizonnait un fond de petites collines pressées et bleues comme des vagues. D'un côté, l'Orient pastoral, des champs de maïs, une rivière bordée de lauriers-roses, la coupole blanche de quelque vieux tombeau; de l'autre, la grand'route, apportant dans ce paysage de l'ancien Testament le bruit, l'animation de la vie européenne. C'est ce mélange d'Orient et d'Occident, ce bouquet d'Algérie moderne, qui donnait au caravansérail de madame Schontz une physionomie si amusante, si originale.

Je vois encore la diligence de Tlemcen entrant dans cette grande

cour, au milieu des chameaux accroupis, tout chargés de burnous et d'œufs d'autruche. Sous les hangars, des nègres font leur kousskouss, des colons déballent une charrue modèle, des Maltais jouent aux cartes sur une mesure à blé. Les voyageurs descendent, on change de

chevaux; la cour est encombrée. C'est un spahi à manteau rouge qui fait la fantasia pour les filles de l'auberge, deux gendarmes arrêtés devant la cuisine, buvant un coup sans quitter l'étrier ; dans un coin des juifs algériens en bas bleus, en casquette, qui dorment sur des ballots de laine, en attendant l'ouverture du marché ; car deux fois par semaine un grand marché arabe se tenait sous les murs du caravansérail.

Ces jours-là, en ouvrant ma fenêtre le matin, j'avais en face de moi un fouillis de petites tentes, une foule bruyante et colorée où les chéchias rouges des Kabyles éclataient comme des coquelicots dans un champ, et c'était jusqu'au soir des cris, des disputes, un fourmillement de silhouettes au soleil. Au jour tombant, les tentes se pliaient ; hommes, chevaux, tout disparaissait, s'en allait avec la lumière, comme un de ces petits mondes tourbillonnants que le soleil emporte dans ses rayons. Le plateau restait nu, la plaine redevenait silencieuse, et le crépuscule d'Orient passait dans l'air avec ses teintes irisées et fugitives comme des bulles de savon... Pendant dix minutes, tout l'espace était rose. Il y avait, je me rappelle, à la porte du caravansérail, un vieux puits si bien enveloppé dans ces lueurs du couchant, que sa margelle usée semblait de marbre rose ; le seau ramenait de la flamme, la corde ruisselait de gouttes de feu...

Peu à peu cette belle couleur de rubis s'éteignait, passait à la mélancolie du lilas. Puis le lilas lui-même s'étalait en s'assombrissant. Un bruissement confus courait jusqu'au bout de l'immense plaine ; et tout à coup dans le noir, dans le silence, éclatait la musique sauvage des nuits d'Afrique, clameurs éperdues des cigognes, aboiements des chacals et des hyènes, et de loin en loin un mugissement sourd, presque solennel, qui faisait frissonner les chevaux dans les écuries, les chameaux sous les hangars des cours...

Oh! comme cela semblait bon, en sortant tout transi de ces flots d'ombre, de descendre dans la salle à manger du caravansérail, et d'y trouver le rire, la chaleur, les lumières, ce beau luxe de linge frais et de cristaux clairs qui est si français! Il y avait là, pour vous faire les honneurs de la table, madame Schontz, une ancienne beauté de Mulhouse, et la jolie mademoiselle Schontz que sa joue en fleur un peu hâlée et sa coiffe alsacienne aux ailes de tulle noir faisaient ressembler à une rose sauvage de Guebviller ou de Rouge-Goutte sur laquelle se serait posé un papillon... Étaient-ce les yeux de la fille, où le petit vin d'Alsace que la mère vous versait au dessert, mousseux et doré comme du champagne? Toujours est-il que les dîners du caravansérail avaient un grand renom dans les camps du sud... Les tuniques bleu de ciel s'y pressaient à côté des vestons de hussards galonnés de soutaches et de brandebourgs; et bien avant dans la nuit, la lumière s'attardait aux vitres de la grande auberge.

Le repas fini, la table enlevée, on ouvrait un vieux piano qui dormait

là depuis vingt ans et l'on se mettait à chanter des airs de France ; ou bien, sur une Lauterbach quelconque un jeune Werther à sabretache faisait faire un tour de valse à mademoiselle Schontz. Au milieu de cette gaieté militaire un peu bruyante, dans ce cliquetis d'aiguillettes, de grands sabres et de petits verres, ce rythme langoureux qui passait, ces deux cœurs qui battaient en mesure, enfermés dans le tournoiement de la valse, ces serments d'amour éternel qui mouraient sur un dernier accord, vous ne pouvez rien vous figurer de plus charmant.

Quelquefois, dans la soirée, la grosse porte du caravansérail s'ouvrait à deux battants, des chevaux piaffaient dans la cour. C'était un aga du voisinage qui, s'ennuyant avec ses femmes, venait frôler la vie occidentale, écouter le piano des roumis et boire du vin de France. *Une seule goutte de vin est maudite*, dit Mahomet dans son Coran ; mais il y a des accommodements avec la Loi. A chaque verre qu'on lui versait, l'aga prenait, avant de boire, une goutte au bout de son doigt, la secouait gravement, et, cette goutte maudite une fois chassée, il buvait le reste sans remords. Alors, tout étourdi de musique et de lumières, l'Arabe se couchait par terre dans ses burnous, riait silencieusement en montrant ses dents blanches et suivait les ronds de la valse avec des yeux enflammés.

... Hélas! maintenant où sont-ils les valseurs de mademoiselle Schontz ? où sont les tuniques bleu de ciel, les jolis hussards à taille de guêpe ? Dans les houblonnières de Wissembourg, dans les sainfoins de Gravelotte... Personne ne viendra plus boire le petit vin d'Alsace au caravansérail de madame Schontz. Les deux femmes sont mortes le fusil au poing, en défendant contre les Arabes leur caravansérail incendié. De l'ancienne hôtellerie si vivante, les murs seuls — ces grands ossements des bâtisses — restent debout, tout calcinés. Les chacals rôdent dans les cours. Çà et là un bout d'écurie, un hangar épargné par la flamme se dresse comme une apparition de vie; et le vent, ce vent de désastre qui souffle depuis deux ans sur notre pauvre France des bords du Rhin jusqu'à Laghouat, de la Saar au Sahara, passe chargé de plaintes dans ces ruines et fait battre les portes tristement.

UN DÉCORÉ DU 15 AOUT

Un soir, en Algérie, à la fin d'une journée de chasse, un violent orage me surprit dans la plaine du Chéliff, à quelques lieues d'Orléansville. Pas l'ombre d'un village ni d'un caravansérail en vue. Rien que des palmiers nains, des fourrés de lentisques et de grandes terres labourées jusqu'au bout de l'horizon. En outre, le Chéliff, grossi par l'averse, commençait à ronfler d'une façon alarmante, et je courais risque de passer ma nuit en plein marécage. Heureusement l'interprète civil du bureau de Milianah, qui m'accompagnait, se souvint qu'il y avait tout près de nous, cachée dans un pli de terrain, une tribu dont il connaissait l'aga, et nous nous décidâmes à aller lui demander l'hospitalité pour une nuit.

Ces villages arabes de la plaine sont tellement enfouis dans les

cactus et les figuiers de Barbarie, leurs gourbis de terre sèche sont bâtis si ras du sol, que nous étions au milieu du douar avant de l'avoir aperçu. Était-ce l'heure, la pluie, ce grand silence ?... Mais le pays me parut bien triste et comme sous le poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie. Dans les champs, tout autour, la récolte s'en allait à l'abandon. Les blés, les orges, rentrés partout ailleurs, étaient là couchés, en train de pourrir sur place. Des herses, des charrues rouillées traînaient, oubliées sous la pluie. Toute la tribu avait ce même air de tristesse délabrée et d'indifférence. C'est à peine si les chiens aboyaient à notre approche. De temps en temps, au fond d'un gourbi, on entendait des cris d'enfant, et l'on voyait passer dans le fourré la tête rase d'un gamin, ou le haïck troué de quelque vieux. Çà et là, de petits ânes, grelottant sous les buissons. Mais pas un cheval, pas un homme... comme si on était encore au temps des grandes guerres, et tous les cavaliers partis depuis des mois.

La maison de l'aga, espèce de longue ferme aux murs blancs, sans fenêtres, ne paraissait pas plus vivante que les autres. Nous trouvâmes les écuries ouvertes, les box et les mangeoires vides, sans un palefrenier pour recevoir nos chevaux.

« Allons voir au café maure, » me dit mon compagnon.

Ce qu'on appelle le café maure est comme le salon de réception des châtelains arabes; une maison dans la maison, réservée aux hôtes de passage, et où ces bons musulmans si polis, si affables, trouvent moyen d'exercer leurs vertus hospitalières tout en gardant l'intimité familiale que commande la loi. Le café maure de l'aga Si-Sliman était ouvert et silencieux comme ses écuries. Les hautes murailles peintes à la chaux, les trophées d'armes, les plumes d'autruche, le large divan bas courant autour de la salle, tout cela ruisselait sous les paquets de pluie que la rafale chassait par la porte... Pourtant il y avait du monde dans le café. D'abord le cafetier, vieux Kabyle en guenilles, accroupi la tête entre ses genoux, près d'un brasero renversé. Puis le fils de l'aga, un bel enfant fiévreux et pâle, qui reposait sur le divan, roulé dans un burnous noir, avec deux grands lévriers à ses pieds.

Quand nous entrâmes, rien ne bougea ; tout au plus si un des lévriers remua la tête, et si l'enfant daigna tourner vers nous son bel œil noir, enfiévré et languissant.

« Et Si-Sliman ? » demanda l'interprète.

Le cafetier fit par-dessus sa tête un geste vague qui montrait

l'horizon, loin, bien loin... Nous comprîmes que Si-Sliman était parti pour quelque grand voyage ; mais, comme la pluie ne nous permettait pas de nous remettre en route, l'interprète, s'adressant au fils de l'aga, lui dit en arabe que nous étions des amis de son père, et que nous lui demandions un asile jusqu'au lendemain. Aussitôt l'enfant se leva, malgré le mal qui le brûlait, donna des ordres au cafetier, puis, nous montrant les divans d'un air courtois, comme pour nous dire : « Vous êtes mes hôtes, » il salua à la manière arabe, la tête inclinée, un baiser du bout des doigts, et, se drapant fièrement dans ses burnous, sortit avec la gravité d'un aga et d'un maître de maison.

Derrière lui, le cafetier ralluma son brasero, posa dessus deux bouilloires microscopiques, et, tandis qu'il nous préparait le café, nous pûmes lui arracher quelques détails sur le voyage de son maître et l'étrange abandon où se trouvait la tribu. Le Kabyle parlait vite, avec des gestes de vieille femme, dans un beau langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de grands silences pendant lesquels on entendait la pluie tombant sur la mosaïque des cours intérieures, les bouilloires qui chantaient, et les aboiements des chacals répandus par milliers dans la plaine.

Voici ce qui était arrivé au malheureux Si-Sliman. Quatre mois auparavant, le jour du 15 août, il avait reçu cette fameuse décoration de la Légion d'honneur qu'on lui faisait attendre depuis si longtemps. C'était le seul aga de la province qui ne l'eût pas encore. Tous les autres étaient chevaliers, officiers; deux ou trois même portaient autour de leur haïck le grand cordon de commandeur et se mouchaient dedans en toute innocence, comme je l'ai vu faire bien des fois au Bach'Aga Boualem. Ce qui jusqu'alors avait empêché Si-Sliman d'être décoré, c'est une querelle qu'il avait eue avec son chef de bureau arabe à la suite d'une partie de bouillotte, et la camaraderie militaire est tellement puissante en Algérie, que, depuis dix ans, le nom de l'aga figurait sur des listes de proposition, sans jamais parvenir à passer. Aussi vous pouvez vous imaginer la joie du brave Si-Sliman, lorsqu'au matin du 15 août, un spahi d'Orléansville était venu lui apporter le petit écrin doré avec le brevet de légionnaire, et que Baïa, la plus aimée de ses quatre femmes, lui avait attaché la croix de France sur son burnous en poils de chameau. Ce fut pour la tribu l'occasion de diffas et de fantasias interminables. Toute la nuit, les tambourins, les flûtes de

roseau retentirent. Il y eut des danses, des feux de joie, je ne sais combien de moutons de tués; et pour que rien ne manquât à la fête, un fameux improvisateur du Djendel composa, en l'honneur de Si-Sliman, une cantate magnifique qui commençait ainsi : « *Vent, attelle les coursiers pour porter la bonne nouvelle...* »

Le lendemain, au jour levant, Si-Sliman appela sous les armes le ban et l'arrière-ban de son goum, et s'en alla à Alger avec ses cavaliers pour remercier le gouverneur. Aux portes de la ville, le goum s'arrêta, selon l'usage. L'aga se rendit seul au palais du gouvernement, vit le duc de Malakoff et l'assura de son dévouement à la France, en quelques phrases pompeuses de ce style oriental qui passe pour imagé, parce que, depuis trois mille ans, tous les jeunes hommes y sont comparés à des palmiers, toutes les femmes à des gazelles. Puis, ces devoirs rendus, il monta se faire voir dans la ville haute, fit, en passant, ses dévotions à la mosquée, distribua de l'argent aux pauvres, entra chez les barbiers, chez les brodeurs, acheta pour ses femmes des eaux de senteur, des soies à fleurs et à ramages, des corselets bleus tout passementés d'or, des bottes rouges de cavalier pour son petit aga, payant sans marchander et répandant sa joie en beaux douros. On le vit dans les bazars, assis sur des tapis de Smyrne, buvant le café à la porte des marchands maures, qui le félicitaient. Autour de lui la foule se pressait, curieuse. On disait : « Voilà Si-Sliman... l'*emberour* vient de lui envoyer la croix. » Et les petites mauresques qui revenaient du bain, en mangeant des pâtisseries, coulaient sous leurs masques blancs de longs regards d'admiration vers cette belle croix d'argent neuf si fièrement portée. Ah! l'on a parfois de bons moments dans la vie...

Le soir venu, Si-Sliman se préparait à rejoindre son goum et déjà il avait le pied dans l'étrier, quand un chaouch de la préfecture vint à lui tout essoufflé :

« Te voilà, Si-Sliman, je te cherche partout... Viens vite, le gouverneur veut te parler! »

Si-Sliman le suivit sans inquiétude. Pourtant, en traversant la grande cour mauresque du palais, il rencontra son chef de bureau arabe qui lui fit un mauvais sourire. Ce sourire d'un ennemi l'effraya, et c'est en tremblant qu'il entra dans le salon du gouverneur. Le maréchal le reçut à califourchon sur une chaise :

« Si-Sliman, lui dit-il avec sa brutalité ordinaire et cette fameuse voix de nez qui donnait le tremblement à tout son entourage, Si-Sliman,

mon garçon, je suis désolé... il y a eu erreur... Ce n'est pas toi qu'on voulait décorer; c'est le kaïd des Zoug-Zougs... il faut rendre ta croix.»

La belle tête bronzée de l'aga rougit comme si on l'avait approchée d'un feu de forge. Un mouvement convulsif secoua son grand corps. Ses yeux flambèrent... Mais ce ne fut qu'un éclair. Il les baissa presque aussitôt, et s'inclina devant le gouverneur.

«Tu es le maître, seigneur,» lui dit-il, et arrachant la croix de sa poitrine, il la posa sur une table. Sa main tremblait ; il y avait des larmes au bout de ses longs cils. Le vieux Pélissier en fut touché :

«Allons, allons, mon brave, ce sera pour l'année prochaine.

Et il lui tendait la main d'un air bon enfant.

L'aga feignit de ne pas la voir, s'inclina sans répondre et sortit. Il savait à quoi s'en tenir sur la promesse du maréchal, et se voyait à tout jamais déshonoré par une intrigue de bureau.

Le bruit de sa disgrâce s'était déjà répandu dans la ville. Les Juifs de la rue Bab-Azoun le regardaient passer en ricanant. Les marchands maures, au contraire, se détournaient de lui d'un air de pitié ; et cette pitié lui faisait encore plus de mal que ces rires. Il s'en allait, longeant les murs, cherchant les ruelles les plus noires. La place de sa croix arrachée le brûlait comme une blessure ouverte. Et tout le temps, il pensait :

«Que diront mes cavaliers ? que diront mes femmes ?»

Alors il lui venait des bouffées de rage. Il se voyait prêchant la guerre sainte, là-bas, sur les frontières du Maroc toujours rouges d'incendies et de batailles ; ou bien courant les rues d'Alger à la tête de son goum, pillant les Juifs, massacrant les chrétiens, et tombant lui-même dans ce grand désordre où il aurait caché sa honte. Tout lui paraissait possible plutôt que de retourner dans sa tribu... Tout à coup, au milieu de ses projets de vengeance, la pensée de l'*Emberour* jaillit en lui comme une lumière.

L'*Emberour*!... Pour Si-Sliman, comme pour tous les Arabes, l'idée de justice et de puissance se résumait dans ce seul mot. C'était le vrai chef des croyants de ces musulmans de la décadence; l'autre, celui de Stamboul, leur apparaissait de loin comme un être de raison, une sorte de pape invisible qui n'avait gardé pour lui que le pouvoir spirituel, et dans l'hégire où nous sommes on sait ce que vaut ce pouvoir-là.

Mais l'*Emberour* avec ses gros canons, ses zouaves, sa flotte en

fer!... Dès qu'il eut pensé à lui, Si-Sliman se crut sauvé. Pour sûr l'empereur allait lui rendre sa croix. C'était l'affaire de huit jours de voyage, et il le croyait si bien qu'il voulut que son goum l'attendît aux portes d'Alger. Le paquebot du lendemain l'emportait vers Paris, plein de recueillement et de sérénité, comme pour un pèlerinage à la Mecque.

Pauvre Si-Sliman! il y avait quatre mois qu'il était parti, et les lettres qu'il envoyait à ses femmes ne parlaient pas encore de retour. Depuis quatre mois, le malheureux aga était perdu dans le brouillard parisien, passant sa vie à courir les ministères, berné partout, pris dans le formidable engrenage de l'administration française, renvoyé de bureau en bureau, salissant ses burnous sur les coffres à bois des antichambres, à l'affût d'une audience qui n'arrivait jamais ; puis, le soir, on le voyait, avec sa longue figure triste, ridicule à force de majesté, attendant sa clef dans un bureau d'hôtel garni, et il remontait chez lui, las de courses, de démarches, mais toujours fier, cramponné à l'espoir, s'acharnant comme un décavé à courir après son honneur...

Pendant ce temps-là, ses cavaliers, accroupis à la porte Bab-Azoun, attendaient avec le fatalisme oriental; les chevaux, au piquet, hennissaient du côté de la mer. Dans la tribu, tout était en suspens. Les moissons mouraient sur place, faute de bras. Les femmes, les enfants comptaient les jours, la tête tournée vers Paris. Et c'était pitié de voir combien d'espoirs, d'inquiétudes et de ruines traînaient déjà à ce bout de ruban rouge... Quand tout cela finirait-il?

— « Dieu seul le sait, » disait le cafetier en soupirant, et par la porte entr'ouverte, sur la plaine violette et triste, son bras nu nous montrait un petit croissant de lune blanche qui montait dans le ciel mouillé...

MON KÉPI

Ce matin, je l'ai retrouvé, oublié au fond d'une armoire, tout fané de poussière, frangé aux bords, rouillé aux chiffres, sans couleur et presque sans forme. En le voyant, je n'ai pu m'empêcher de rire...

« Tiens ! mon képi... »

Et tout de suite je me suis rappelé cette journée de fin d'automne, chaude de soleil et d'enthousiasme, où je descendis dans la rue, tout fier de ma nouvelle coiffure, cognant mon fusil dans les vitrines pour rejoindre les bataillons du quartier et faire mon devoir de soldat citoyen. Ah ! celui qui m'aurait dit que je n'allais pas sauver Paris, délivrer la France à moi seul, celui-là se serait certainement exposé à recevoir dans l'estomac tout le fer de ma baïonnette...

On y croyait si bien à cette garde nationale ! Dans les jardins publics, dans les squares, les avenues, aux carrefours, les compagnies se rangeaient, se numérotaient, alignant des blouses parmi les uniformes, des casquettes parmi les képis ; car la hâte était grande. Nous autres, chaque matin, nous nous réunissions sur une place aux arcades basses, aux larges portes, toute pleine de brouillards et de courants d'air. Après les appels, ces centaines de noms enfilés dans un chapelet grotesque, l'exercice commençait. Les coudes au corps, les dents serrées, les sections partaient au pas de course, *gauche, droite ! gauche, droite !* Et tous, les grands, les petits, les poseurs, les infirmes, ceux qui portaient l'uniforme avec des souvenirs d'Ambigu, les naïfs empêtrés de hautes ceintures bleues qui leur faisaient des tournures d'enfants de chœur, nous allions, nous virions tout autour de notre petite place, avec un entrain, une conviction.

Tout cela eût été bien ridicule, sans cette basse profonde du canon, cet accompagnement continuel qui donnait de l'aisance et de l'ampleur à nos manœuvres, étoffait les commandements trop grêles, atténuait

les gaucheries, les maladresses et dans ce grand mélodrame de Paris assiégé tenait l'emploi de ces musiques de scène dont on se sert au théâtre pour donner du pathétique aux situations.

Le plus beau, c'est quand nous montions au rempart... Je me vois encore, par ces matins brumeux, passant fièrement devant la colonne de Juillet et lui rendant les honneurs militaires. Portez, armes!... Et ces longues rues de Charonne pleines de peuple, ces pavés glissants où l'on avait tant de peine à marquer le pas; puis, en approchant des bastions nos tambours qui battaient la charge. *Ran! ran!...* Il me semble que j'y suis... C'était si saisissant, cette frontière de Paris, ces talus verts creusés pour les canons, animés par les tentes déployées, la fumée des bivouacs, et ces silhouettes diminuées qui erraient tout en haut, dépassant l'entassement des sacs du bout des képis et de la pointe des baïonnettes.

Oh! ma première garde de nuit, cette course à tâtons dans le noir, dans la pluie, la patrouille roulant, se bousculant le long des talus mouillés, s'égrenant en chemin, et me laissant, moi dernier, perché sur la porte Montreuil, à une hauteur formidable. Quel temps de chien cette nuit-là! Dans le grand silence étendu sur la ville et sur la campagne, on n'entendait que le vent qui courait autour des remparts, courbait les sentinelles, emportait les mots d'ordre et faisait claquer les vitres d'un vieux réverbère en bas sur le chemin de ronde. Le diable soit du réverbère! Je croyais chaque fois entendre traîner le sabre d'un uhlan et je restais là, l'arme haute, et le « qui vive! » aux dents... Tout à coup la pluie devenait plus froide. Le ciel blanchissait sur Paris. On voyait monter une tour, une coupole. Un fiacre roulait au loin, une cloche sonnait. La ville géante s'éveillait, et dans son premier frisson matinal secouait un peu de vie autour d'elle. Un coq chantait de l'autre côté du talus... A mes pieds, dans le chemin de ronde encore noir, passait un bruit de pas, un cliquetis de ferraille; et à mon « halte-là! qui vive? » lancé d'une voix terrible, une petite voix, timide et grelottante montait vers moi dans le brouillard :

« Marchande de café!

Que voulez-vous! On en était alors aux premiers jours du siège et nous nous imaginions, pauvres miliciens naïfs, que les Prussiens passant sous le feu des forts, allaient arriver jusqu'au pied du rempart appliquer leurs échelles et grimper une belle nuit au milieu des hourras et des lances à feu agitées dans les ténèbres... Avec ces

imaginations-là, vous pensez si on s'en donnait des alertes... Presque toutes les nuits, c'était des : « Aux armes! aux armes! » des réveils en sursaut, des bousculades à travers les faisceaux renversés, des officiers effarés qui nous criaient : « Du sang-froid! du sang-froid! » pour essayer de s'en donner à eux-mêmes ; et puis, le jour venu, on apercevait un malheureux cheval échappé, gambadant sur les fortifications et broutant l'herbe du talus, sans se douter qu'à lui seul il avait figuré un escadron de cuirassiers blancs, et servi de cible à tout un bastion en armes...

C'est tout cela que mon képi me rappelle; une foule d'émotions, d'aventures, de paysages, Nanterre, la Courneuve, le Moulin-Saquet et ce joli coin de Marne où l'intrépide 96e a vu le feu pour la première et la dernière fois. Les batteries prussiennes étaient en face de nous, installées au bord d'une route derrière un petit bois, comme un de ces hameaux tranquilles dont on voit la fumée à travers les branches ; sur la ligne ferrée, à découvert, où nos chefs nous avaient oubliés, les obus pleuvaient avec des chocs retentissants et des étincelles sinistres... Ah! mon pauvre képi, tu n'étais pas trop crâne ce jour-là, et tu as bien des fois fait le salut militaire, plus bas même qu'il ne convenait.

N'importe! ce sont là de jolis souvenirs, un peu grotesques, mais avec un petit pompon d'héroïsme ; et si tu ne m'en rappelais pas d'autres... Malheureusement il y a aussi les nuits de garde dans Paris, les postes dans les boutiques à louer, le poêle étouffant, les bancs cirés, les factions monotones aux portes des mairies devant la place mouillée de ce gâchis d'hiver qui reflète la ville dans ses ruisseaux, la police des rues, les patrouilles dans les flaques d'eau, les soldats qu'on ramassait ivres, errants, les filles, les voleurs, et ces matins blafards où l'on rentrait avec un masque de poussière et de fatigue, des odeurs de pipe, de pétrole, de vieux varech, collées aux vêtements. Et les longues journées bêtes, les élections d'officiers pleines de discussions, de papotages de compagnie, les punchs d'adieu, les tournées de petits verres, les plans de bataille expliqués sur des tables de café avec des allumettes, les votes, la politique et sa sœur la sainte flâne, cette inaction qu'on ne savait comment remplir, ce temps perdu qui vous enveloppait d'une atmosphère vide où l'on avait envie de s'agiter, de gesticuler. Et les chasses à l'espion, les défiances absurdes, les confiances exagérées, la sortie en masse, la trouée, toutes les

folies, tous les délires d'un peuple emprisonné... Voilà ce que je retrouve, affreux képi, en te regardant. Tu les as eues toutes, toi aussi, ces folies-là. Et si le lendemain de Buzenval je ne t'avais pas jeté en haut d'une armoire, si j'avais fait comme tant d'autres qui se sont obstinés à te garder, à t'orner d'immortelles, de galons d'or, à rester des numéros dépareillés de bataillons épars, qui sait sur quelle barricade tu aurais fini par m'entraîner... Ah! décidément, képi de révolte et d'indiscipline, képi de paresse, d'ivresse, de club, de radotages, képi de la guerre civile, tu ne vaux pas même le coin de rebut que je t'avais laissé chez moi.

A la hotte!...

LE TURCO DE LA COMMUNE

C'était un petit timbalier de tirailleurs indigènes. Il s'appelait Kadour, venait de la tribu du Djendel, et faisait partie de cette poignée de turcos qui s'étaient jetés dans Paris à la suite de l'armée de Vinoy. De Wissembourg jusqu'à Champigny, il avait fait toute la campagne, traversant les champs de bataille comme un oiseau de tempête, avec ses cliquettes de fer et sa *derbouka* (tambour arabe); si vif, si remuant, que les balles ne savaient où le prendre. Mais quand l'hiver fut venu, ce petit bronze africain rougi au feu de la mitraille ne put supporter les nuits de grand'garde, l'immobilité dans la neige ; et un matin de janvier, on le ramassa au bord de la Marne, les pieds gelés, tordu par le froid. Il resta longtemps à l'ambulance. C'est là que je le vis pour la première fois.

Triste et patient comme un chien malade, le turco regardait autour de lui avec un grand œil doux. Quand on lui parlait, il souriait et montrait ses dents. C'est tout ce qu'il pouvait faire; car notre langue lui était inconnue, et à peine s'il parlait le *sabir*, ce patois algérien composé de provençal, d'italien, d'arabe, fait de mots bariolés ramassés comme des coquillages tout le long des mers latines.

Pour se distraire, Kadour n'avait que sa *derbouka*. De temps en temps, quand il s'ennuyait trop, on la lui apportait sur son lit, et on lui permettait d'en jouer, mais pas trop fort, à cause des autres malades. Alors sa pauvre figure noire, si terne, si éteinte dans le jour jaune et ce triste paysage d'hiver qui montait de la rue, s'animait, grimaçait, suivait tous les mouvements du rythme. Tantôt il battait la charge, et l'éclair de ses dents blanches passait dans un rire féroce ; ou bien ses yeux se mouillaient à quelque aubade musulmane, sa narine se gonflait, et dans l'odeur fade de l'ambulance, au milieu des fioles et des compresses, il revoyait les bois de Blidah chargés d'oranges, et les

petites Mauresques sortant du bain, masquées de blanc et parfumées de verveine.

Deux mois se passèrent ainsi. Paris, en ces deux mois, avait bien fait des choses ; mais Kadour ne s'en doutait pas. Il avait entendu passer sous ses fenêtres le troupeau las et désarmé qui rentrait, plus tard les canons promenés, roulés du matin au soir, puis le tocsin, la canonnade. A tout cela, il ne comprit rien, sinon qu'on était toujours en guerre, et qu'il allait pouvoir se battre, puisque ses jambes étaient guéries. Le voilà parti, son tambour sur le dos, en quête de sa compagnie. Il ne chercha pas longtemps. Des fédérés qui passaient l'emmenèrent à la Place. Après un long interrogatoire, comme on n'en pouvait rien tirer que des *bono bezef*, *macache bono*, le général de ce jour-là finit par lui donner dix francs, un cheval d'omnibus, et l'attacha à son état-major.

Il y avait un peu de tout dans ces états-majors de la Commune, des souquenilles rouges, des mantes polonaises, des justaucorps hongrois, des vareuses de marin, et de l'or, du velours, des paillons, des chamarrures. Avec sa veste bleue, brodée de jaune, son turban, sa *derbouka*, le turco vint compléter la mascarade. Tout joyeux de se trouver en si belle compagnie, grisé par le soleil, la canonnade, le train des rues, cette confusion d'armes et d'uniformes, persuadé d'ailleurs que c'était la guerre contre la Prusse qui continuait avec je ne sais quoi de plus vivant, de plus libre, ce déserteur sans le savoir se mêla naïvement à la grande bacchanale parisienne, et fut une célébrité du moment. Partout sur son passage, les fédérés l'acclamaient, lui faisaient fête. La Commune était si fière de l'avoir, qu'elle le montrait, l'affichait, le portait comme une cocarde. Vingt fois par jour la Place l'envoyait à la Guerre, la Guerre à l'Hôtel-de-Ville. Car enfin on leur avait tant dit que leurs marins étaient de faux marins, leurs artilleurs de faux artilleurs!... Au moins, celui-là était bien un vrai turco. Pour s'en convaincre, on n'avait qu'à regarder cette frimousse éveillée de jeune singe, et toute la sauvagerie de ce petit corps s'agitant sur son grand cheval, dans les voltiges de la fantasia.

Quelque chose pourtant manquait au bonheur de Kadour. Il aurait voulu se battre, faire parler la poudre. Malheureusement, sous la Commune, c'était comme sous l'Empire, les états-majors n'allaient pas souvent au feu. En dehors des courses et des parades, le pauvre turco passait son temps sur la place Vendôme ou dans les cours du ministère de la guerre, au milieu de ces camps désordonnés pleins

de barils d'eau-de-vie toujours en perce, de tonnes de lard défoncées, de ripailles en plein vent où l'on sentait encore tout l'affamement du siège. Trop bon musulman pour prendre part à ces orgies, Kadour se tenait à l'écart, sobre et tranquille, faisait ses ablutions dans un coin, son kousskouss avec une poignée de semoule ; puis, après un petit air de *derbouka*, il se roulait dans son burnous et s'endormait sur un perron, à la flamme des bivouacs.

Un matin du mois de mai, le turco fut réveillé par une fusillade terrible. Le ministère était en émoi; tout le monde courait, s'enfuyait. Machinalement il fit comme les autres, sauta sur son cheval et suivit l'état-major. Les rues étaient pleines de clairons affolés, de bataillons en débandade. On dépavait, on barricadait. Évidemment il se passait quelque chose d'extraordinaire... A mesure qu'on approchait du quai, la fusillade était plus distincte, le tumulte plus grand. Sur le pont de la Concorde, Kadour perdit l'état-major. Un peu plus loin, on lui prit son cheval ; c'était pour un képi à huit galons très pressé d'aller voir ce qui se passait à l'Hôtel-de-Ville. Furieux, le turco se mit à courir du côté de la bataille. Tout en courant, il armait son chassepot et disait entre ses dents : *Macach bono*, *Brissien*... car pour lui c'étaient les Prussiens qui venaient d'entrer. Déjà les balles sifflaient autour de l'obélisque, dans le feuillage des Tuileries. A la barricade de la rue de Rivoli, des vengeurs de Flourens l'appelèrent : « Hé! turco! turco!... » Ils n'étaient plus qu'une douzaine, mais Kadour à lui seul valait toute une armée.

Debout sur la barricade, fier et voyant comme un drapeau, il se battait avec des bonds, des cris, sous une grêle de mitraille. A un moment, le rideau de fumée qui s'élevait de terre s'écarta un peu entre deux canonnades et lui laissa voir des pantalons rouges massés dans les Champs-Elysées. Ensuite tout redevint confus. Il crut s'être trompé, et fit parler la poudre de plus belle.

Tout à coup la barricade se tut. Le dernier artilleur venait de s'enfuir en lâchant sa dernière volée. Le turco, lui, ne bougea pas. Embusqué, prêt à bondir, il ajusta solidement sa baïonnette et attendit les casques à pointes... C'est la ligne qui arriva!... Dans le bruit sourd du pas de charge, les officiers criaient :

« Rendez-vous!... »

Le turco eut une minute de stupeur, puis s'élança, le fusil en l'air : *Bono, bono Francèse!...*

Vaguement, dans son idée de sauvage, il se figurait que c'était là cette armée de délivrance, Faidherbe ou Chanzy, que les Parisiens attendaient depuis si longtemps. Aussi comme il était heureux, comme il leur riait de toutes ses dents blanches !... En un clin d'œil, la barricade fut envahie. On l'entoure, on le bouscule.

« Fais voir ton fusil. »

Son fusil était encore chaud.

« Fais voir tes mains. »

Ses mains étaient noires de poudre. Et le turco les montrait fièrement, toujours avec son bon rire. Alors on le pousse contre un mur, et ran !...

Il est mort sans y avoir rien compris.

LE CONCERT DE LA HUITIÈME

Tous les bataillons du Marais et du faubourg Saint-Antoine campaient cette nuit-là dans les baraquements de l'avenue Daumesnil. Depuis trois jours, l'armée de Ducrot se battait sur les hauteurs de Champigny; et nous autres, on nous faisait croire que nous formions la réserve.

Rien de plus triste que ce campement de boulevard extérieur, entouré de cheminées d'usines, de gares fermées, de chantiers déserts, dans ces quartiers mélancoliques qu'éclairaient seulement quelques boutiques de marchands de vins. Rien de plus glacial, de plus sordide que ces longues baraques en planches, alignées sur le sol battu, sec et dur de décembre, avec leurs fenêtres mal jointes, leurs portes toujours ouvertes, et ces quinquets fumeux tout obscurcis de brume, comme des falots en plein vent. Impossible de lire, de dormir, de s'asseoir, il fallait inventer des jeux de gamins pour se réchauffer, battre la semelle, courir autour des baraques. Cette inaction bête, si près de la bataille, avait quelque chose de honteux et d'énervant, cette nuit-là surtout. Bien que la canonnade eût cessé, on sentait qu'une terrible partie se préparait là-haut, et de temps en temps, quand les feux électriques des forts atteignaient ce côté de Paris dans leur mouvement circulaire, on voyait des troupes silencieuses, massées au bord des trottoirs, d'autres qui remontaient l'avenue en nappes sombres et semblaient ramper à terre, rapetissées par les hautes colonnes de la place du Trône.

J'étais là tout glacé, perdu dans la nuit de ces grands boulevards. Quelqu'un me dit :

« Venez donc voir à la huitième... Il paraît qu'il y a un concert. »

J'y allai. Chacune de nos compagnies avait sa baraque; mais celle de la huitième était bien mieux éclairée que les autres et bourrée de

monde. Des chandelles piquées au bout des baïonnettes allongeaient de grandes flammes ombrées de fumées noires, qui frappaient en plein sur toutes ces têtes d'ouvriers, vulgaires, abruties par l'ivresse, le froid, la fatigue et ce mauvais sommeil debout qui fane et qui pâlit. Dans un coin la cantinière dormait, la bouche ouverte, pelotonnée sur un banc devant sa petite table chargée de bouteilles vides et de verres troubles.

On chantait.

A tour de rôle, messieurs les amateurs montaient sur une estrade improvisée au fond de la salle, et se posaient, déclamaient, se drapaient dans leurs couvertures avec des souvenirs de mélodrames. Je retrouvai là ces voix ronflantes, roulantes, qui résonnent au fond des passages, des cités ouvrières toutes pleines de tapages d'enfants, de cages pendues, d'échoppes bruyantes. Cela est charmant à entendre, mêlé au bruit des outils, avec l'accompagnement du marteau et de la varlope; mais là, sur cette estrade, c'était ridicule et navrant.

Nous eûmes d'abord l'ouvrier penseur, le mécanicien à longue barbe, chantant les douleurs du prolétaire. *Pauvro prolétairo... o... o...* avec une voix de gorge, où la sainte Internationale avait mis toutes ses colères. Puis il en vint un autre, à moitié endormi, qui nous chanta la fameuse chanson de la *Canaille*, mais d'un air si ennuyé, si lent, si dolent, qu'on aurait dit une berceuse... *C'est la canaille... Eh bien!... j'en suis...* Et pendant qu'il psalmodiait, on entendait les ronflements des dormeurs obstinés qui cherchaient les coins, se retournaient contre la lumière en grognant.

Soudain un éclair blanc passa entre les planches et fit pâlir la flamme rouge des chandelles. En même temps un coup sourd ébranla la baraque, et presque aussitôt d'autres coups, plus sourds, plus lointains, roulèrent là-bas sur les coteaux de Champigny, en saccades diminuées. C'était la bataille qui recommençait.

Mais MM. les amateurs se moquaient bien de la bataille!

Cette estrade, ces quatre chandelles avaient remué dans tout ce peuple je ne sais quels instincts de cabotinage. Il fallait les voir guetter le dernier couplet, s'arracher les romances de la bouche. Personne ne sentait plus le froid. Ceux qui étaient sur l'estrade, ceux qui en descendaient, et aussi ceux qui attendaient leur tour, la romance au bord du gosier, tous étaient rouges, suants, l'œil allumé. La vanité leur tenait chaud.

Il y avait là des célébrités de quartier, un tapissier poète qui demanda à dire une chansonnette de sa composition, l'*Egoïste*, avec le refrain : *Chacun pour soi*. Et comme il avait un défaut de langue, il disait : l'*égoïfte* et *facun pour foi*. C'était une satire contre les bourgeois ventrus qui aiment mieux rester au coin de leur feu que d'aller aux avant-postes; et je verrai toujours cette bonne tête de fabuliste, son képi sur l'oreille et sa jugulaire au menton, soulignant tous les mots de sa chansonnette, et nous décochant son refrain d'un air malicieux :

Facun pour foi... facun pour foi.

Pendant ce temps, le canon chantait, lui aussi, mêlant sa basse profonde aux roulades des mitrailleuses. Il disait les blessés mourant de froid dans la neige, l'agonie aux revers des routes dans des mares de sang gelé, l'obus aveugle, la mort noire arrivant de tous côtés à travers la nuit...

Et le concert de la huitième allait toujours son train!

Maintenant nous en étions aux gaudrioles. Un vieux rigolo, l'œil éraillé et le nez rouge, se trémoussait sur l'estrade, dans un délire de trépignements, de bis, de bravos. Le gros rire des obscénités dites entre hommes épanouissait toutes les figures. Du coup, la cantinière s'était réveillée, et serrée dans la foule, dévorée par tous ces yeux, se tordait de rire elle aussi, pendant que le vieux entonnait de sa voix de rogome : *Le bon Dieu saoûl comme un...*

Je n'y tenais plus ; je sortis. Mon tour de faction allait venir; mais tant pis! il me fallait de l'espace et de l'air et je marchai devant moi, longtemps, jusqu'à la Seine. L'eau était noire, le quai désert. Paris sombre, privé de gaz, s'endormait dans un cercle de feu; les éclairs des canons clignotaient tout autour, et des rougeurs d'incendie s'allumaient de place en place sur les hauteurs. Tout près de moi, j'entendais des voix basses, pressées, distinctes dans l'air froid. On haletait, on s'encourageait...

Oh! hisse...!

Puis les voix s'arrêtaient tout à coup, comme dans l'ardeur d'un grand travail qui absorbe toutes les forces de l'être. En m'approchant du bord, je finis par distinguer dans cette vague lueur qui monte de l'eau la plus noire une canonnière arrêtée au pont de Bercy et s'efforçant de remonter le courant. Des lanternes secouées au mouvement de l'eau, le grincement des câbles que halaient les marins, marquaient bien les ressauts, les reculs, toutes les péripéties de cette lutte contre

la mauvaise volonté de la rivière et de la nuit... Brave petite canonnière, comme tous ces retards l'impatientaient!... Furieuse, elle battait l'eau de ses roues, la faisait bouillonner sur place... Enfin un effort suprême la poussa en avant. Hardi garçons!... Et quand elle eut passé et qu'elle s'avança toute droite dans le brouillard, vers la bataille qui l'appelait, un grand cri de : « Vive la France! » retentit sous l'écho du pont.

Ah! que le concert de la huitième était loin!

LA BATAILLE DU PÈRE-LACHAISE

Le gardien se mit à rire :

« Une bataille ici... mais il n'y a jamais eu de bataille. C'est une invention des journaux... Voici tout simplement ce qui s'est passé. Dans la soirée du 22, qui était donc un dimanche, nous avons vu arriver une trentaine d'artilleurs fédérés avec une batterie de pièces de sept et une mitrailleuse nouveau système. Ils ont pris position tout en haut du cimetière ; et comme justement j'ai cette section-là sous ma surveillance, c'est moi qui les ai reçus. Leur mitrailleuse était à ce coin d'allée, près de ma guérite; leurs canons, un peu plus bas, sur ce terre-plein. En arrivant, ils m'ont obligé à leur ouvrir plusieurs chapelles. Je croyais qu'ils allaient tout casser, tout piller là dedans ; mais leur chef y mit bon ordre, et, se plaçant au milieu d'eux, leur fit ce petit discours : « Le premier cochon qui touche quelque chose, je lui brûle la gueule... Rompez les rangs!... » C'était un vieux tout blanc, médaillé de Crimée et d'Italie, et qui n'avait pas l'air commode. Ses hommes se le tinrent pour dit, et je dois leur rendre cette justice qu'ils n'ont rien pris dans les tombes, pas même le crucifix du duc de Morny, qui vaut à lui seul près de deux mille francs.

C'était pourtant un ramassis de bien vilain monde, ces artilleurs de la Commune. Des canonniers d'occasion, qui ne songeaient qu'à siffler leur trois francs cinquante de haute paye... Il fallait voir la vie qu'ils menaient dans ce cimetière! Ils couchaient à tas dans les caveaux, chez Morny, chez Favronne, ce beau tombeau Favronne où la nourrice de l'empereur est enterrée. Ils mettaient leur vin au frais dans le tombeau Champeaux, où il y a une fontaine; puis ils faisaient venir des femmes. Et toute la nuit ça buvait, ça godaillait. Ah! je vous réponds que nos morts en ont entendu de drôles.

Tout de même, malgré leur maladresse, ces bandits-là faisaient beaucoup de mal à Paris. Leur position était si belle. De temps en temps il leur arrivait un ordre :

« Tirez sur le Louvre... tirez sur le Palais-Royal. »

Alors le vieux pointait les pièces, et les obus à pétrole s'en allaient sur la ville à toute volée. Ce qui se passait en bas, personne de nous ne le savait au juste. On entendait la fusillade se rapprocher petit à petit ; mais les fédérés ne s'en inquiétaient pas. Avec les feux croisés de Chaumont, de Montmartre, du Père-Lachaise, il ne leur paraissait pas possible que les Versaillais pussent avancer. Ce qui les dégrisa, c'est le premier obus que la marine nous envoya en arrivant sur la butte Montmartre.

On s'y attendait si peu !

Moi-même j'étais au milieu d'eux, appuyé contre Morny, en train de fumer ma pipe. En entendant venir les bombes, je n'eus que le temps de me jeter par terre. D'abord nos canonniers crurent que c'était une erreur de tir, ou quelque collègue en ribotte... Mais va te promener ! Au bout de cinq minutes, voilà Montmartre qui éclaire encore, et un autre pruneau qui nous arrive, aussi d'aplomb que le premier. Pour le coup, mes gaillards plantèrent là leurs canons et leur mitrailleuse, et se sauvèrent à toutes jambes. Le cimetière n'était pas assez large pour eux. Ils criaient ;

« Nous sommes trahis... Nous sommes trahis. »

Le vieux, lui, resté tout seul sous les obus, se démenait comme un beau diable au milieu de sa batterie, et pleurait de rage de voir que ses canonniers l'avaient laissé.

Cependant vers le soir il lui en revint quelques-uns, à l'heure de la paye. Tenez ! monsieur, regardez sur ma guérite. Il y a encore les noms de ceux qui sont venus pour toucher ce soir-là. Le vieux les appelait et les inscrivait à mesure :

« *Sidaine, présent ; Choudeyras, présent ; Billot, Vollon...* »

Comme vous voyez, ils n'étaient plus que quatre ou cinq ; mais ils avaient des femmes avec eux... Ah ! je ne l'oublierai jamais ce soir de paye. En bas, Paris flambait, l'Hôtel-de-Ville, l'Arsenal, les greniers d'abondance. Dans le Père-Lachaise, on y voyait comme en plein jour. Les fédérés essayèrent encore de se remettre aux pièces ; mais ils n'étaient pas assez nombreux, et puis Montmartre leur faisait peur. Alors ils entrèrent dans un caveau et se mirent à boire et à chanter

avec leurs gueuses. Le vieux s'était assis entre ces deux grandes figures de pierre qui sont à la porte du tombeau Favronne, et il regardait Paris brûler avec un air terrible. On aurait dit qu'il se doutait que c'était sa dernière nuit.

A partir de ce moment, je ne sais plus bien ce qui est arrivé. Je suis rentré chez nous, cette petite baraque que vous voyez là-bas perdue dans les branches. J'étais très fatigué. Je me suis mis sur mon lit, tout habillé, en gardant ma lampe allumée comme dans une nuit d'orage... Tout à coup on frappe à la porte brusquement. Ma femme va ouvrir, toute tremblante. Nous croyions voir encore les fédérés... C'était la marine. Un commandant, des enseignes, un médecin. Ils m'ont dit :

« Levez-vous... faites-nous du café. »

Je me suis levé, j'ai fait leur café. On entendait dans le cimetière un murmure, un mouvement confus comme si tous les morts s'éveillaient pour le dernier jugement. Les officiers ont bu bien vite, tout debout, puis ils m'ont emmené dehors avec eux.

C'était plein de soldats, de marins. Alors on m'a placé à la tête d'une escouade, et nous nous sommes mis à fouiller le cimetière, tombeau par tombeau. De temps en temps, les soldats, voyant remuer les feuilles, tiraient un coup de fusil au fond d'une allée, sur un buste, dans un grillage. Par-ci par-là on découvrait quelque malheureux caché dans un coin de chapelle. Son affaire n'était pas longue... C'est ce qui arriva pour mes artilleurs. Je les trouvai tous, hommes et femmes, en tas devant ma guérite, avec le vieux médaillé par-dessus. Ce n'était pas gai à voir dans le petit jour froid du matin... Brrr... Mais ce qui me saisit le plus, c'est une longue file de gardes nationaux qu'on amenait à ce moment-là de la prison de la Roquette, où ils avaient passé la nuit. Ça montait la grande allée, lentement, comme un convoi. On n'entendait pas un mot, pas une plainte. Ces malheureux étaient si éreintés, si aplatis ! il y en avait qui dormaient en marchant, et l'idée qu'ils allaient mourir ne les réveillait pas. On les fit passer dans le fond du cimetière, et la fusillade commença. Ils étaient cent quarante-sept. Vous pensez si ça a duré longtemps... C'est ce qu'on appelle la bataille du Père-Lachaise... »

Ici le bonhomme, apercevant son brigadier, me quitta brusquement, et je restai seul à regarder sur sa guérite ces noms de la dernière paye écrits à la lueur de Paris incendié. J'évoquais cette nuit de mai, traversée

d'obus, rouge de sang et de flammes, ce grand cimetière désert éclairé comme une ville en fête, les canons abandonnés au milieu du carrefour, tout autour les caveaux ouverts, l'orgie dans les tombes, et près de là, dans ce fouillis de dômes, de colonnes, d'images de pierre que les soubresauts de la flamme faisaient vivre, le buste au large front, aux grands yeux, de Balzac qui regardait.

LES PETITS PATÉS

I

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne appela son mitron, et lui dit :

« Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar... va les porter et reviens vite... Il paraît que les Versaillais sont entrés dans Paris. »

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière, la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis, où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche, qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché. Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli. On traînait des canons, on travaillait aux barricades ; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la rue ! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an, des dimanches

gras, qu'ils ont le plus à courir; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler au milieu des képis et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille! L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible ; et des pupilles de la République défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots, de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur. Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route en si belle compagnie; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel-de-Ville et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

II

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

« Ah!... voilà le pâtissier. »

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement, une expansion d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé. Les enfants

bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient ; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés, faisait paraître la salle à manger bien

grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître... rôti brûlé... petits pois trop cuits... Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

« Prenez garde, M. Bonnicar... on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris. »

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly à fleur d'eau, pas même le canon d'alarme de l'Hôtel-de-Ville secouant toutes les vitres du quartier.

« Oh ! ce Sureau... ce Sureau !... »

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol dépavé.

« Où allez-vous, citoyen ? »

Le citoyen s'expliqua ; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.

« C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault. »

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte, mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

« C'est bon, c'est bon, mon vieux... Vous vous expliquerez à Versailles. »

Et par les Champs-Élysées, encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

III

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras; et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole et l'eau-de-vie; et d'entendre ces mots de : « Pâtissier, petits pâtés » qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barette du petit garçon de chez Sureau ? Et cela dix fois dans la route ! Ce petit éclair blanc passait devant ses yeux comme pour le narguer, puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles; et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait :

« C'est Félix Pyat... Non ! c'est Delescluze. »

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie. Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.

« Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés !... » dit tout à coup une voix près de lui ; et le bonhomme en levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

MONOLOGUE A BORD

Depuis deux heures, tous les feux sont éteints, tous les sabords fermés. Dans la batterie basse, qui nous sert de dortoir, il fait noir et lourd, on étouffe. J'entends les camarades qui se retournent dans leurs hamacs, rêvent tout haut, gémissent en dormant. Ces journées sans travail, où la tête seule marche et se fatigue, vous font un mauvais sommeil, plein de fièvres et de soubresauts. Mais même ce sommeil-là, moi je suis long à le trouver. Je ne peux pas dormir; je pense trop.

En haut, sur le pont, il pleut. Le vent souffle. De temps en temps, quand le quart change, il y a une cloche qui sonne dans le brouillard, tout au bout du navire. Chaque fois que je l'entends, ça me rappelle mon Paris et le coup de six heures dans les fabriques ; — il n'en manque pas des fabriques autour de chez nous ! Je vois tout notre petit logement, les enfants qui reviennent de l'école, la mère au fond de l'atelier en train de finir quelque chose contre la croisée, et s'efforçant de retenir ce brin de jour qui baisse, jusqu'à la fin de son aiguillée.

Ah ! misère, qu'est-ce que tout ça va devenir, maintenant ?

J'aurais peut-être mieux fait de les emmener avec moi, puisqu'on me le permettait. Mais qu'est-ce que vous voulez ! C'est si loin. J'avais peur du voyage, du climat pour les enfants. Puis il aurait fallu vendre notre fonds de passementerie, ce petit avoir si péniblement gagné, monté pièce à pièce en dix ans. Et mes garçons, qui n'auraient plus été à l'école ! Et la mère, obligée de vivre au milieu d'un tas de traînées !.. Ah ! ma foi, non. J'aime mieux souffrir tout seul... C'est égal ! quand je monte là-haut sur le pont, et que je vois toutes ces familles installées là comme chez elles, les mères cousant des chiffons, les enfants dans leurs jupes, ça me donne toujours envie de pleurer.

Le vent grandit, les vagues s'enflent. La frégate file, penchée sur le côté. On entend crier ses mâts, craquer ses voiles. Nous devons aller

très vite. Tant mieux, on sera plus vite arrivé... Cette île des Pins, qui m'effrayait tant au moment du procès, à présent elle me fait envie. C'est un but, un repos. Et je suis si las! Il y a des moments où tout ce que j'ai vu depuis vingt mois me tourne devant les yeux, à me donner le vertige. C'est le siège des Prussiens, les remparts, l'exercice; ensuite les clubs, les enterrements civils avec des immortelles à la boutonnière, les discours au pied de la Colonne, les fêtes de la Commune à l'Hôtel-de-Ville, les revues de Cluseret, les sorties, la bataille, la gare de Clamart et tous ces petits murs où l'on s'abritait pour tirer sur les gendarmes ; ensuite Satory, les pontons, les commissaires, les transbordements d'un navire à l'autre, ces allées et venues qui vous faisaient dix fois prisonniers par les changements de prisons; enfin la salle des conseils de guerre, tous ces officiers en grand costume assis au fond en fer à cheval, les voitures cellulaires, l'embarquement, le départ, tout cela confondu dans le tangage et l'abasourdissement des premiers jours de mer.

Ouf!

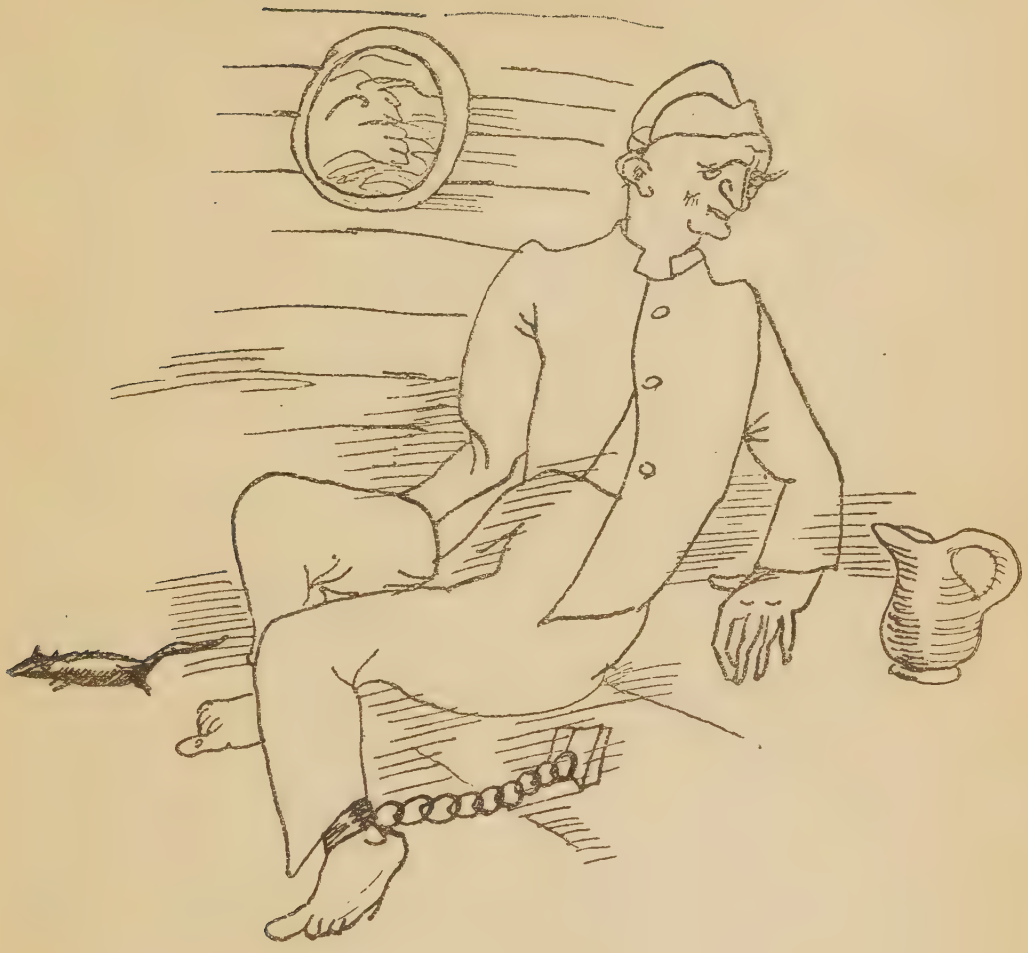
J'ai comme un masque de fatigue, de poussière, de je ne sais pas quoi collé sur la figure. Il me semble que je ne me suis pas lavé depuis dix ans.

Oh! oui, ça va me sembler bon de prendre pied quelque part, de faire halte. Ils disent que là-bas j'aurai un bout de terrain, des outils, une petite maison... Une petite maison! Nous en avions rêvé une, ma femme et moi, du côté de Saint-Mandé; basse, avec un petit jardin étalé devant, comme un tiroir ouvert plein de légumes et de fleurs. On serait venu là le dimanche, du matin au soir, prendre de l'air et du soleil pour toute la semaine. Puis les enfants grandis, mis au commerce, on s'y serait retiré bien tranquille. Pauvre bête, va, te voilà retiré maintenant, et tu vas l'avoir ta maison de campagne!

Ah! malheur, quand je pense que c'est la politique qui est la cause de tout. Je m'en défiais pourtant de cette sacrée politique. J'en avais toujours eu peur. D'abord je n'étais pas riche, et, avec mon fonds à payer, je n'avais pas beaucoup le temps de lire les journaux, ni d'aller entendre les beaux parleurs dans les réunions. Mais le maudit siège est arrivé, la garde nationale, rien à faire qu'à brailler et à boire. Ma foi, je suis allé aux clubs avec les autres, et tous leurs grands mots ont fini par me griser.

Les droits de l'ouvrier! le bonheur du peuple!

Quand la Commune est venue, j'ai cru que c'était l'âge d'or des



pauvres gens qui arrivait. D'autant qu'on m'avait nommé capitaine, et que tous ces états-majors habillés de frais, ces galons, ces brandebourgs, ces aiguillettes donnaient beaucoup d'ouvrage à la maison. Plus tard, quand j'ai vu comment tout cela marchait, j'aurais bien voulu m'en aller, mais j'avais peur de passer pour un lâche.

Qu'est-ce qu'il y a donc là-haut? Les porte-voix ronflent. Des grosses bottes courent sur le pont mouillé... Ces matelots, pourtant quelle dure existence ça mène. En voilà que le sifflet du quartier-maître vient de prendre en plein sommeil. Ils montent sur le pont encore tout endormis, tout suants. Il faut courir dans le noir, dans le froid. Les planches glissent, les cordages sont gelés et brûlent les mains qui s'y accrochent. Et pendant qu'ils sont pendus là-haut, au bout des vergues, ballottés entre le ciel et l'eau, à rouler de grandes toiles toutes raides, un coup de vent arrive qui les arrache, les emporte, les éparpille en pleine mer comme un vol de mouettes. Ah! c'est une vie autrement rude que celle de l'ouvrier parisien, et autrement mal payée. Cependant ces gens-là ne se plaignent pas, ne se révoltent pas. Ils vous ont des airs tranquilles, des yeux clairs bien décidés, et tant de respect pour leurs chefs! On voit bien qu'ils ne sont pas venus souvent dans nos clubs.

Décidément, c'est une tempête. La frégate est secouée horriblement. Tout danse, tout craque. Des paquets d'eau s'abattent sur le pont avec un bruit de tonnerre; puis pendant cinq minutes ce sont des petites rigoles qui s'écoulent de tous côtés. Autour de moi, on commence à se secouer. Il y en a qui ont le mal de mer, d'autres qui ont peur. Cette immobilité forcée dans le danger, c'est bien la pire des prisons... Et dire que pendant que nous sommes là parqués comme un bétail, ballottés à tâtons dans ce vacarme sinistre qui nous entoure, tous ces beaux fils de la Commune à écharpes d'or, à plastrons rouges, tous ces poseurs, tous ces lâches qui nous poussaient en avant, sont bien tranquilles dans des cafés, dans des théâtres, à Londres, à Genève, tout près de France. Quand j'y songe, il me vient des rages!

Toute la batterie est réveillée. On s'appelle d'un hamac à l'autre ; et comme on est tous Parisiens, on commence à blaguer, à ricaner. Moi, je fais semblant de dormir, pour qu'on me laisse tranquille. Quel horrible supplice de n'être jamais seul, de vivre à tas! Il faut se monter à la colère des autres, dire comme eux, affecter des haines qu'on n'a pas sous peine de passer pour un mouchard. Et toujours la blague,

la blague... Quelle mer, bon Dieu ! On sent que le vent creuse de grands trous noirs où la frégate plonge et tourbillonne... Allons, j'ai bien fait de ne pas les emmener. C'est si bon de penser à cette heure qu'ils sont là-bas bien abrités dans notre petite chambre ! Du fond de la batterie noire, il me semble que je vois le rayon de lampe abaissé sur tous ces fronts, les enfants endormis et la mère penchée qui songe et qui travaille...

LES FÉES DE FRANCE

CONTE FANTASTIQUE

— Accusée, levez-vous, dit le président.

Un mouvement se fit au banc hideux des pétroleuses, et quelque chose d'informe et de grelottant vint s'appuyer contre la barre. C'était un paquet de haillons, de trous, de pièces, de ficelles, de vieilles fleurs, de vieux panaches, et là-dessous une pauvre figure fanée, tannée, ridée, crevassée, où la malice de deux petits yeux noirs frétillait au milieu des rides comme un lézard à la fente d'un vieux mur.

« Comment vous appelez-vous ! » lui demanda-t-on.

— Mélusine.

— Vous dites ?... »

Elle répéta très gravement :

« Mélusine. »

Sous sa forte moustache de colonel de dragons, le président eut un sourire, mais il continua sans sourciller :

« Votre âge ?

— Je ne sais plus.

— Votre profession ?

— Je suis fée !... »

Pour le coup l'auditoire, le conseil, le commissaire du gouvernement lui-même, tout le monde partit d'un grand éclat de rire ; mais cela ne la troubla point, et de sa petite voix claire et chevrotante, qui montait haut dans la salle et planait comme une voix de rêve, la vieille reprit :

« Ah ! les fées de France, où sont-elles ? Toutes mortes, mes bons messieurs. Je suis la dernière ; il ne reste plus que moi... En vérité,

c'est grand dommage, car la France était bien plus belle quand elle avait encore ses fées. Nous étions la poésie du pays, sa foi, sa candeur, sa jeunesse. Tous les endroits que nous hantions, les fonds de parcs embroussaillés, les pierres des fontaines, les tourelles des vieux châteaux, les brumes d'étangs, les grandes landes marécageuses recevaient de notre présence je ne sais quoi de magique et d'agrandi. A la clarté fantastique des légendes, on nous voyait passer un peu partout traînant nos jupes dans un rayon de lune, ou courant sur les prés à la pointe des herbes. Les paysans nous aimaient, nous vénéraient.

« Dans les imaginations naïves, nos fronts couronnés de perles, nos baguettes, nos quenouilles enchantées mêlaient un peu de crainte à l'adoration. Aussi nos sources restaient toujours claires. Les charrues s'arrêtaient aux chemins que nous gardions; et comme nous donnions le respect de ce qui est vieux, nous, les plus vieilles du monde, d'un bout de la France à l'autre on laissait les forêts grandir, les pierres crouler d'elles-mêmes.

« Mais le siècle a marché. Les chemins de fer sont venus. On a creusé des tunnels, comblé les étangs, et fait tant de coupes d'arbres, que bientôt nous n'avons plus su où nous mettre. Peu à peu les paysans n'ont plus cru à nous. Le soir, quand nous frappions à ses volets, Robin disait : « C'est le vent » et se rendormait. Les femmes venaient faire leurs lessives dans nos étangs. Dès lors ç'a été fini pour nous. Comme nous ne vivions que de la croyance populaire, en la perdant, nous avons tout perdu. La vertu de nos baguettes s'est évanouie, et de puissantes reines que nous étions, nous nous sommes trouvées de vieilles femmes, ridées, méchantes comme des fées qu'on oublie ; avec cela notre pain à gagner et des mains qui ne savaient rien faire. Pendant quelque temps, on nous a rencontrées dans les forêts traînant des charges de bois mort, ou ramassant des glanes au bord des routes. Mais les forestiers étaient durs pour nous, les paysans nous jetaient des pierres. Alors comme les pauvres qui ne trouvent plus à gagner leur vie au pays, nous sommes allées la demander au travail des grandes villes.

« Il y en a qui sont entrées dans des filatures. D'autres ont vendu des pommes l'hiver, au coin des ponts, ou des chapelets à la porte des églises. Nous poussions devant nous des charrettes d'oranges, nous tendions aux passants des bouquets d'un sou dont personne ne voulait, et les petits se moquaient de nos mentons branlants, et les sergents

de ville nous faisaient courir, et les omnibus nous renversaient. Puis la maladie, les privations, un drap d'hospice sur la tête... Et voilà comme la France a laissé toutes ses fées mourir. Elle en a été bien punie!

« Oui, oui, riez, mes braves gens. En attendant, nous venons de voir ce que c'est qu'un pays qui n'a plus de fées. Nous avons vu tous ces paysans repus et ricaneurs ouvrir leurs huches aux Prussiens et leur indiquer les routes. Voilà! Robin ne croyait plus aux sortilèges; mais il ne croyait pas davantage à la patrie... Ah! si nous avions été là, nous autres, de tous ces Allemands qui sont entrés en France pas un ne serait sorti vivant. Nos draks, nos feux follets les auraient conduits dans des fondrières. A toutes ces sources pures qui portaient nos noms, nous aurions mêlé des breuvages enchantés qui les auraient rendus fous ; et dans nos assemblées, au clair de lune, d'un mot magique, nous aurions si bien confondu les routes, les rivières, si bien enchevêtré de ronces, de broussailles, ces dessous de bois où ils allaient toujours se blottir, que les petits yeux de chat de M. de Moltke n'auraient jamais pu s'y reconnaître. Avec nous, les paysans auraient marché. Des grandes fleurs de nos étangs nous aurions fait des baumes pour les blessures, les fils de la Vierge nous auraient servi de charpie; et sur les champs de bataille, le soldat mourant aurait vu la fée de son canton se pencher sur ses yeux à demi fermés pour lui montrer un coin de bois, un détour de route, quelque chose qui lui rappelle le pays. C'est comme cela qu'on fait la guerre nationale, la guerre sainte. Mais hélas! dans les pays qui ne croient plus, dans les pays qui n'ont plus de fées, cette guerre-là n'est pas possible. »

Ici la petite voix s'interrompit un moment, et le président prit la parole :

« Tout ceci ne nous dit pas ce que vous faisiez du pétrole qu'on a trouvé sur vous quand les soldats vous ont arrêtée.

— Je brûlais Paris, mon bon monsieur, répondit la vieille très tranquillement. Je brûlais Paris parce que je le hais, parce qu'il rit de tout, parce que c'est lui qui nous a tuées. C'est Paris qui a envoyé des savants pour analyser nos belles sources miraculeuses, et dire au juste ce qu'il entrait de fer et de soufre dedans. Paris s'est moqué de nous sur ses théâtres. Nos enchantements sont devenus des trucs, nos miracles des gaudrioles, et l'on a vu tant de vilains visages passer dans nos robes roses, nos chars ailés, au milieu de clairs de lune en

feu de Bengale, qu'on ne peut plus penser à nous sans rire... Il y avait des petits enfants qui nous connaissaient par nos noms, nous aimaient, nous craignaient un peu ; mais au lieu des beaux livres tout en or et en images, où ils apprenaient notre histoire, Paris maintenant leur a mis dans les mains la science à la portée des enfants, de gros bouquins d'où l'ennui monte comme une poussière grise et efface dans les petits yeux nos palais enchantés et nos miroirs magiques... Oh! oui, j'ai été contente de le voir flamber, votre Paris... C'est moi qui remplissais les boîtes des pétroleuses, et je les conduisais moi-même aux bons endroits : « Allez, mes filles, brûlez tout, brûlez, brûlez!... »

« — Décidément cette vieille est folle, dit le président. Emmenez-la. »

II

CAPRICES

ET

SOUVENIRS

UN TENEUR DE LIVRES

« Brr... quel brouillard !... » dit le bonhomme en mettant le pied dans la rue. Vite il retrousse son collet, ferme son cache-nez sur sa bouche, et la tête baissée, les mains dans ses poches de derrière, il part pour le bureau en sifflotant.

Un vrai brouillard, en effet. Dans les rues, ce n'est rien encore, au cœur des grandes villes le brouillard ne tient pas plus que la neige. Les toits le déchirent, les murs l'absorbent ; il se perd dans les maisons à mesure qu'on les ouvre, fait les escaliers glissants, les rampes humides. Le mouvement des voitures, le va-et-vient des passants, ces passants du matin, si pressés et si pauvres, le hache, l'emporte, le disperse. Il s'accroche aux vêtements de bureau, étriqués et minces, aux waterproofs des fillettes de magasin, aux petits voiles flasques, aux grands cartons de toile cirée. Mais sur les quais encore déserts, sur les ponts, la berge, la rivière, c'est une brume lourde, opaque, immobile, où le soleil monte, là-haut, derrière Notre-Dame, avec des lueurs de veilleuse dans un verre dépoli.

Malgré le vent, malgré la brume, l'homme en question suit les quais, toujours les quais, pour aller à son bureau. Il pourrait prendre un autre chemin, mais la rivière paraît avoir un attrait mystérieux pour lui. C'est son plaisir de s'en aller le long des parapets, de frôler ces rampes de pierre usées aux coudes des flâneurs. A cette heure, et par le temps qu'il fait, les flâneurs sont rares. Pourtant, de loin en loin, on rencontre une femme chargée de linge qui se repose contre le parapet, ou quelque pauvre diable accoudé, penché vers l'eau d'un air d'ennui. Chaque fois l'homme se retourne, les regarde curieusement et l'eau après eux, comme si une pensée intime mêlait dans son esprit ces gens à la rivière.

Elle n'est pas gaie, ce matin, la rivière. Ce brouillard qui monte

entre les vagues semble l'alourdir. Les toits sombres des rives, tous ces tuyaux de cheminée inégaux et penchés qui se reflètent, se croisent et fument au milieu de l'eau, font penser à je ne sais quelle lugubre usine qui, du fond de la Seine, enverrait à Paris toute sa fumée en brouillard. Notre homme, lui, n'a pas l'air de trouver cela si triste. L'humidité le pénètre de partout, ses vêtements n'ont pas un fil de sec; mais il s'en va tout de même en sifflotant avec un sourire heureux au coin des lèvres. Il y a si longtemps qu'il est fait aux brumes de la Seine! Puis il sait que là-bas, en arrivant, il va trouver une bonne chancelière bien fourrée, son poêle qui ronfle en l'attendant, et la petite plaque chaude où il fait son déjeuner tous les matins. Ce sont là de ces bonheurs d'employé, de ces joies de prison que connaissent seulement ces pauvres être rapetissés dont toute la vie tient dans une encoignure.

— «Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des pommes,» se dit-il de temps en temps, et il siffle, et il se dépêche. Vous n'avez jamais vu quelqu'un aller à son travail aussi gaiement.

Les quais, toujours les quais, puis un pont. Maintenant le voilà derrière Notre-Dame. A cette pointe de l'île, le brouillard est plus intense que jamais. Il vient de trois côtés à la fois, noie à moitié les hautes tours, s'amasse à l'angle du pont, comme s'il voulait cacher quelque chose. L'homme s'arrête; c'est là.

On distingue confusément des ombres sinistres, des gens accroupis sur le trottoir qui ont l'air d'attendre, et, comme aux grilles des hospices et des squares, des éventaires étalés, avec des rangées de biscuits, d'oranges, de pommes. Oh! les belles pommes si fraîches, si rouges sous la buée... Il en remplit ses poches, en souriant à la marchande qui grelotte, les pieds sur sa chaufferette; ensuite il pousse une porte dans le brouillard, traverse une petite cour où stationne une charrette attelée.

«Est-ce qu'il y a quelque chose pour nous?» demande-t-il en passant. Un charretier, tout ruisselant, lui répond :

«Oui, monsieur, et même quelque chose de gentil.»

Alors il entre vite dans son bureau.

C'est là qu'il fait chaud, et qu'on est bien. Le poêle ronfle dans un coin. La chancelière est à sa place. Son petit fauteuil l'attend, bien au jour, près de la fenêtre. Le brouillard en rideau sur les vitres fait une lumière unie et douce, et les grands livres à dos vert s'alignent correctement sur leurs casiers. Un vrai cabinet de notaire.

L'homme respire ; il est chez lui.

Avant de se mettre à l'ouvrage, il ouvre une grande armoire, en tire des manches de lustrine qu'il passe soigneusement, un petit plat de terre rouge, des morceaux de sucre qui viennent du café, et il commence à peler ses pommes, en regardant autour de lui avec satisfaction. Le

fait est qu'on ne peut pas trouver un bureau plus gai, plus clair, mieux en ordre. Ce qu'il y a de singulier, par exemple, c'est ce bruit d'eau qu'on entend de partout, qui vous entoure, vous enveloppe, comme si on était dans une chambre de bateau. En bas la Seine se heurte en grondant aux arches du pont, déchire son flot d'écume à cette pointe d'île toujours encombrée de planches, de pilotis, d'épaves. Dans la

maison même, tout autour du bureau, c'est un ruissellement d'eau jetée à pleines cruches, le fracas d'un grand lavage. Je ne sais pas pourquoi cette eau vous glace rien qu'à l'entendre. On sent qu'elle claque sur un sol dur, qu'elle rebondit sur de larges dalles, des tables de marbre qui la font paraître encore plus froide.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tant à laver dans cette étrange maison ? Quelle tache ineffaçable ?

Par moments, quand ce ruissellement s'arrête, là-bas, au fond, ce sont des gouttes qui tombent une à une, comme après un dégel ou une grande pluie. On dirait que le brouillard, amassé sur les toits, sur les murs, se fond à la chaleur du poêle et dégoutte continuellement.

L'homme n'y prend pas garde. Il est tout entier à ses pommes qui commencent à chanter dans le plat rouge avec une petit parfum de caramel, et cette jolie chanson l'empêche d'entendre le bruit d'eau, le sinistre bruit d'eau.

— « Quand vous voudrez, greffier !... » dit une voix enrouée dans la pièce du fond. Il jette un regard sur ses pommes, et s'en va bien à regret. Où va-t-il ? Par la porte entr'ouverte une minute, il vient un air fade et froid qui sent les roseaux, le marécage, et comme une vision de hardes en train de sécher sur des cordes, des blouses fanées, des bourgerons, une robe d'indienne pendue tout de son long par les manches, et qui s'égoutte, qui s'égoutte.

C'est fini. Le voilà qui rentre. Il dépose sur sa table de menus objets tout trempés d'eau, et revient frileusement vers le poêle dégourdir ses mains rouges de froid.

— « Il faut être enragé vraiment, par ce temps-là... se dit-il en frissonnant ; qu'est-ce qu'elles ont donc toutes ? »

Et comme il est bien réchauffé, et que son sucre commence à faire la perle aux bords du plat, il se met à déjeuner sur un coin de son bureau. Tout en mangeant, il a ouvert un de ses registres, et le feuillette avec complaisance. Il est si bien tenu ce grand livre ! Des lignes droites, des en-têtes à l'encre bleue, des petits reflets de poudre d'or, des buvards à chaque page, un soin, un ordre...

Il paraît que les affaires vont bien. Le brave homme a l'air satisfait d'un comptable en face d'un bon inventaire de fin d'année. Pendant qu'il se délecte à tourner les pages de son livre, les portes s'ouvrent dans la salle à côté, les pas d'une foule sonnent sur les dalles ; on parle à demi voix comme dans une église.

— « Oh ! qu'elle est jeune... Quel dommage !... »

Et l'on se pousse et l'on chuchotte...

Qu'est-ce que cela peut lui faire à lui qu'elle soit jeune ? Tranquillement, en achevant ses pommes, il attire devant lui les objets qu'il a apportés tout à l'heure. Un dé plein de sable, un porte-monnaie avec un sou dedans, de petits ciseaux rouillés, si rouillés qu'on ne pourra plus jamais s'en servir — oh ! plus jamais ; — un livret d'ouvrière dont les pages sont collées entre elles ; une lettre en loques effacée, où l'on peut lire quelques mots : « *L'enfant... pas d'arg...mois de nourrice...* »

Le teneur de livre hausse les épaules avec l'air de dire :

« Je connais ça... »

Puis il prend sa plume, souffle soigneusement les mies de pain tombées sur son grand livre, fait un geste pour bien poser sa main, et de sa plus belle ronde il écrit le nom qu'il vient de déchiffrer sur le livret mouillé :

Félicie Rameau, brunisseuse, dix-sept ans.

AVEC TROIS CENT MILLE FRANCS QUE M'A PROMIS GIRARDIN!...

Ne vous est-il jamais arrivé de sortir de chez vous, le pied léger et l'âme heureuse, et après deux heures de courses dans Paris, de rentrer tout mal en train, affaissé par une tristesse sans cause, un malaise incompréhensible? Vous vous dites : « Qu'est-ce que j'ai donc?... » Mais vous avez beau chercher, vous ne trouvez rien. Toutes vos courses ont été bonnes, le trottoir sec, le soleil chaud ; et pourtant vous vous sentez au cœur une angoisse douloureuse, comme l'impression d'un chagrin ressenti.

C'est qu'en ce grand Paris, où la foule se sent inobservée et libre, on ne peut faire un pas sans se heurter à quelque détresse envahissante qui vous éclabousse et vous laisse sa marque en passant. Je ne parle pas seulement des infortunes qu'on connaît, auxquelles on s'intéresse, de ces chagrins d'ami qui sont un peu les nôtres et dont la rencontre subite vous serre le cœur comme un remords; ni même de ces chagrins d'indifférents, qu'on n'écoute que d'une oreille, et qui vous navrent sans qu'on s'en doute. Je parle de ces douleurs tout à fait étrangères, qu'on n'entrevoit qu'au passage, en une minute, dans l'activité de la course et la confusion de la rue.

Ce sont des lambeaux de dialogues saccadés au train des voitures, des préoccupations sourdes et aveugles qui parlent toutes seules et très haut, des épaules lasses, des gestes fous, des yeux de fièvre, des visages blêmes gonflés de larmes, des deuils récents mal essuyés aux voiles noirs. Puis des détails furtifs, et si légers! Un collet d'habit brossé, usé, qui cherche l'ombre, une serinette sans voix tournant à vide sous un porche, un ruban de velours au cou d'une bossue,

cruellement noué bien droit entre les épaules contrefaites... Toutes ces visions de malheurs inconnus passent vite, et vous les oubliez en marchant, mais vous avez senti le frôlement de leur tristesse, vos

vêtements se sont imprégnés de l'ennui qu'ils traînaient après eux, et à la fin de la journée vous sentez remuer tout ce qu'il y a en vous d'ému, de douloureux, parce que sans vous en apercevoir, vous avez accroché au coin d'une rue, au seuil d'une porte, ce fil invisible qui lie toutes les infortunes et les agite à la même secousse.

Je pensais à cela l'autre matin — car c'est surtout le matin que Paris montre ses misères — en voyant marcher devant moi un pauvre diable étriqué dans un paletot trop mince qui faisait paraître ses enjambées plus longues, et exagérait férocement tous ses gestes. Courbé en deux, tourmenté comme un arbre en plein vent, cet homme s'en allait très vite. De temps en temps, sa main plongeait dans une de ses poches de derrière, et y cassait un petit pain qu'il dévorait furtivement, comme honteux de manger dans la rue.

Les maçons me donnent appétit, quand je les vois, assis sur les trottoirs, mordre au beau mitan de leur miche fraîche. Les petits employés aussi me font envie, lorsqu'ils reviennent en courant de la boulangerie au bureau, la plume à l'oreille, la bouche pleine, tout réjouis de ce repas au grand air. Mais ici on sentait la honte de la vraie faim, et c'était pitié de voir ce malheureux n'osant manger que par miettes le pain qu'il broyait au fond de sa poche.

Je le suivais depuis un moment quand tout à coup, comme il arrive souvent dans ces existences déroutées, il changea brusquement de direction et d'idées, et en se retournant se trouva face à face avec moi.

— « Tiens! vous voilà... » Par hasard, je le connaissais un peu. C'était un de ces brasseurs d'affaires, comme il en pousse tant entre les pavés de Paris, homme à inventions, fondateur de journaux impossibles, autour duquel il s'était fait pendant un certain temps beaucoup de réclames et de bruit imprimé, et qui depuis trois mois avait disparu dans un formidable plongeon. Après un bouillonnement de quelques jours à l'endroit de sa chute, le flot s'était uni, refermé, et il n'avait plus été question de lui. En me voyant, il se troubla, et pour couper court à toute question, sans doute aussi pour détourner mon regard de sa tenue sordide et de son sou de pain, il se mit à me parler très vite, d'un ton faussement joyeux... Ses affaires allaient bien, très bien... Ça n'avait été qu'un temps d'arrêt. En ce moment, il tenait une affaire magnifique.. Un grand journal industriel à images... Beaucoup d'argent, un traité d'annonces superbe!... Et sa figure s'animait en parlant. Sa taille se redressait. Peu à peu il prit un ton protecteur, comme s'il était déjà dans son bureau de rédaction, me demanda mêmes des articles :

« Et vous savez, ajouta-t-il, d'un air de triomphe, c'est une affaire sûre... je commence avec trois cent mille francs que m'a promis Girardin! »

Girardin!

C'est bien le nom qui vient toujours à la bouche de ces visionnaires. Quand on le prononce devant moi, ce nom, il me semble voir des quartiers neufs, de grandes bâtisses inachevées, des journaux tout frais imprimés, avec des listes d'actionnaires et d'administrateurs. Que de fois j'ai entendu dire, à propos de projets insensés : « Il faudra parler de ça à Girardin !... »

Et lui aussi, le pauvre diable, cette idée lui était venue de parler de ça à Girardin. Toute la nuit, il avait dû préparer son plan, aligner des chiffres ; puis il était sorti, et en marchant, en s'agitant, l'affaire était devenue si belle, qu'au moment de notre rencontre il lui paraissait impossible que Girardin lui refusât ses trois cent mille francs. En disant qu'on les lui avait promis, le malheureux ne mentait pas, il ne faisait que continuer son rêve.

Pendant qu'il me parlait, nous étions bousculés, poussés contre le mur. C'était sur le trottoir d'une de ces rues si agitées qui vont de la Bourse à la Banque, pleines de gens pressés, distraits, tout à leurs affaires, boutiquiers anxieux courant retirer leurs billets, petits boursiers à figures basses qui se jettent des chiffres à l'oreille en passant. Et d'entendre tous ces beaux projets au milieu de cette foule, dans ce quartier de spéculateurs où l'on sent comme la hâte et la fièvre des jeux de hasard, cela me donnait le frisson d'une histoire de naufrage racontée en pleine mer. Je voyais réellement tout ce que cet homme me disait, ses catastrophes sur d'autres visages, et ses espoirs rayonnants dans d'autres yeux égarés. Il me quitta brusquement, comme il m'avait abordé, jeté à corps perdu dans ce tourbillon de folies, de rêves, de mensonges, ce que ces gens-là appellent d'un ton sérieux « les affaires ».

Au bout de cinq minutes, je l'avais oublié, mais le soir, rentré chez moi, quand je secouai avec la poussière des rues toutes les tristesses de la journée, je revis cette figure tourmentée et pâle, le petit pain d'un sou, et le geste qui soulignait ces paroles fastueuses : « Avec trois cent mille francs que m'a promis Girardin !... »

ARTHUR

Il y a quelques années, j'habitais un petit pavillon aux Champs-Élysées, dans le passage des Douze-Maisons. Figurez-vous un coin de faubourg perdu, niché au milieu de ces grandes avenues aristocratiques, si froides, si tranquilles, qu'il semble qu'on n'y passe qu'en voiture. Je ne sais quel caprice de propriétaire, quelle manie d'avare ou de vieux laissait entrer ainsi au cœur de ce beau quartier ces terrains vagues, ces petits jardins moisis, ces maisons basses, bâties de travers, avec l'escalier en dehors et des terrasses de bois pleines de linge étendu, de cages à lapins, de chats maigres, de corbeaux apprivoisés. Il y avait là des ménages d'ouvriers, de petits rentiers, quelques artistes, — on en trouve partout où il reste des arbres, — et enfin deux ou trois garnis d'aspect sordide, comme encrassés par des générations de misères. Tout autour, la splendeur et le bruit des Champs-Élysées, un roulement continu, un cliquetis de harnais et de pas fringants, les portes cochères lourdement refermées, les calèches ébranlant les porches, des pianos étouffés, les violons de Mabille, un horizon de grands hôtels muets, aux angles arrondis, avec leurs vitres nuancées par des rideaux de soie claire et leurs hautes glaces sans tain, où montent les dorures des candélabres et les fleurs rares des jardinières...

Cette ruelle noire des Douze-Maisons, éclairée seulement d'un réverbère au bout, était comme la coulisse du beau décor environnant. Tout ce qu'il y avait de paillons dans ce luxe venait se réfugier là, galons de livrées, maillots de clowns, toute une bohème de palefreniers anglais, d'écuyers du Cirque les deux petits postillons de l'Hippodrome

avec leurs poneys jumeaux et leurs affiches-réclames, la voiture aux chèvres, les guignols, les marchandes d'oublies, et puis des tribus d'aveugles qui revenaient le soir, chargés de pliants, d'accordéons, de sébiles. Un de ces aveugles se maria pendant que j'habitais le passage. Cela nous valut toute la nuit un concert fantastique de clarinettes, de hautbois, d'orgues, d'accordéons, où l'on voyait très bien défiler tous les ponts de Paris avec leurs psalmodies différentes... A l'ordinaire cependant, le passage était assez tranquille. Ces errants de la rue ne rentraient qu'à la brune, et si las! Il n'y avait de tapage que le samedi lorsque Arthur touchait sa paye.

C'était mon voisin, cet Arthur. Un petit mur allongé d'un treillage séparait seul mon pavillon du garni qu'il habitait avec sa femme. Aussi, bien malgré moi, sa vie se trouvait-elle mêlée à la mienne; et tous les samedis j'entendais, sans en rien perdre, l'horrible drame si parisien qui se jouait dans ce ménage d'ouvriers. Cela commençait toujours de la même façon. La femme préparait le dîner; les enfants tournaient autour d'elle. Elle leur parlait doucement, s'affairait. Sept heures, huit heures : personne... A mesure que le temps se passait, sa voix changeait, roulait des larmes, devenait nerveuse. Les enfants avaient faim, sommeil, commençaient à grogner. L'homme n'arrivait toujours pas. On mangeait sans lui. Puis, la marmaille couchée, le poulailler endormi, elle venait sur le balcon de bois, et je l'entendais dire tout bas en sanglotant :

« Oh! la canaille! la canaille! »

Des voisins qui rentraient la trouvaient là. On la plaignait.

« Allez donc vous coucher, madame Arthur. Vous savez bien qu'il ne rentrera pas, puisque c'est le jour de paye. »

Et des conseils, des commérages.

« A votre place, voilà comme je ferais... Pourquoi ne le dites-vous pas à son patron ? »

Tout cet apitoiement la faisait pleurer davantage; mais elle persistait dans son espoir, dans son attente, s'y énervait, et les portes fermées, le passage muet, se croyant bien seule, restait accoudée là, ramassée toute dans une idée fixe, se racontant à elle-même et très haut ses tristesses avec ce laisser-aller du peuple qui a toujours une moitié de sa vie dans la rue. C'étaient des loyers en retard, les fournisseurs qui la tourmentaient, le boulanger qui refusait le pain... Comment ferait-elle, s'il rentrait encore sans argent ? A la fin, la lassitude la prenait de guetter

les pas attardés, de compter les heures. Elle rentrait; mais longtemps après, quand je croyais tout fini, on toussait près de moi sur la galerie. Elle était encore là, la malheureuse, ramenée par l'inquiétude, se tuant les yeux à regarder dans cette ruelle noire, et n'y voyant que sa détresse.

Vers une heure, deux heures, quelquefois plus tard, on chantait au bout du passage. C'était Arthur qui rentrait. Le plus souvent, il se faisait accompagner, traînait un camarade jusqu'à sa porte : « Viens donc... viens donc... » et même là, il flânait encore, ne pouvait se décider à rentrer, sachant bien ce qui l'attendait chez lui... En montant l'escalier, le silence de la maison endormie qui lui renvoyait son pas lourd le gênait comme un remords. Il parlait seul, tout haut, s'arrêtant devant chaque taudis : « Bonsoir, ma'me Weber... bonsoir, ma'me Mathieu. » Et si on ne lui répondait pas, c'était une bordée d'injures, jusqu'au moment où toutes les portes, toutes les fenêtres s'ouvraient pour lui renvoyer ses malédictions. C'est ce qu'il demandait. Son vin aimait le train, les querelles. Et puis, comme cela, il s'échauffait, arrivait en colère, et sa rentrée lui faisait moins peur.

Elle était terrible, cette rentrée...

« Ouvre, c'est moi... »

J'entendais les pieds nus de la femme sur le carreau, le frottement des allumettes et l'homme qui dès en entrant, essayait de bégayer une histoire, toujours la même : les camarades, l'entraînement... Chose, tu sais bien... Chose qui travaille au chemin de fer. La femme ne l'écoutait pas :

« Et l'argent ?

— J'en ai plus, disait la voix d'Arthur.

— Tu mens !... »

Il mentait en effet. Même dans l'entraînement du vin, il réservait toujours quelques sous, pensant d'avance à sa soif du lundi ; et c'est ce restant de paye qu'elle essayait de lui arracher. Arthur se débattait :

« Puisque je te dis que j'ai tout bu ! » criait-il. Sans répondre, elle s'accrochait à lui de toute son indignation, de tous ses nerfs, le secouait, le fouillait, retournait ses poches. Au bout d'un moment, j'entendais l'argent qui roulait par terre, la femme se jetant dessus avec un rire de triomphe.

« Ah ! tu vois bien. »

puis un juron, des coups sourds,... c'est l'ivrogne qui se vengeait.

Une fois en train de battre, il ne s'arrêtait plus. Tout ce qu'il y a de mauvais, de destructeur dans ces affreux vins de barrière lui montait au cerveau et voulait sortir. La femme hurlait, les derniers meubles du bouge volaient en éclats, les enfants réveillés en sursaut pleuraient de peur. Dans le passage, les fenêtres s'ouvraient. On disait :

« C'est Arthur ! c'est Arthur !... »

Quelquefois aussi le beau-père, un vieux chiffonnier qui logeait dans le garni voisin, venait au secours de sa fille ; mais Arthur s'enfermait à clef pour ne pas être dérangé dans son opération. Alors, à travers la serrure, un dialogue effrayant s'engageait entre le beau-père et le gendre, et nous en apprenions de belles :

« T'en as donc pas assez de tes deux ans de prison, bandit ? » criait le vieux. Et l'ivrogne, d'un ton superbe :

« Eh bien oui, j'ai fait deux ans de prison... Et puis après ?... Au moins, moi, j'ai payé ma dette à la société... Tâche donc de payer la tienne !... »

Cela lui paraissait tout simple : j'ai volé, vous m'avez mis en prison. Nous sommes quittes... Mais tout de même, si le vieux insistait trop là-dessus, Arthur impatienté ouvrait sa porte, tombait sur le beau-père, la belle-mère, les voisins, et battait tout le monde, comme Polichinelle.

Ce n'était pourtant pas un méchant homme. Bien souvent le dimanche, au lendemain d'une de ces tueries, l'ivrogne apaisé, sans le sou pour aller boire, passait la journée chez lui. On sortait les chaises des chambres. On s'installait sur le balcon, ma'me Weber, ma'me Mathieu, tout le garni, et l'on causait. Arthur faisait l'aimable, le bel esprit ; vous auriez dit un de ces ouvriers modèles qui suivent les cours du soir. Il prenait pour parler une voix blanche, doucereuse, déclamait des bouts d'idées ramassées un peu partout, sur les droits de l'ouvrier, la tyrannie du capital. Sa pauvre femme, attendrie par les coups de la veille, le regardait avec admiration, et ce n'était pas la seule.

— « Cet Arthur pourtant, s'il voulait ! » murmurait ma'me Weber en soupirant. Ensuite ces dames le faisaient chanter... Il chantait *les Hirondelles*, de M. de *Bélanger*... Oh ! cette voix de gorge, pleine de fausses larmes, le sentimentalisme bête de l'ouvrier !... Sous la vérandah moisie, en papier goudronné, les guenilles étendues laissaient passer un coin du ciel bleu entre les cordes, et toute cette crapule, affamée d'idéal à sa manière, tournait là-haut ses yeux mouillés.

Tout cela n'empêchait pas que, le samedi suivant, Arthur mangeait sa paye, battait sa femme ; et qu'il y avait là, dans ce bouge, un tas d'autres petits Arthur, n'attendant que d'avoir l'âge de leur père pour manger leur paye, battre leurs femmes... Et c'est cette race-là qui voudrait gouverner le monde!... Ah! maladie! comme disaient mes voisins du passage.

LES TROIS SOMMATIONS

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagine que la bonne leçon qu'il vient de nous donner aura servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne pourra lui enlever ce goût-là ! On a ça dans le sang. Qu'est-ce que vous voulez ? Ce n'est pas tant la politique, qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait : les ateliers fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque chose en plus que je ne saurais vous dire.

Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi, rue l'Orillon, dans un atelier de menuisier, et depuis huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage, avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de copeaux. Ah ! dame ! je peux dire que je m'en suis payé des révolutions, dans cetemps-là.-Tout petit, pas plus haut qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant, gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient des barrières, je me disais en charriant mes copeaux : « Bonne affaire ! il va y avoir quelque chose... »

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine ; des amis du père causaient politique autour de l'établi, des voisins lui apportaient le journal ; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la

même maison et se le passaient d'étage en étage... Papa Bélisaire, qui travaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire :

« Tenez-vous tranquilles, les enfants... Le père n'est pas content, rapport aux affaires de la politique. »

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les entendre, comme, par exemple :

« Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand! »

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot, ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand ; mais c'est égal! je répétais avec les autres :

« Canaille de Guizot... Canaille de Guizot!... »

Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon et me faisait toujours des misères, par rapport à ma charrette de copeaux... Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là! Les chiens, les enfants, tout le monde lui était après, il n'y avait que le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entre-bâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il n'y avait pas de chefs, puis, en passant, *uit!*... Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant :

« Gare, sergo!... voilà l'officier. »

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr, les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, et les sergents de ville dans le canal...

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le faubourg. Il y avait des gens qui criaient :

« C'est rue Montmartre... non!... à la porte Saint-Denis. »

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là, revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues qui relevaient bien vite leurs étalages, leurs éventaires comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras et les jours d'émeute. Presque pas de voitures ; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets ; mais tout de même, une fois la boutique fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement pour bien voir, il s'agissait d'être au premier rang ; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on était fier. Le fait est que le spectacle en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe... Les autres criaient :

« Le commissaire! le commissaire! »

Moi je ne disais rien. J'avais les dents serrées de peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi; en moi-même je pensais :

« Le commissaire est là... gare tout à l'heure les coups de trique... »

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet!... Après un roulement de tambour, le commissaire commençait à marmotter

quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

« Mn...mn... mn... »

Mais nous la connaissions aussi bien que lui la loi sur les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains dans les poches.. Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer... Au troisième roulement, prrt! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un envolement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai! il n'y a pas de pièces de théâtre capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers ceux qui pouvaient dire :

« J'ai entendu la troisième sommation!... »

Il faut dire aussi qu'à ce jeu on risquait quelquefois des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu'un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte; mais pas plutôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent, la trique en l'air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien. Mais j'avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s'était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu'après avoir senti deux ou trois fois le vent de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge! je n'ai jamais vu pareille illumination... On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m'avait corrigé... Ah! ben oui, tout le temps que la pauvre maman Bélisaire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier :

« Ce n'est pas ma faute... C'est ce gueux de commissaire qui nous a trichés... il n'a fait que deux sommations! »

UN SOIR DE PREMIÈRE

— IMPRESSIONS DE L'AUTEUR —

C'est pour huit heures. Dans cinq minutes, la toile va se lever. Machinistes, régisseur, garçon d'accessoires, tout le monde est à son poste. Les acteurs de la première scène se placent, prennent leurs attitudes. Je regarde une dernière fois par le trou du rideau. La salle est comble; quinze cents têtes rangées en amphithéâtre, riant, s'agitant dans la lumière. Il y en a quelques-unes que je reconnais vaguement ; mais leur physionomie me paraît toute changée. Ce sont des mines pincées, des airs rogues, dogmatiques, des lorgnettes déjà braquées qui me visent comme des pistolets. Il y a bien dans un coin quelques visages chers, pâlis par l'angoisse et l'attente : mais combien d'indifférents, de mal disposés! Et tout ce que ces gens apportent du dehors, cette masse d'inquiétudes, de distractions, de préoccupations, de méfiances... Dire qu'il va falloir dissiper tout cela, traverser cette atmosphère d'ennui, de malveillance, faire à ces milliers d'êtres une pensée commune, et que mon drame ne peut exister qu'en allumant sa vie à toutes ces paires d'yeux inexorables... Je voudrais attendre encore, empêcher le rideau de se lever. Mais non! il est trop tard, Voilà les trois coups frappés, l'orchestre qui prélude... puis un grand silence, et une voix que j'entends des coulisses, sourde, lointaine, perdue dans l'immensité de la salle. C'est ma pièce qui commence. Ah! malheureux, qu'est-ce que j'ai fait?...

Moment terrible. On ne sait où aller, que devenir. Rester là, collé contre un portant, l'oreille tendue, le cœur serré ; encourager les acteurs quand on aurait tant besoin d'encouragements soi-même, parler sans savoir ce qu'on dit, sourire en ayant dans les yeux l'éga-

rement de la pensée absente... Au diable! J'aime encore mieux me glisser dans la salle et regarder le danger en face.

Caché au fond d'une baignoire, j'essaye de me poser en spectateur détaché, indifférent, comme si je n'avais pas vu pendant deux mois

toutes les poussières de ces planches flotter autour de mon œuvre, comme si je n'avais pas réglé moi-même tous ces gestes, toutes ces voix et les moindres détails de la mise en scène, depuis le mécanisme des portes jusqu'à la montée du gaz. C'est une impression singulière. Je voudrais écouter, mais je ne peux pas. Tout me gêne, tout me dérange. Ce sont des clefs brusques aux portes des loges, des tabourets

qu'on remue, des quintes de toux qui s'encouragent, se répondent, des chuchotements d'éventails, des étoffes froissées, un tas de petits bruits qui me paraissent énormes ; puis des hostilités de gestes, d'attitudes, des dos qui n'ont pas l'air content, des coudes ennuyés qui s'étalent, semblent barrer tout le décor.

Devant moi, un tout jeune homme à binocle prend des notes d'un air grave, et dit :

« C'est enfantin. »

Dans la loge à côté, on cause à voix basse :

« Vous savez que c'est pour demain.

— Pour demain ?

— Oui, demain, sans faute. »

Il paraît que demain est très important pour ces gens-là, et moi qui ne pense qu'à aujourd'hui !... A travers cette confusion, pas un de mes mots ne porte, ne fait flèche. Au lieu de monter, d'emplir la salle, les voix des acteurs s'arrêtent au bord de la rampe et retombent lourdement dans le trou du souffleur, au fracas bête de la claque... Qu'est-ce qu'il a donc à se fâcher, ce monsieur, là-haut ? Décidément, j'ai peur. Je m'en vais.

Me voilà dehors. Il pleut, il fait noir ; mais je ne m'en aperçois guère. Les loges, les galeries tournent encore devant moi avec leurs rangées de têtes lumineuses, et la scène au milieu, comme un point fixe, éclatant, qui s'obscurcit à mesure que je m'éloigne. J'ai beau marcher, me secouer, je la vois toujours cette scène maudite, et la pièce que je sais par cœur, continue à se jouer, à se traîner lugubrement au fond de mon cerveau. C'est comme un mauvais rêve que j'emporte avec moi, et auquel je mêle les gens qui me heurtent, le gâchis, le bruit de la rue. Au coin du boulevard, un coup de sifflet m'arrête, me fait pâlir. Imbécile ! c'est un bureau d'omnibus... Et je marche, et la pluie redouble. Il me semble que là-bas aussi il pleut sur mon drame, que tout se décolle, se détrempe, et que mes héros, honteux et fripés, barbottent à ma suite sur les trottoirs luisants de gaz et d'eau.

Pour m'arracher à ces idées noires, j'entre dans un café. J'essaye de lire ; mais les lettres se croisent, dansent, s'allongent, tourbillonnent. Je ne sais plus ce que les mots veulent dire ; ils me semblent tous bizarres, vides de sens. Cela me rappelle une lecture que j'ai faite en mer il y a quelques années, un jour de très gros temps. Sous le rouffe inondé d'eau où je m'étais blotti, j'avais trouvé une grammaire anglaise,

et là, dans le train des vagues et des mâts arrachés, pour ne pas penser au danger, pour ne pas voir ces paquets d'eau verdâtre qui croulaient sur le pont en s'étalant, je m'absorbais de toutes mes forces dans l'étude du *th* anglais ; mais j'avais beau lire à haute voix, répéter et crier les mots, rien ne pouvait entrer dans ma tête pleine des huées de la mer et des sifflements aigus de la bise en haut des vergues.

Le journal que je tiens à ce moment me paraît aussi incompréhensible que ma grammaire anglaise. Pourtant à force de fixer cette grande feuille dépliée devant moi, je vois s'y dérouler, entre les lignes courtes et serrées, les articles de demain, et mon pauvre nom se débattre dans des buissons d'épines et des flots d'encre amère... Tout à coup le gaz baisse, on ferme le café.

Déjà ?

Quelle heure est-il donc ?

... Les boulevards sont pleins de monde. On sort des théâtres. Je me croise sans doute avec des gens qui ont vu ma pièce. Je voudrais demander, savoir, et en même temps je passe vite pour ne pas entendre les réflexions à haute voix et les feuilletons en pleine rue. Ah ! comme ils sont heureux tous ceux-là qui rentrent chez eux et qui n'ont pas fait de pièces... Me voici devant le théâtre. Tout est fermé, éteint. Décidément je ne saurai rien ce soir ; mais je me sens une immense tristesse devant les affiches mouillées et les ifs à lampions qui clignotent encore à la porte. Ce grand bâtiment que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière tout ce coin de boulevard est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie... Allons ! c'est fini. Six mois de travail, de rêves, de fatigues, d'espérances, tout cela s'est brûlé, perdu, envolé à la flambée de gaz d'une soirée.

LA SOUPE AU FROMAGE

C'est une petite chambre au cinquième, une de ces mansardes où la pluie tombe droite sur les vitres à tabatière, et qui — la nuit venue comme maintenant — semblent se perdre avec les toits dans le noir et dans la rafale. Pourtant la pièce est bonne, confortable, et l'on éprouve en y entrant je ne sais quel sentiment de bien-être qu'augmentent encore le bruit du vent et les torrents de pluie ruisselant aux gouttières. On se croirait dans un nid bien chaud, tout en haut d'un grand arbre. Pour le moment, le nid est vide. Le maître du logis n'est pas là, mais

on sent qu'il va rentrer bientôt, et tout chez lui a l'air de l'attendre. Sur un bon feu couvert, une petite marmite bout tranquillement avec un murmure de satisfaction. C'est un peu tard veiller pour une marmite ; aussi quoique celle-là semble faite au métier, à en juger par ses flancs roussis, passés à la flamme, de temps en temps elle s'impatiente, et son couvercle se soulève, agité par la vapeur. Alors une bouffée de chaleur appétissante monte et se répand dans toute la chambre.

Oh ! la bonne odeur de soupe au fromage...

Parfois aussi le feu couvert se dégage un peu. Un écroulement de cendres se fait entre les bûches, et une petite flamme court sur le parquet, éclairant le logis par le bas, comme pour faire son inspection, s'assurer que tout est en ordre. Oui, ma foi ! tout est bien en ordre, et le maître peut venir quand il voudra. Les rideaux d'algérienne sont tirés devant les fenêtres, drapés confortablement autour du lit. Voilà là-bas le grand fauteuil qui s'allonge auprès de la cheminée ; la table, dans un coin toute dressée, avec la lampe prête à allumer, le couvert mis pour un seul, et à côté du couvert le livre, compagnon du repas solitaire... Et de même que la marmite a un coup de feu, les fleurs de la vaisselle ont pâli dans l'eau, le livre est froissé aux bords. Il y a sur tout cela l'air attendri, un peu fatigué, d'une habitude. On sent que le maître du logis doit rentrer très tard toutes les nuits, et qu'il aime à trouver en rentrant ce petit souper qui mijote, et tient la chambre parfumée et chaude jusqu'à son retour.

Oh ! la bonne odeur de soupe au fromage.

A voir la netteté de ce logement de garçon, je m'imagine un employé, un de ces êtres minutieux qui installent dans toute leur vie l'exactitude de l'heure du bureau et l'ordre des cartons étiquetés. Pour rentrer si tard, il doit avoir un service de nuit à la poste ou au télégraphe. Je le vois d'ici derrière un grillage, en manches de lustrine et calotte de velours, triant, timbrant des lettres, dévidant les banderoles bleues des dépêches, préparant à Paris qui dort ou qui s'amuse, toutes ses affaires de demain. Eh bien, non. Ce n'est pas cela. Voici qu'en furetant dans la chambre, la petite lueur du foyer vient éclairer de grandes photographies accrochées au mur. Aussitôt l'on voit sortir de l'ombre encadrés d'or et majestueusement drapés, l'empereur Auguste, Mahomet, Félix, chevalier romain, gouverneur d'Arménie, des couronnes, des casques, des tiares, des turbans, et sous ces coiffures différentes, toujours la même tête solennelle et droite, la tête du maître

de céans, l'heureux seigneur pour qui cette soupe embaumée mijote et bout doucement sur la cendre chaude...

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage...

Certes, non! celui-là n'est pas un employé des postes. C'est un empereur, un maître du monde, un de ces êtres providentiels qui tous les soirs de répertoire font trembler les voûtes de l'Odéon et n'ont qu'à dire : « Gardes, saisissez-le! » pour que les gardes obéissent. En ce moment, il est là-bas dans son palais, de l'autre côté de l'eau. Le cothurne aux talons, la chlamyde à l'épaule, il erre sous les portiques, déclame, fronce le sourcil, se drape d'un air ennuyé dans ses tirades tragiques. C'est si triste en effet de jouer devant les banquettes! Et la salle de l'Odéon est si grande, si froide, les soirs de tragédie!... Tout à coup l'empereur, à demi gelé sous sa pourpre, sent un frisson de chaleur lui courir par tout le corps. Son œil s'allume, sa narine s'ouvre. Il songe qu'en rentrant, il va trouver sa chambre encore chaude, le couvert mis, la lampe prête et tout son petit chez lui bien rangé, avec ce soin bourgeois des comédiens qui se vengent dans la vie privée des allures un peu désordonnées de la scène... Il se voit découvrant la marmite, remplissant son assiette à fleurs...

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

A partir de ce moment, ce n'est plus le même homme. Les plis droits de sa chlamyde, les escaliers de marbre, la roideur des portiques n'ont plus rien qui le gêne. Il s'anime, presse son jeu, précipite l'action. Pensez donc! si le feu allait s'éteindre là-bas... A mesure que la soirée s'avance, sa vision se rapproche et lui donne de l'entrain. Miracle! l'Odéon dégèle. Les vieux habitués de l'orchestre, réveillés de leur torpeur, trouvent que ce Marancourt est vraiment magnifique, surtout aux dernières scènes. Le fait est qu'au dénoûment, à l'heure décisive où l'on poignarde les traîtres, où l'on marie les princesses, la physionomie de l'empereur vous a une béatitude, une sérénité singulières. L'estomac creusé par tant d'émotions, de tirades, il lui semble qu'il est chez lui, assis à sa petite table, et son regard va de Cinna à Maxime avec un bon sourire d'attendrissement, comme s'il voyait déjà les jolis fils blancs qui s'allongent au bout de la cuillière, quand la soupe au fromage est cuite à point, bien mijotée et servie chaud...

LE DERNIER LIVRE

« Il est mort !... » me dit quelqu'un dans l'escalier.

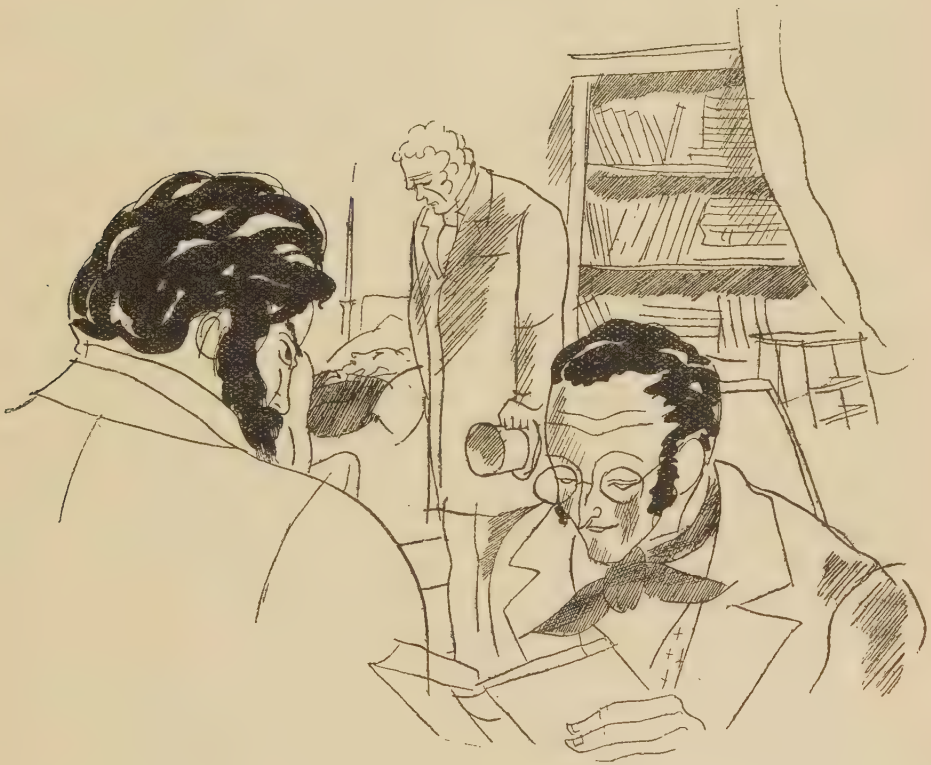
Depuis plusieurs jours déjà, je la sentais venir la lugubre nouvelle. Je savais que d'un moment à l'autre j'allais la trouver à cette porte ; et pourtant elle me frappa comme quelque chose d'inattendu. Le cœur gros, les lèvres tremblantes, j'entrai dans cet humble logis d'homme de lettres ou le cabinet de travail tenait la plus grande place, où l'étude despotique avait pris tout le bien-être, toute la clarté de la maison.

Il était là couché sur un petit lit de fer très bas, et sa table chargée de papiers, sa grande écriture interrompue au milieu des pages, sa plume encore debout dans l'encrier disaient combien la mort l'avait frappé subitement. Derrière le lit, une haute armoire de chêne, débordant de manuscrits, de paperasses, s'entr'ouvrait presque sur sa tête. Tout autour des livres, rien que des livres : partout, sur des rayons, sur des chaises, sur le bureau, empilés par terre dans des coins, jusque sur le pied du lit. Quand il écrivait là, assis à sa table, cet encombrement, ce fouillis sans poussière pouvait plaire aux yeux : on y sentait la vie, l'entrain du travail. Mais dans cette chambre de mort, c'était lugubre. Tous ces pauvres livres, qui croulaient par piles, avaient l'air prêts à partir, à se perdre dans cette grande bibliothèque du hasard, éparse dans les ventes, sur les quais, les étalages, feuilletée par le vent et la flâne.

Je venais de l'embrasser dans son lit, et j'était debout à le regarder, tout saisi par le contact de ce front froid et lourd comme une pierre. Soudain la porte s'ouvrit. Un commis en librairie, chargé, essoufflé, entra joyeusement et poussa sur la table un paquet de livres, frais sortis de la presse.

« Envoi de Bachelin, » cria-t-il ; puis, voyant le lit, il recula, ôta sa casquette et se retira discrètement.

Il y avait quelque chose d'effroyablement ironique dans cet envoi du libraire Bachelin, retardé d'un mois, attendu par le malade avec tant d'impatience et reçu par le mort... Pauvre ami! C'était son dernier livre, celui sur lequel il comptait le plus. Avec quel soin minutieux ses mains, déjà tremblantes de fièvre, avaient corrigé les épreuves! quelle hâte il avait de tenir le premier exemplaire! Dans les derniers



jours, quand il ne parlait plus, ses yeux restaient fixés sur la porte, et si les imprimeurs, les protes, les brocheurs, tout ce monde employé à l'œuvre d'un seul, avaient pu voir ce regard d'angoisse et d'attente, les mains se seraient hâtées, les lettres se seraient bien vite mises en pages, les pages en volumes pour arriver à temps, c'est-à-dire un jour plus tôt, et donner au mourant la joie de retrouver, toute fraîche

dans le parfum du livre neuf et la netteté des caractères, cette pensée qu'il sentait déjà fuir et s'obscurcir en lui.

Même en pleine vie, il y a là en effet pour l'écrivain un bonheur dont il ne se blase jamais. Ouvrir le premier exemplaire de son œuvre, la voir fixée, comme en relief, et non plus dans cette grande ébullition du cerveau où elle est toujours un peu confuse, quelle sensation délicieuse! Tout jeune, cela vous cause un éblouissement : les lettres miroitent, allongées de bleu, de jaune, comme si l'on avait du soleil plein la tête. Plus tard, à cette joie d'inventeur se mêle un peu de tristesse, le regret de n'avoir pas dit tout ce que l'on voulait dire. L'œuvre qu'on portait en soi paraît toujours plus belle que celle qu'on a faite. Tant de choses se perdent en ce voyage de la tête à la main! A voir dans les profondeurs du rêve, l'idée du livre ressemble à ces jolies méduses de la Méditerranée qui passent dans la mer comme des nuances flottantes ; posées sur le sable, ce n'est plus qu'un peu d'eau, quelques gouttes décolorées que le vent sèche tout de suite.

Hélas! ni ces joies ni ces désillusions, le pauvre garçon n'avait rien eu, lui, de sa dernière œuvre. C'était navrant à voir, cette tête inerte et lourde, endormie sur l'oreiller, et à côté, ce livre tout neuf, qui allait paraître aux vitrines, se mêler aux bruits de la rue, à la vie de la journée, dont les passants liraient le titre machinalement l'emporteraient dans leur mémoire, au fond de leurs yeux, avec le nom de l'auteur, ce même nom inscrit à la page triste des mairies, et si riant, si gai sur la couverture de couleur claire. Le problème de l'âme et du corps semblait tenir là tout entier, entre ce corps rigide qu'on allait ensevelir, oublier, et ce livre qui se détachait de lui, comme une âme visible, vivante, et peut-être immortelle...

... «Il m'en avait promis un exemplaire...» dit tout bas près de moi une voix larmoyante. Je me retournai, et j'aperçus, sous des lunettes d'or, un petit œil vif et fureteur de ma connaissance et de la vôtre aussi, vous tous mes amis qui écrivez. C'était l'amateur de livres, celui qui vient, dès qu'un volume de vous est annoncé, sonner à votre porte deux petits coups timides et persistants qui lui ressemblent. Il entre, souriant, l'échine basse, frétille autour de vous, vous appelle «cher maître», et ne s'en ira pas sans emporter votre dernier livre. Rien que le dernier! Il a tous les autres, c'est celui-là seul qui lui manque. Et le moyen de refuser? Il arrive si bien à l'heure, il sait si bien vous prendre au milieu de cette joie dont nous parlions, dans l'abandon

des envois, des dédicaces. Ah! le terrible petit homme que rien ne rebute, ni les portes sourdes, ni les accueils gelés, ni le vent, ni la pluie, ni les distances. Le matin, on le rencontre dans la rue de la Pompe, grattant au petit huis du patriarche de Passy ; le soir, il revient de Marly avec le nouveau drame de Sardou sous le bras. Et comme cela, toujours trottant, toujours en quête, il remplit sa vie sans rien faire et sa bibliothèque sans payer.

Certes, il fallait que la passion des livres fût bien forte chez cet homme pour l'amener ainsi jusqu'à ce lit de mort.

« Eh! prenez-le, votre exemplaire, » lui dis-je impatienté. Il ne le prit pas, il l'engloutit. Puis, une fois le volume bien approfondi dans sa poche, il resta sans bouger, sans parler, la tête penchée sur l'épaule, essuyant ses lunettes d'un air attendri... Qu'attendait-il? qu'est-ce qui le retenait? Peut-être un peu de honte, l'embarras de partir tout de suite, comme s'il n'était venu que pour cela?

Eh bien, non!

Sur la table, dans le papier d'emballage à moitié enlevé, il venait d'apercevoir quelques exemplaires d'amateur, la tranche épaisse, non rognés, avec de grandes marges, fleurons, culs-de-lampe; et malgré son attitude recueillie, son regard, sa pensée, tout était là... Il en louchait, le malheureux!

Ce que c'est pourtant que la manie d'observer! Moi-même je m'étais laissé distraire de mon émotion, et je suivais, à travers mes larmes, cette petite comédie navrante qui se jouait au chevet du mort. Doucement, par petites secousses invisibles, l'amateur se rapprochait de la table. Sa main se posa comme par hasard sur un des volumes ; il le retourna, l'ouvrit, palpa le feuillet. A mesure son œil s'allumait, le sang lui montait aux joues. La magie du livre opérait en lui... A la fin, n'y tenant plus, il en prit un :

« C'est pour M. de Sainte-Beuve, » me dit-il à demi-voix, et dans sa fièvre, son trouble, la peur qu'on ne le lui reprît, peut-être aussi pour bien me convaincre que c'était pour M. de Sainte-Beuve, il ajouta très gravement avec un accent de componction intraduisible : « De l'Académie française!... » et il disparut.

MAISON A VENDRE

Au-dessus de la porte, une porte de bois mal jointe, qui laissait se mêler, dans un grand intervalle, le sable du jardinet et la terre de la route, un écriteau était accroché depuis longtemps, immobile dans le soleil d'été, tourmenté, secoué au vent d'automne : *Maison à vendre*, et cela semblait dire aussi maison abandonnée, tant il y avait de silence autour.

Quelqu'un habitait là pourtant. Une petite fumée bleuâtre, montant de la cheminée de brique qui dépassait un peu le mur, trahissait une existence cachée, discrète et triste comme la fumée de ce feu de pauvre. Puis à travers les ais branlants de la porte, au lieu de l'abandon, du vide, de cet en-l'air qui précède et annonce une vente, un départ, on voyait des allées bien alignées, des tonnelles arrondies, les arrosoirs près du bassin et des ustensiles de jardinier appuyés à la maisonnette. Ce n'était rien qu'une maison de paysan, équilibrée sur ce terrain en pente par un petit escalier, qui plaçait le côté de l'ombre au premier, celui du midi au rez-de-chaussée. De ce côté-là, on aurait dit une serre. Il y avait des cloches de verre empilées sur les marches, des pots à fleurs vides, renversés, d'autres rangés avec des géraniums, des verveines sur le sable chaud et blanc. Du reste, à part deux ou trois grands platanes, le jardin était tout au soleil. Des arbres fruitiers en éventail sur des fils de fer, ou bien en espalier, s'étalaient à la grande lumière, un peu défeuillés, là seulement pour le fruit. C'était aussi des plants de fraisiers, des pois à grandes rames ; et au milieu de tout cela, dans cet ordre et ce calme, un vieux, à chapeau de paille, qui circulait tout le jour par les allées, arrosait aux heures fraîches, coupait, émondait les branches et les bordures.

Ce vieux ne connaissait personne dans le pays. Excepté la voiture du boulanger, qui s'arrêtait à toutes les portes dans l'unique rue du

village, il n'avait jamais de visite. Parfois, quelque passant, en quête d'un de ces terrains à mi-côte qui sont tous très fertiles et font de charmants vergers, s'arrêtait pour sonner en voyant l'écriteau. D'abord la maison restait sourde. Au second coup un bruit de sabots s'approchait lentement du fond du jardin, et le vieux entre-bâillait sa porte d'un air furieux.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— La maison est à vendre ?

— Oui, répondait le bonhomme avec effort, oui... elle est à vendre, mais je vous préviens qu'on en demande très cher... » Et sa main, toute prête à la refermer, barrait la porte. Ses yeux vous mettaient dehors, tant ils montraient de colère, et il restait là, gardant comme un dragon ses carrés de légumes et sa petite cour sablée. Alors les gens passaient leur chemin, se demandant à quel maniaque ils avaient affaire, et quelle était cette folie de mettre sa maison en vente avec un tel désir de la conserver.

Ce mystère me fut expliqué. Un jour, en passant devant la petite maison, j'entendis des voix animées, le bruit d'une discussion.

— « Il faut vendre, papa, il faut vendre... vous l'avez promis... »

Et la voix du vieux, toute tremblante :

« Mais, mes enfants, je ne demande pas mieux que de vendre... voyons ! Puisque j'ai mis l'écriteau. »

J'appris ainsi que c'étaient ses fils, ses brus, de petits boutiquiers parisiens, qui l'obligeaient à se défaire de ce coin bien-aimé. Pour quelle raison ? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils commençaient à trouver que la chose traînait trop, et à partir de ce jour, ils vinrent régulièrement tous les dimanches pour harceler le malheureux, l'obliger à tenir sa promesse. De la route, dans ce grand silence du dimanche, où la terre elle-même se repose d'avoir été labourée, ensemencée toute la semaine, j'entendais cela très bien. Les boutiquiers causaient, discutaient entre eux en jouant au tonneau, et le mot argent sonnait sec dans ces voix aigres comme les palets qu'on heurtait. Le soir, tout le monde s'en allait ; et quand le bonhomme avait fait quelques pas sur la route pour les reconduire, il rentrait bien vite, et refermait tout heureux sa grosse porte, avec une semaine de répit devant lui. Pendant huit jours, la maison redevenait silencieuse. Dans le petit jardin brûlé de soleil, on n'entendait rien que le sable écrasé d'un pas lourd, ou traîné au râteau.

De semaine en semaine cependant, le vieux était plus pressé, plus tourmenté. Les boutiquiers employaient tous les moyens. On amenait les petits enfants pour le séduire. « Voyez-vous, grand-père, quand la maison sera vendue, vous viendrez habiter avec nous. Nous serons si heureux tous ensemble!... » Et c'étaient des aparté dans tous les coins, des promenades sans fin à travers les allées, des calculs faits à haute voix. Une fois j'entendis une des filles qui criait :

« La baraque ne vaut pas cent sous... elle est bonne à jeter à bas. »

Le vieux écoutait sans rien dire. On parlait de lui comme s'il était mort, de sa maison comme si elle était déjà abattue. Il allait, tout voûté, des larmes dans les yeux, cherchant par habitude une branche à émonder, un fruit à soigner en passant ; et l'on sentait sa vie si bien enracinée dans ce petit coin de terre, qu'il n'aurait jamais la force de s'en arracher. En effet, quoi qu'on pût lui dire, il reculait toujours le moment du départ. En été, quand mûrissaient ces fruits un peu acides qui sentent la verdeur de l'année, les cerises, les groseilles, les cassis, il se disait :

« Attendons la récolte... Je vendrai tout de suite après. »

Mais la récolte faite, les cerises passées, venait le tour des pêches, puis les raisins, et après les raisins ces belles nèfles brunes qu'on cueille presque sous la neige. Alors l'hiver arrivait. La campagne était noire, le jardin vide. Plus de passants, plus d'acheteurs. Plus même de boutiquiers le dimanche. Trois grands mois de repos pour préparer les semences, tailler les arbres fruitiers, pendant que l'écriteau inutile se balançait sur la route, retourné par la pluie et le vent.

A la longue, impatientés et persuadés que le vieux faisait tout pour éloigner les acheteurs, les enfants prirent un grand parti. Une des brus vint s'installer près de lui, une petite femme de boutique, parée dès le matin, et qui avait bien cet air avenant, faussement doux, cette amabilité obséquieuse des gens habitués au commerce. La route semblait lui appartenir. Elle ouvrait la porte toute grande, causait fort, souriait aux passants comme pour dire :

« Entrez... voyez... la maison est à vendre! »

Plus de répit pour le pauvre vieux. Quelquefois, essayant d'oublier qu'elle était là, il bêchait ses carrés, les ensemençait à nouveau, comme ces gens tout près de la mort qui aiment à faire des projets pour tromper leurs craintes. Tout le temps, la boutiquière le suivait, le tourmentait :

— « Bah ! à quoi bon ?... c'est donc pour les autres que vous prenez tant de peine ? »

Il ne lui répondait pas, et s'acharnait à son travail avec un entêtement singulier. Laisser son jardin à l'abandon, c'eût été le perdre un

peu déjà, commencer à s'en détacher. Aussi les allées n'avaient pas un brin d'herbe; pas de gourmand aux rosiers.

En attendant, les acquéreurs ne se présentaient pas. C'était le moment de la guerre, et la femme avait beau tenir sa porte ouverte, faire des yeux doux à la route, il ne passait que des déménagements,

il n'entrait que de la poussière. De jour en jour, la dame devenait plus aigre. Ses affaires de Paris la réclamaient. Je l'entendais accabler son beau-père de reproches, lui faire de véritables scènes, taper les portes. Le vieux courbait le dos sans rien dire, et se consolait en regardant monter ses petits pois, et l'écriteau, toujours à la même place : *Maison à vendre.*

...Cette année, en arrivant à la campagne, j'ai bien retrouvé la maison; mais, hélas! l'écriteau n'y était plus. Des affiches déchirées, moisies, pendaient encore au long des murs. C'est fini ; on l'avait vendue! A la place du grand portail gris une porte verte, fraîchement peinte, avec un fronton arrondi, s'ouvrait par un petit jour grillé qui laissait voir le jardin. Ce n'était plus le verger d'autrefois, mais un fouillis bourgeois de corbeilles, de pelouses, de cascades, le tout reflété dans une grande boule de métal qui se balançait devant le perron. Dans cette boule, les allées faisaient des cordons de fleurs voyantes, et deux larges figures s'étalaient, exagérées : un gros homme rouge, tout en nage, enfoncé dans une chaise rustique, et une énorme dame essoufflée, qui criait en brandissant un arrosoir :

« J'en ai mis quatorze aux balsamines! »

On avait bâti un étage, renouvelé les palissades; et dans ce petit coin remis à neuf, sentant encore la peinture, un piano jouait à toute volée des quadrilles connus et des polkas de bals publics. Ces airs de danse, qui tombaient sur la route et faisaient chaud à entendre, mêlés à la grande poussière de juillet, ce tapage de grosses fleurs, de grosses dames, cette gaieté débordante et triviale me serraient le cœur. Je pensais au pauvre vieux qui se promenait là si heureux, si tranquille; et je me le figurais à Paris, avec son chapeau de paille, son dos de vieux jardinier, errant au fond de quelque arrière-boutique, ennuyé, timide, plein de larmes, pendant que sa bru triomphait dans un comptoir neuf, où sonnaient les écus de la petite maison.

UN RÊVEILLON DANS LE MARAIS

CONTE DE NOEL

M. Majesté, fabricant d'eau de Seltz dans le Marais, vient de faire un petit réveillon chez des amis de la place Royale, et regagne son logis en fredonnant... Deux heures sonnent à Saint-Paul. « Comme il est tard ! » se dit le brave homme, et il se dépêche; mais le pavé glisse, les rues sont noires, et puis dans ce diable de vieux quartier, qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures, de bornes devant les portes à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, surtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes, et les yeux embrouillés par les toasts du réveillon... Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail orné, où brille au clair de lune un écusson, doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes dont il a fait sa marque de fabrique :

HOTEL CI-DEVANT DE NESMOND
MAJESTÉ JEUNE
FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons de la fabrique, sur les bordereaux, les têtes de lettres, s'étalent ainsi et resplendissent les vieilles armes des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et claire, qui dans le jour en s'ouvrant fait de la lumière à toute la rue. Au fond de la cour, une grande bâtisse très ancienne, des murailles noires, brodées, ouvragées, des balcons de fer arrondis, des balcons de pierre

à pilastres, d'immenses fenêtres très hautes, surmontées de frontons, de chapiteaux qui s'élèvent aux derniers étages comme autant de petits toits dans le toit, et enfin, sur le faîte, au milieu des ardoises, les lucarnes des mansardes, rondes, coquettes, encadrées de guirlandes comme des miroirs. Avec cela un grand perron de pierre, rongé et verdi par la pluie, une vigne maigre qui s'accroche aux murs, aussi noire, aussi tordue que la corde qui se balance là-haut à la poulie du grenier, je ne sais quel grand air de vétusté et de tristesse... C'est l'ancien hôtel de Nesmond.

En plein jour, l'aspect de l'hôtel n'est pas le même. Les mots : *Caisse*, *Magasin*, *Entrée des ateliers* éclatent partout en or sur les vieilles murailles, les font vivre, les rajeunissent. Les camions des chemins de fer ébranlent le portail; les commis s'avancent au perron la plume à l'oreille pour recevoir les marchandises. La cour est encombrée de caisses, de paniers, de paille, de toile d'emballage. On se sent bien dans une fabrique... Mais avec la nuit, le grand silence, cette lune d'hiver qui, dans le fouillis des toits compliqués, jette et entremêle des ombres, l'antique maison des Nesmond reprend ses allures seigneuriales. Les balcons sont en dentelle ; la cour d'honneur s'agrandit, et le vieil escalier, qu'éclairent des jours inégaux, vous a des recoins de cathédrale, avec des niches vides et des marches perdues qui ressemblent à des autels.

Cette nuit-là surtout, M. Majesté trouve à sa maison un aspect singulièrement grandiose. En traversant la cour déserte, le bruit de ses pas l'impressionne. L'escalier lui paraît immense, surtout très lourd à monter. C'est le réveillon sans doute... Arrivé au premier étage, il s'arrête pour respirer, et s'approche d'une fenêtre. Ce que c'est que d'habiter une maison historique! M. Majesté n'est pas poète, oh! non; et pourtant, en regardant cette belle cour aristocratique, où la lune étend une nappe de lumière bleue, ce vieux logis de grand seigneur qui a si bien l'air de dormir avec ses toits engourdis sous leur capuchon de neige, il lui vient des idées de l'autre monde :

« Hein ?... tout de même, si les Nesmond revenaient... »

A ce moment, un grand coup de sonnette retentit. Le portail s'ouvre à deux battants, si vite, si brusquement, que le réverbère s'éteint ; et pendant quelques minutes il se fait là-bas, dans l'ombre de la porte, un bruit confus de frôlements, de chuchotements. On se dispute, on se presse pour entrer. Voici des valets, beaucoup de

valets, des carrosses tout en glaces miroitant au clair de lune, des chaises à porteurs balancées entre deux torches qui s'avivent au courant d'air du portail. En rien de temps, la cour est encombrée. Mais au pied du perron, la confusion cesse. Des gens descendent des voitures, se saluent, entrent en causant comme s'ils connaissaient la maison. Il y a là, sur ce perron, un froissement de soie, un cliquetis d'épées. Rien que des chevelures blanches, alourdies et mates de poudre ; rien que des petites voix claires, un peu tremblantes, des petits rires sans timbre, des pas légers. Tous ces gens ont l'air d'être vieux, vieux. Ce sont des yeux effacés, des bijoux endormis, d'anciennes soies brochées, adoucies de nuances changeantes, que la lumière des torches fait briller d'un éclat doux; et sur tout cela flotte un petit nuage de poudre, qui monte des cheveux échafaudés, roulés en boucles, à chacune de ces jolies révérences, un peu guindées par les épées et les grands paniers... Bientôt toute la maison a l'air d'être hantée. Les torches brillent de fenêtre en fenêtre, montent et descendent dans le tournoiement des escaliers, jusqu'aux lucarnes des mansardes qui ont leur étincelle de fête et de vie. Tout l'hôtel de Nesmond s'illumine, comme si un grand coup de soleil couchant avait allumé ses vitres.

«Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu!...» se dit M. Majesté. Et, revenu de sa stupeur, il tâche de secouer l'engourdissement de ses jambes et descend vite dans la cour, où les laquais viennent d'allumer un grand feu clair. M. Majesté s'approche; il leur parle. Les laquais ne lui répondent pas, et continuent de causer tout bas entre eux, sans que la moindre vapeur s'échappe de leurs lèvres dans l'ombre glaciale de la nuit. M. Majesté n'est pas content, cependant une chose le rassure, c'est que ce grand feu qui flambe si haut et si droit est un feu singulier, une flamme sans chaleur, qui brille et ne brûle pas. Tranquillisé de ce côté, le bonhomme franchit le perron et entre dans ses magasins.

Ces magasins du rez-de-chaussée devaient faire autrefois de beaux salons de réception. Des parcelles d'or terni brillent encore à tous les angles. Des peintures mythologiques tournent au plafond, entourent les glaces, flottent au-dessus des portes dans des teintes vagues, un peu ternes, comme le souvenir des années écoulées. Malheureusement il n'y a plus de rideaux, plus de meubles. Rien que des paniers, de grandes caisses pleines de siphons à têtes d'étain, et les branches

desséchées d'un vieux lilas qui montent toutes noires derrière les vitres. M. Majesté, en entrant, trouve son magasin plein de lumière et de monde. Il salue, mais personne ne fait attention à lui. Les femmes aux bras de leurs cavaliers continuent à minauder cérémonieusement sous leurs pelisses de satin. On se promène, on cause, on se disperse. Vraiment tous ces vieux marquis ont l'air d'être chez eux. Devant un trumeau peint, une petite ombre s'arrête, toute tremblante : « Dire que c'est moi, et que me voilà ! » et elle regarde en souriant une Diane qui se dresse dans la boiserie, — mince et rose, avec un croissant au front.

« Nesmond, viens donc voir tes armes ! » et tout le monde rit en regardant le blason des Nesmond qui s'étale sur une toile d'emballage, avec le nom de Majesté au-dessous.

« Ah ! ah ! ah !... Majesté !... Il y en a donc encore des Majestés en France ? »

Et ce sont des gaietés sans fin, de petits rires à son de flûte, des doigts en l'air, des bouches qui minaudent...

Tout à coup quelqu'un crie :

« Du champagne ! du champagne !

— Mais non !...

— Mais si !... si, c'est du champagne... Allons, comtesse, vite un petit réveillon. »

C'est de l'eau de Seltz de M. Majesté qu'ils ont prise pour du champagne. On le trouve bien un peu éventé ; mais bah ! on le boit tout de même, et comme ces pauvres petites ombres n'ont pas la tête bien solide, peu à peu cette mousse d'eau de Seltz les anime, les excite, leur donne envie de danser. Des menuets s'organisent. Quatre fins violons que Nesmond a fait venir commencent un air de Rameau, tout en triolets, menu et mélancolique dans sa vivacité. Il faut voir toutes ces jolies vieilles tourner lentement, saluer en mesure d'un air grave. Leurs atours en sont rajeunis, et aussi les gilets d'or, les habits brochés, les souliers à boucles de diamants. Les panneaux eux-mêmes semblent revivre en entendant ces anciens airs. La vieille glace, enfermée dans le mur depuis deux cents ans, les reconnaît aussi, et tout éraflée, noircie aux angles, elle s'allume doucement et renvoie aux danseurs leur image, un peu effacée, comme attendrie d'un regret. Au milieu de toutes ces élégances, M. Majesté se sent gêné. Il s'est blotti derrière une caisse et regarde...

Petit à petit cependant le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin, on voit la cour blanchir, puis le haut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin, et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les laquais ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert.

LES TROIS MESSES BASSES

CONTE DE NOEL

I

« Deux dindes truffées, Garrigou ?...

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

— Jésus-Maria ! moi qui aime tant les truffes... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine ?...

— Oh ! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppes, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

— Grosses comment, les truites, Garrigou ?...

— Grosses comme ça, mon révérend... Énormes !...

— Oh ! Dieu, il me semble que je les vois !... As-tu mis le vin dans les burettes ?

— Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame ! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines de vin de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtouts ciselés, les fleurs, les candélabres !... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins

quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion... Ah ! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh !...

— Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe ; car voilà que minuit est proche et il ne faut pas nous mettre en retard... »

Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prieur des Barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelague, et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc pendant que le soi-disant Garrigou (hum ! hum !) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château, et l'esprit déjà troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant :

« Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !... »

Dehors, le vent de la nuit soufflait, éparpillant la musique des cloches, et à mesure des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelague. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid tout ce brave peuple marchait allègrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses sonnailles, et à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage :

« Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton.

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants. »

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid ; la bise piquait, et un fin grésil glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tournebroches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas; par là-dessus, une vapeur tiède qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde.

« Quel bon réveillon nous allons faire après la messe ! »

II

Drelindin din !... Drelindin din !...

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entre-croisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, toutes les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde ! Et que de toilettes ! Voici d'abord, assis dans les stalles sculptées qui entourent le chœur, le sire de Trinquelague, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière dans sa robe de brocart couleur de feu, et la jeune dame de Trinquelague, coiffée d'une haute tour de dentelle, gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas, on voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les damas brochés. Puis viennent les gras

majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entr'ouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons qui viennent entre deux sauces prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église tout en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barettes blanches qui donne des distractions à l'officiant? Ne serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agite au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps : « Dépêchons-nous, dépêchons-nous... Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table. » Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisines en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entr'ouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Ou bien encore il voit passer des files de petits pages portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà prête pour le festin. O délices! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatant parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait Garrigou (ah! bien, oui, Garrigou!) étalés sur un lit de fenouil, l'écaille nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si vive est la vision de ces merveilles qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les broderies de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de *Dominus vobiscum*, il se surprend à dire le *Benedicite*. A part ces légères méprises, le digne homme débite son office très consciencieusement, sans passer une ligne, sans omettre une génuflexion, et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.

« Et d'une! » se dit le chapelain avec un soupir de soulagement ; puis sans perdre une minute il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et...

Drelindin din!... Drelindin din!

HERVÉ
BAILLE

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle commence aussi le péché de dom Balaguère. « Vite, vite, dépêchons-nous, » lui crie de sa petite voix aigrelette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant, tout abandonné au démon de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l'avidité de son appétit en surexcitation. Frénétiquement il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix, les génuflexions, raccourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. A peine s'il étend ses bras à l'évangile, s'il frappe sa poitrine au confiteor. Entre le clerc et lui c'est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s'achèvent en murmures incompréhensibles

Oremus ps... ps ... ps...

Meâ culpâ .. pâ... pâ...

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom...scum!... dit Balaguère.

... *Stutuo!...* répond Garrigou, et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là une messe basse est vite expédiée.

« Et de deux! » dit le chapelain tout essoufflé; puis sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et...

Drelindin din!... Drelindin din!...

C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger; mais, hélas! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et de gourmandise. Sa vision s'accentue, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là. Il les touche... il les... Oh! Dieu... Les plats fument, les vins embaument; et secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie :

« Vite, vite, encore plus vite!... »

Mais comment pourrait-il aller plus vite? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots... A moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce qu'il fait le malheureux!... De tentation en tentation il commence par sauter un

verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le credo sans entrer, saute le pater, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou *(vade retro, Satanas)*, qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée que font tous les assistants! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout, et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

« L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre, » murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement. Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces : *Ite missa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon.

III

Cinq minutes après, la foule des seigneurs s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé du haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs, et le vénérable dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte, noyant le remords de son péché sous des flots de vin du pape et de bons jus de viandes. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir; puis au matin il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu :

« Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien, lui dit le souverain Juge, notre maître à tous, ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien! tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi... »

... Et voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui le château de Trinquelague n'existe plus, mais la chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil; il y a des nids aux angles de l'autel et dans l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux coloriés ont disparu depuis longtemps. Cependant il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se trouvant un peu en ribotte, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelague ; et voici ce qu'il avait vu... Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux, éteint, inanimé. Soudain vers minuit un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux, vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt, dans le chemin qui monte, Garrigue vit trembler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle on marchait, on chuchotait :

« Bonsoir, maître Arnoton.

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants... »

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron qui était très brave s'approcha doucement, et, regardant par la porte cassée, eut un singulier spectacle. Tous ces gens qu'il avait vu passer étaient rangés autour du chœur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocard avec des coiffes de dentelles, des seigneurs chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, fané, poussiéreux, fatigué. De temps en temps des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour

des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit tout empêtré en battant silencieusement des ailes...

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du chœur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix pendant qu'un prêtre, habillé de vieil or, allait, venait devant l'autel en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot... Bien sûr c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

LE PAPE EST MORT

J'ai passé mon enfance dans une grande ville de province coupée en deux par une rivière très encombrée, très remuante, où j'ai pris de bonne heure le goût des voyages et la passion de la vie sur l'eau. Il y a surtout un coin de quai, près d'une certaine passerelle Saint-Vincent, auquel je ne pense jamais, même aujourd'hui, sans émotion. Je revois l'écriteau cloué au bout d'une vergue : *Cornet, bateaux de louage*, le petit escalier qui s'enfonçait dans l'eau, tout glissant et noirci de mouillure, la flottille de petits canots fraîchement peints de couleurs vives s'alignant au bas de l'échelle, se balançant doucement bord à bord, comme allégés par les jolis noms qu'ils portaient à leur arrière en lettres blanches : *l'Oiseau-Mouche*, *l'Hirondelle*.

Puis, parmi les longs avirons reluisants de céruse qui étaient en train de sécher contre le talus, le père Cornet s'en allant avec son seau à peinture, ses grands pinceaux, sa figure tannée, crevassée, ridée de mille petites fossettes comme la rivière un soir de vent frais... Oh! ce père Cornet. Ç'a été le satan de mon enfance, ma passion douloureuse, mon péché, mon remords. M'en a-t-il fait commettre des crimes avec ses canots! Je manquais l'école, je vendais mes livres. Qu'est-ce que je n'aurais pas vendu pour une après-midi de canotage!

Tous mes cahiers de classe au fond du bateau, la veste à bas, le chapeau en arrière, et dans les cheveux le bon coup d'éventail de la brise d'eau, je tirais ferme sur mes rames, en fronçant les sourcils pour bien me donner la tournure d'un vieux loup de mer. Tant que j'étais en ville, je tenais le milieu de la rivière, à égale distance des deux rives, où le vieux loup de mer aurait pu être reconnu. Quel triomphe de me mêler à ce grand mouvement de barques, de radeaux, de trains de bois, de mouches à vapeur qui se côtoyaient, s'évitaient,

séparés seulement par un mince liseré d'écume! Il y avait de lourds bateaux qui tournaient pour prendre le courant, et cela en déplaçait une foule d'autres.

Tout à coup les roues d'un vapeur battaient l'eau près de moi ; ou bien une ombre lourde m'arrivait dessus, c'était l'avant d'un bateau de pommes.

« Gare donc, moucheron! » me criait une voix enrouée ; et je suais, je me débattais, empêtré dans le va-et-vient de cette vie du fleuve que la vie de la rue traversait incessamment par tous ces ponts, toutes ces passerelles qui mettaient des reflets d'omnibus sous la coupe des avirons. Et le courant si dur à la pointe des arches, et les remous, les tourbillons, le fameux trou de la *Mort-qui-trompe?* Pensez que ce n'était pas une petite affaire de se guider là dedans avec des bras de douze ans et personne pour tenir la barre.

Quelquefois j'avais la chance de rencontrer la *chaîne*. Vite je m'accrochais tout au bout de ces longs trains de bateaux qu'elle remorquait, et, les rames immobiles, étendues comme des ailes qui planent, je me laissais aller à cette vitesse silencieuse qui coupait la rivière en longs rubans d'écume et faisait filer des deux côtés les arbres, les maisons du quai. Devant moi, loin, bien loin, j'entendais le battement monotone de l'hélice, un chien qui aboyait sur un des bateaux de la remorque, où montait d'une cheminée basse un petit filet de fumée ; et tout cela me donnait l'illusion d'un grand voyage, de la vraie vie de bord.

Malheureusement, ces rencontres de la *chaîne* étaient rares. Le plus souvent il fallait ramer et ramer aux heures de soleil. Oh! les pleins midis tombant d'aplomb sur la rivière, il me semble qu'ils me brûlent encore. Tout flambait, tout miroitait. Dans cette atmosphère aveuglante et sonore qui flotte au-dessus des vagues et vibre à tous leurs mouvements, les courts plongeons de mes rames, les cordes des haleurs soulevées de l'eau toutes ruisselantes faisaient passer des lumières vives d'argent poli. Et je ramais en fermant les yeux. Par moment, à la vigueur de mes efforts, à l'élan de l'eau sous ma barque, je me figurais que j'allais très vite; mais en relevant la tête, je voyais toujours le même arbre, le même mur en face de moi sur la rive.

Enfin, à force de fatigues, tout moite et rouge de chaleur, je parvenais à sortir de la ville. Le vacarme des bains froids, des bateaux de blanchisseuses, des pontons d'embarquement diminuait. Les

ponts s'espaçaient sur la rive élargie. Quelques jardins de faubourg, une cheminée d'usine, s'y reflétaient de loin en loin. A l'horizon tremblaient des îles vertes. Alors, n'en pouvant plus, je venais me ranger contre la rive, au milieu des roseaux tout bourdonnants ; et là, abasourdi par le soleil, la fatigue, cette chaleur lourde qui montait de l'eau étoilée de larges fleurs jaunes, le vieux loup de mer se mettait à saigner du nez pendant des heures. Jamais mes voyages n'avaient un autre dénoûment. Mais que voulez-vous ? Je trouvais cela délicieux.

Le terrible, par exemple, c'était le retour, la rentrée. J'avais beau revenir à toutes rames, j'arrivais toujours trop tard, longtemps après la sortie des classes. L'impression du jour qui tombe, les premiers becs de gaz dans le brouillard, la retraite, tout augmentait mes transes, mon remords. Les gens qui passaient, rentrant chez eux bien tranquilles, me faisaient envie; et je courais la tête lourde, pleine de soleil et d'eau, avec des ronflements de coquillages au fond des oreilles, et déjà sur la figure le rouge du mensonge que j'allais dire.

Car il en fallait un chaque fois pour faire tête à ce terrible « d'où viens-tu ? » qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé, avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire, et de si étonnant, de si renversant, que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de reprendre haleine; et pour en arriver là, rien ne me coûtait. J'inventais des sinistres, des révolutions, des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière. Mais ce que je trouvai encore de plus fort, le voici :

Ce soir-là, j'arrivai très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure, guettait, debout, en haut de l'escalier.

« D'où viens-tu ? » me cria-t-elle.

Dites-moi ce qu'il peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite... Tout à coup il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très pieuse, catholique enragée comme une Romaine, et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion :

« O maman... Si vous saviez !...

— Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il y a encore ?...

— Le pape est mort.

— Le pape est mort !... » fit la pauvre mère, et elle s'appuya toute

pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge ; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout. Je me souviens d'une soirée funèbre et douce; le père très grave, la mère atterrée... On causait bas autour de la table. Moi, je baissais les yeux; mais mon escapade s'était si bien perdue dans la désolation générale que personne n'y pensait plus.

Chacun citait à l'envi quelque trait de vertu de ce pauvre Pie IX ; puis, peu à peu, la conversation s'égarait à travers l'histoire des papes. Tante Rose parla de Pie VII, qu'elle se souvenait très bien d'avoir vu passer dans le Midi, au fond d'une chaise de poste, entre des gendarmes. On rappela la fameuse scène avec l'empereur : *Comediante!... tragediante!...* C'était bien la centième fois que je l'entendais raconter, cette terrible scène, toujours avec les mêmes intonations, les mêmes gestes, et ce stéréotypé des traditions de famille qu'on se lègue et qui restent là, puériles et locales, comme des histoires de couvent.

C'est égal, jamais elle ne m'avait paru si intéressante.

Je l'écoutais avec des soupirs hypocrites, des questions, un air de faux intérêt, et tout le temps je me disais :

« Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder. »

Tout en pensant à cela, mes yeux se fermaient malgré moi, et j'avais des visions de petits bateaux peints en bleu, avec des coins de Saône alourdis par la chaleur, et de grandes pattes d'*argyronètes* courant dans tous les sens et rayant l'eau vitreuse comme des pointes de diamant.

SERIÉ
BAILLF

PAYSAGES GASTRONOMIQUES

LA BOUILLABAISSE

Nous longions les côtes de Sardaigne, vers l'île de la Madeleine. Une promenade matinale. Les rameurs allaient lentement, et, penché sur le bord, je voyais la mer, transparente comme une source, traversée de soleil jusqu'au fond. Des méduses, des étoiles de mer s'étalaient

parmi les mousses marines. De grosses langoustes dormaient immobiles en abaissant leurs longues cornes sur le sable fin. Tout cela vu à dix-huit ou vingt pieds de profondeur, dans je ne sais quelle facticité d'aquarium en cristal. A l'avant de la barque, un pêcheur debout, un long roseau fendu à la main, faisait signe aux rameurs : « piano... piano... » et tout à coup, entre les pointes de sa fourche, tenait suspendue une belle langouste qui allongeait ses pattes avec un effroi encore plein de sommeil. Près de moi, un autre marin laissait tomber sa ligne à fleur d'eau dans le sillage et ramenait des petits poissons merveilleux qui se coloraient en mourant de mille nuances vives et changeantes. Une agonie vue à travers un prisme.

La pêche finie, on aborda parmi les hautes roches grises. Le feu fut vite allumé, pâle dans le grand soleil; de larges tranches de pain coupées sur de petites assiettes de terre rouge, et l'on était là autour de la marmite, l'assiette tendue, la narine ouverte... Était-ce le paysage, la lumière, cet horizon de ciel et d'eau ? Mais je n'ai jamais rien mangé de meilleur que cette bouillabaisse de langoustes. Et quelle bonne sieste ensuite sur le sable ! un sommeil tout plein du bercement de la mer, où les mille écailles luisantes des petites vagues papillotaient encore aux yeux fermés.

L'AIOLI

On se serait cru dans la cabane d'un pêcheur de Théocrite, au bord de la mer de Sicile. C'était simplement en Provence, dans l'île de Camargue, chez un garde-pêche. Une cabane de roseaux, des filets pendus au mur, des rames, des fusils, quelque chose comme l'attirail d'un trappeur, d'un chasseur de terre et d'eau. Devant la porte, encadrant un grand paysage de plaine, agrandi encore par le vent, la femme du garde dépouillait de belles anguilles toutes vives. Les poissons se tordaient au soleil; et là-bas, dans la lumière blanche des coups de vent, des arbres grêles se courbaient, avaient l'air de fuir, montrant le côté pâle de leurs feuilles. Des marécages luisaient de place en place entre les roseaux, comme les fragments d'un miroir brisé. Plus loin encore, une grande ligne étincelante fermait l'horizon; c'était l'étang de Vaccarès.

Dans l'intérieur de la cabane où brillait un feu de sarments tout en pétillement et en clarté, le garde pilait religieusement les gousses d'ail dans un mortier en y laissant tomber l'huile d'olive goutte à goutte. Nous avons mangé l'*aioli* autour de nos anguilles, assis sur de hauts escabeaux devant la petite table de bois, dans cette étroite cabane où la plus grande place était tenue par l'échelle montant à la soupente. Autour de la chambre si petite on devinait un horizon immense traversé de coups de vent, de vols hâtés d'oiseaux en voyage ; et l'espace environnant pouvait se mesurer aux sonnailles des troupeaux de chevaux et de bœufs, tantôt retentissantes et sonores, tantôt diminuées dans l'éloignement et n'arrivant plus que comme des notes perdues, enlevées dans un coup de mistral.

LE KOUSSKOUSS

C'était en Algérie, chez un aga de la plaine du Chéliff. De la grande tente seigneuriale installée pour nous devant la maison de l'aga, nous voyions descendre une nuit de demi-deuil, d'un noir violet où se fonçait la pourpre d'un couchant magnifique ; dans la fraîcheur de la soirée, au milieu de la tente entr'ouverte, un chandelier kabyle en bois de palmier levait au bout de ses branches une flamme immobile qui attirait des insectes de nuit, des frôlements d'ailes peureuses. Accroupis tout autour sur des nattes, nous mangions silencieusement : c'étaient des moutons entiers, tout ruisselants de beurre, qu'on apportait au bout d'une perche, des pâtisseries au miel, des confitures musquées, et enfin un grand plat de bois où des poulets s'étalaient dans la semoule dorée du kousskouss.

Pendant ce temps-là, la nuit était venue. Sur les collines environnantes, la lune se levait, un petit croissant oriental où s'enfermait une étoile. Un grand feu flambait en plein air devant la tente, entouré de danseurs et de musiciens. Je me souviens d'un nègre gigantesque, tout nu sous une ancienne tunique des régiments de légers, qui bondissait en faisant courir des ombres sur toute la toile... Cette danse de

cannibale, ces petits tambours arabes haletant sous la mesure précipitée, les aboiements aigus des chacals qui se répondaient de tous les coins de la plaine; on se sentait en plein pays sauvage. Cependant à l'intérieur de la tente, — cet abri des tribus nomades qui ressemble à une voile fixe sur un élément immobile, — l'aga dans ses burnous de laine blanche me semblait une apparition des temps primitifs, et pendant

qu'il mangeait son kousskouss gravement, je pensais que le plat national arabe pourrait bien être cette manne miraculeuse des Hébreux dont il est parlé dans la Bible.

La polenta

La côte Corse, un soir de novembre. — Nous abordons sous la grande pluie dans un pays complètement désert. Des charbonniers Lucquois nous font une place à leur feu; puis un berger indigène,

une espèce de sauvage tout habillé de peau de bouc, nous invite à venir manger la *polenta* dans sa cabane. Nous entrons, courbés, rapetissés, dans une hutte où l'on ne peut se tenir debout. Au milieu, des brins de bois vert s'allument entre quatre pierres noires. La fumée qui s'échappe de là monte vers le trou percé à la hutte, puis se répand partout, rabattue par la pluie et le vent. Une petite lampe — le *caleil* provençal — ouvre un œil timide dans cet air étouffé. Une femme, des enfants apparaissent de temps en temps quand la fumée s'éclaircit, et tout au fond un porc grogne. On distingue des débris de naufrage, un banc fait de morceaux de navires, une caisse de bois avec des lettres de roulage, une tête de sirène en bois peint arrachée à quelque proue, toute lavée d'eau de mer.

La *polenta* est affreuse. Les châtaignes mal écrasées ont un goût moisi; on dirait qu'elles ont séjourné longtemps sous les arbres, en pleine pluie. Le *bruccio* national vient après, avec son goût sauvage qui fait rêver de chèvres vagabondes... Nous sommes ici en pleine misère italienne. Pas de maison, l'abri. Le climat est si beau, la vie si facile! Rien qu'une niche pour les jours de grande pluie. Et alors qu'importe la fumée, la lampe mourante, puisqu'il est convenu que le toit c'est la prison et qu'on ne vit bien qu'en plein soleil?

LA MOISSON AU BORD DE LA MER

Nous courions depuis le matin à travers la plaine, cherchant la mer qui nous fuyait toujours dans ces méandres, ces caps, ces presqu'îles que forment les côtes de Bretagne.

De temps en temps un coin bleu marine s'ouvrait à l'horizon, comme une échappée de ciel plus sombre et plus mouvant; mais le hasard de ces routes tortueuses, qui font rêver d'embuscades et de chouannerie, refermait vite la vision entrevue. Nous étions arrivés ainsi dans un petit village vieux et rustique, aux rues sombres, étroites à la façon des rues algériennes, encombrées de fumier, d'oies, de bœufs, de pourceaux. Les maisons ressemblaient à des huttes avec leurs portes basses, ogivales, encerclées de blanc, marquées de croix à la chaux, et leurs volets assujettis par cette longue barre transversale qu'on ne voit que dans les pays de grand vent. Il avait pourtant l'air bien abrité, bien étouffé, bien calme, le petit bourg breton. On se serait cru à vingt lieues dans l'intérieur des terres. Tout à coup, en débouchant sur la place de l'église, nous nous trouvons entourés d'une lumière éblouissante, d'une prise d'air gigantesque, d'un bruit de flots illimité. C'était l'Océan, l'Océan immense, infini, et son odeur fraîche et salée, et ce grand coup d'éventail que la marée montante dégage de chaque vague dans son élan. Le village s'avance, se dresse au bord du quai, la jetée continuant la rue jusqu'au bout d un petit port où sont amarrées quelques barques de pêche. L'église dresse son clocher en vigie près des flots, et autour d'elle, dernière limite de ce coin de terre, le cimetière met des croix penchées, des herbes folles, et son mur bas tout effrité où s'appuient des bancs de pierre.

On ne peut vraiment rien trouver de plus délicieux, de plus retiré que ce petit village perdu au milieu des roches, intéressant par son double côté marin et pastoral. Tous pêcheurs ou laboureurs, les gens

d'ici ont l'abord rude, peu engageant. Ils ne vous invitent pas à rester chez eux, au contraire. Peu à peu pourtant ils s'humanisent, et l'on est étonné de voir, sous ces durs accueils, des êtres naïfs et bons. Ils ressemblent bien à leur pays, à ce sol rocailleux et résistant, si minéral, que les routes — même au soleil — prennent une teinte noire pailletée d'étincelles de cuivre ou d'étain. La côte qui met à nu ce terrain pierreux est austère, farouche, hérissée. Ce sont des éboulements, des falaises à pic, des grottes creusées par la lame, où elle s'engouffre et mugit. Lorsque la marée se retire, on voit des écueils à perte de vue sortant des flots leurs dos de monstres, tout reluisants et blanchis d'écume, comme des cachalots gigantesques échoués.

Par un contraste singulier, à deux pas seulement du rivage, des champs de blé, de vigne ou de luzerne, s'étendent coupés, séparés par des petits murs hauts comme des haies et verts de ronces. L'œil fatigué du vertige des hautes falaises, de ces abîmes où l'on descend avec des cordes scellées dans la pierre, des brisants écumeux, trouve un repos au milieu de l'uniformité des plaines, de la nature intime et familière. Le moindre détail rustique s'agrandit sur le fond glauque de la mer toujours présente au détour des sentiers, dans l'entre-deux des toits, l'ébrèchement des murs, au fond d'une ruelle. Le chant des coqs semble plus clair, entouré de plus d'espace. Mais ce qui est vraiment beau, c'est l'amoncellement des moissons au bord de la mer, les meules dorées au-dessus des flots bleus, les aires où tombent les fléaux en mesure, et ces groupes de femmes sur les rochers à pic, prenant la direction de l'air et vannant le blé entre leurs mains levées, avec des gestes d'évocation. Les grains tombent en pluie régulière et drue, tandis que le vent de la mer emporte la paille et la fait tourbillonner. On vanne sur la place de l'église, sur le quai, jusque sur la jetée, où de grands filets de pêche sont étendus, en train de sécher leurs mailles entremêlées de plantes d'eau.

Pendant ce temps-là une autre moisson se fait aussi, mais au bas des roches, dans cet espace neutre que la marée envahit et découvre tour à tour. C'est la récolte du goémon. Chaque lame, en déferlant sur le rivage, laisse sa trace en une ligne ondulée de végétations marines, goémon ou varech. Lorsque le vent souffle, les algues courent en bruissant le long de la plage, et aussi loin que la mer se retire sur les roches, ces longues chevelures mouillées se plaquent et s'étalent. On les recueille par lourdes gerbes et on les amoncelle sur la côte en meules

sombres, violacées, gardant toutes les teintes du flot, avec des irisements bizarres de poisson qui meurt ou de plante qui se fane. Quand la meule est sèche, on la brûle et on en tire de la soude.

Cette moisson singulière se fait les jambes nues, à la marée descendante, parmi ces mille petits lacs si limpides que la mer en se retirant laisse à sa place. Hommes, femmes, enfants s'engagent entre les roches

glissantes, armés d'immenses râteaux. Sur leur passage, les crabes effarés se sauvent, s'embusquent, s'aplatissent, tendent leurs pinces, et les chevrettes transparentes se perdent dans la couleur de l'eau troublée. Le goémon ramené, amassé, est chargé sur des charrettes attelées de bœufs sous le joug, qui traversent péniblement, la tête basse, le terrain accidenté. De quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit de ces attelages. Parfois, à des endroits presque inaccessibles, où on arrive par des sentiers abrupts, un homme apparaît conduisant par la bride un cheval chargé de plantes tombantes et ruisselantes. Vous voyez aussi des enfants transporter sur des bâtons croisés en brancards

leur glane de cette moisson marine. Tout cela forme un tableau mélancolique et saisissant. Les goélands épouvantés volent en criant autour de leurs œufs. La menace de la mer est là, et ce qui achève de solenniser ce spectacle, c'est que, pendant cette récolte faite aux sillons de la vague comme pendant la moisson de terre, le silence plane, un silence actif, plein de l'effort d'un peuple en face de la nature avare et rebelle. Un appel aux bœufs, un « trrr » aigu qui sonne dans les grottes, voilà tout ce qu'on entend. Il semble qu'on traverse une communauté de trappistes, un de ces couvents où l'on travaille en plein air avec une loi de silence perpétuel. Les conducteurs ne se retournent pas même pour vous regarder passer, et les bœufs seuls vous fixent d'un gros œil immobile. Pourtant ce peuple n'est pas triste et, le dimanche venu, il sait bien s'égayer et danser les vieilles rondes bretonnes. Le soir, vers huit heures, on se réunit au bord du quai devant l'église et le cimetière. Ce mot de cimetière a quelque chose d'effrayant, mais l'endroit, si vous le voyiez, ne vous effraierait pas. Pas de buis, ni d'ifs, ni de marbres; rien de convenu ni de solennel. Seulement des croix dressées où les mêmes noms se répètent plusieurs fois comme dans tous les petits pays dont les habitants sont alliés, l'herbe haute partout pareille, et des murs si bas, que les enfants y grimpent dans leurs jeux et que les jours d'enterrement on voit du dehors l'assistance agenouillée.

Au pied de ces petits murs, les vieux viennent s'asseoir au soleil pour filer ou dormir entre l'enclos inculte et silencieux et l'éternité voyageuse de la mer...

C'est là devant que la jeunesse vient danser le dimanche soir. Pendant qu'un peu de lumière monte encore des vagues au long de la jetée, les groupes de filles et de garçons se rapprochent. Les rondes se forment, et une voix grêle part d'abord toute seule sur un rythme simple qui appelle le chœur après lui :

C'est dans la cour du Plat-d'Étain...

Toutes les voix redisent ensemble :

C'est dans la cour du Plat-d'Étain...

La ronde s'anime, les cornettes blanches tournoient, s'entr'ouvrant

sur les côtés comme des ailes de papillon. Presque toujours le vent de la mer emporte la moitié des paroles.

... perdu mon serviteur...
... portera mes couleurs...

La chanson en paraît encore plus naïve et charmante, entendue par fragments, avec des élisions bizarres telles qu'en renferment les chansons du pays composées en dansant, plus soucieuses du rythme que du sens des mots. Sans autre lumière qu'un vague rayon de lune, la danse semble fantastique. Tout est gris, noir ou blanc, dans une neutralité de teinte qui accompagne les choses rêvées plutôt que les choses vues. Peu à peu, à mesure que la lune monte, les croix du cimetière, celle du grand calvaire qui est au coin, s'allongent, rejoignent la ronde et s'y mêlent... Enfin dix heures sonnent. On se sépare. Chacun rentre chez soi par les ruelles du village d'un aspect étrange en ce moment. Les marches ébréchées des escaliers extérieurs, les coins de toit, les hangars ouverts où la nuit entre toute noire et compacte se penchent, se contournent, se tassent. On longe de vieilles murailles frôlées de figuiers énormes; et pendant qu'on écrase en marchant la paille vide du blé battu, l'odeur de la mer se mêle au parfum chaud de la moisson et des étables endormies.

La maison que nous habitons est dans la campagne, un peu hors du village. Sur la route, en revenant, nous apercevons à la pointe des haies des lumières de phares luire de tous les côtés de la presqu'île, un phare à éclat, un feu tournant, un feu fixe ; et comme on ne voit pas l'Océan, toutes ces vigies des noirs écueils semblent perdues dans la campagne paisible.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Vous savez que les perdreaux vont par bandes, se nichent ensemble aux creux des sillons pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles. Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos :

— « N'aie pas peur, Rouget — on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe — n'aie pas peur, Rouget. Je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien. »

C'est un vieux coq très malin et encore alerte, quoiqu'il ait le *fer à cheval* déjà marqué sur la poitrine et quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune, il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps, et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide, et toujours fermée.

— « Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous. »

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on rappelait tout bas dans le sillon...

« Rouget, Rouget. »

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

« Viens vite, me dit-il, et fais comme moi. »

Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris. Nous allions du côté du bois; et je vis, en passant, qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens qui sautaient :

« Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner. »

Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout de même le cœur me battait, surtout en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à galoper de notre côté...

« Rase-toi, rase-toi, » me dit le vieux en se baissant ; en même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands, et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là cachés, à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusillade. A chaque coup, je fermais les yeux, tout étourdi; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux les chasseurs juraient, appelaient; les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir — quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'était des plumes; et en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison, où l'on

entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux, le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que leurs chiens venaient derrière, harassés, la langue pendante...

«Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux.»

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De beaux faisans au plumage mordoré picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges de peur d'être vus. Ah! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détala au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon

bec ; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore; à l'autre bout un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur; mais c'était ce grand là-bas...

— « Tu n'y entends rien, Rouget, » me dit mon camarade en riant ; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas, que lorsqu'il épaula son fusil nous étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse!...

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la gamme rose de bruyères, pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui

roulent sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré, c'est dans cet îlot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur les mousses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles; mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit... C'était fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'était des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer ; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le *fer à cheval* comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore comme moi du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort ? C'est si vivant, des ailes ! De les voir repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, frônaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer de nouveau dans les taillis.

Oh ! pendant que le grand soleil se couchait là-bas et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande !... Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard, et restant là abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant

leurs petites pattes roides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas dans l'oseraie de la rivière, les appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

LE MIROIR

Dans le Nord, au bord du Niémen, est arrivée une petite créole de quinze ans, blanche et rose comme une fleur d'amandier. Elle vient du pays des colibris, c'est le vent de l'amour qui l'apporte... Ceux de son île lui disaient : « Ne pars pas, il fait froid sur le continent... L'hiver te fera mourir. » Mais la petite créole ne croyait pas à l'hiver et ne connaissait le froid que pour avoir pris des sorbets; puis elle était amoureuse, elle n'avait pas peur de mourir... Et maintenant la voilà qui débarque là-haut dans les brouillards du Niémen, avec ses éventails, son hamac, ses moustiquaires et une cage en treillis doré pleine d'oiseaux de son pays.

Quand le vieux père Nord a vu venir cette fleur des îles que le Midi lui envoyait dans un rayon, son cœur s'est ému de pitié; et comme il pensait bien que le froid ne ferait qu'une bouchée de la fillette et de ses colibris, il a vite allumé son gros soleil jaune et s'est habillé d'été pour les recevoir... La créole s'y est trompée; elle a pris cette chaleur du Nord, brutale et lourde, pour une chaleur de durée, cette éternelle verdure noire pour de la verdure de printemps, et, suspendant son hamac au fond du parc entre deux sapins, tout le jour elle s'évente, elle se balance.

« Mais il fait très chaud dans le Nord, » dit-elle en riant. Pourtant quelque chose l'inquiète. Pourquoi, dans cet étrange pays, les maisons n'ont-elles pas de vérandahs ? Pourquoi ces murs épais, ces tapis, ces lourdes tentures ? Ces gros poêles en faïence, et ces grands tas de bois qu'on empile dans les cours, et ces peaux de renards bleus, ces manteaux doubles, ces fourrures qui dorment au fond des armoires; à quoi tout cela peut-il servir ?... Pauvre petite, elle va le savoir bientôt.

Un matin, en s'éveillant, la petite créole se sent prise d'un grand frisson. Le soleil a disparu, et du ciel noir et bas, qui semble dans la

nuit s'être rapproché de terre, il tombe par flocons une peluche blanche et silencieuse comme sous les cotonniers... Voilà l'hiver, voilà l'hiver! Le vent siffle, les poêles ronflent. Dans leur grande cage en treillis doré, les colibris ne gazouillent plus. Leurs petites ailes bleues, roses, rubis, vert de mer, restent immobiles, et c'est pitié de les voir se serrer les uns contre les autres, engourdis et bouffis par le froid avec leurs becs fins et leurs yeux en tête d'épingle. Là-bas, au fond du parc, le hamac grelotte plein de givre, et les branches des sapins sont en verre filé... La petite créole a froid, elle ne veut plus sortir.

Pelotonnée au coin du feu comme un de ses oiseaux, elle passe son temps à regarder la flamme et se fait du soleil avec ses souvenirs. Dans la grande cheminée lumineuse et brûlante, elle revoit tout son pays : les larges quais pleins de soleil avec le sucre brun des cannes qui ruisselle, et les grains de maïs flottant dans une poussière dorée, puis les siestes d'après-midi, les stores clairs, les nattes de paille, puis les soirs d'étoiles, les mouches enflammées, et des millions de petites ailes qui bourdonnent entre les fleurs et dans les mailles de tulle des moustiquaires.

Et tandis qu'elle rêve ainsi devant la flamme, les jours d'hiver se succèdent toujours plus courts, toujours plus noirs. Tous les matins on ramasse un colibri mort dans la cage; bientôt il n'en reste plus que deux, deux flocons de plumes vertes qui se hérissent l'un contre l'autre dans un coin...

Ce matin-là, la petite créole n'a pas pu se lever. Comme une balancelle mahonnaise prise dans les glaces du Nord, le froid l'étreint, la paralyse. Il fait sombre, la chambre est triste. Le givre a mis sur les vitres un épais rideau de soie mate. La ville semble morte, et, par les rues silencieuses, le chasse-neige à vapeur siffle lamentablement... Dans son lit, pour se distraire, la créole fait luire les paillettes de son éventail et passe son temps à se regarder dans des miroirs de son pays, tout frangés de grandes plumes indiennes.

Toujours plus courts, toujours plus noirs, les jours d'hiver se succèdent. Dans ses courtines de dentelles, la petite créole languit, se désole. Ce qui l'attriste surtout, c'est que de son lit elle ne peut pas voir le feu. Il lui semble qu'elle a perdu sa patrie une seconde fois... De temps en temps elle demande : « Est-ce qu'il y a du feu dans la chambre? — Mais oui, petite, il y en a. La cheminée est tout en flammes. Entends-tu pétiller le bois, et les pommes de pin qui

éclatent ? — Oh ! voyons, voyons. » Mais elle a beau se pencher, la flamme est trop loin d'elle ; elle ne peut pas la voir, et cela la désespère. Or, un soir qu'elle est là, pensive et pâle, sa tête au bord de l'oreiller

et les yeux toujours tournés vers cette belle flamme invisible, son ami s'approche d'elle, prend un des miroirs qui sont sur le lit : « Tu veux voir le feu, mignonne... Eh bien ! attends... » Et s'agenouillant devant la cheminée, il essaye de lui envoyer avec son miroir un reflet de la

flamme magique : « Peux-tu le voir ? — Non ! Je ne vois rien. — Et maintenant... — Non ! pas encore... » Puis tout à coup, recevant en plein visage un jet de lumière qui l'enveloppe : « Oh ! je le vois ! » dit la créole toute joyeuse, et elle meurt en riant avec deux petites flammes au fond des yeux.

L'EMPEREUR AVEUGLE

OU

LE VOYAGE EN BAVIÈRE A LA RECHERCHE

D'UNE TRAGÉDIE JAPONAISE

I

M. LE COLONEL DE SIEBOLDT

Au printemps de 1866, M. de Sieboldt, colonel bavarois au service de la Hollande, bien connu dans le monde scientifique par ses beaux ouvrages sur la flore japonaise, vint à Paris soumettre à l'empereur un vaste projet d'association internationale pour l'exploitation de ce merveilleux Nipon-Jepen-Japon (Empire-au-Lever-du-Soleil) qu'il

avait habité pendant plus de trente ans. En attendant d'avoir une audience aux Tuileries, l'illustre voyageur — resté très Bavarois malgré son séjour au Japon — passait ses soirées dans une petite brasserie du faubourg Poissonnière en compagnie d'une jeune demoiselle de Munich qui voyageait avec lui et qu'il présentait comme sa nièce. C'est là que je le rencontrai. La physionomie de ce grand vieux, ferme et droit sous ses soixante et douze ans, sa longue barbe blanche, son interminable houppelande, sa boutonnière enrubannée où toutes les académies des sciences avaient mis leurs couleurs, cet air étranger, où il y a à la fois tant de timidité et de sans-gêne, faisait toujours retourner les têtes quand il entrait. Gravement le colonel s'asseyait, tirait de sa poche un gros radis noir; puis la petite demoiselle qui l'accompagnait, toute Allemande dans sa jupe courte, son châle à franges, son petit chapeau de voyage, coupait ce radis en tranches minces à la mode du pays, le couvrait de sel, l'offrait à son «ounclé!» comme elle disait de sa petite voix de souris, et tous deux se mettaient à grignoter l'un en face de l'autre, tranquillement et simplement, sans paraître se douter qu'il pût y avoir le moindre ridicule à faire à Paris comme à Munich. Vraiment c'était un couple original et sympathique, et nous eûmes bientôt fait de devenir grands amis. Le bonhomme, voyant le goût que je prenais à l'entendre parler du Japon, m'avait demandé de revoir son mémoire, et je m'étais empressé d'accepter autant par amitié pour ce vieux Sinbad que pour m'enfoncer plus avant dans l'étude du beau pays dont il m'avait communiqué l'amour. Ce travail de revision ne se fit pas sans peine Tout le mémoire était écrit dans le français bizarre que parlait M. de Sieboldt : «Si j'aurais des actionnaires,... si je réunirais des fonds,...» et ces renversements de prononciation qui lui faisaient dire régulièrement : «les grandes boîtes de l'Asie» pour «les grands poètes de l'Asie», et «le Chabon» pour «le Japon»... Joignez à cela des phrases de cinquante lignes, sans un point, sans une virgule, rien pour respirer, et cependant si bien classées dans la cervelle de l'auteur, qu'en ôter un seul mot lui paraissait impossible, et que s'il m'arrivait d'enlever une ligne d'un côté, il la transportait bien vite un peu plus loin... C'est égal! ce diable d'homme était si intéressant avec son Chabon, que j'oubliais l'ennui du travail ; et lorsque la lettre d'audience arriva, le mémoire tenait à peu près sur ses pieds.

Pauvre vieux Sieboldt! Je le vois encore s'en allant aux Tuileries,

toutes ses croix sur la poitrine, dans ce bel habit de colonel rouge et or qu'il ne tirait de sa malle qu'aux grandes occasions. Quoiqu'il en fît : « brum! brum! » tout le temps en redressant sa longue taille, au tremblement de son bras sur le mien, surtout à la pâleur insolite de son nez, un bon gros nez de savantasse, cramoisi par l'étude et la bière de Munich, je sentais combien il était ému... Le soir, quand je le revis, il triomphait : Napoléon III l'avait reçu entre deux portes, écouté pendant cinq minutes et congédié avec sa phrase favorite : « Je verrai... je réfléchirai. » Là-dessus, le naïf Japonais parlait déjà de louer le premier étage du Grand-Hôtel, d'écrire aux journaux, de lancer des prospectus. J'eus beaucoup de mal à lui faire comprendre que Sa Majesté serait peut-être longue à réfléchir, et qu'il ferait mieux, en attendant, de retourner à Munich, où la Chambre était justement en train de voter des fonds pour l'achat de sa grande collection. Mes observations finirent par le convaincre, et il partit en me promettant de m'envoyer, pour la peine que j'avais prise au fameux mémoire, une tragédie japonaise du seizième siècle, intitulée *l'Empereur aveugle*, précieux chef-d'œuvre absolument inconnu en Europe et qu'il avait traduit exprès pour son ami Meyerbeer. Le maître, quand il mourut, était en train d'écrire la musique des chœurs. C'est, comme vous voyez, un vrai cadeau que le brave homme voulait me faire.

Malheureusement, quelques jours après son départ, la guerre éclatait en Allemagne, et je n'entendis plus parler de ma tragédie. Les Prussiens ayant envahi le Wurtemberg et la Bavière, il était assez naturel que dans son émoi patriotique et le grand désarroi d'une invasion, le colonel eût oublié mon *Empereur aveugle*. Mais moi, j'y pensais plus que jamais; et, ma foi! un peu l'envie de ma tragédie japonaise, un peu la curiosité de voir de près ce que c'était que la guerre, l'invasion, — ô Dieu! j'en ai maintenant toute l'horreur dans la mémoire, — je me décidai un beau matin à partir pour Munich.

II

L'ALLEMAGNE DU SUD

Parlez-moi des peuples à sang lourd! En pleine guerre, sous ce grand soleil d'août, tout le pays d'outre-Rhin, depuis le pont de Kehl jusqu'à Munich, avait l'air aussi froid, aussi tranquille. Par les trente

fenêtres du wagon wurtembergeois, qui m'emmenait lentement, lourdement, à travers la Souabe, des paysages se déroulaient, des montagnes, des ravins, des écroulements de riche verdure où l'on sentait la fraîcheur des ruisseaux. Sur les pentes qui disparaissaient en tournant, au mouvement des wagons, des paysannes se tenaient

toutes roides au milieu de leurs troupeaux, vêtues de jupes rouges, de corsages de velours, et les arbres étaient si verts autour d'elles, qu'on eût dit une bergerie tirée d'une de ces petites boîtes de sapin qui sentent bon la résine et les forêts du Nord. De loin en loin, une douzaine de fantassins habillés de vert emboîtaient le pas dans un pré, la tête droite, la jambe en l'air, portant leurs fusils comme des arbalètes : c'était l'armée d'un prince de Nassau quelconque. Parfois

aussi des trains passaient, avec la même lenteur que le nôtre, chargés de grands bateaux, où des soldats wurtembourgeois, entassés comme dans un char allégorique, chantaient des barcarolles à trois voix, en fuyant devant les Prussiens. Et nos haltes à tous les buffets, le sourire inaltérable des majordomes, ces grosses faces allemandes, épanouies, la serviette sous le menton devant d'énormes quartiers de viande aux confitures, et le parc royal de Stuttgart plein de carrosses, de toilettes, de cavalcades, la musique autour des bassins jouant des valses, des quadrilles, pendant qu'on se battait à Kissingen; vraiment, quand je me rappelle tout cela et que je pense à ce que j'ai vu, quatre ans après, dans ce même mois d'août, ces locomotives en délire s'en allant sans savoir où, comme si le grand soleil avait affolé leurs chaudières, les wagons arrêtés en plein champ de bataille, les rails coupés, les trains en détresse, la France diminuée de jour en jour à mesure que la ligne de l'Est devenait plus courte, et sur tout le parcours des voies abandonnées, l'encombrement sinistre de ces gares, qui restaient seules, en pays perdu, pleines de blessés oubliés là comme des bagages, je commence à croire que cette guerre de 1866 entre la Prusse et les États du Sud n'était qu'une guerre pour rire, et qu'en dépit de tout ce qu'on a pu nous dire, les loups de Germanie ne se mangent jamais entre eux.

Il n'y avait qu'à voir Munich pour s'en convaincre. Le soir où j'arrivai, un beau soir de dimanche plein d'étoiles, toute la ville était dehors. Une joyeuse rumeur confuse, aussi vague sous la lumière que la poussière soulevée aux pas de tous ces promeneurs, flottait dans l'air. Au fond des caves à bière voûtées et fraîches, dans les jardins des brasseries, où des lanternes de couleur balançaient leurs lueurs sourdes, partout on entendait, mêlés au bruit des lourds couvercles retombant sur les chopes, les cuivres qui sonnaient en notes triomphales, et les soupirs des instruments de bois...

C'est dans une de ces brasseries harmoniques que je trouvai le colonel de Sieboldt, assis avec sa nièce, devant son éternel radis noir.

A la table à côté, le ministre des affaires étrangères prenait un bock, en compagnie de l'oncle du roi. Tout autour, de bons bourgeois avec leurs familles, des officiers en lunettes, des étudiants à petites casquettes rouges, bleues, vert de mer, tous graves, silencieux, écoutaient religieusement l'orchestre de M. Gungel, et regardaient monter la fumée de leurs pipes, sans plus se soucier de la Prusse que si elle

n'existait pas. En me voyant, le colonel parut un peu gêné, et je crus m'apercevoir qu'il baissait la voix pour m'adresser la parole en français. Autour de nous, on chuchotait : « Frantzose... Frantzose... » Je sentais de la malveillance dans tous les yeux. — « Sortons ! » me dit M. de Sieboldt, et une fois dehors, je retrouvai son bon sourire d'autrefois. Le brave homme n'avait pas oublié sa promesse, mais il était très absorbé par le rangement de sa collection japonaise qu'il venait de vendre à l'État. C'est pour cela qu'il ne m'avait pas écrit. Quant à ma tragédie, elle était à Wurtzbourg, entre les mains de madame de Sieboldt, et pour arriver jusque-là il me fallait une autorisation spéciale de l'ambassade française, car les Prussiens approchaient de Wurtzbourg, et l'on n'y entrait plus que très difficilement. J'avais une telle envie de mon *Empereur aveugle*, que je serais allé à l'ambassade le soir même si je n'avais pas craint de trouver M. de Trévise couché...

III

LE DROSCHKEN

De bonne heure, le lendemain, l'hôtelier de la *Grappe-Bleue* me faisait monter dans une de ces petites voitures de louage que les hôtels ont toujours dans leurs cours pour montrer aux voyageurs les curiosités de la ville, et d'où les monuments, les avenues vous apparaissent comme entre les pages d'un guide. Cette fois il ne s'agissait pas de me faire voir la ville, mais seulement de me conduire à l'ambassade française : « *Frantzosiche Ambassad !...* » répéta deux fois l'hôtelier. Le cocher, petit homme habillé de bleu et coiffé d'un chapeau gigantesque, semblait très étonné de la nouvelle destination qu'on donnait à son fiacre, à son *droschken*, pour parler comme à Munich. Mais je fus bien plus étonné que lui, quand je le vis tourner le dos au quartier noble, prendre un long faubourg, plein d'usines, de maisons ouvrières, de petits jardins, passer les portes, et m'emmener hors de la ville...

— *Ambassad Frantzsosiche?* lui demandais-je de temps en temps avec inquiétude.

— *Ya, ya*, répondait le petit homme, et nous continuions à rouler. J'aurais bien voulu avoir quelques renseignements de plus; mais le

diable, c'est que mon conducteur ne parlait pas français, et moi-même, à cette époque, je ne connaissais de la langue allemande que deux ou trois phrases très élémentaires, où il était question de pain, de lit, de viande et pas du tout d'ambassadeur. Encore, ces phrases-là, ne savais-je les dire qu'en musique, et voici pourquoi :

Quelques années auparavant, avec un camarade presque aussi fou que moi, j'avais fait à travers l'Alsace, la Suisse, le duché de Bade, un vrai voyage de colporteur, le sac bouclé aux épaules, arpentant

les lieues à la douzaine, tournant les villes dont nous ne voulions voir que les portes, et prenent toujours les tout petits chemins sans savoir où ils nous mèneraient. Cela nous donnait souvent l'imprévu de nuits passées en plein champ, ou sous le toit ouvert d'une grange; mais ce qui achevait d'incidenter notre excursion, c'est que ni l'un ni l'autre nous ne savions un mot d'Allemand. A l'aide d'un petit dictionnaire de poche acheté en passant à Bâle, nous étions bien parvenus à construire quelques phrases toutes simples, toutes naïves comme : *Wir wollen trinken Bier*, — nous voulons boire de la bière... *Wir wollen essen*

Kæse, — nous voulons manger du fromage; malheureusement, si peu compliquées qu'elles vous paraissent, ces maudites phrases nous coûtaient beaucoup de peine à retenir. Nous ne les avions pas dans la bouche, comme disent les comédiens. L'idée nous vint alors de les mettre en musique, et le petit air que nous avions composé s'adaptait si bien dessus, que les mots nous entrèrent dans la mémoire à la suite des notes, et que les uns ne pouvaient plus sortir sans entraîner les autres. Il fallait voir la figure des hôteliers badois, le soir, quand nous entrions dans la grande salle du Gasthaus et que, sitôt nos sacs débouclés, nous entonnions d'une voix retentissante :

Wir wollen trinken Bier (bis)
Wir wollen, ya, wir wollen
Ya!
Wir wollen trinken Bier.

Depuis ce temps-là je suis devenu très fort en allemand. J'ai eu tant d'occasions de l'apprendre!... Mon vocabulaire s'est enrichi d'une foule de locutions, de phrases. Seulement je les parle, je ne les chante plus... Oh! non, je n'ai pas envie de les chanter...

Mais revenons à mon droschken.

Nous allions d'un petit pas reposé, sur une avenue bordée d'arbres et de maisons blanches. Tout à coup le cocher s'arrêta.

« *Da!...* » me dit-il en me montrant une maisonnette enfouie sous les acacias, et qui me parut bien silencieuse, bien retirée pour une ambassade. Trois boutons de cuivre superposés luisaient dans un coin du mur, à côté de la porte. J'en tire un au hasard, la porte s'ouvre, et j'entre dans un vestibule élégant, confortable; des fleurs, des tapis partout. Sur l'escalier, une demi-douzaine de chambrières bavaroises, accourues à mon coup de sonnette, s'échelonnaient avec cette tournure disgracieuse d'oiseaux sans ailes qu'ont toutes les femmes au delà du Rhin.

Je demande : « *Ambassad Frantzosiche?* » Elles me font répéter deux fois, et les voilà parties à rire, à rire en secouant la rampe. Furieux je reviens vers mon cocher et tâche de lui faire comprendre, à grand renfort de gestes, qu'il s'est trompé, que l'ambassade n'est pas là.

« *Ya, ya...* » répond le petit homme sans s'émouvoir, et nous retournons vers Munich.

Il faut croire que notre ambassadeur de ce temps-là changeait souvent de domicile, ou bien que mon cocher, pour ne pas déroger aux habitudes de son droschken, s'était mis dans l'idée de me faire visiter quand même la ville et ses environs. Toujours est-il que notre matinée se passa à courir Munich dans tous les sens, à la recherche de cette ambassade fantastique. Après deux ou trois autres tentatives, j'avais fini par ne plus descendre de voiture. Le cocher allait, venait, s'arrêtait à certaines rues, faisait semblant de s'informer. Je me laissais conduire, et ne m'occupais plus que de regarder autour de moi... Quelle ville ennuyeuse et froide que ce Munich, avec ses grandes avenues, ses palais alignés, ses rues trop larges où le pas résonne, son musée en plein vent de célébrités bavaroises si mortes dans leurs statues blanches!

Que de colonnades, d'arcades, de fresques, d'obélisques, de temples grecs, de propylées, de distiques en lettres d'or sur les frontons! Tout cela s'efforce d'être grand; mais il semble qu'on sente le vide et l'emphase de cette apparente grandeur, en voyant à tous les fonds d'avenue les arcs de triomphe où l'horizon passe seul, les portiques ouverts sur le bleu. C'est bien ainsi que je me représente ces villes imaginaires, Italie mêlée d'Allemagne, où Musset promène l'incurable ennui de son *Fantasio* et la perruque solennelle et niaise du prince de Mantoue.

Cette course en droschken dura cinq ou six heures; après quoi le cocher me ramena triomphalement dans la cour de la *Grappe-Bleue*, en faisant claquer son fouet, tout fier de m'avoir montré Munich. Quant à l'ambassade, je finis par la découvrir à deux rues de mon hôtel, mais cela ne m'avança guère. Le chancelier ne voulut pas me donner de passe-port pour Wurtzbourg. Nous étions, paraît-il, très mal vus en Bavière à ce moment-là; un Français n'aurait pas pu sans danger s'aventurer jusqu'aux avant-postes. Je fus donc obligé d'attendre à Munich que madame de Sieboldt eût trouvé une occasion de me faire parvenir la tragédie japonaise...

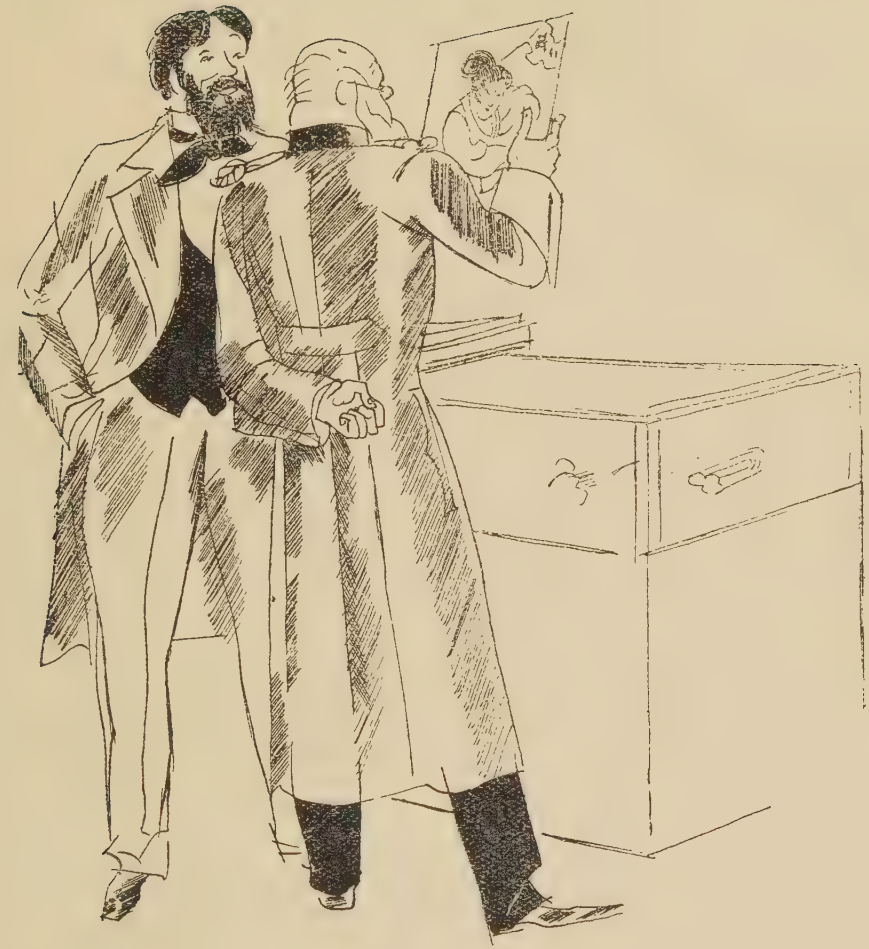
IV

Le Pays du Bleu

Chose singulière! Ces bons Bavarois, qui nous en voulaient tant de n'avoir pas pris parti pour eux dans cette guerre, n'avaient pas la moindre animosité contre les Prussiens. Ni honte des défaites, ni haine du vainqueur. — « Ce sont les premiers soldats du monde!... » me disait avec un certain orgueil l'hôtelier de la *Grappe-Bleue*, le lendemain de Kissingen, et c'était bien le sentiment général à Munich. Dans les cafés on s'arrachait les journaux de Berlin. On riait à se tordre aux plaisanteries du *Kladderadatsch*, ces grosses charges berlinoises aussi lourdes que le fameux marteau-pilon de l'usine Krupp, qui pèse cinquante mille kilogrammes. L'entrée prochaine des Prussiens n'étant plus un doute pour personne, chacun se disposait à les bien recevoir. Les brasseries s'approvisionnaient de saucisses, de quenelles. Dans les maisons bourgeoises on préparait des chambres d'officiers...

Seuls, les musées manifestaient quelque inquiétude. Un jour, en entrant à la Pinacothèque, je trouvai les murs nus et les gardiens en train de clouer les tableaux dans de grandes caisses prêtes à partir pour le Sud. On craignait que le vainqueur, très scrupuleux pour les propriétés particulières, ne le fût pas autant pour les collections de l'État. Aussi, de tous les musées de la ville, il n'y avait que celui de M. de Sieboldt qui restât ouvert. En sa qualité d'officier hollandais, décoré de l'Aigle de Prusse, le colonel pensait que, lui présent, personne n'oserait toucher à sa collection; et en attendant l'arrivée des Prussiens, il ne faisait plus que se promener avec son grand costume, à travers les trois longues salles que le roi lui avait données au jardin de la cour, espèce de Palais-Royal, plus vert et plus triste que le nôtre, entouré de murs de cloître peints à fresque.

Dans ce grand palais morne, ces curiosités étalées, étiquetées, constituaient bien le musée, cet assemblage mélancolique de choses venues de loin, dégagées de leur milieu. Le vieux Sieboldt lui-même avait l'air d'en faire partie. Je venais le voir tous les jours, et nous passions ensemble de longues heures à feuilleter ces manuscrits japonais ornés de planches, ces livres de science, d'histoire, les uns



si immenses, qu'il fallait les étaler à terre pour les ouvrir, les autres hauts comme l'ongle, lisibles seulement à la loupe, dorés, fins, précieux. M. de Sieboldt me faisait admirer son encyclopédie japonaise en quatre vingt-deux volumes, ou bien il me traduisait une ode du *Hiak-nin*, merveilleux ouvrage publié par les soins des empereurs japonais, et où l'on trouve les vies, les portraits et des fragments lyriques des cent plus fameux poètes de l'empire. Puis nous rangions sa collection d'armes, les casques d'or à larges mentonnières, les cuirasses, les cottes de mailles, ces grands sabres à deux mains qui sentent leur chevalier du Temple et avec lesquels on s'ouvre si bien le ventre.

Il m'expliquait les devises d'amour peintes sur les coquilles dorées, m'introduisait dans les intérieurs japonais en me montrant le modèle de sa maison de Yédo, une miniature de laque où tout était représenté, depuis les stores de soie des fenêtres jusqu'aux rocailles du jardin, jardinet de Lilliput, orné des plantes mignonnes de la flore indigène. Ce qui m'intéressait aussi beaucoup, c'était les objets du culte japonais, leurs petits dieux en bois peint, les chasubles, les vases sacrés, et ces chapelles portatives, vrais théâtres de pupazzi, que chaque fidèle a dans un coin de sa maison. Les petites idoles rouges sont rangées au fond ; une mince corde à nœuds pend sur le devant. Avant de commencer sa prière, le Japonais s'incline et frappe de cette corde un timbre qui brille au pied de l'autel; c'est ainsi qu'il appelle l'attention de ses dieux. Je prenais un plaisir d'enfant à faire sonner ces timbres magiques, à laisser mon rêve s'en aller, roulé dans cette onde sonore, jusqu'au fond de ces Asies d'Orient où le soleil levant semble avoir tout doré, depuis les lames de leurs grands sabres jusqu'aux tranches de leurs petits livres...

Quand je sortais de là, les yeux pleins de tous ces reflets de laque, de jade, de couleurs éclatantes des cartes géographiques, les jours surtout où le colonel m'avait lu une de ces odes japonaises d'une poésie chaste, distinguée, originale, si profonde, les rues de Munich me faisaient un singulier effet. Le Japon, la Bavière, ces deux pays nouveaux pour moi, que je connaissais presque en même temps, que je voyais l'un à travers l'autre, se brouillaient, se confondaient dans ma tête, devenaient une espèce de pays vague, de pays du bleu... Cette ligne bleue des voyages que je venais de voir sur les tasses japonaises dans le trait des nuages et l'esquisse de l'eau, je la retrouvais sur les fresques bleues des murailles... Et ces soldats bleus qui faisaient

l'exercice sur les places, coiffés de casques japonais, et ce grand ciel tranquille d'un bleu de *Vergiss-meinnicht*, et ce cocher bleu qui me ramenait à l'hôtel de la *Grappe-Bleue?...*

V

PROMENADE SUR LE STARNBERG

Il était bien du pays bleu aussi, ce lac étincelant qui miroite au fond de ma mémoire. Rien que d'écrire ce nom de Starnberg, j'ai revu tout près de Munich la grande nappe d'eau, unie, pleine de ciel, rendue familière et vivante par la fumée d'un petit s'eamer qui longeait les bords. Tout autour les masses sombres des grands parcs, séparées de place en place, comme ouvertes par la blancheur des villas. Plus haut, des bourgs aux toits serrés, des nids de maisons posés sur les pentes ; plus haut encore les montagnes du Tyrol, lointaines, couleur de l'air où elles flottent, et dans un coin de ce tableau un peu classique, mais si charmant, le vieux, vieux batelier, avec ses longues guêtres et son gilet rouge à boutons d'argent, qui me promena tout un dimanche, et paraissait si fier d'avoir un Français dans son bateau.

Ce n'était pas la première fois que pareil honneur lui arrivait. Il se souvenait très bien d'avoir, dans sa jeunesse, fait passer le Starnberg à un officier. Il y avait soixante ans de cela, et à la façon respectueuse dont le bonhomme me parlait, je sentais l'impression qu'avait dû lui faire ce Français de 1806, quelque bel Oswald du premier empire en collant et bottes molles, un schapska gigantesque et des insolences de vainqueur!... Si le batelier de Starnberg vit encore, je doute qu'il ait autant d'admiration pour les Français.

C'est sur ce beau lac et dans les parcs ouverts des résidences qui l'entourent que les bourgeois de Munich promènent leurs gaietés du dimanche. La guerre n'avait rien changé à cet usage. Au bord de l'eau, quand je passais, les auberges étaient pleines; de grosses dames assises en rond faisaient bouffer leurs jupes sur les pelouses. Entre les branches qui se croisaient sur le bleu du lac, des groupes de Gretchen et d'étudiants passaient, auréolés d'une fumée de pipe. Un peu plus loin,

dans une clairière du parc Maximilien, une noce de paysans, bruyante et voyante, buvait devant de longues tables en tréteaux, tandis qu'un garde-chasse en habit vert, campé, le fusil au poing, dans l'attitude d'un homme qui tire, faisait la démonstration de ce merveilleux fusil à aiguille dont les Prussiens se servaient avec tant de succès. J'avais besoin de cela pour me rappeler qu'on se battait à quelques lieues de nous. On se battait pourtant, il faut bien le croire, puisque ce soir-là, en rentrant à Munich, je vis sur une petite place, abritée et recueillie comme un coin d'église, des cierges qui brûlaient tout autour de la *Marien-Saule*, et des femmes agenouillées, dont un long sanglot secouait la prière...

VI

LA BAVARIA

Malgré tout ce qu'on a écrit depuis quelques années sur le chauvinisme français, nos sottises patriotiques, nos vanités, nos fanfaronnades, je ne crois pas qu'il y ait en Europe un peuple plus vantard, plus glorieux plus infatué de lui-même que le peuple de Bavière. Sa toute petite histoire, dix pages détachées de l'histoire de l'Allemagne, s'étale dans les rues de Munich, gigantesque, disproportionnée, tout en peintures et en monuments, comme un de ces livres d'étrennes qu'on donne aux enfants : peu de texte et beaucoup d'images. A Paris, nous n'avons qu'un arc de triomphe; là-bas ils en ont dix : la porte des Victoires, le portique des Maréchaux, et je ne sais combien d'obélisques élevés : *à la vaillance des guerriers bavarois*.

Il fait bon être grand homme dans ce pays-là; on est sûr d'avoir son nom gravé partout dans la pierre, dans le bronze, et au moins une fois sa statue au milieu d'une place, ou tout au haut de quelque frise parmi des victoires de marbre blanc. Cette folie des statues, des apothéoses, des monuments commémoratifs est poussée à un tel point chez ces bonnes gens, qu'ils ont, au coin des rues, des socles vides tout dressés, tout préparés pour les célébrités inconnues du lendemain. En ce moment, toutes les places doivent être prises. La guerre de 1870 leur a fourni tant de héros, tant d'épisodes glorieux!...

J'aime à me figurer, par exemple, l'illustre général von der Thann

déshabillé à l'antique au milieu d'un square verdoyant, avec un beau piédestal orné de bas-reliefs représentant d'un côté *les Guerriers bavarois incendiant le village de Bazeilles*, de l'autre *les Guerriers bavarois assassinant des blessés français à l'ambulance de Wœrth*. Quel splendide monument cela doit faire!

Non contents d'avoir leurs grands hommes éparpillés ainsi par la ville, les Bavarois les ont réunis dans un temple situé aux portes de Munich, et qu'ils appellent la *Ruhmeshalle* (la salle de la gloire). Sous un vaste portique de colonnes de marbre, qui s'avancent en retour en formant les trois côtés d'un carré, sont rangés sur des consoles les bustes des Électeurs, des rois, des généraux, des jurisconsultes, etc... (On trouve le catalogue chez le gardien.)

Un peu en avant se dresse une statue colossale, une Bavaria de quatre-vingt-dix pieds, debout au sommet d'un de ces grands escaliers si tristes qui montent à découvert dans la verdure des jardins publics. Avec sa peau de lion sur les épaules, son glaive serré dans une main, dans l'autre la couronne de la gloire (toujours la gloire!) cette immense pièce de bronze, à l'heure où je la vis, sur la fin d'une de ces journées d'août où les ombres s'allongent démesurément, remplissait la plaine silencieuse de son geste emphatique. Tout autour, le long des colonnes, les profils des hommes célèbres grimaçaient au soleil souchant. Tout cela si désert, si morne! En entendant mes pas sonner sur les dalles, je retrouvais bien cette impression de grandeur dans le vide qui me poursuivait depuis mon arrivée à Munich.

Un petit escalier en fonte grimpe en tournant dans l'intérieur de la Bavaria. J'eus la fantaisie de monter jusqu'en haut et de m'asseoir un moment dans la tête du colosse, un petit salon en rotonde éclairé par deux fenêtres qui sont les yeux. Malgré ces yeux ouverts sur l'horizon bleu des Alpes il faisait très chaud là dedans. Le bronze, chauffé par le soleil, m'enveloppait d'une chaleur alourdissante. Je fus obligé de redescendre bien vite... Mais, c'est égal, cela m'avait suffi pour te connaître, ô grande Bavaria boursouflée et sonore! J'avais vu ta poitrine sans cœur, tes gros bras de chanteuse, enflés, sans muscles, ton glaive en métal repoussé, et senti dans ta tête creuse l'ivresse lourde et la torpeur d'un cerveau de buveur de bière... Et dire qu'en nous embarquant dans cette folle guerre de 1870, nos diplomates avaient compté sur toi. Ah! s'ils s'étaient donné la peine de monter dans la Bavaria, eux aussi!

VII

L'EMPEREUR AVEUGLE!

Il y avait dix jours que j'étais à Munich, et je n'avais encore aucune nouvelle de ma tragédie japonaise. Je commençais à désespérer, lorsqu'un soir dans e petit jardin de la brasserie où nous prenions nos repas, je vis arriver mon colonel avec une figure rayonnante. « Je l'ai! me dit-il; venez demain matin au musée... Nous la lirons ensemble, vous verrez si c'est beau.» Il était très animé ce soir-là. Ses yeux brillaient en parlant. Il déclamait à haute voix des passages de la tragédie, essayait de chanter les chœurs. Deux ou trois fois sa nièce fut obligée de le faire taire : « Ounclé..., ounclé...» J'attribuai cette fièvre, cette exaltation à un pur enthousiasme lyrique. En effet, les fragments qu'il me récitait me paraissaient très beaux, et j'avais hâte d'entrer en possession de mon chef-d'œuvre.

Le lendemain, quand j'arrivai au jardin de la cour, je fus très surpris de trouver la salle des collections fermée. Le colonel absent de son musée, c'était si extraordinaire que je courus chez lui avec une vague inquiétude. La rue qu'il habitait, une rue de faubourg paisible et courte, des jardins, des maisons basses, me parut plus agitée que d'habitude. On causait par groupes devant les portes. Celle de la maison Sieboldt était fermée, les persiennes ouvertes.

Des gens entraient, sortaient d'un air triste. On sentait là une de ces catastrophes trop grandes pour le logis, et qui débordent jusque dans la rue... En arrivant, j'entendis des sanglots. C'était au fond d'un petit couloir, dans une grande pièce encombrée et claire comme une salle d'étude. Il y avait là une longue table en bois blanc, des livres, des manuscrits, des vitrines à collections, des albums couverts en soie brochée, au mur, des armes japonaises, des estampes, de grandes cartes géographiques, et dans ce désordre de voyages, d'études, le colonel étendu sur son lit, sa longue barbe droite sur sa poitrine, avec la pauvre petite «*Ounclé*» qui pleurait à genoux dans un coin. M. de Sieboldt était mort subitement pendant la nuit.

Je partis de Munich le soir même, n'ayant pas le courage de troubler

toute cette désolation à propos d'une fantaisie littéraire, et c'est ainsi que de la merveilleuse tragédie japonaise, je ne connus jamais que le titre : *l'Empereur aveugle!*... Depuis, nous avons vu jouer une autre tragédie, à qui ce titre rapporté d'Allemagne aurait bien convenu : sinistre tragédie, pleine de sang et de larmes, et qui n'était pas japonaise celle-là.

CONTES DU LUNDI

(INÉDITS)

LE POÊLE

C'était un matin de décembre, sur la grande route de N... Il faisait un froid de loup, verglas, givre, bise dure. A perte de vue, la grande route, blanche et sonore, luisait entre des champs de vignes mortes et d'oliviers grelottants...

Mon chapeau sur les yeux, le nez dans mon manteau, je m'en allais contre le vent, l'œil humide, la tête basse... Tout à coup, d'un sentier à ma droite, un petit frisé de dix à onze ans déboucha sur la route en faisant claquer ses sabots... On ne rêve rien de gai, de joli comme ce petit frisé-là...

Tête nue, rouge de froid, poudré à givre, il détalait vivement, des livres sous un bras, un cartable sous l'autre, preste et chargé comme une abeille.

« Bonjour, m'sieu ! » dit l'enfant en passant près de moi, les mains dans les poches jusqu'au coude.

Je mis mon pas sur le sien, et tout en courant je lui demandai :

— Ou vas-tu donc si vite, petit ?

— Je vais à l'école, m'sieu !

— Tu as l'air d'avoir bien froid ?

— Oh ! oui, m'sieu, j'ai bien froid... Il n'y a pas de feu à la maison... Et le matin on gèle en s'habillant.

— Vous êtes donc bien pauvres chez toi ?

— Oh ! oui, m'sieu... Et il ajouta presque avec fierté : « Nous devons trois mois à l'école... »

— Et ta casquette ? est-ce que tu n'en a pas ?

— Si fait, m'sieu. J'en ai une bien belle que mon grand frère m'a donnée ; mais maman me la garde, pour ma première communion.

— Il est bon pour toi ton grand frère ?...

— Oui, m'sieu... C'est un bon enfant ; il travaille avec les maçons,

il gagne déjà dix sous par jour... Vous devez le connaître?... C'est lui qui portait la bannière de saint Jacques, il y a deux ans, à la procession.

Tout en me donnant ces renseignements de famille, il allait, il allait, allongeant ses petites jambes.

Ce que c'est que d'être vieux! Moi, de voir cet enfant si content d'aller à l'école, si pressé d'y arriver, une mauvaise pensée me vint :

— Ah! ça, lui dis-je tout à coup, c'est bien vrai au moins que tu vas à l'école?

Le petit frisé me regarda très étonné : — mais oui, m'sieu.»

— « Dam! c'est que tu as l'air si joyeux d'y aller à cette école... Tu te dépêches tant... Ce n'est pas comme ça que nous y allions, nous autres... ça t'amuse donc bien l'abécédaire?... Il est donc bien bon votre maître!...

Les jolis yeux clairs de l'enfant s'allumèrent, et il me répondit avec un élan de cœur admirable : « Oh! oui, m'sieu... Le maître est bien bon... Il y a un poêle! »

Et le voilà parti à courir de plus belle, attiré par ce beau poêle rouge qu'il se figurait, là-bas, ronflant au milieu de la classe, et devant lequel il allait pouvoir réchauffer ses pauvres petits petons glacés depuis la veille et ses mains crevassées d'engelures.

Paris-Illustré, Mars 1870.

LE CHIEN ET LE LOUP

Dans un restaurant

Le journaliste *(à une table)*. — Garçon, des huîtres d'Ostende, un filet saignant et du chablis.

Le poète *(à la table à côté)*. — Voilà un homme qui se traite bien. *(Haut)*. Monsieur le garçon, veuillez me faire servir, je vous prie, deux œufs sur le plat avec un doigt de vinaigre.

Le journaliste *(à sa table)*. — Le piteux déjeûner! Quelque agioteur en déveine!

Le poète *(à la sienne)*. — C'est, sans doute, un boursier à la hausse.

Le journaliste. — La vue de ce pauvre diable et le côte à côte de sa misère vont me gêner beaucoup : les bons estomacs ne sont pas égoïstes.

Le poète. — Cet homme se dispose à manger énormément : cela pourra m'incommoder.

Le journaliste. — Pour un rien, je lui offrirais la moitié de ma pitance.

Le poète. — Encore un peu, je lui emprunterais un quart de filet.

Le journaliste. — Essayons de lui adresser la parole.

Le poète. — Tâchons de l'aborder.

Le journaliste. — Oui, mais le moyen?

Le poète. — Ce qui manque, c'est un prétexte.

Le journaliste. — Il faudrait me dépêcher, pourtant ; il a déjà dévoré la moitié d'un œuf.

Le poète. — Déjà six huîtres d'englouties ; — vous verrez qu'il ne m'en restera pas une.

LE JOURNALISTE. — Une idée, parbleu. Je ne vois pas de moutardier près de lui.

LE POÈTE. — Il n'a pas de moutarde sur sa table; c'est un moyen.

TOUS LES DEUX *(à la fois et s'offrant chacun de la moutarde)*. — En usez-vous? — Vous en offrirai-je?

LE JOURNALISTE *(riant)*. — Deux hommes à qui la langue démangeait, à ce que je vois.

LE POÈTE. — C'est voir par les yeux d'un homme d'esprit.

LE JOURNALISTE. — C'est parler par sa bouche.

LE POÈTE. — Vous êtes bien bon, monsieur. *(Bas.)* Comme il mange vite! — Encore une!

LE JOURNALISTE. — Eh bien! monsieur, en homme d'esprit que vous êtes, vous ne trouverez pas étonnant que j'éprouve le besoin d'avoir un convive, et que je vous invite à partager mon repas.

LE POÈTE. — A ce même titre d'homme d'esprit, ne soyez pas étonné que j'accepte.

LE JOURNALISTE *(bas)*. — C'est égal, ce n'est pas sans peine.

LE POÈTE. — Ouf! je l'ai bien gagné! — *(Ils se mettent à la même table et se gorgent aux mêmes plats.)*

QUITTEZ LES BOIS, VOUS FEREZ BIEN!

LE JOURNALISTE. — Vous disiez donc que vous vous occupez de poésie?

LE POÈTE. — Mon Dieu! oui, monsieur ; — et vous, de journalisme?

LE JOURNALISTE. — Comme vous dites ; — je suis attaché à la feuille du petit père D..., où je rédige des entrefilets quelquefois, des chroniques de temps à autre, et des faits divers régulièrement ; — j'ose avouer que je suis un des piliers du journal.

LE POÈTE. — Moi, je vous présente l'auteur d'un volume de vers qui ont eu quelques succès, je m'en flatte, sous ce titre : *Guerrières et sentimentales*. — La *Revue des Deux-Mondes* me guigne de l'œil, et j'ai l'honneur de saluer souventes fois M. Émile Montégut.

LE JOURNALISTE. — Heu! heu! ce n'est pas en marchant sur le ventre de toutes ces belles connaissances qu'on arrive à grand'chose.

— La poésie est un mets délicat, qui ne peut se servir que dans un plat d'argent, — et je tiens la *Revue des Deux-Mondes* pour une bonne bourgeoise qui ne mange pas dans la vaisselle plate. — Pourquoi ne faites-vous pas de journalisme ?

Le poète. — Dame ! puisque je fais de la poésie...

Le journaliste. — Faites du journalisme ; — le journalisme vous donnera à profusion du chablis et des huîtres d'Ostende, tandis que la poésie vous liarde même des œufs à la vinaigrette.

Le poète. — Mais, pour être si lucratif, votre métier doit compter bien des désagréments.

Le journaliste. — Des désagréments ? pas le moindre, — excepté celui de faire connaître notre nom à l'univers entier, de nous procurer nos entrées à tous les théâtres, des billets de faveur pour tous les bals, des stalles réservées pour tous les concerts, des invitations pour les soirées du beau monde, — les œillades et les pigeonneries de toutes les actrices, — des laisser-passer sur toutes les lignes, — de l'or à discrétion, — des pantalons neufs, — des boutons de nacre à nos gilets, — des paletots très vastes, — des bottes très vernies, — des grooms,— des tapis, — des édredons, — des porte-plumes en argent, — des cigares étrangers, — du papier satiné, et des coups de chapeau plus souvent que des coups de canne, sans parler du reste. — Hein ? — Comparez un peu nos deux existences !

Le poète. — Je conviens que la mienne est loin d'avoir ce moelleux et ce doux toucher : amoureux fou de la campagne, j'ai loué à Chaville une chambre grande comme un dé à coudre, — et je passe là les trois quarts de l'année ; — une ou deux fois par semaine, je viens à Paris, — à pied le plus souvent ; — je passe par les endroits déserts, — ayant soin de tenir mes souliers à la main, crainte de les meurtrir ; — à la hauteur de la barrière de l'Étoile, je me chausse et je m'en vais porter quelques vers à quelques journaux.

Le journaliste. — C'est cela : une existence irrégulière, désordonnée ; — la bohème, le débraillé, la faim.

Le poète. — Il est vrai que j'ai quelques distractions en revanche : je vais où bon me semble, je me lève à l'heure qu'il me plaît; s'il me convient de rester au lit tout un jour, personne ne s'en émeut. Mon travail n'est pas productif, — d'accord; mais il a cela de bon que je le puis faire en tous endroits où je me trouve et que je ne me trouve qu'aux endroits qui m'ont souri. — Armé d'un pain de seigle et d'un

bâton de noyer, je m'en vais courir les bois, — mes voisins ; — cueillir les violettes, — mes amies ; — saluer les rossignols, — mes collègues ; — faire des débauches de mûres, — et me saoûler comme un lansquenet avec l'eau des sources. Les vieux arbres de Chaville me connaissent tous par mon nom ; — je vis dans la plus grande intimité avec les bois d'Orsay, remplis de chevreuils que je salue, — de chats sauvages qui me tutoient. — Bien souvent, par les nuits d'été, je m'étends sur les hautes pelouses du parc de Saint-Cloud. Devant moi, une ligne noire de bois, — à mes pieds une immense vallée brumeuse, où clignotent dans l'ombre quelques lumières éparses ; — là je m'endors le nez aux cieux, le dos sur l'herbe, — et quand un bruit de feuilles me réveille, — je puis voir couchées en rond autour de moi, de belles biches blanches, jouissant de la grande nuit, la tête droite et la narine au vent.

Le journaliste. — Prenez donc un peu plus de cette entrecôte ; — l'entrecôte doit se manger brûlante. — Ah! monsieur le poète, ah! monsieur le rêveur, ah! monsieur le bohémien, voilà comme vous entendez l'existence! A votre aise. Mais accordez-moi d'y trouver trop de verdure et trop peu de beefsteaks.

Le poète. — Je conviens que...

Le journaliste. — Taisez-vous! vous êtes un enfant. Ne feriez-vous pas mieux de rompre avec cette vie extravagante, pleine de privations qui vous épuisent et de souffrances qui étouffent votre talent! N'ayez pas toujours le nez en l'air, petit hanneton; regardez-moi vos bottes éculées, votre collet d'habit qui a pris la couleur de la mousse de vos bois, et cette culotte, et ce chapeau. Faites du journalisme c'est le métier le plus facile du monde; faites du journalisme. Je vous donnerai une lettre de recommandation pour un directeur de grand format; et dans un mois vous pourrez m'offrir un déjeuner dans ce goût-là; vous porterez des vestes immaculées, et vous serez libre de vous payer une paire de pantoufles hongroises. Avouez que vous n'avez jamais porté de pantoufles?

Le poète, *ébranlé*. — Ma foi! si je savais trouver...

Le journaliste. — Tenez ; il est trop tard maintenant ; mais soyez ici demain de bonne heure et je vous conduirai chez M. Constant Guéroult.

Le poète. — Franchement, si vous pouviez m'y mener tout de suite; le fumet du journalisme me monte à la tête, et je n'ai qu'un désir...

LE JOURNALISTE, *tirant sa montre.* — Quelle heure est-il ? dix heures ! Fichtre ! je suis en retard... C'est impossible aujourd'hui, mon cher.

ATTACHÉ ! DIT LE LOUP, VOUS NE COUREZ DONC PAS ?

LE POÈTE, *se levant et grossissant sa voix.* — Impossible ! En retard ! Qu'est-ce à dire ? En retard, à dix heures ? En retard, et pourquoi ?

LE JOURNALISTE. — Il faut que j'aille aux bureaux.

LE POÈTE. — Aux bureaux ? — Il y a donc des bureaux ? — Vous êtes donc obligé d'aller aux bureaux ?

LE JOURNALISTE. — Obligé, non !

LE POÈTE, *d'une voix terrible.* — Mais encore ? ? ?

LE JOURNALISTE. — Il faut pourtant que je cueille mes faits divers.

LE POÈTE, *de plus en plus menaçant.* — Et cela tous les jours ?

LE JOURNALISTE. — Puisque le journal est quotidien.

LE POÈTE, *éclatant comme un tonnerre.* — Comment ! vous allez tous les jours à votre bureau, comme un teneur de livres ou un employé au chemin de fer ! — Que me chantez-vous donc avec votre journalisme ? — Mais à dix heures, je suis encore au lit, moi ; à dix heures, je ne suis pas même couché ! — Et vous venez me parler de me faire journaliste ! — Non ! non ! j'aime mieux ma paresse et mes déjeuners de mûres rouges, et mes débauches de violettes, et mes repas improvisés au coin d'une vigne ; j'aime mieux ma misère, ô gué ! j'aime mieux ma misère. — Oh ! mes bois de Chaville, mes grands bois, mes courses, mes rêveries, mes longs farniente ! — Ah ! vous êtes jaloux de ma seule richesse, de mon indépendance, et vous voulez me mettre des fers aux pieds ; — ma liberté vous fait envie, et vous prétendez me l'escroquer !... Ah ! l'enjôleur, ah ! le brigand ! ah ! le détrousseur ! — Mon chapeau ! mon chapeau ! Monsieur, je vous salue, mais, corbleu ! je ne suis pas votre homme. *Cela dit, le poète s'enfuit, mais ne court pas encore.)*

CE QUE NE DIT PAS LA FONTAINE.

LE POÈTE, *s'arrêtant à quelques pas du restaurant.* — C'est égal, quoi que j'en aie dit, cet homme a peut-être raison ; ses entrecôtes

surtout m'ont convaincu. En bonne vérité, la vie que je mène commence à me lasser et ne sied plus à mes cheveux grisonnants ; — il conviendrait de faire une fin, et peut-être que le journalisme... Songeons-y... hum! hum!... j'ai bien envie. *(Il s'éloigne en ruminant.)*

Le journaliste *(dans le restaurant)*. — Ce garçon est fou, par ma foi! Pourtant ses paroles de tantôt m'ont donné le frisson; je me voyais dans le parc de Saint-Cloud dormant à la belle lune; au lieu de cela, il faut se rendre aux bureaux et recommencer cette existence monotone comme le fromage au dessert... Ma foi, non! je n'irai pas aujourd'hui : le ciel est pur, l'air frais; je vais me rouler sur l'herbe quelque part. Je ne sais pas même si... Hum! hum!... Nous verrons. *(Il sort.)*

Le lendemain M. D..., rédacteur en chef du..., décachète les deux lettres suivantes :

Monsieur,

Je suis las de l'existence que m'a fait le journalisme jusqu'à ce jour; j'aime mieux me jeter dans la vie indépendante et fantaisiste de cette bohème où le pain n'est pas toujours assuré, mais où l'imprévu l'est toujours.

Je vous prie donc d'agréer ma démission.

Le chien, journaliste.

Monsieur,

Fatigué d'une vie de paresse et de hannetonades, je m'adresse à vous comme à un pasteur des lettres, pour que vous m'ouvriez les portes de votre bercail. — N'avez-vous pas, dans votre journal, une place quelconque à m'accorder? — Si minime que vous me la fassiez, je vous jure, monsieur, de mettre à votre service tout mon talent, tout!

Le loup, poète.

Le Figaro, 20 Mai 1860.

AUTOUR DES
" CONTES DU LUNDI "

AUTOUR DES "CONTES DU LUNDI"

LES NOTES

Les Contes du Lundi, *ces petits tableaux d'un art si personnel et si fin qui, avec les* Lettres de mon Moulin, *les* Études et Paysages, *ont élevé si haut la réputation d'Alphonse Daudet, conteur et moraliste, — l'écrivain n'avait pas encore révélé complètement sa force, tout son talent de romancier, — ont conservé, dans leur réunion en volume le titre général qui indique leur destination primitive* (1). *La plupart de ces nouvelles sont moins le fruit de l'imagination de l'auteur que de son observation, de sa vue, d'une notation scrupuleuse de la vie, des faits ou des légendes.*

Voici les notes, extraites du Petit Cahier *dans lequel l'auteur a puisé, selon l'inspiration du moment, pour composer ces attachants récits, scènes vécues ou rêvées, de Fantaisie ou d'Histoire, mais surtout d'Histoire, de vraie Histoire, racontée par un témoin.*

LA FANTAISIE ET L'HISTOIRE

Mon cher M. D***,

Je vais commencer une nouvelle série intitulée la Fantaisie et l'Histoire. — Le titre vous dit bien ce que ce sera : la promenade d'un humoriste à travers les choses et les hommes d'aujourd'hui et d'hier, l'histoire contemporaine racontée, ou plutôt interprétée par un fantaisiste...

La Dernière Classe.—Tous les enfants s'appliquent. Les tous petits lisent leur Croix de Dieu. D'autres font des bâtons. Des exemples pendus aux tringles en fer : *Le Français est la plus belle langue du monde.* Grands silences des après-midi d'été,

(1) Ces récits ont été assez irrégulièrement publiés dans divers journaux, le ***Soir*** notamment, le ***Parti national***, le ***Bulletin français***, etc.

un gros bourdon traverse la classe. Le maître regarde tout cela. Depuis trente ans il fait la classe, il a appris à lire à tout le village. S'il avait voulu rester, apprendre l'allemand, il aurait gagné bien plus. Mais non !...

— Peindre des artilleurs en garnison dans le village. Un parc d'artillerie dans un champ, et des soldats qui baillent devant des portes.

— Mettre que les enfants s'appliquent, même les tout petits. Et le regret de ne pas s'être pas mieux appliqués. — Et lui, le brave Nicklauss, avec quelle rage il leur apprend ! Ah ! s'il pouvait leur communiquer toute sa science en une fois !

Il y aurait une fantaisie à faire avec une partie de billard.

Un Maréchal joue au billard. — Il sort de table, tout empourpré par la nourriture. Ses officiers d'état-major marquent les points. Pendant ce temps on se bat. — On demande des ordres. — « Bon ! dit le maréchal, nous avons le temps d'en faire une en quinze. — Monsieur le Maréchal, notre batterie à X*** est démontée. — C'est bon ! 17, 18... »

Bref la partie gagnée, et la bataille perdue.

Bien appuyer sur l'avenir de tous ces officiers.

Ce jeune homme qui marque les points et celui qui fait son grog... Vous irez loin jeune homme. Eh bien ! il vaut mieux être ici, dans cette salle de billard. (Il est bien plus sûr de son affaire que s'il était là-bas, dans quelque trou de bête fauve, sous une grêle de biscaïens.)

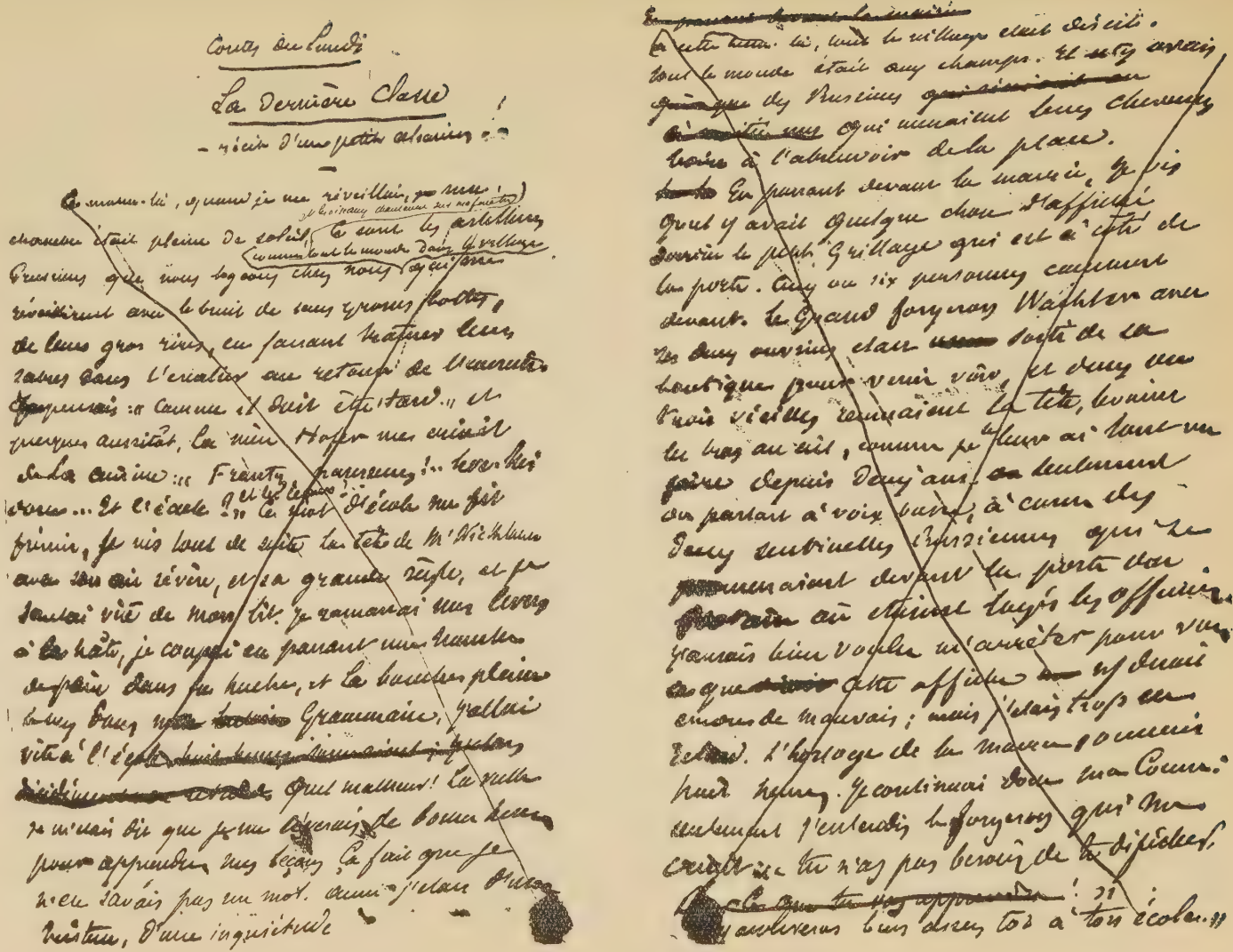
On attend que le Maréchal ait fini sa partie.

Les Prussiens ne peuvent pas attaquer avant qu'il ait fini. Il faudrait bien voir cela. — *(La bataille.)* Les régiments se croisent, sans ordre. Un courage héroïque. Ils se font tuer, mais c'est tout. Il manque la main qui dirige, l'œil qui surveille, l'impulsion d'en haut.

Dans la partie de billard, mettre le grand parc, les cygnes, les charmilles, la salle de billard de Vigneux. Le Quartier-Général était au château.

Il y aurait une fantaisie à écrire sur les six magistrats de Colmar qui ont passé au service de la Prusse. Soit un conte fantastique, soit un conte drôlatique; un de ces hommes habitués à avoir un rond, magistrature assise. — On pourrait leur faire juger un pauvre diable alsacien coupable d'un crime de lèse-majesté prussienne ; — ou bien prendre un de ces hommes, le suivre rentrant chez lui après l'ouverture des tribunaux prussiens. — C'est la même salle, on a changé le buste, voilà tout... Le rond toujours le même... Faire arriver à cet homme-là quelque histoire fantastique, un rêve, une rencontre, quelque pauvre diable... Il pourrait voir défiler des paysans qui partent... qui l'appellent. Et lui, cloué sur son rond... On l'appelle... Il ne peut pas. Puis il était mort et des milliers de gens venaient sur sa tombe et tous avaient des ronds, et les suspendaient aux entourages de sa grille!...

La Vision du juge de Colmar.



Contes du Lundi

La Dernière Classe

— récit d'un petit Alsacien —

Ce matin-là, quand je me réveillai, ma mère (et les oiseaux chantaient sur ma fenêtre) chambre était pleine de soleil. Ce sont les artilleurs Prussiens que nous logeons chez nous (comme tout le monde dans le village) qui me réveillèrent avec le bruit de leurs grosses bottes, de leurs gros rires, en faisant traîner leurs sabres dans l'escalier au retour de l'exercice. Je pensais : « Comme il doit être tard. » et presque aussitôt, la mère Hofer me criait de la cuisine : « Frantz, paresseux !... hors-lui donc... Et l'école ? » et les leçons ! Ce mot d'école me fit frémir, je vis tout de suite la tête de M. Nicklaus avec son air sévère, et sa grande règle, et je sautai vite de mon lit. Je ramassai mes livres à la hâte, je coupai en passant une tranche de pain dans la huche, et la bouche pleine de mes bons ~~[illegible]~~ Grammaire, j'allai vite à l'école ~~[illegible]~~ Quel malheur ! La veille je m'étais dit que je me lèverais de bonne heure pour apprendre mes leçons. Ça fait que je n'en savais pas un mot. Aussi j'étais d'une tristesse, d'une inquiétude

~~En passant devant la mairie~~

A cette heure-là, tout le village était déserté. Tout le monde était aux champs. Et il y avait ~~quelque~~ des Prussiens ~~qui [illegible]~~ qui menaient leurs chevaux boire à l'abreuvoir de la place.

~~[illegible]~~ En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait quelque chose d'affiché derrière le petit Grillage qui est à côté de la porte. Cinq ou six personnes causaient devant. Le Grand forgeron Wachter avec ses deux ouvriers était ~~[illegible]~~ sorti de sa boutique pour venir voir, et deux ou trois vieilles remuaient la tête, levaient les bras au ciel, comme je leur ai tout vu faire depuis deux ans, ~~[illegible]~~ seulement en parlant à voix basse, à cause des deux sentinelles Prussiennes qui se ~~[illegible]~~ promenaient devant la porte du ~~[illegible]~~ où étaient logés les officiers. J'aurais bien voulu m'arrêter pour voir ce que ~~[illegible]~~ cette affiche ~~[illegible]~~ m'y disait encore de mauvais ; mais j'étais trop en retard. L'horloge de la mairie sonnait huit heures. Je continuai donc ma course : seulement j'entendis le forgeron qui me criait : « Tu n'as pas besoin de te dépêcher. ~~[illegible]~~ ! » « Tu y arriveras bien assez tôt à ton école. »

REPRODUCTION D'UNE DOUBLE PAGE D'UN " PETIT CAHIER ".

Le Bac... — Paysage triste d'automne, la Seine, brouillard, matin, le pont sauté, deux grandes piles debout. Et les cordes de fils de fer qui pendent... Le bac, lourde machine, espèce de grand radeau, primitif, la petite poulie qui siffle, invisible dans le brouillard comme un oiseau. Lentement, lentement...

Grosse marchande de légumes, avec sa charrette. L'homme en grand chapeau, redingote, tête d'oiseau de proie, long, sec et ridé, qui parle : « Je te dis que c'est *eune* bête! Il n'a pas voulu vendre pour un sou aux Prussiens. Il a fermé sa boutique, fait le patriote. Il aurait pu gagner des mille et des cent comme les autres... Et maintenant il dit qu'il ne peut pas payer. Ah ! canaille... tu vas voir comme je vais t'arranger ça !... »

Reichshoffen, pendant la tuerie, le 74e de ligne, bataillon du drapeau, était si criblé de mitraille que le drapeau changea de mains vingt-deux fois de suite ; vingt-deux fois l'homme qui le portait roula dans la poussière. Chaque fois on entendait la voix tranquille du colonel qui disait à travers la mitraille : « Au drapeau, mes enfants! » Alors un officier s'avançait, ramassait le drapeau qui se dressait au milieu d'une pluie de balles.

Quelque chose à faire : porte-drapeau allant chercher son reçu à l'arsenal de Metz.

Conte du Lundi à faire avec la vie et la mort de Chauvin.

Le montrer en wagon, sur les places, au commencement de la guerre, ce qu'on appelait l'incident hispano-prussien. — Au Sénat, il pleurait. — Les défaites. — Les républicains étaient contents. — La République proclamée, acceptée par Chauvin. — Le siège. — Les défaites. — Les impérialistes étaient contents. — La Commune, les batailles entre Français!...

— Indiquer que pendant la guerre il n'était pas content de Garibaldi. Don Quichotte tant qu'on voudra, mais Don Quichotte n'opérait qu'en Espagne. Il meurt, — son enterrement.

Je ne connais rien de plus charmant que le voyage à pied, se réveiller le matin dans une auberge inconnue...

Le plus beau voyage du monde, le voici. S'en aller à pied dans un beau pays, avec un bon bâton, un sac sur le dos, une couverture, et un ami sûr. — Le bâton doit être une forte épine, très solide — pour les chiens, la couverture pour vous envelopper en cas de pluie, vous rouler...

Il y a cinq ans, à pareille époque, je voyageais en Alsace avec Alfred Delvau. Fantaisie d'un grand voyage à pied.

Les Vosges, l'Alsace, un peu de Suisse, la Forêt-Noire... Nous étions deux, pas

beaucoup d'argent, sans itinéraire. Nous couchions un peu partout, dans des granges, dans des bois, à la belle étoile. Nous étions rompus de fatigue, nous ne prenions pas même de notes... Tout le paysage défilait devant nous, nous remplissait les yeux de verdure. Je n'ai jamais fait de plus beau voyage... Tout cela était perdu au fond de ma mémoire, mais depuis cette terrible guerre, j'ai refait ce voyage vingt fois, toute l'Alsace défile devant moi en imagination.

Je me vois encore me réveillant dans une auberge. Un coup de poing frappé à la porte, et une voix encore endormie qui crie : « Mossié... Mossié... l'horloge sonne quatre heures... » Un petit brouillard sur les vitres. On s'habille, on boucle le sac, on descend le petit escalier de bois... dans la salle en bas on allume le feu, on nous sert deux petits verres d'eau-de-vie blanche, et nous voilà partis... Les premiers moments sont durs, les jambes rouillées. Toutes les fatigues de la veille vous reviennent. On ne parle pas, mais la rosée qui se dissipe au soleil s'en va avec le sommeil. On va... on va... jusqu'à dix heures. A dix heures, on cherche un peu d'ombre, un ruisseau, on mange un morceau, puis une sieste dans les herbes... On s'endort au bruit de l'eau, puis on est réveillé tout à coup par un gros bourdon qui passe. Il fait frais... On se remet en route et le soir, on arrive dans un village, harassés, et l'on s'endort la tête pleine de paysages qui défilent devant vos yeux.

Je n'ai pas pris de notes sur ce voyage, mais à mesure que j'écris, les choses me reviennent... tantôt je nous vois perdus dans des petits bois grêles qui bordent le Rhin. Des marécages, des mouches... puis le Rhin vert, couleur des verres où l'on boit le vin du Rhin, avec des radeaux, des barques qui descendent chargés d'herbes, de fenaison qu'on est allé couper dans les îles, femmes avec des fichus éclatants; ou bien c'est le canal du Rhône au Rhin, bordé de peupliers, de grands trains de bois ; de loin en loin des maisons d'éclusiers, avec la femme devant la porte, des enfants qui courent pieds nus sur les barres de l'écluse, de grands pelouses... Puis des journées de marche en plein soleil sur la grande route droite, blanche, bordée de noyers, avec la chaîne des Vosges sur la droite et des burgs perchés sur les crêtes. On marche... de place en place, des tas de cailloux... On rencontre des colporteurs s'en allant le sac au dos... On faisait connaissance, et on entrait dans une petite maison de cantonnier, petite maison de bois, une longue table, deux gendarmes mangent un radis noir engivré de sel, un vieux qui ronfle, et des mouches... On rencontrait aussi des facteurs, en blouse bleue, avec ornements rouges, on faisait quelques pas ensemble, puis ils vous quittaient et s'enfonçaient dans un petit sentier où l'on sentait un hameau, une ferme, une vie au bout. Quelquefois le sac était lourd, on se laissait tomber dans un fossé. Oh ! les fossés des grands routes, pleins d'herbe sèche... On restait là une heure, hypnotisé, grisé de bonnes odeurs d'herbes sèches, et, au-dessus de vos têtes passaient des rouliers avec de longues files de charrettes, ou bien un troupeau de dindons immense, tenant toute la route, piaillant, avec le petit berger derrière et leurs petites pattes à travers lesquelles, d'en bas, on voyait passer le jour.

Souvenir de voyage. — Grand duché de Bade. La rentrée des oies, arrivant seules, sans conducteur, en troupeau à l'entrée du village. Là, se divisant, s'éparpillant, et par deux, trois, cinq, très graves, regagnant leurs basse-cours respectives sans se tromper jamais.

Encore ce souvenir : Des oies pâturant dans les cimetières.

L'auberge de Schelestadt, *Au Bœuf*, près des remparts, abords de la ville pleins de jardinets à roses, petites maisons basses à persiennes vertes. L'horloge folle. — L'auberge. — Les soldats.

Rencontre le soir dans une diligence, en Corse, de quatre ou cinq bonnes sœurs, une d'elles très impressionnée. Soupé tous ensemble à l'auberge. (Mon Dieu ! que tout cela est loin et vague !) mais très nette la douce figure naïve d'une novice faisant remarquer comme « je ressemblais à Notre-Seigneur ».

Tableau mélancolique d'un caravansérail en Algérie.

La gaieté d'autrefois, la vie, l'animation, les cours pleines de diligences, dans les petits salons du rez-de-chaussée, ripailles, chants, les officiers de turcos, de chasseurs d'Afrique venaient à franc étrier parce que le vin était bon, et les yeux bleu-clair de la fille les attiraient... Des bach-agas folâtres venaient se griser. — Diligences et chameaux dans les cours. — Les kadis au lieu de rendre la justice venaient boire l'absinthe...

— Maintenant où sont-ils les petits justaucorps bleu d'azur! Combien sont restés couchés là-bas en Allemagne. Les diligences ne vont plus, les tribus soulevées. Le caravansérail a été incendié, pris par les Arabes. Tout le monde égorgé. Maintenant les fenêtres ouvertes, cassées, de l'herbe dans les cours, les murailles noires effondrées. Quelques chacals rôdent, quelques maraudeurs des tribus viennent se mettre à l'abri des fraîcheurs de la nuit. Le vent, ce triste vent de désastre et de catastrophes qui court depuis un an d'un bout de la France à l'autre, depuis les bords du Rhin et de la Saar jusqu'au Sahara, souffle dans la maison déserte et fait battre les portes mélancoliquement.

Un décoré du 15 août. — Aux Ataffs une fois, dans une tribu... — Description de la tribu déserte. — Personne. — Quelques vieux. — On nous raconte que l'aga avait été décoré. Sa joie. Tous les agas des environs décorés, commandeurs qui se mouchent dans leurs grands cordons. Il était d'autant plus content que le chef du bureau arabe, son ennemi, à qui il avait gagné beaucoup d'argent au jeu, lui avait dit qu'il ne l'aurait pas. — Il part, avec son goum. Il va à Alger, court les passages, montre sa croix dans les bazars. Puis on vient le chercher chez le Gouverneur, et on lui enlève sa croix, sa belle croix qu'il avait déjà accrochée sur son burnous de poil de chameau. On lui dit qu'on s'était trompé, qu'on l'avait décoré pour un autre, Mohammed-ben... pour Mohammed-ben... — La vérité c'est que le chef du bureau arabe qui lui devait de l'argent avait tant fait qu'il l'avait fait « décorer. » — Désespoir de l'aga. Que faire? Comment retourner à sa tribu? Comment paraître devant ses femmes, et au cercle militaire d'Orléansville? Ses hommes,

environ trois cents, l'attendaient aux portes d'Alger. Il les y laisse, prend le paquebot et vient trouver «l'Emb'rour», cet Emb'rour idéal, chimérique, dont on parlait dans les tribus avec tant de vénération. Et depuis il était à Paris, logé dans un hôtel garni, roulant d'antichambre en antichambre, attendant toujours une audience de l'Empereur, berné par la camaraderie militaire qui se donnait le mot pour l'empêcher d'arriver jusqu'au souverain. Et pendant ce temps ses cavaliers fidèles maigrissaient aux portes d'Alger, attendant leur aga avec la fidélité, la fatalité du Musulman, — et les femmes attendaient là-bas dans la tribu, et les champs restaient en jachère pendus à ce bout de ruban rouge.

— Mettre en quelques lignes description du cercle militaire, le jeu, la bohème militaire et indigène.

Quelque chose à faire avec un turco. — Soit un turco de la Commune, il ne sait pas ce qu'il fait, où il en est. — Ou bien le turco rentrant dans sa tribu. — Ou mourant à l'ambulance de la porte Saint-Martin, demande sa derbouka... Il chante un dernier air, et à mesure qu'il chante, il revoit la tribu, le soleil, les tentes, les fêtes, diffas.

Le Concert de la 8e. — Ne pas oublier de mettre à la fin que je sors de la baraque pour respirer. Grands éclairs, canonnade incessante, les feux électriques des forts ; sur la Seine une canonnière dans un tourbillon de fumée jaune qui éclairait la nuit, essayait de remonter, les hommes aidaient en se hâlant sur une corde. Un falot, et de temps en temps : «Hardi, garçons !...» Ils voulaient aller se battre... La rivière était contre eux... Mais enfin ils passent, et vont s'embosser en avant au port des Anglais. Quand ils ont passé, un grand cri : «Vive la France !» J'en ai eu un frisson dans le cœur.

Cimetière à 8 heures du matin, presque désert, terre mouillée. — Deux manteaux courts emportant un enfant. Le vert des arbres, le blanc des tombes, serrées. La Carthage de Flaubert. Le gardien assis, sur une tombe, mangeant une écuellée de soupe que venait de lui apporter une petite fille : «— Pas le seul qui soyez venu au Père-Lachaise. Invention de journalistes. — Un monsieur de Rouen, son tombeau, inquiétude, fureurs contre les journalistes. — Entrons dans ma guérite, il pleut... — Je sais mieux que personne. Pas quitté les fédérés. Artilleurs. Commandés par un vieux, médaillé. — Premier cochon qui, etc... — Installé une mitrailleuse (cette allée Morny, Favronne). — Tiraient à pleine volée sur Paris. — Décharge subite... Montmartre. J'étais contre la tombe de Morny, — v'lan ! Ils ont déguerpi... Je les croyais partis... Mais le soir, ils sont revenus, le vieux venu pour faire la paie. Çà c'était quelque chose à voir. Paris brûlait, les servants ont leurs noms là, ceux qui sont revenus : Sidaine, Choudeyras, Volot. — Touché 3 fr. 50. — Ils se sont couchés, là !... avec des femmes... Parti me coucher. Ma petite maison... là-bas... Matelas aux fenêtres... La nuit on frappe : Ouvrez... «Officier de marine, faites du

café !... » — Un bruit dans le cimetière, murmures. Petit jour... Les artilleurs pigés, — leur paie !... — Les 147 de la Roquette. Çà arrivait comme un enterrement, contre un mur : Allez ! — Tous. Et mes artilleurs — la dernière paie, deux femmes avec eux, tranquilles, parlant à voix basse... — Sapristi ! Mon brigadier !» — Et resté seul à regarder Paris, évoquant le souvenir de cette nuit, l'orgie dans les tombes... le buste de Balzac.

Les petits pâtés. — En famille on mange des petits pâtés le dimanche. Le jour de l'entrée des troupes le pâtissier Sureau au Marais reçoit commande des petits pâtés pour la rue Saint-Gilles. — La famille X***. — Le pâtissier dit au petit : « On dit qu'il y a des affaires. Ne t'arrête pas. » Le petit ne s'arrête pas, seulement il prend par le plus long, va flâner... Il tombe dans les mains des Versaillais « — Boîte à pétrole? — Mais non ! Messieurs... » On le met dans un tas. — Le vieux monsieur est allé pendant ce temps chez le pâtissier. Pauvre vieux à lunettes. Il y va avec sa canne, furieux contre ce Sureau... Il est arrêté... On dit : « C'est Delescluze... — Je m'appelle Bondurand, je vais chercher des petits pâtés... » — Ah ben oui ! dans le tas... Le pauvre vieux Bondurand qui courait. A coups de crosses — soldats furieux — 4 lieues pour aller, 4 lieues pour venir... L'enfant avait eu l'idée d'entortiller sa gamelle. — Ce qui le désolait c'est l'idée de penser qu'on pourrait croire qu'il les aurait mangés... Dans la cour de l'Orangerie à Versailles, un soleil terrible, la population infâme. « A-t-il une tête de scélérat?... » disait-on du vieux Bondurand... Ils attendent pour les diriger sur Satory. — Morts de faim !... Un pâtissier près de lui... Cette vue réveille toute sa douleur. « Coquin de Sureau, s'il m'avait envoyé à l'heure... — Ah ! monsieur, je n'ai rien fait, je portais des petits pâtés chez M. Bondurand. — De chez Sureau? — Je crois bien. — C'est moi M. Bondurand... — Mais je vous reconnais bien maintenant. — Et je les ai là !... — Tu les as là? » Et M. Bondurand mange et le petit pâtissier aussi, l'héroïque petit pâtissier.

Et voilà comme il se fit que M. Bondurand mangea des petits pâtés même ce dimanche-là.

Écrire les réflexions d'un prisonnier à bord d'un ponton. — Batterie basse où ils sont couchés, étendu à terre ou dans les hamacs. — Pont mouillé. Grosses bottes sur le pont. Crosses de fusils. — L'eau qui bat le navire. — L'un ronfle. L'autre tousse. Lanterne sourde éclairant. — Sentinelles aux portes. — Halte-là ! Qui vive? — Se figure qu'il navigue en entendant l'eau et le vent. Où le navire le mènera-t-il?... Souvenirs de sa boutique. Petit horloger, l'établi, les enfants, les montres au soleil... Flot de larmes qui lui montent... On est obligé d'affecter une grande colère, des idées de vengeance. Au fond pas de haine... et combien comme lui... L'autre jour, avec son voisin de gauche, il s'est expliqué là-dessus. Deux farouches dans un coin se parlaient à voix basse : ils conspirent. Non ! L'un dit à l'autre : « C'est le portrait de ma fille... toute sa mère... Si on m'envoie en Calédonie, elles viendront avec moi. »

La mort des fées. La dernière fée. — Au conseil de guerre, une petite vieille à tête féroce, appuyée sur une grande canne. — « Votre nom? — Morgane. — Qu'est-ce que vous faites? — Fée. » On rit, mais elle ne s'émeut pas. Elle avoue qu'elle était pétroleuse; il n'y a rien à faire, il faut bien vivre. « Oui, oui, j'ai tout brûlé... tout brûlé. On se moquait de nous... On ne croit plus à rien. Il faut tout brûler. »

On pourrait mettre dans la mort des fées ceci :

La vieille est une fée allemande. On a tout levé en Allemagne pour faire la guerre, on a coupé les forêts pour faire des essieux aux canons, des chariots, des navires ; toutes les fées des vieux burgs ont suivi l'armée, et elles sont venues en France. Tous les arbres de la Forêt-Noire abattus, des routes stratégiques traversant les fourrés... Où vivre? Nous avons suivi l'armée, l'une cantinière, l'autre marchande de saucisses... Les Willis au lieu de danser en rond la nuit au bord des étangs faisaient de la charpie... Nous empoisonnions les sources... Voilà ce que c'est que la guerre nationale !... Je suis restée à Paris, et c'est moi qui les ai poussés à brûler tout... tout... Pendant la guerre les fées de France continuaient à filer des fils de la Vierge et à se faire des colliers avec la rosée... En France, vous n'avez plus de fées. Elles sont mortes. Ce sont les fées qui soutenaient les courages. Dans quelques landes bretonnes... aussi les Bretons se sont bien battus... Quand le soldat paysan meurt, la fée de son endroit vient, lui apparaît, panse ses plaies, et lui ferme les yeux.

CAPRICES ET SOUVENIRS

Un joli type parisien. — Il se réveille chez lui, modèle d'employé. Il s'habille. Grand froid. Il achète une miche, des pommes, une tablette, et il court. Il arrive. Maison blanche près d'un pont. Il entre par une petite porte, une cour donnant sur l'eau, une charrette, grillage, fleurs sur sa croisée, le poêle ronfle. Le bureau. Grands registres. Manches de lustrine. « Est-ce qu'il y a quelque chose pour nous? — Mais oui, monsieur. » — Le vent vient par une grande salle qu'on ouvre, où pendent des hardes fantastiques. — Il passe ses manches, on entend l'eau qui ruisselle, et des hommes qui disent : « Oh ! Elle n'est pas restée sous l'eau plus d'un jour... » Il est très occupé après ses pommes qu'il pèle et qu'il fait cuire sur son poêle. — Un homme passe avec des vêtements gelés. « Un vrai courage pour se tuer par ce temps-ci ! » On apporte son dé, des ciseaux, un livret d'ouvrière, une lettre effacée par l'eau. Les pommes sont cuites, il mange, secoue son livre, souffle les miettes et les pépins et il écrit : « Rosalie Chêne.... mort volontaire. »

— Nous en avons eu beaucoup, mais tous des fusillés. Celle-là est morte volontairement. Nous avons repris notre petit train-train.

Rencontré le malheureux X*** gêné, fiévreux et les mains froides : « Il va, dit-il, fonder un journal avec 200.000 francs que lui a promis Girardin. » — C'est bien le nom qui vient aux lèvres de tous les gens à projets, le nom pour moi se mêle à

l'idée de quartiers neufs inachevés, de canaux, de rues, de journaux... Bien sûr ! ce pauvre diable de X*** n'avait pas de promesse de Girardin. Il ne l'avait peut-être jamais vu de sa vie. Seulement acculé, en faillite, rien dans les mains que des idées, dans le gousset que des utopies, il s'était dit : « Ah ! Si Girardin voulait me prêter 200.000 francs ! » Il était sorti sur cette idée, et l'animation de la marche, sa cervelle trottant, j'étais tombé au milieu de son rêve, et il me l'avait raconté de la meilleure foi du monde... Il m'a quitté brusquement, et s'est perdu dans la foule. Ce flot de gens pressés autour de la banque s'est refermée sur lui, l'a emporté.

Il me racontait son histoire au milieu de cette foule active qui nous poussait, se butait à nous; ce tourbillon !... Oh ! cela m'a fait froid et peur... Les affaires !...

Ce qu'il y a d'épouvantable dans ce grand Paris, c'est qu'on ne peut pas y faire un pas sans rencontrer une tristesse, s'accrocher à quelque chagrin inconnu. Ne vous est-il pas arrivé de sortir de chez vous, gai, sans aucun souci? Et vous rentrez le soir las, écœuré, attristé d'une tristesse vague, indéfinissable. Vous vous demandez : « Qu'est-ce que j'ai? Pourquoi suis-je triste? Je n'ai rien pourtant... » Vous avez les vingt, trente tristesses connues ou inconnues que vous avez coudoyées, qui se sont frottées à vous... Vous croyez bien souvent que cela ne vous a pas touché. Si ! cela vous a laissé une impression de tristesse. Vous avez eu une éclaboussure de ces douleurs qui passent. — Oh ! que de fois un geste d'homme marchant seul et parlant, une exclamation, un soupir, seulement un collet d'habit usé jusqu'à la corde, un visage tout rouge, gonflé de larmes, une exclamation, un soupir, un vieux accroupi contre une porte et faisant aller une serinette silencieuse dans le grand vacarme de la rue a suffi pour me donner une émotion. Une fois, une petite bossue qui passait avec un petit ruban de velours et un médaillon autour du cou me toucha aux larmes. Coquetterie de monstre.

Je pensais à cela l'autre matin, près de la banque. — Pouvant servir d'en-tête au conte intitulé : *Avec* 200.000 *francs que doit me prêter Girardin.*

Le passage des Douze maisons. Hôtels superbes et bouges infâmes. — Maisons de bois où on loge à la nuit, maisons d'aveugles, mendiants. La noce d'un de ces aveugles, tous les accordéons, toutes les clarinettes, tous les orgues des ponts de Paris. — Après-midi du dimanche, familles d'ouvriers prenant le frais au milieu de gilets de flanelle, de guenilles étendues. On chante *les Hirondelles* « de *M. de Bélanger* ! » — Un ciel bleu là-dessus, où se lèvent tout mouillés les yeux de cette crapule... Idéal du peuple... Puis les rentrées d'Arthur, le soir se faisant accompagner par les camarades... sa peur, son pas sur l'escalier... « Bonsoir, madame Weber ! — Bonsoir madame Mathieu ! » Puis la rentrée... bataille... — Le beau-père monte; chiffonnier. — Arthur s'enfermait pour battre sa femme, et alors lui et le beau-père se disaient tout : « T'as fait deux ans de prison, scélérat ! » Et Arthur se redressant, « Eh bien ! oui, je les ai faits... Et après... j'ai payé la dette à ma société !... T'as pas payé la tienne, toi... » Convaincu qu'il fallait faire deux ans de prison pour être quitte avec la société.

... O gens de l'internationale, travaillez sourdement, liguez-vous, faites augmenter les salaires, Arthur mangera tout le lundi soir, je vous en réponds ! Et les enfants qui poussent là dedans...

Ce que P*** nous racontait l'autre soir des petits parisiens. Rage d'émeutes, toujours au premier rang quand les trois sommations se faisaient. Joie, respect, et battements de cœur quand le commissaire en chapeau, écharpe, apparaissait dans une bordée de sergents de ville. — Les trois sommations ! — L'enfant très au courant de la loi, pas du tout peur des deux premières. — Au moment de la troisième une envolée de tabliers, de chapeaux, de casquettes.... Poussés, bousculés, les enfants alors seulement se sauvaient avec des cris de bêtes fauves. — Quelquefois les sergents de ville s'élançaient avant la troisième sommation. L'enfant tombe assommé et sa première parole en revenant est de se plaindre, furieux : « On a pas fait la troisième, ils ont triché. »

Pour les trois sommations : — L'enfant qui se souvient d'avoir vu son père rentrer furieux : « Canaille de Guizot... Il a été à Gand. » « On disait ça sans savoir ce que ça veut dire... comme du latin : *Dominus vobiscum* ! — De fières bourrades, poursuite dans la rue Saint-Denis, je sentais le vent de la trique, une boutique ouverte, je me jette dans un sac de fèves. J'entends flac ! sur le chapeau d'un qui courait à côté de moi... ou sur la tête du garçon épicier qui rentrait les sacs... A la première affaire, j'étais encore au premier rang. — Comme je vous dis, c'est dans le sang... Et à l'école, le lendemain, quelle joie de raconter ça !... C'est ça qui vous faisait de l'honneur. »

Sergent de ville sifflant un verre de vin dans l'entre-deux d'une porte de boutique, regardant de droite et de gauche si l'un de ses supérieurs ne le voit pas... Pauvre sergent de ville, exécré. Le peuple le rend responsable de tout, lui prête le visage de tous ceux qu'il hait. Il n'est bien qu'avec deux ou trois boutiquiers de la rue.

A mettre quelque part le comédien sortant du théâtre, rentrant chez lui, la nuit. — La femme tient une petite boutique, fruiterie, friperie, n'importe quoi. — Soupe au fromage qui mijote dans le four, doucement, en l'attendant... et lui, dès le 5e acte, il y pense à cette soupe, il la voit, il l'entend. Et il joue vite, brûle les planches, comme le cheval qui flaire l'écurie... et dans la grande scène de la fin, quand il va pour pardonner à la femme coupable et la bénir, ses yeux se mouillent de vraies larmes, en pensant à la soupe au fromage...

Un beau souvenir : Les Livres. D*** venait de mourir, couché devant son armoire, au milieu de ses livres, de ses papiers. Nous étions là à pleurer en le regardant. Tout à coup la porte s'ouvre, un commis de librairie entre bruyamment et jette sur la table un paquet de livres. C'était les *Sonneurs de sonnets*, un joli petit livre de

bibliophile que mon pauvre D*** attendait depuis un mois. Tout le temps de sa maladie il se tournait vers la porte et semblait dire : « Il ne viendra pas ! » Hélas ! il mourut sans l'avoir vu. — Il n'eut pas cette joie de sentir l'odeur du livre neuf, de palper le grain du papier, de tourner et retourner le livre en tous les sens, et puis de mettre le nom d'un ami sur la page, et de se dire : « Enfin ! ça y est... Il n'y a là dedans qu'une demi-parcelle, un millionnième de tout ce que j'avais à dire, mais enfin je l'ai dit. » Il semble qu'on soit soulagé. Ce n'est plus à l'état de note dans le cahier, ou d'idées flottantes dans la tête... Un peu de tristesse aussi, ce n'est pas ce qu'on rêvait... Comme ces belles méduses qu'on voit dans la Méditerranée, roses, lilas, brillantes... une fois à terre, rien ! Ah ! La distance est si longue de la tête à la main, qu'il s'en perd des choses en route...

Je me disais ces choses-là en regardant la tête de plomb, lourde, couchée sur l'oreiller et, du côté de sa table, les papiers, les plumes encore dans l'encrier, et des pages commencées de sa grande écriture... La vraie mort de l'homme de lettres.

Je restais là, debout, à regarder. La porte ouverte, je vois quelqu'un entrer. L'amateur de livres. Je le connaissais pour l'avoir vu quelquefois, longue sauterelle, tout déplumé, la tête sur l'épaule. Il n'est pas riche, est à la piste des livres qui paraissent, et s'en fait donner un exemplaire. Poli, obséquieux, flatteur, à genoux, collectionneur de dédicaces. Je crus d'abord que c'était un ami, mais en suivant son œil, je vis qu'il regardait le tas de livres, et je suivais très bien sa pensée dans sa tête... C'est horrible, nous autres, la manie d'observer nous prend au milieu de nos douleurs, de nos larmes. Par une dualité singulière, il y a quelque chose au fond de nous qui voit au travers de nos larmes.

Le réveillon. — Ci-devant : Hôtel de Nesmond. — Fabrique d'eau de Seltz... Grande cour d'honneur, large perron tout chargé de caisses. Sous-sol, cuisines, les bouteilles, salons du rez-de-chaussée, trumeaux, hautes portes, balcons ventrus, large escalier. — M. Majesté, portant bien son nom, rond, ventripotent, sceptique en diable, très fier de sa bourgeoisie. — Nuit de Noël, réveillon chez des amis, des marchands de casquettes, de l'hôtel Lamoignon, près de l'hôtel Carnavalet. Peut-être parlé de Mme de Sévigné?... peut-être on a vu des lumières dans l'hôtel Carnavalet, on aura dit c'est Mme de Sévigné qui revient. — Majesté revient chez lui, un peu lourd. Il sonne. Lourde porte se referme. La cour pleine de lune, il prend son grand escalier, rentre chez lui. — Coup sourd frappé à la grande porte. Elle crie et s'ouvre. — Il se met sur son balcon et regarde. — Chaises à porteurs, savoyards avec des torches, tout cela dans le brouillard. Il redescend. — Grand feu allumé dans un coin de la cour, laquais qui se chauffent. — Bruissement de soie et d'or, torchères allumées dans les magasins. Les trumeaux resplendissent, ont une nouvelle vie. Vêtements fanés, vieilles dames sentant la fourmi. Une surtout qu'on entoure : « Mme de Sévigné ! » On rit autour d'elle. — Une grande : « Sydonie de Coulanges. » Bussy — un grand qui ricanait. — On entendait : « Bonjour, comtesse. » Tout cela murmuré. Ils avaient l'air indigné contre M. Majesté, et ils répétaient : Fabrique d'eau de Seltz, avec indignation. — Puis le réveillon. — On prend les

bouteilles de M. Majesté « Du champagne » crie le grand qu'on appelait Bussy, et il rapporte un bouteille d'eau de Seltz. On le goûte : « Il est un peu éventé ! » disait-il avec de petits rires et les bouteilles commencent à circuler, et toutes ces ombres grisées par l'eau de Seltz, éventées, elles aussi, demandent à danser. On organise une gaillarde, un menuet — violons de Lully. Musiquette triste et lente, qui faisait froid au cœur. — Grandes révérences. — M. Majesté au milieu de tout cela comme s'il n'existait pas... Au milieu de ces ombres il avait l'air lui-même d'une ombre et son gros corps était immatériel.

— Au jour blanc, tous s'en vont, s'évanouissent, chaises à porteurs, laquais... — On trouva M. Majesté à moitié gelé dans un coin de son magasin, où il s'était endormi en faisant son inspection. — Au lit, fièvre. Mais sa fièvre redouble, quand il apprend qu'un tas de bouteilles sont débouchées, les bouchons partis, et que dans un coin du magasin on a trouvé une corde de violon, et de la poudre à la maréchale, éparpillée.

PAYSAGES GASTRONOMIQUES

L'aioli. — Le kousskouss. — La bouillabaisse. — La choucroute. — La polenta.

L'aioli en Camargue. — Le kousskouss en Algérie. — La bouillabaisse en Sardaigne. — La polenta en Corse. — La choucroute à Munich.

LA CHOUCROUTE

Dans une brasserie de Munich, voûtée comme une église. J'entre. Je m'assieds dans un coin. Étudiants bavarois, casquettes rouges et bleues, tartans écossais. Je demande une choucroute. — Arrosée de bonne bière, petites saucisses. — Tout à coup du fond de la salle une musique admirable, 30 ou 40 excellents musiciens, conduits par Gungel. — Le roi des Aulnes bien orchestré. Plus beau que chanté. Le vent, les cris de l'enfant, la voix du roi. — J'étais ému, et je voyais les petites saucisses rouler... je buvais, j'étais bien. Oh ! la délicieuse choucroute.

LE MIROIR

« Ah ! que de neige ! Ah ! qu'il fait froid, » dit la petite créole en arrivant dans la ville du Nord. Elle a eu toujours froid depuis. Elle avait une serre pleine d'arbres de son pays ; mais les arbres moururent. Elle avait apporté des petits oiseaux des îles; ils moururent tous. Elle avait un hamac dans son jardin; mais elle n'y allait jamais, il pleuvait toujours. Et elle-même un jour fut obligée de se coucher. Pauvre petite créole prise dans les glaces comme une balancelle mahonnaise.

Et couchée, elle disait : « Ah ! qu'il fait froid. »

Mais non, il y a du feu !

Vraiment ! mais elle ne pouvait pas le voir, parce que son lit était tourné de

façon. — La changer de place; elle aurait eu le vent de la porte. — Et toujours elle ne voulait pas croire qu'il y eut du feu.

« Écoute — lui disait-on — entends-tu le bois qui pétille.

— Oh ! je voudrais le voir », mais elle ne pouvait pas.

Elle était couchée ; sur son lit, des miroirs.

On en prend un, on se met à genoux au milieu de la chambre, on tourne le miroir à la flamme et on en envoie le reflet à la frileuse qui dit : « Ah ! je le vois. » Et elle meurt.

Pour l'*Empereur aveugle.* — On nous parle de la haine nationale de l'Allemagne du sud pour la Prusse ; allons donc ! Querelles de ménage, de famille. Dès que quelqu'un s'en mêle, toute la famille s'unit pour taper sur le malencontreux intrus. Il y a même des misérables qui font semblant de se disputer, pour attirer les imprudents dans quelque mauvais pas. La Bavière, le Wurtemberg font semblant de haïr la Prusse, c'est joué. L'Autriche se dit : « J'ai l'Allemagne du sud pour moi, faisons la guerre à la Prusse. » Et c'est la Prusse qui rigole. Et tout le temps ces bons bavarois nous disent : « Mauvais prussiens... prussiens, voleurs !... » et ils nous buvaient notre vin et volaient nos pendules.

Quelle chose singulière que la musique! Quelle chose singulière que la mémoire! Une sonate sans paroles de Mendelssohn qu'on jouait devant moi l'autre jour a évoqué dans mon esprit tout un paysage oublié. L'adorable étang du Starnberg, à quelques lieues de Munich, un étang merveilleux, mer calme et sans rides, — au fond les collines bleues du Tyrol, des bois, des forêts, des parcs princiers tout autour. Le parc du duc Maximilien. Là de grandes tables, où des paysans causaient et buvaient. Un garde de la forêt leur expliquait la théorie du fusil à aiguille. On se serait cru dans un conte du chanoine Schmidt. — Après avoir bu avec ces gens-là, je suis venu prendre une barque. Le vieux qui m'a passé, grand gilet à boutons d'argent, me dit n'avoir pas vu de Français depuis 50 ans. Il en avait passé un à cette époque-là ! Je me représentais la tête du Français de 1806. — Bon vieux, si tu n'es pas mort, tu as dû en voir des Français depuis...

Les socles.

C'est leur folie à ces Bavarois. Ils ont des statues partout. Il y a même beaucoup de socles vides. On tombe, paf! on se relève en marbre ou en bronze.

Bons Bavarois qui regardez vos socles en vous disant : « C'est peut-être moi qui monterai là-dessus ! » ce ne sera pas vous — ce seront les Prussiens.

LA BAVARIA

Il y a tout près de Munich une statue gigantesque représentant la Bavière debout, le sein à moitié couvert d'une peau de bête fauve, élevant de la main gauche la couronne de gloire, de la droite tenant un glaive. Elle a 66 pieds. Elle est en bronze. On monte jusque dans la tête. On s'assied dans le nez, un fauteuil dans chaque narine... Des ouvertures, prises dans les yeux, donnent une belle vue sur les Alpes.

Un jour de chaleur, en août, je suis monté là. Le gardien m'a laissé. Il faisait chaud, chaud... Je me suis assis, et là je me suis endormi. — Alors j'ai assisté à un drame singulier. J'étais dans la tête de la Bavière, je sais ce qu'ils ont dans la tête. Dans le cœur, rien. Dans la tête, eh bien ! j'ai vu passer des saucisses, des tonneaux de bière, mais c'est boursouflé et vide... Ah ! ta peau de panthère et ton glaive, ô Bavaria, je sais ce qu'il y a là-dessous. — Vous êtes venus comme des chacals, — à la suite des autres...

La salle de la gloire, vaste colonnade sous laquelle ils mettent leurs grands hommes, — ils y ont mis nos pendules.

LE POÊLE

Un matin d'hiver. La route froide, givre. Grand vent. Tout fuit devant le vent. — De derrière un massif un enfant sort. Dix à onze ans, des sabots relevés par le bout, le cartable sous le bras, les mains dans les poches jusqu'au coude, le nez rouge, les yeux brillants, les oreilles écarlates, et un large bonnet de coton enfoncé.

Il court. — « Où vas-tu mon garçon? — A l'école. — Et d'où viens-tu? — Je viens de servir la messe à Fontvielle... Mon frère porte la bannière, moi pas encore. — Et tes gens, qu'est-ce qu'ils font? — Ils sont là-bas à Saint-Gabriel, — ils sont pauvres. — Et tu apprends à lire? — Oui. — Et tu es bien content d'aller à l'école? — Oh ! oui Monsieur. » Et ses yeux brillaient.

Jamais je n'avais vu d'enfant aussi pressé, aussi content. Je me rappelais mon enfance et ces grandes maladies qui vous prennent le matin.

Alors je lui dis : « Il est donc bien bon, le maître?

— Oh ! oui, monsieur... Il y a un poêle ! » Et il se mit à rire et dans ses yeux, on voyait le poêle rouge, la classe chaude, les enfants rangés alentour, assoupis, alourdis par la chaleur.

Faire dire dans le Poêle au petit que ses parents sont très pauvres et qu'ils ne font jamais de feu.

LA CRITIQUE

M. Emmanuel des Essarts, professeur de littérature à la Faculté des Lettres de Dijon : *Le Bien Public* du 3 *avril* 1873

. . . . . .

Dans ce nouvel ouvrage, comme dans les *Lettres à un absent* et dans les *Lettres de mon Moulin*, toujours en excellent style, le jeune auteur charme d'une façon pénétrante et subtile, émeut d'une manière saisissante autant que profonde. Il sait d'abord fort bien choisir les sujets de ses fictions variées. C'est avec raison, selon nous, qu'il ramène ses lecteurs aux souvenirs de « l'année terrible », aux épisodes de nos guerres désastreuses. Car il faut savoir porter un ferme regard sur ces

tableaux rétrospectifs. Le patriotisme ne consiste pas à oublier, mais au contraire à redoubler et à fortifier le souvenir pour l'enseignement des temps futurs. C'est donc avec sympathie que nous avons accompagné le conteur à travers cette Alsace dont l'image doit nous suivre en tous temps et en tous lieux.

C'est d'abord le village alsacien que le poète fait surgir : « Il me semble que je n'en ai vu qu'un (p. 78) : la grande rue, les petits vitraux encadrés de plomb, enguirlandés de houblons et de roses, les portes à claire-voie où les vieux s'appyuaient en fumant leurs grosses pipes, où les enfants se penchaient pour appeler les enfants sur la route. » Et la guerre, l'invasion, la conquête ont traversé tous ces villages d'idylle. Ah! voilà les victimes obscures qu'Alphonse Daudet fait passer sous nos yeux en les replaçant dans toute leur humble grandeur. C'est le maître d'école Hamel qui fait sa dernière classe et qui pour mot suprême inscrit au tableau : « Vive la France! » c'est le porte-drapeau Hornus qui ne peut survivre à ce combat sacré qu'il voit livré aux Prussiens, c'est le vieux forgeron Lory qui va remplacer dans les zouaves son fils réfractaire au nom de Français, tandis que, pour contraster avec ces braves gens, le juge renégat de Colmar assiste à sa propre honte.

Ce sont encore des victimes que ce batelier, ce passeur qui, pour prix de son dévouement pendant la guerre, ne recueille que le dédain stupide des paysans égoïstes, et que ce turco Kadour qui est venu de si bon cœur servir la France et qui se trouve perdu dans la mêlée des luttes civiles. C'est dans un tout autre genre une curieuse figure que celle de ce rentier de l'île Saint-Louis allant chercher ses petits pâtés au milieu de la bataille des huit jours. *Monologue à bord* emplit notre âme de pitié pour les égarés, de mépris pour les trop prudents meneurs.

Dans cet ordre de sujets, nous louerons encore le *Concert de la* 8e; nous aimons moins les *Fées de France* et *Mon Képi*, à cause de la conclusion. Mais le chef-d'œuvre de cette première partie du volume n'est suggéré ni par l'Alsace, ni par les souvenirs de la guerre, ni par les tristes réminiscences de mars et de mai 71. C'est une vision d'Algérie que l'auteur évoque et fait revivre, la vision d'un caravansérail à cent lieues d'Alger, auberge fourmillante de colons, de Maltais, de juifs, de rouges Kabyles.

. . . . . .

Dans la seconde partie, le talent d'observation d'Alphonse Daudet se déploie dans toute son intensité. Ce titre qu'un grand écrivain a revendiqué : « Poésie et vérité », conviendrait aux ouvrages de ce poète de race qui sait observer à rendre les réalistes jaloux. Tous les petits acteurs que Daudet met en scène sont d'une ressemblance achevée, depuis le teneur de livres de la Morgue jusqu'à l'Arthur de barrière, vicieux et précieux, depuis le coureur d'affaires attendant éternellement 300,000 francs imaginaires, jusqu'à l'amateur guettant une primeur de librairie au chevet d'un mourant. Le *Soir de première*, les *Sommations*, *Maison à Vendre*, qui nous initient aux douleurs d'un pauvre homme auquel sa bru, avec la dureté des petits commerçants, fait abandonner la douceur de sa vieillesse, tout est à citer dans cette partie du volume. . . . . .

Les descriptions de la Sardaigne, de la Corse, du Chéliff et de la Camargue contiennent des paysages accomplis, en quelques traits, à la manière classique, comme Daudet sait les exécuter.

. . . . . .

Les émotions d'un perdreau rouge nous ramènent au temps où Musset écrivait les *Aventures d'un merle blanc*. *L'empereur aveugle* est une curieuse fantaisie; mais le chef-d'œuvre de cette partie, c'est *le Miroir*, que nous n'hésitons pas à mettre en première ligne dans le volume avec *la Partie de billard*, un épisode digne de Mérimée, et le *Caravansérail* déjà cité.

J'ai prononcé le nom de Mérimée non sans intention. Ce qui distingue Alphonse Daudet de nos fantaisistes purs, ce n'est pas seulement cette propriété d'attendrir avec les incidents de la vie réelle, c'est encore la puissance de produire en quelques pages un effet dramatique d'une intensité poignante.

. . . . . .

M. Édouard Drumont : *Le Bien Public du 13 avril 1873*

Les *Amoureuses*, qui sont des vers, se rattachent étroitement aux *Contes du Lundi*, qui sont de la poésie. Les *Amoureuses* représentent les fleurs de la vingtième année, les *Contes du Lundi* représentent les traits savoureux de la maturité. Dire ceci n'est point faire une comparaison banale, c'est signaler la marche progressive d'un écrivain, c'est constater chez cet écrivain, après le don natif d'avoir porté des fleurs, le courage, plus rare qu'on ne pense, d'avoir su aller jusqu'aux traits.

Les *Contes du Lundi* révèlent en effet des qualités si magistrales, qu'on est presque dispensé d'être juste envers les *Amoureuses*. La *Partie de billard*, le *Porte-drapeau*, l'*Empereur aveugle* sont des chefs-d'œuvre dans le sens complet du mot. On peut comparer la *Partie de Billard* à la *Prise de la redoute*, et ce désir de trouver un point de repère et de classement est fort légitime; mais les deux choses se ressemblent autant que se ressemblent deux chefs d'œuvre, aussi peu que se ressemblent deux tempéraments, deux natures, deux originalités. On peut évoquer à propos de ces délicates merveilles les noms de Nodier, d'Ourliac, de Nerval, ces grands bâtisseurs sur des pointes d'aiguille; mais on n'arrivera, encore une fois, qu'à la comparaison et au rapprochement. L'auteur des *Contes du Lundi* est lui et n'est pas un autre. Le domaine lumineux où se meut sa fantaisie ailée est à lui, et ce domaine, ne nous y trompons pas, est plus sérieusement constitué qu'on ne croit. — Ce n'est point le champ vague où poussent au hasard de l'inspiration quelques coquelicots vite séchés, ce serait plutôt quelques-uns de ces beaux jardins de Hollande où l'homme embellit encore par le travail ces tulipes auxquelles Dieu a donné les couleurs éclatantes et la beauté première.

Regardez de près chacune de ces créations exquises qui semblent comme autant de bonnes fortunes d'un amoureux de l'idéal, qui ne manque jamais l'heure du berger, et vous admirerez à côté de la chance toujours heureuse de rencontres le soin attentif du lettré qui ne laisse rien au petit bonheur, comme on dit. Vous vous émerveillerez de l'art profond qui préside à la moindre de ces compositions, du scrupule avec lequel les nuances sont ménagées comme en ces paysages de Watteau dont la tonalité est toujours juste, tant les gradations de teintes sont observées.

Pousser plus loin cette analyse serait faire envoler la poussière de ces papillons qu'il faut voir dans les vapeurs d'or du matin et non sous la vitrine stupide d'un

entomologiste; ce serait montrer bêtement les coulisses de cette scène où tous les lundis se joue quelque saynette nouvelle émouvante, ou doucement joyeuse ou naïve. Tel n'est pas notre but, mais bien plutôt de louer l'auteur des *Contes du Lundi* d'une qualité maîtresse sans laquelle il n'est pas de grand écrivain : le respect de l'Art, le respect de l'Art s'affirmant dans des conditions où fatalement on est tenté d'être sinon irrespectueux, du moins inattentif à certaines heures.

Songez ce que c'est qu'un journal : une chose bâclée hâtivement pour être lue hâtivement, une épreuve photographique rapidement tirée des silhouettes qui passent dans la rue ou des ombres chinoises qui dansent dans l'atmosphère. Ne vous semble-t-il pas, en voyant une œuvre finement ciselée s'embarquer pour la publicité sur ce véhicule, voir quelque Sèvres fragile ou quelque Saxe à pâte tendre s'en aller sur un lourd chariot au milieu de marmites et de pots de terre? Ne vous semble-t-il pas encore, pour en revenir à ces fleurs dont nous parlions tout à l'heure, apercevoir quelque bouquet de roses odorantes jeté pêle-mêle au milieu des orties de la polémique ou des luzernes du fait divers ou du bulletin financier? Combien, parmi les lecteurs d'un journal, auront le temps d'apprécier l'effort caché dans un *Conte du Lundi*? Sur cent lecteurs vingt-cinq regardent la Bourse, vingt-cinq jettent un coup d'œil aux nouvelles, vingt-cinq autres peut-être ne s'intéressent qu'à la politique et ne s'aventurent pas au delà de la première page...

Le vrai mérite d'Alphonse Daudet a été d'écrire pour le journal comme il eût écrit pour le livre, et de faire en sorte que ses articles paraissent des fragments de livres, ses livres, non un assemblage d'articles décousus, mais une réunion de morceaux détachés, un tout complet dont on aurait publié quelque extrait.

. . . . . .

. . . . dans les *Contes du Lundi*, M. Alphonse Daudet n'a d'inspirateur que la nature, la vie elle-même, qu'il interprète si merveilleusement, de modèle que ce Paris complexe et changeant, qu'il sait observer sous ses aspects ondoyants et divers, et fixer si bien d'une plume toujours charmante et sûre d'elle-même.

HIPPOLYTE BABOU : *Les Sensations d'un Juré* (Lemerre, 1875).

..... C'est un grand magicien que M. Alphonse Daudet.

Pour définir son succès aussi bien que son talent, je n'éprouve aucun besoin de rechercher avec méthode ni le milieu où il a vécu, ni le milieu où il vivra : ce sont là jeux d'homme grave et gentillesses de pédant; non, non, une simple petite phrase me suffira, un cri de lecteur-juré qui manifeste sa sensation : « Les *Contes du Lundi* sont magnifiquement vrais. »

Vérité magique, réalité magique, vous êtes dans tous les arts, la seule vérité, l'unique réalité! Les mots sur le papier, les couleurs sur la toile, ont pour nous des vertus magiques, ou bien ils restent aussi impuissants à créer l'illusion de la vie, à détacher la réalité du réel qu'à représenter un brin d'herbe ou un caillou. « Faites-vous toujours du persil? » demandait malicieusement un peintre philosophe à un simple paysagiste. Celui-ci se fâcha tout rouge; il se croyait insulté, il n'était que défini. Si je le rencontre jamais, je le consolerai de cette définition en lui expliquant

avec prudence comment elle s'adapte aux écrivains plus justement peut-être qu'aux artistes. Poètes ou romanciers, historiens ou auteurs dramatiques, ah! que de faiseurs de persil parmi nous! On ne mettrait pas dix minutes à compter nos magiciens.

Il y a pourtant magie et magie. Je ne confonds pas les escamoteurs ou prestidigitateurs avec les enchanteurs. La vérité magique n'a rien de commun avec la fantasmagorie. Elle est, dans tous les arts, la conquête et le prix, la gloire et la volupté de l'imagination. C'est par l'imagination qu'on la saisit et qu'on l'enlève, c'est par l'imagination qu'on la répand en lumière vibrante autour de soi. Demandez donc à M. Alphonse Daudet s'il ne se sent pas avant tout un homme d'imagination.

. . . . . .

Là, dans cette série de chefs d'œuvre groupés sous ces étiquettes sincères, *Fantaisie et Histoire, Tableaux parisiens, Caprices et Souvenirs*, là, je trouve mon homme d'imagination en pleine réalité, ou, ce qui est identiquement la même chose, mon puissant magicien en pleine magie.

. . . . . .

Lisez et relisez ces *Contes du Lundi* où l'imagination anime tout de sa clarté magique. Sont-ils bien des contes ces drames d'une minute, enlevés et détachés en tableaux, où chaque détail vibre dans l'ensemble, brusquement frappé et enveloppé d'un coup de lumière? Sont ils bien des contes, ces vastes paysages, trop vastes, hélas! pour le petit jeu des destinées humaines. . . . . .

Oui, ce sont des contes, mais des contes dramatiques et pittoresques, des contes navrants et parlants. Marchez donc avec le conteur, et prêtez docilement l'oreille à toute parole qui agite ses lèvres; car ici toute parole est magique; le verbe inspiré suscite la vie, le verbe lumineux se fait chair.

Et voyez! De droite et de gauche, devant et derrière nous, à mesure que nous marchons, se lèvent sur notre route, comme une moisson qui grandit sur les pas du semeur, des personnages inconnus qui nous font escorte en nous tenant la main. Ces inconnus sont déjà nos amis, parce que nous savons leur histoire, et nous les prenons par le cou et par le bras comme si c'étaient le Petit Poucet, Riquet à la Houppe ou Cendrillon.

«Toi, tu es le *Turco de la Commune*, un insurgé sans le savoir de nos dernières guerres civiles; toi, tu es le *Juge de Colmar*, renégat de l'Alsace et de la France; toi, l'honnête Hamel, le maître d'école de la *Dernière classe*, qui parle encore français aux petits Alsaciens ; toi, le brave sergent Hornus, l'héroïque porte-drapeau de Metz. Mais toi, grand criminel chamarré d'or, cache-toi dans la foule : tu es le maréchal de la *Partie de Billard*. Et voici, dans son burnous, ce triste aga Si-Sliman qui s'est cru décoré tout un jour et qui demande encore sa croix... N'allons pas plus loin : décorons Si-Sliman!»

Et je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir volé son ruban rouge à M. Alphonse Daudet lui-même pour l'épingler solennellement sur le burnous du pauvre aga.

Maintenant reprenons notre marche. Je vous avertis que nos *Contes du Lundi*, que ces contes merveilleux vont continuer. Et quand finiront-ils? Ah! s'il plaît au conteur, jamais! Écoutons ensemble le récit des *Émotions d'un perdreau rouge*. C'est le perdreau qui parle : oh! comme son cœur bat! Sous ses ailes tremblantes ne devinez-vous pas quelque âme humaine enchantée? Je flaire tout au ras du sol

comme une vague odeur de métempsycose. Serais-tu venu du pays de Brahma, cher petit perdreau français? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'idée de tes dangers j'ai senti une chaleur aux joues, cette pudeur de la peur qui fleurit comme une rose de flamme sur les pommettes des enfants. Non, je n'oserai, de ma vie, tirer un perdreau rouge, ni même un perdreau gris, car tous les gris désormais vont me paraître rouges... oui, rouges de sang! Les chasseurs sont des bourreaux, les chiens de chasse des bêtes féroces, et l'automne une saison de carnage... Je renonce aux affreux plaisirs de l'automne, je me fais pythagoricien.

M. Anatole France, *Le Temps du 2 novembre* 1882

La forme primitive, fondamentale de sa pensée d'artiste, c'est la nouvelle, et surtout le *conte* : j'entends par là un récit simple et court, plus familier que la nouvelle et volontiers même enfantin; fantastique ou réel, vrai ou imaginé, peu importe; tantôt purement poétique, tantôt moral en son dessein, mais alors d'autant plus aimable de ton et léger d'allure pour orner et cacher l'intention didactique. Les *Contes du Lundi*, les *Lettres de mon Moulin*, *Robert Helmont*, les *Femmes d'artistes*, contiennent une si riche floraison de petits récits, dont la plupart sont absolument parfaits dans leur genre, que l'esprit reçoit de ces divers recueils une impression bien rarement produite par notre vieille littérature fatiguée et usée : il semble qu'il n'en a rien coûté à l'auteur pour faire éclore sous sa plume tant de charmantes histoires, qu'il peut les laisser tomber encore à profusion de ses mains toujours pleines, et qu'une veine heureuse et féconde à ce point est une veine inépuisable.

L'originalité de M. Daudet consiste dans cette facile abondance qui fait de lui le La Fontaine du conte en prose, unie chez lui comme chez notre grand fabuliste à un art tout classique de mesurer et de ménager sa verve ; elle ne consiste pas dans l'invention d'un genre ou d'un procédé nouveau. L'auteur appartient tout simplement à la famille la plus nombreuse et la plus ancienne des conteurs, celle des conteurs *naïfs*, qui se livrent avec bonhomie aux mouvements de la sensibilité naturelle et ne craignent pas de déceler dans leur ouvrage quelque chose de leur personnalité, ici par une réflexion spirituelle ou folle, là par un élan d'émotion ou un trait de malice.

Une petite aristocratie de conteurs et de nouvellistes a, au contraire, pour loi suprême d'effacer sévèrement et de faire oublier la personne de l'écrivain, afin de montrer seule et de mettre dans tout son relief la chose même. Je n'ai garde de moins estimer cette élite, qui vise au grand style et au grand art, et qui, lorsqu'elle les atteint, laisse des monuments de la plus solide beauté, parce qu'ils sont exempts de l'élément subjectif qui date l'œuvre et la fait vieillir. Mais l'impersonnalité des récits n'est point, comme celle des drames, une loi intime du genre, à laquelle tout écrivain soit tenu de se conformer sous peine d'infériorité nécessaire. Il est possible, avec l'autre méthode, de faire non seulement très bien, mais parfaitement, et l'on compte au moins *dix* chefs-d'œuvre de narration où l'auteur a mis naïvement quelque chose de son propre cœur, pour *un* où il s'est dérobé lui-même avec un soin

jaloux. La perfection du récit purement objectif est très rare, parce que l'abstraction sincère de la personnalité du conteur est presque toujours une prétention vaine; on la simule, dans la plupart des cas, par une affectation de froide ironie qui n'est encore qu'une forme de la sensibilité personnelle, une humeur comme une autre, et la moins aimable de toutes.

L'ancienne et commune manière de conter, celle qui montre l'homme et non pas l'artiste seulement, reste la plus aisée, la plus naturelle et la plus sûre. Agréable sans beaucoup de frais aux contemporains, il ne lui est pas interdit de continuer à plaire aux délicats de tous les siècles, mais la condition de son succès durable dans l'avenir est le secret de l'art et du goût; si les effusions sentimentales de certains écrivains du dix-huitième siècle sont devenues ennuyeuses ou ridicules aujourd'hui, l'âme discrètement tendre et triste d'un poète comme Virgile parle d'âge en âge à l'humanité. J'avoue que je n'aperçois pas dans les contes de M. Daudet l'élément périssable, subjectif, à outrance, par lequel ils pourraient paraître un jour démodés et vieillis.

M. Jules Lemaitre, *Revue politique et littéraire du* 31 *mars* 1883

Paris sous ses différents aspects est le sujet de presque tous les *Contes du Lundi*.

. . . . . .

Voilà donc quelques-unes des simples histoires de M. Alphonse Daudet. Il en est de plus complexes et où la part de l'invention semble plus grande, car elle ne consiste plus uniquement dans la découverte et dans le choix des « documents », mais encore dans leur combinaison. De la Provence, de la Corse, de l'Algérie et des mondes divers dont se compose Paris, M. Alphonse Daudet fait de très spirituels mélanges. Il ménage aux civilisations différentes des rencontres impayables. C'est l'histoire du petit Turco Kadour fourvoyé dans la Commune au sortir de l'hôpital, croyant continuer la guerre contre les Allemands et tué par les Versaillais sans y rien comprendre. C'est ce pauvre aga Si-Sliman, décoré par erreur le 15 août, venu à Paris pour réclamer sa décoration, renvoyé de bureau en bureau et salissant son burnous sur les coffres à bois des antichambres, à l'affût d'une audience qui n'arrive jamais.

. . . . . .

Au reste, le conteur n'a pas besoin de mêler deux continents pour obtenir d'amusantes ou tristes antithèses. Il ne faut qu'installer dans les bureaux de la Morgue un petit employé placide, écrivant de sa plus belle main sur un grand registre, pendant que ses pommes mijotent sur le poêle : « Félicie Rameau, brunisseuse, dix-sept ans ». — Ou bien ce sont les derniers communards buvant et chantant avec des filles dans les chapelles funéraires du Père-Lachaise. C'est M. Bonnicar, le jour de l'entrée des Versaillais, emmené prisonnier par la ligne et retrouvant à Versailles son marmiton, et ses petits pâtés du dimanche.

. . . . . .

On est ravi de voir, en parcourant ces historiettes, de combien d'excellentes et d'invraisemblables plaisanteries la vie est pleine. M. Renan, qui n'aime pas les

romans, dit un peu partout, et particulièrement dans sa *Seconde lettre à M. Strauss*, que cet univers est un spectacle qu'un Dieu se donne à lui-même et dont il se délecte infiniment. Sans doute le « grand chorège » est le seul qui voie pleinement, dans l'ensemble et dans le détail, tout ce que ce spectacle a d'amusant et de paradoxal. Mais l'homme peut au moins, dans son humble mesure, participer à ce plaisir divin ; et M. Alphonse Daudet est un des observateurs qui nous font goûter le plus souvent quelque chose de ce plaisir. Mieux que personne il saisit et dégage ces ironies, ces curiosités et comme ces lazzis de la grande comédie des hommes et des choses.

M. Émile Zola, *Les Romanciers naturalistes*, Fasquelle, éditeur

Les *Contes du Lundi*... Il faut s'entendre, d'ailleurs, sur le mot conte. Dans les premiers temps M. Alphonse Daudet s'est enfermé dans les légendes, mais, plus tard, les fées, le monde fantastique, les imaginations symboliques ne sont plus intervenues que de loin en loin, pour varier les sujets. Peu à peu, dans le conteur des veillées de Provence, l'artiste épris de la vie moderne s'est éveillé. Alors, le conte, le plus souvent, est devenu une page des mœurs contemporaines, une histoire toute chaude d'actualité, un paysage exotique doré par le grand soleil, tout ce qu'on rencontre et tout ce qu'on voit dans la rue.

C'est ainsi qu'on peut retrouver, au courant de ces recueils, les grosses émotions publiques qui ont agité la France pendant les sept ou huit dernières années ; les suprêmes convulsions de l'Empire, nos désastres de 1870, le siège de Paris, la guerre civile, y ont laissé successivement des larmes de pitié ou de colère. Ainsi compris, le conte n'est plus ce que nos pères entendaient, un récit merveilleux avec une moralité au bout ; il est un drame ou une comédie en quelques pages, un tableau vivement brossé, un fragment d'autobiographie, quelquefois même de simples notes prises sur nature et données dans la verdeur originale de la sensation. C'est ici qu'on sent, sous cette production, les tyrannies du journalisme, demandant à jour fixe une quantité réglée de pages.

Toutefois, M. Alphonse Daudet aurait tort de garder au journalisme la moindre rancune. Si les articles qu'il a écrits l'ont écarté du roman pendant plusieurs années, ils lui ont permis de mûrir son talent et de montrer les rares qualités de son esprit. D'ailleurs, il a gardé une grande dignité d'écrivain dans cette besogne. Jamais il ne s'est surmené, jamais il n'a glissé à la fabrication hâtive. Chacun de ses contes est une merveille de fini, où l'on sent la conscience de l'artiste, les longues heures passées à chercher et à caresser l'idée, et à soigner à parfaire la forme. Il mettait huit jours pour écrire un de ces petits chefs-d'œuvre. Quand on les étudie de près, on en admire l'habile structure, la langue châtiée, les intentions nombreuses et toujours réalisées ; ce sont comme autant de pièces de vers, dont toutes les syllabes ont dû être comptées. Certains sont un roman entier, avec une exposition, une péripétie, un dénouement. D'autres affectent des allures plus libres, mais cachent un art extrême dans leur apparent laisser-aller. Et l'auteur se possède déjà complètement ; il est tel que nous le trouverons dans ses grandes œuvres, plein d'une tendresse apitoyée, laissant sonner parfois son beau rire nerveux et railleur.

L'ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || CONTES DU LUNDI || LA PARTIE DE BILLARD. || LE PORTE-DRAPEAU. || LE JUGE DE COLMAR || LA DERNIÈRE CLASSE. || LE KÉPI. — LE TURCO DE LA COMMUNE. || LE TENEUR DE LIVRES. || UN RÉVEILLON. || MONOLOGUE A BORD. || LE MAUVAIS ZOUAVE. || L'EMPEREUR AVEUGLE, ETC, || PARIS || ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR || 27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29 || MDCCC LXXIII.

1 vol. in-18, imprimé par J. Claye, 7, rue Saint-Benoît, papier teinté crème, couverture saumon, 1 feuillet avec au verso la liste des ouvrages de l'auteur, faux titre portant au verso la marque de l'imprimeur Claye, titre, 1 feuillet pour la dédicace, 258 pages et 1 feuillet blanc. (Prix : 3 francs.)

Il a été tiré un très petit nombre d'exemplaires sur papier de Chine.

Cette édition originale, devenue très rare aujourd'hui, est divisée en trois séries : *La Fantaisie et l'Histoire*, — *Tableaux Parisiens*, — *Caprices et Souvenirs*, réunissant 31 contes ou récits.

En 1876 fut publiée l'édition suivante :

ALPHONSE DAUDET || CONTES || DU LUNDI || NOUVELLE ÉDITION || REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE || PARIS || G. CHARPENTIER, ÉDITEUR || 13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13 || 1876 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. grand in-18, imprimé par Simon-Raçon, couverture jaune imprimée par Vieville et Capiomont, datée de 1875, faux-titre, titre, 1 feuillet d'avertissement de l'éditeur, 338 pages y compris le feuillet de dédicace, plus 1 feuillet blanc. (Prix : 3 fr. 50.)

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande (1).

Cette réédition contient, en sus des *Contes du Lundi* publiés par Lemerre en 1873, neuf récits extraits des *Lettres à un Absent*, livre que l'auteur ne comptait pas faire réimprimer, selon la déclaration de l'éditeur, que nous citons plus bas, et deux pièces inédites : *les Trois Messes basses* et *la Moisson au bord de la mer*.

Voici l'avertissement de l'éditeur Charpentier en tête de l'édition de 1876 :

« Le lecteur trouvera dans cette réimpression des *Contes du Lundi*, en plus de « quelques pages inédites, cinq ou six nouvelles tirées du livre intitutlé : *Lettres à « un Absent*, publié en 1871.

« L'auteur, ne comptant pas rééditer ce volume, lui a emprunté seulement « quelques souvenirs d'un caractère purement anecdotique, qui lui ont semblé

(1) Cf. Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, par J. Brivois. *L. Conquet, éditeur*, 1895.

« donner une impression vraie de l'époque où il a écrit ces lettres au cours des évé-« nements.

« Mais si dans l'agitation publique il est difficile à l'écrivain de se désintéresser « des passions du moment, il fait preuve de bon goût en sacrifiant à l'apaisement des « esprits tout ce qui n'appartient qu'à la polémique personnelle ou d'actualité.

« Tel a été le sentiment de l'auteur et nous n'avons pu que respecter un si hono-« rable scrupule.

« L'Éditeur. »

Les raisons ci-dessus exposées en 1876, ayant cessé d'être valables après plus d'un demi-siècle, on a pensé rétablir dans la présente édition définitive donnée par la Librairie de France, les textes originaux — complétés des inédits, — tels qu'ils sont sortis de la plume de l'écrivain. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de lire dans les *Lettres à un Absent*, que nous réimprimons intégralement pour la première fois, les chapitres qui en ont été distraits au profit de l'édition courante des *Contes du Lundi*.

Les *Contes du Lundi*, édition courante in-18 de la librairie Fasquelle, atteignent en 1929 un chiffre de tirage si considérable que l'on a renoncé à en faire figurer la mention sur le titre. Cependant de nombreuses éditions, illustrées ou non, ont été autorisées en d'autres formats : édition elzévirienne Lemerre, édition populaire Fayard, etc., etc. — Les *Contes* ont fait l'objet de traductions en presque toutes les langues.

Le Poêle a paru dans *Paris-Illustré*, numéro de mars 1870. — Le Chien et le Loup dans le *Figaro* du 20 mai 1860.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA FANTAISIE ET L'HISTOIRE

La Dernière classe 1
La Partie de billard 8
La Vision du juge de Colmar 13
Le Mauvais Zouave 18
Le Bac 24
Le Porte-drapeau 29
La Mort de Chauvin 36
Alsace! Alsace! 41
Le Caravansérail 46
Un Décoré du 15 Août 50
Mon Képi 56
Le Turco de la Commune 60
Le Concert de la huitième 65
La Bataille du Père-Lachaise 70
Les Petits pâtés 75
Monologue à bord 81
Les Fées de France 86

DEUXIÈME PARTIE

CAPRICES ET SOUVENIRS

Un Teneur de livres 93
Avec trois cent mille francs que m'a promis Girardin . . 98
Arthur 102

Les Trois sommations 107
Un Soir de première. 111
La Soupe au fromage. 115
Le Dernier livre. 118
Maison à vendre 122
Contes de Noël. — Un Réveillon dans le Marais . . 127
— Les Trois messes basses 133
Le Pape est mort. 141
Paysages gastronomiques. 145
La Moisson au bord de la mer. 151
Les Émotions d'un perdreau rouge. 156
Le Miroir 163
L'Empereur aveugle 167

INÉDITS :
Le Poêle 187
Le Chien et le Loup 189

AUTOUR DES "CONTES DU LUNDI"

Les Notes 197
La Critique. 211
L'Édition Originale 219

LES
FEMMES D'ARTISTES

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LES FEMMES D'ARTISTES

1874

ILLUSTRATIONS

DE

C. PICART-LE DOUX

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930

PROLOGUE

Étendus, le cigare aux lèvres, sur un large divan d'atelier, deux amis — un poète et un peintre — causaient un soir après dîner.

C'était l'heure des effusions, des confidences. La lampe éclairait doucement sous l'abat-jour, limitant son cercle de flamme à l'intimité de la causerie, laissant à peine distinct le luxe capricieux des vastes murailles encombrées de toiles, de panoplies, de tentures, et terminées tout en haut par un vitrage où le bleu sombre du ciel pénétrait librement. Seul, un portrait de femme, légèrement penché en avant comme pour écouter, sortait à moitié de l'ombre, jeune, les yeux intelligents, la bouche grave et bonne, avec un sourire spirituel qui semblait défendre le chevalet du mari contre les sots et les décourageurs. Une chaise basse écartée du feu, deux petits souliers bleus traînant sur le tapis indiquaient aussi la présence d'un enfant dans la maison ; et, en effet, de la chambre à côté, où la mère et le bébé venaient de disparaître, sortaient par bouffées des rires doux, des gazouillements, le joli train d'un nid qui s'endort. Tout cela répandait dans cet intérieur artistique un vague parfum de bonheur familial que le poète aspirait avec délices :

« Décidément, mon cher, disait-il à son ami, c'est toi qui as eu raison. Il n'y a pas plusieurs façons d'être heureux. Le bonheur est là, rien que là... Il faut que tu me maries.

LE PEINTRE

Ma foi! non, par exemple... Marie-toi tout seul, si tu y tiens. Moi je ne m'en mêle pas...

LE POÈTE

Et pourquoi?

LE PEINTRE

Parce que... parce que les artistes ne doivent pas se marier.

LE POÈTE

Voilà qui est trop fort... Tu oses dire cela ici, et la lampe ne s'éteint pas brusquement, les murailles ne croulent pas sur ta tête... Mais songe donc, malheureux, que tu viens de me donner pendant deux heures le spectacle et l'envie de ce bonheur que tu me défends. Serais-tu par hasard comme ces mauvais riches qui doublent leur bien-être des souffrances des autres, et savourent mieux le coin de leur feu en songeant qu'il pleut dehors et qu'il y a de pauvres diables sans abri?

LE PEINTRE

Pense de moi ce que tu voudras. Je t'aime trop pour t'aider à faire une sottise, une sottise irréparable.

LE POÈTE

Voyons. Qu'y a-t-il? Tu n'es donc pas content? Il me semble pourtant qu'on respire le bonheur ici aussi largement que l'air du ciel à une fenêtre de campagne.

LE PEINTRE

Tu as raison. Je suis heureux, complètement heureux. J'aime ma femme à plein cœur. Quand je pense à mon enfant, je ris tout seul de plaisir. Le mariage a été pour moi un port aux eaux calmes et sûres, non pas celui où l'on s'accroche d'un anneau à la rive au risque de s'y rouiller éternellement, mais une de ces anses bleues où l'on répare les voiles et les mâts pour des excursions nouvelles aux pays inconnus. Je n'ai jamais si bien travaillé que depuis mon mariage, et mes meilleurs tableaux datent de là.

LE POÈTE

Eh bien, alors!

LE PEINTRE

Mon cher, au risque de te paraître fat, je te dirai que je regarde mon bonheur comme une sorte de miracle, quelque chose d'anormal et d'exceptionnel. Oui, plus je vois ce que c'est que le mariage, plus je suis épouvanté de la chance que j'ai eue. Je ressemble à ces ignorants du danger qui l'ont traversé sans s'en apercevoir, et qui pâlissent après coup, stupéfaits de leur propre audace.

LE POÈTE

Mais quels sont donc ces dangers si terribles?...

LE PEINTRE

Le premier, le plus grand de tous, est de perdre son talent et de l'amoindrir. Ceci compte, je crois, pour un artiste... Car remarque bien qu'en ce moment je ne parle pas des conditions ordinaires de la vie. Je conviens qu'en général le mariage est une chose excellente et que la plupart des hommes ne commencent à compter que lorsque la famille les complète ou les agrandit. Souvent même, c'est une exigence de profession. Un notaire garçon ne s'imagine pas. Ça n'aurait pas l'air posé, étoffé... Mais pour nous tous, peintres, poètes, sculpteurs, musiciens, qui vivons en dehors de la vie, occupés seulement à l'étudier à la reproduire, en nous tenant toujours un peu loin d'elle, comme on se recule d'un tableau pour mieux le voir, je dis que le mariage ne peut être qu'une exception. A cet être nerveux, exigeant, impressionnable, à cet homme-enfant qu'on appelle un artiste, il faut un type de femme spécial, presque introuvable, et le plus sûr est encore de ne pas le chercher... Ah! comme il avait bien compris cela, ce grand Delacroix que tu admires tant! Quelle belle existence que la sienne, bornée au mur de l'atelier, exclusivement vouée à l'art! Je regardais l'autre jour sa maisonnette de Champrosay et ce petit jardin de curé, rempli de roses, où il s'est promené tout seul pendant vingt ans! Cela a le calme et l'étroitesse du célibat... Eh bien, figure-toi Delacroix

marié, père de famille, avec toutes les préoccupations des enfants à élever, de l'argent, des maladies ; crois-tu que son œuvre serait la même?

LE POÈTE

Tu me cites Delacroix, je te répondrai Victor Hugo... Crois-tu que le mariage l'a gêné, celui-là, pour écrire tant de livres admirables?

LE PEINTRE

Je pense, en effet, que le mariage ne l'a gêné pour rien du tout... Mais tous les maris n'ont pas le génie pour se faire pardonner, ni un grand soleil de gloire pour sécher les larmes qu'ils font répandre... Avec cela que ce doit être amusant d'être la femme d'un homme de génie. Il y a des femmes de cantonniers qui sont bien plus heureuses.

LE POÈTE

Singulière chose tout de même que ce plaidoyer contre le mariage fait par un homme marié et heureux de l'être.

LE PEINTRE

Je te répète que je ne parle pas d'après moi. Mon opinion est faite de toutes les tristesses que j'ai vues ailleurs, de tous ces malentendus si fréquents dans les ménages d'artistes et causés justement par notre vie anormale. Regarde ce sculpteur qui, en pleine maturité d'âge et de talent, vient de s'expatrier, de planter là sa femme, ses enfants. L'opinion l'a condamné, et certes je ne l'excuserai pas. Et pourtant comme je m'explique qu'il en soit arrivé là! Voilà un garçon qui adorait son art, avait le monde et les relations en horreur. La femme, bonne pourtant et intelligente, au lieu de le soustraire aux milieux qui lui déplaisaient, l'a condamné dix ans à toutes sortes d'obligations mondaines. C'est ainsi qu'elle lui faisait faire un tas de bustes officiels, d'affreux bonshommes à calottes de velours, des femmes fagotées et sans grâce, qu'elle le dérangeait dix fois par jour

pour des visites importunes, puis tous les soirs lui préparait un habit, des gants clairs, et le traînait de salon en salon... Tu me diras qu'il aurait pu se révolter, répondre carrément : « Non ! » Mais ne sais-tu pas que le fait même de nos existences sédentaires nous rend plus que les autres hommes dépendants du foyer? L'air de la maison nous enveloppe, et, s'il ne s'y mêle un grain d'idéal, nous alourdit et nous fatigue vite. D'ailleurs l'artiste met en général tout ce qu'il a de force et d'énergie dans son œuvre, et, après ses luttes solitaires et patientes, se trouve sans volonté contre les minuties de la vie. Avec lui les tyrannies féminines ont beau jeu. Nul n'est plus facilement dompté, conquis. Seulement, gare! il ne faut pas qu'il sente trop le joug. Si un jour ces bandelettes invisibles dont on l'enveloppe sournoisement serrent un peu trop fort, arrivent à empêcher l'effort artistique, d'un seul coup il les arrache toutes et, méfiant de sa propre faiblesse, se sauve comme notre sculpteur par delà les monts...

La femme de celui-là est restée saisie de ce départ. La malheureuse en est encore à se demander : « Q'uest-ce que je lui ai fait? » Rien. Elle ne l'avait pas compris... Car il ne suffit pas d'être bonne et intelligente pour être la vraie compagne d'un artiste. Il faut encore avoir un tact infini, une abnégation souriante, et c'est cela qu'il est miraculeux de trouver chez une femme jeune, ignorante et curieuse de la vie... On est jolie, on a épousé un homme connu, reçu partout. Dame! on aime aussi à se montrer un peu à son bras. N'est-ce pas tout naturel? Le mari, au contraire, devenu plus sauvage depuis qu'il travaille mieux, trouvant l'heure courte, le métier difficile, se refuse aux exhibitions. Les voilà malheureux tous deux, et que l'homme cède ou qu'il résiste, sa vie est désormais dérangée de son courant, de sa tranquillité... Ah! que j'en ai connu de ces intérieurs disparates où la femme était tantôt bourreau, tantôt victime, plus souvent bourreau que victime, et presque toujours sans s'en douter ! Tiens, l'autre soir j'étais chez le musicien Dargenty. Il y avait quelques personnes. On le prie de se mettre au piano. A peine a-t-il commencé une de ces jolies mazurkas à brandebourgs qui en font l'héritier de Chopin, sa femme se met à causer, tout bas d'abord, puis un peu plus haut. De proche en proche, le feu prend aux conversations. Au bout d'un moment, j'étais seul à écouter. Alors il a fermé le piano et m'a dit en souriant, d'un air navré : « C'est toujours comme cela ici... ma femme n'aime pas la musique. » Connais-tu rien de plus terrible? Épouser une femme qui n'aime pas votre art... Va, crois-moi, mon cher, ne te marie pas. Tu es seul, tu es libre. Garde précieusement ta solitude et ta liberté.

LE POÈTE

Parbleu! tu en parles à ton aise, toi, de la solitude. Tout à l'heure, quand je serai parti, s'il te vient des idées de travail, auprès de ton feu qui s'éteint tu les poursuivras doucement, sans sentir autour de toi cette atmosphère d'isolement si vaste, si vide que l'inspiration s'y disperse, s'y évapore... Et puis passe encore d'être seul aux heures de travail; mais il y a les moments d'ennui, de découragement, où on doute de soi, de son art. C'est alors qu'on doit être heureux de trouver là, toujours prêt et fidèle, un cœur aimant où l'on peut épancher son chagrin, sans crainte de troubler une confiance, un enthousiasme inaltérables... Et l'enfant... Ce sourire du bébé, qui s'épanouit toujours et sans cause, n'est-il pas le meilleur rajeunissement moral qu'on puisse avoir? Ah! j'ai souvent pensé à cela. Pour nous autres artistes, vaniteux comme tous ceux qui vivent du succès, de cette estime de surface, capricieuse et flottante, qu'on appelle la vogue; pour nous autres surtout, les enfants sont indispensables. Eux seuls peuvent nous consoler de vieillir... Tout ce que nous perdons, c'est l'enfant qui le gagne. Le succès qu'on n'a pas eu, on se dit : « C'est lui qui l'aura, » et à mesure que les cheveux s'en vont, on à la joie de les voir repousser, frisés, dorés, pleins de vie, sur une petite tête blonde à côté de soi.

LE PEINTRE

Ah! poète, poète... as-tu pensé aussi à toutes les becquées qu'il faut mettre au bout d'une plume ou d'un pinceau pour nourrir une couvée?

LE POÈTE

Enfin, tu auras beau dire, l'artiste est fait pour vivre en famille, et cela est si vrai que ceux d'entre nous qui ne se marient pas s'acoquinent dans des ménages de rencontre, comme ces voyageurs qui, las d'être toujours sans logis, s'installent à la fin dans une chambre d'hôtel et passent toute leur vie sous l'étiquette banale de l'enseigne : « Ici on loge au mois et à la nuit. »

LE PEINTRE

Ceux-là ont bien tort. Ils acceptent tous les ennuis du mariage et n'en connaîtront jamais les joies.

LE POÈTE

Tu avoues donc qu'il y en a quelques-unes?...»

Ici le peintre, au lieu de répondre, se leva, alla chercher parmi des dessins, des esquisses, un manuscrit tout froissé et, revenant vers son compagnon :

«Nous pourrions, dit-il, discuter longtemps comme cela sans nous convaincre... Mais puisque, malgré mes observations, tu es décidé à tâter du mariage, voici un petit ouvrage que je t'engage à lire. C'est écrit — remarque bien — par un homme marié, très épris de sa femme, très heureux dans son intérieur, un curieux qui, passant sa vie au milieu des artistes, s'est amusé à croquer quelques-uns de ces ménages dont je te parlais tout à l'heure. De la première ligne à la dernière ligne de ce livre, tout est vrai, tellement vrai que l'auteur n'a jamais voulu l'imprimer. Lis cela, et viens me trouver quand tu l'auras lu. Je crois que tu auras changé d'idée!...»

Le poète prit le cahier et l'emporta chez lui; mais il n'en eut pas le soin désirable, car j'ai pu détacher quelques feuillets de ce petit livre, et je les offre au public effrontément.

I

MADAME HEURTEBISE

Celle-là, certes, n'était pas faites pour épouser un artiste, surtout ce terrible garçon, passionné, tumultueux, exubérant, qui s'en allait dans la vie le nez en l'air, la moustache hérissée, portant avec crânerie comme un défi à toutes les conventions sottes, à tous les préjugés bourgeois, son nom bizarre et fringant de Heurtebise. Comment, par quel miracle, cette petite femme, élevée dans une boutique de bijoutier, derrière des rangées de chaînes de montres, de bagues enfilées, trouva-t-elle moyen de séduire ce poète ?

Imaginez les grâces d'une dame de comptoir, des traits indécis, des yeux froids toujours souriants, une physionomie complaisante et placide, pas de vraie élégance, mais un certain amour du luisant, du clinquant, qu'elle avait pris sans doute à la devanture de son père et qui lui faisait rechercher les nœuds de satin assorti, les ceintures,

les boucles; avec cela des cheveux tirés par le coiffeur, bien lissés de cosmétique, au-dessus d'un petit front têtu, étroit, où l'absence de rides marquait moins la jeunesse qu'une nullité complète d'idées. Ainsi faite, Heurtebise l'aima, la demanda, et, comme il avait quelque fortune, n'eut pas de peine à l'obtenir.

Elle, ce qui lui plaisait dans ce mariage, c'était l'idée d'épouser un auteur, un homme connu qui lui donnerait des billets de spectacle autant qu'elle voudrait. Quant à lui, je crois qu'en définitive cette fausse élégance de boutique, ces façons prétentieuses, bouche pincée, petit doigt en l'air, l'avaient ébloui comme le dernier mot de la distinction parisienne, car il était né paysan et, au fond, malgré son esprit, il le resta toujours.

Tenté de bonheur paisible, de cette vie de famille dont il était privé depuis si longtemps, Heurtebise passa deux ans loin de ses amis, s'enfouissant à la campagne, dans des coins de banlieue, toujours à la portée de ce grand Paris, qui le troublait et dont il recherchait l'atmosphère affaiblie, comme ces malades auxquels on ordonne l'air de la mer, mais qui, trop délicats pour le supporter, viennent le respirer à quelques lieues de distance. De loin en loin son nom apparaissait dans un journal, dans une revue, au bas d'un article; mais déjà ce n'était plus cette verdeur de style, ces emportements d'éloquence qu'on lui avait connus. Nous pensions : « Il est trop heureux... son bonheur le gâte. »

Puis un jour il revint parmi nous, et nous vîmes bien qu'il n'était pas heureux. Sa mine pâlie, ses traits resserrés, contractés par un perpétuel agacement, la violence de ses manières rapetissée en colère nerveuse, son beau rire sonore déjà fêlé, en faisaient un tout autre homme. Trop fier pour convenir qu'il s'était trompé, il ne se plaignait pas, mais les anciens amis auxquels il rouvrit sa maison purent vite se convaincre qu'il avait fait le plus sot des mariages, et que sa vie était désormais hors de voie. Par contre, Mme Heurtebise nous apparut, après deux ans de ménage, telle que nous l'avions vue dans la sacristie, le jour des noces. Son même sourire minaudier et calme, son même air de boutiquière endimanchée; seulement l'aplomb lui était venu. Elle parlait maintenant. Dans les discussions artistiques où Heurtebise se lançait passionnément, avec des jugements absolus, le mépris brutal ou l'enthousiasme aveugle, la voix mielleuse et fausse de sa femme venait tout à coup l'interrompre, l'obligeant à

écouter quelque raisonnement oiseux, quelque réflexion sotte toujours en dehors du sujet. Lui, gêné, embarrassé, nous regardait d'un œil qui demandait grâce, essayait de reprendre la conversation interrompue. Puis devant la contradiction intime et persistante, la sottise de cette petite cervelle d'oisillon, gonflée et vide comme un échaudé, il se taisait, résigné à la laisser aller jusqu'au bout. Mais ce mutisme exaspérait madame, lui paraissait plus injurieux, plus dédaigneux que tout. Sa voix aigre-douce devenait criarde, montait, piquait, bourdonnait avec un harcèlement de mouche, jusqu'à ce que le mari furieux, éclatât à son tour, brutal et terrible.

De ces querelles incessantes, qui se terminaient par des larmes, elle sortait reposée, plus fraîche, comme une pelouse après l'arrosage ; lui, chaque fois brisé, fiévreux, incapable de tout travail. Peu à peu sa violence même se lassa. Un soir que j'avais assisté à une de ces scènes pénibles, comme Mme Heurtebise sortait de table, triomphante, je vis sur la figure de son mari, restée baissée pendant la querelle et qu'il relevait enfin, l'expression d'un mépris, d'une colère que les paroles ne pouvaient plus traduire. Rouge, les yeux pleins de larmes, la bouche tordue d'une sourire ironique et navrant, pendant que la petite femme s'en allait en refermant la porte d'un coup sec, il lui fit, comme un gamin dans le dos de son maître, une grimace atroce de rage et de douleur. Au bout d'un moment, je l'entendis murmurer d'une voix étranglée par l'émotion : « Ah ! si ce n'était pas l'enfant, comme je filerais ! »

Car ils avaient un enfant, un pauvre petit, superbe et malpropre, qui se traînait dans tous les coins, jouait avec les chiens plus grands que lui, la terre, les araignées du jardin. La mère ne le regardait que pour constater qu'il était « dégoûtant » et regretter de ne l'avoir pas mis en nourrice. Elle avait en effet gardé ses traditions de petite bourgeoise de comptoir, et leur intérieur en désordre, où elle promenait dès le matin des robes parées et des coiffures étonnantes, rappelait les arrière-boutiques si chères à son cœur, les pièces noires de crasse et de manque d'air où l'on passe vite dans les entr'actes de la vie de commerce pour manger à la hâte un repas mal fait, sur une table sans nappe, l'oreille au guet tout le temps vers la sonnette de la porte. Dans ce monde-là il n'y a que la rue qui compte, la rue où passent les acheteurs, les flâneurs, et ce débordement de peuple en vacances qui, le dimanche, remplit le trottoir et la chaussée. Aussi, comme elle

s'ennuyait, la malheureuse, à la campagne ; comme elle regrettait son Paris ! Heurtebise, au contraire, avait besoin des champs pour la santé de son esprit. Paris l'étourdissait comme un provincial en visite. La femme ne comprenait pas cela et se plaignait beaucoup de son exil. Pour se distraire, elle invitait d'anciennes amies. Alors, si le mari n'était pas là, on s'amusait à feuilleter ses papiers, les notes, les travaux en train.

« Voyez donc, ma chère, comme c'est drôle... Il s'enferme pour écrire ça. Il marche, il parle tout seul. Moi d'abord je ne comprends rien à tout ce qu'il fait. »

Et c'étaient des regrets sans fin, des retours sur le passé.

« Ah ! si j'avais su... Quand je pense que je pouvais épouser Aubertot et Fajon, les marchands de blanc... »

Elle citait toujours les deux associés en même temps, comme si elle avait dû épouser l'enseigne. En présence du mari, on ne se gênait pas davantage. Elle le dérangeait, empêchait tout travail, installant dans la pièce même où il écrivait la causerie niaise de femmes oisives qui parlaient haut, pleines de dédain pour ce métier de littérateur qui rapporte peu, et dont les heures les plus laborieuses ressemblent toujours à une capricieuse oisiveté.

De temps en temps, Heurtebise essayait d'échapper à cette existence qu'il sentait devenir chaque jour plus sinistre. Il accourait à Paris, prenait une petite chambre à l'hôtel, voulait se figurer qu'il était garçon ; mais tout à coup il pensait à son fils, et avec une envie folle de l'embrasser retournait le soir même à la campagne. Dans ces cas-là, pour éviter la scène du retour, il emmenait un ami avec lui, et le gardait là-bas le plus qu'il pouvait. Dès qu'il n'était plus seul en face de sa femme, sa belle intelligence se réveillait et ses projets de travail interrompus peu à peu l'un après l'autre lui revenaient au cœur. Mais quel déchirement quand on partait ! Il aurait voulu retenir ses visiteurs, s'accrochait à eux de toute la force de son ennui. Avec quelle tristesse il nous accompagnait à la station du petit omnibus de banlieue qui nous ramenait vers Paris ! et comme, nous partis, il s'en retournait lentement sur la route poudreuse, le dos rond, les bras inertes, écoutant les roues qui s'éloignaient !

C'est que le tête-à-tête était devenu insupportable. Pour l'éviter, il prit le parti d'avoir la maison toujours pleine. Son bon cœur aidant, sa lassitude, son insouciance, il s'entoura de tous les meurt-de-faim de

la littérature. Un tas de valets de lettres, paresseux, toqués, visionnaires, s'installèrent chez lui, plus que lui ; et comme la femme était très sotte, incapable de juger, elle les trouvait charmants, supérieurs à son mari parce qu'ils criaient plus fort. La vie se passait en discussions oiseuses. C'était un fracas de mots vides, de poudre aux moineaux, et le pauvre Heurtebise, immobile et muet au milieu de tout ce tapage, se contentait de sourire en haussant les épaules. Quelquefois pourtant, quand, à la fin d'un repas interminable, tous ses convives, les coudes sur la nappe, commençaient autour du flacon d'eau-de-vie une de ces longues flâneries de paroles asphyxiantes comme le brouillard des pipes, un immense dégoût le prenait et, n'ayant pas la force de renvoyer tous ces malheureux, il s'en allait lui-même et restait huit jours sans revenir.

« Ma maison est pleine d'imbéciles, me disait-il un jour. Je n'ose plus rentrer. » Avec ce train de vie, il n'écrivait plus. Son nom devenait rare, et sa fortune, gaspillée à ce perpétuel besoin de monde au logis, s'en allait aux mains tendues autour de lui.

Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus, lorsqu'un matin je reçus un mot de sa chère petite écriture, autrefois si ferme, maintenant hésitante et tremblante. — « Nous sommes à Paris. Viens me voir. Je m'ennuie. » Je le trouvai avec sa femme, son enfant, ses chiens, dans un lugubre petit appartement de Batignolles. Le désordre, qui n'avait plus l'espace pour s'étaler, semblait encore plus affreux qu'à la campagne. Pendant que l'enfant et les chiens se roulaient dans des chambres grandes comme des cases d'échiquier, Heurtebise, malade, était couché, le visage au mur, dans un état de prostration complète. La femme, toujours en tenue, toujours placide, le regardait à peine. — « Je ne sais pas ce qu'il a, » me dit-elle avec un geste d'insouciance. Lui, en me voyant, retrouva un moment de gaieté, une minute de son bon rire, mais aussitôt étouffé. Comme on avait gardé à Paris les habitudes de la banlieue, à l'heure du déjeuner, dans ce ménage bouleversé par la gêne, la maladie, il arriva un parasite, petit homme chauve râpé, roide, grincheux, qu'on appelait dans la maison : « l'homme qui a lu Proudhon ». C'est ainsi qu'Heurtebise, qui n'avait sans doute jamais su son nom, le présentait à tout le monde. Quand on lui demandait : « Qui est ça ? » il répondait avec conviction : « Oh ! un garçon très fort, qui a beaucoup lu Proudhon. » Il n'y paraissait guère, du reste, car cet esprit profond ne se manifestait jamais qu'à

table pour se plaindre d'un rôti mal cuit ou d'une sauce manquée. Ce matin-là, l'homme qui avait lu Proudhon déclara le déjeuner détestable, ce qui ne l'empêcha pas d'en dévorer la moitié à lui tout seul.

Qu'il me sembla long et lugubre ce repas au chevet du malade! La femme bavardait comme toujours, avec une tape par-ci par-là à l'enfant, un os aux chiens, un sourire au philosophe. Pas une fois Heurtebise ne se tourna vers nous, et pourtant il ne dormait pas. Je ne sais pas même s'il pensait... Cher et vaillant garçon! Dans ces luttes mesquines et continuelles, le ressort de sa nature vigoureuse s'était brisé, et il commençait déjà à mourir. Cette agonie silencieuse, qui était plutôt un renoncement de vivre, dura quelques mois ; puis Mme Heurtebise se trouva veuve. Alors comme les larmes n'avaient pas obscurci ses yeux clairs, qu'elle avait toujours le même soin de ses cheveux lisses, et qu'Aubertot et Fajon étaient encore disponibles elle épousa Aubertot et Fajon. Peut-être Aubertot, peut-être Fajon, peut-être même tous les deux. En tout cas, elle put reprendre la vie pour laquelle elle était faite, le bavardage facile et l'éternel sourire des dames de comptoir.

II

LE CREDO DE L'AMOUR

Elle avait toujours rêvé cela, être la femme d'un poète!... Mais l'implacable destinée, au lieu de l'existence romanesque et fiévreuse qu'elle ambitionnait, lui arrangea un petit bonheur bien tranquille, en la mariant à un riche rentier d'Auteuil, aimable et doux, un peu trop âgé pour elle, et qui n'avait qu'une passion — tout à fait inoffensive et reposante — l'horticulture. Le brave homme passait son temps, le sécateur à la main, à soigner, élaguer une magnifique collection de rosiers, à chauffer la serre, arroser les corbeilles ; et ma foi! vous conviendrez bien que pour un pauvre petit cœur affamé d'idéal il n'y avait pas là une pâture suffisante. Pourtant pendant dix ans sa vie se maintint droite et uniforme comme les allées finement sablées du jardin de son mari, et elle la suivit à pas comptés en écoutant avec un ennui résigné le bruit agaçant et sec des ciseaux toujours en mouvement, ou la pluie monotone, infinie, qui tombait des pommes d'arrosoirs sur les plantes touffues. Cet horticulteur enragé avait de sa femme le même soin méticuleux que de ses fleurs. Il mesurait le froid et le chaud à son salon encombré de bouquets, craignait pour elle la gelée d'avril ou le soleil de mars; et, comme ces plantes en caisse que l'on sort et que l'on rentre à des époques déterminées, la faisait vivre méthodiquement, les yeux fixés sur le baromètre et les variations de la lune.

Elle resta ainsi longtemps, prise entre les quatre murs du jardin conjugal, innocente comme une clématite, mais avec des élans vers d'autres jardins moins réguliers, moins bourgeois, où les rosiers pousseraient toutes leurs branches, où les herbes folles seraient plus hautes que des arbres et chargées de fleurs fantastiques, inconnues, en liberté sous un soleil plus chaud. Ces jardins-là on ne les trouve guère que

dans les livres des poètes; aussi lisait-elle beaucoup de vers en cachette du pépiniériste qui ne connaissait, lui, en fait de poésie, que des distiques d'almanach :

Quand il pleut à la Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

Sans choix, gloutonnement, la malheureuse dévorait les plus mauvais poèmes pourvu qu'elle y trouvât des rimes à « amour » et à « passion »; puis le livre fermé, elle passait des heures à rêver, à soupirer : « Voilà le mari qui m'aurait fallu! »

Tout cela probablement serait toujours resté à l'état vague d'aspirations, si à ce terrible moment de la trentaine, qui est l'âge décisif pour la vertu des femmes comme midi est l'heure décisive pour la beauté du jour, l'irrésistible Amaury ne s'était pas trouvé sur son chemin. Amaury est un poète de salon, un de ces exaltés en habit noir et gants gris perle, qui vont entre dix heures et minuit raconter dans le monde leurs extases d'amour, leurs désespoirs, leurs ivresses, mélancoliquement appuyés aux cheminées, dans la lueur des lustres, pendant que les femmes en toilette de bal écoutent, rangées en cercle, derrière leurs éventails.

Celui-là peut passer pour l'idéal du genre. Tête de bottier fatal, l'œil cave, le teint blême, il se coiffe à la russe et se lisse fortement de pommade hongroise. C'est un de ces désespérés de la vie comme les dames les aiment, toujours vêtus à la dernière mode, un lyrique refroidi chez qui le désordre de l'inspiration se devine seulement au nœud de cravate un peu lâche, négligemment attaché. Aussi il faut voir ce succès quand, de sa voix stridente, il débite une tirade de son poème, le *Credo de l'amour*, celle surtout qui se termine par ce vers étonnant :

Moi je crois à l'amour comme je crois en Dieu !...

Remarquez que je soupçonne fort ce farceur-là de se soucier aussi peu de Dieu que du reste; mais les femmes n'y regardent pas de si près. Elles se prennent facilement à la glu des mots, et chaque fois qu'Amaury récite son *Credo de l'amour*, vous êtes sûr de voir tout autour du salon des rangées de petits becs roses s'ouvrir, se tendre vers cet hameçon facile du sentiment. Pensez donc! Un poète qui a

de si belles moustaches, et qui croit à l'amour comme il croit en Dieu...

La femme du pépiniériste n'y résista pas. En trois séances elle fut vaincue. Seulement, comme il y avait au fond de cette nature élégiaque quelque chose d'honnête et de fier, elle ne voulut pas d'une faute mesquine. D'ailleurs, dans son *Credo*, le poète déclarait lui-même qu'il ne comprenait qu'une sorte d'adultère, celui qui marche la tête haute comme un défi à la loi et à la société. Prenant donc le *Credo de l'amour* pour guide, la jeune femme s'évada brusquement du jardin d'Auteuil et vint se jeter dans les bras de son poète. — « Je ne peux plus vivre avec cet homme. Emmène-moi. » En pareil cas, le mari s'appelle toujours *cet homme*, même quand il est pépiniériste.

Amaury eut un moment de stupeur. Comment diable s'imaginer qu'une petite mère de trente ans irait prendre au sérieux un poème d'amour et le suivre au pied de la lettre ? Pourtant il fit contre trop bonne fortune bon cœur, et comme dans son petit jardin d'Auteuil si bien abrité la dame s'était conservée fraîche et jolie, il l'enleva sans murmurer. Les premiers jours, ce fut charmant. On craignait les poursuites du mari. Il fallut se cacher sous des noms supposés, changer d'hôtel, habiter des quartiers invraisemblables, les faubourgs de Paris, les chemins de ceinture. Le soir, on sortait furtivement, on faisait des promenades sentimentales le long des fortifications. O puissance du romanesque ! Plus elle avait peur, plus il fallait de précautions, de stores, de voilettes abaissées, plus son poète lui semblait grand. La nuit, ils ouvraient la petite fenêtre de leur chambre, et regardant les étoiles qui montaient par-dessus les fanaux du chemin de fer voisin, elle lui faisait dire et redire sa tirade :

Moi, je crois à l'amour comme je crois en Dieu.

Et c'était bon !...

Malheureusement cela ne dura pas. Le mari les laissa trop tranquilles. Que voulez-vous ? Il était philosophe, *cet homme*. Sa femme une fois partie, il avait refermé la porte verte de son oasis et s'était paisiblement remis à soigner ses roses, en songeant avec bonheur que celles-là, du moins, tenant au sol par de longues racines, ne pourraient pas s'en aller de chez lui. Nos amoureux rassurés rentrèrent dans Paris, et tout à coup il sembla à la jeune femme qu'on lui avait changé son poète. La fuite, les craintes d'être surpris, les alertes perpétuelles,

toutes ces choses qui servaient sa passion n'existant plus, elle commença à comprendre, à voir clair. Du reste, à chaque instant, dans l'installation de leur petit ménage et ces mille détails bourgeois de la vie de tous les jours, l'homme avec qui elle vivait se faisait mieux connaître.

Le peu qu'il avait en lui de sentiments généreux, héroïques ou délicats, il le délayait dans ses vers sans en rien garder pour sa consommation personnelle. Il était mesquin, égoïste, surtout très ladre, ce que l'amour ne pardonne pas. Puis il avait coupé ses moustaches, et ce déguisement lui allait mal. Quelle différence avec ce beau ténébreux frisé au petit fer qui lui était apparu un soir récitant son *Credo* entre deux candélabres! Maintenant, dans la retraite forcée qu'il subissait à cause d'elle, il se laissait aller à toutes ses manies, dont la plus grande était de se croire toujours malade. Dame! à force de poser au poitrinaire, on finit par se figurer qu'on l'est réellement. Le poète Amaury était tisanier, s'enveloppait de papier Fayard, couvrait sa cheminée de fioles et de poudres. Pendant quelque temps la petite femme prit au sérieux son rôle de sœur grise. Le dévouement donnait au moins une excuse à sa faute, un but à sa vie. Mais elle se lassa vite. Malgré elle, dans la pièce étouffée où le poète s'entourait de flanelle, elle pensait à son petit jardin tout parfumé, et le bon pépiniériste, vu de loin au milieu de ses massifs, de ses corbeilles, lui semblait simple, touchant, désintéressé, autant que l'autre était exigeant et égoïste...

Au bout d'un mois elle aimait son mari, et elle l'aimait réellement, non pas d'une affection d'habitude, mais d'amour véritable. Un jour elle lui écrivit une longue lettre passionnée et repentante. Il ne répondit pas. Peut-être ne la trouvait-il pas encore assez punie. Alors elle envoya lettres sur lettres, s'humilia, supplia pour rentrer, disant qu'elle aimerait mieux mourir que de continuer à vivre avec cet homme. C'était au tour de l'amant de s'appeler « cet homme ». Le rare, c'est qu'elle se cachait de lui pour écrire; car elle le croyait encore épris, et tout en demandant pardon à son mari, elle craignait l'exaltation de son amant.

« Jamais il ne me laissera partir », se disait-elle.

Aussi, lorsqu'à force de prier elle eut obtenu son pardon et que le pépiniériste — ne vous ai-je pas dit que c'était un philosophe? — eut consenti à la reprendre, cette rentrée au logis conjugal eut tous les côtés mystérieux, dramatiques d'une fuite. Positivement elle se fit

enlever par son mari. Ce fut sa dernière jouissance de coupable. Un soir que le poète, las de la vie à deux et tout fier de ses moustaches repoussées, était allé dans le monde réciter son *Credo de l'amour*, elle sauta dans un fiacre où son vieux mari l'attendait au bout de la rue, et c'est ainsi qu'elle revint au petit jardin d'Auteuil, à jamais guérie de son ambition d'être la femme d'un poète... Il est vrai que ce poète-là l'était si peu!

III

LA TRANSTÉVÉRINE

La pièce venait de finir. Pendant que la foule, diversement impressionnée, se précipitait au dehors, ondoyant aux lumières sur le grand perron du théâtre, quelques amis, dont j'étais, attendaient le poète à la porte des artistes pour le féliciter. Son œuvre n'avait pourtant pas eu un immense succès. Trop forte pour l'imagination timide et banale du public de maintenant, elle dépassait le cadre de la scène, cette limite des conventions et des libertés permises. La critique pédante avait dit : « Ce n'est pas du théâtre!... » et les ricaneurs du boulevard se vengaient de l'émotion que venaient de leur donner ces vers magnifiques en répétant : « Ça ne fera pas le sou!... » Nous, nous étions fiers de notre ami qui avait osé faire sonner, tourbillonner ses belles rimes d'or, tout l'essaim de sa ruche autour du soleil factice et meurtrier du lustre, et présenter des personnages grands comme nature, sans s'inquiéter de l'optique du théâtre moderne, des lorgnettes troubles ni des mauvais yeux.

Parmi les machinistes, les pompiers, les figurants en cache-nez, le poète s'approcha de nous, sa grande taille courbée en deux, son collet relevé frileusement sur sa barbe grêle et ses longs cheveux déjà grisonnants. Il avait l'air triste. Les applaudissements de la claque et des lettrés, restreints à un coin de la salle, lui prédisaient un nombre très court de représentations, les spectateurs choisis et rares, l'affiche vite enlevée sans laisser à son nom le temps de s'imposer. Quand on a travaillé pendant vingt ans, qu'on est en pleine maturité de talent et d'âge, cette résistance de la foule à vous comprendre a quelque chose de lassant, de désespérant. On en vient à se dire : « Ils ont peut-être raison. » On a peur, on ne sait plus... Nos acclamations, nos poignées de main enthousiastes le réconfortèrent un peu. « Vraiment, vous croyez ? C'est si bien que cela ?... C'est vrai que

j'ai fait tout ce que j'ai pu.» Et ses mains brûlantes de fièvre s'accrochaient aux nôtres avec inquiétude; ses yeux pleins de larmes cherchaient un regard sincère et rassurant. C'était l'angoisse suppliante du malade demandant au médecin : « N'est-ce pas que je ne vais pas mourir?» Non! poète, tu ne mourras pas. Les opérettes et les féeries qui ont des centaines de représentations, des milliers de spectateurs, seront oubliées depuis longtemps, envolées avec leur dernière affiche, que ton œuvre restera toujours jeune et vivante...

Pendant que sur le trottoir désert nous étions là à l'exhorter, à le remonter, une forte voix de contralto éclata au milieu de nous, trivialisée par l'accent italien.

« Hé! l'artiste, assez de *pouégie*... Allons manger l'*estoufato!*... »

En même temps une grosse dame entourée d'une capeline et d'un tartan à carreaux rouges vint passer son bras sous celui de notre ami d'un mouvement si brutal, si despotique, que sa physionomie, son attitude en furent tout de suite gênées.

« Ma femme», nous dit-il; puis, se tournant vers elle avec un sourire hésitant :

« Si nous les emmenions pour leur montrer comment tu fais l'*estoufato?* »

Prise par son amour-propre de cordon bleu, l'Italienne consentit assez gracieusement à nous recevoir, et nous voilà partis cinq ou six avec eux pour aller manger du bœuf à l'étouffée sur les hauteurs de Montmartre où ils habitaient.

J'avoue que j'avais un certain désir de connaître cet intérieur d'artiste. Notre ami depuis son mariage vivait très retiré, presque toujours à la campagne; mais ce que je savais de sa vie tentait ma curiosité. Il y avait quinze ans de cela, dans toute la ferveur d'une imagination romantique, il avait rencontré aux environs de Rome une superbe fille dont il était devenu très amoureux. Maria Assunta habitait avec son père et toute une nichée de frères et de sœurs une de ces petites maisons du Transtévère qui ont les pieds dans le Tibre et un vieux bateau de pêche au ras de leurs murs. Un jour il aperçut cette belle Italienne, les pieds nus dans le sable, avec sa jupe rouge aux plis

collants, ses manches de toile bise relevées jusqu'aux épaules, retirant des anguilles d'un grand filet ruisselant. Les écailles luisantes dans les mailles pleines d'eau, le fleuve d'or, la jupe écarlate, ces beaux yeux noirs, profonds, pensifs, dont la rêverie s'assombrissait de tout le soleil environnant, frappèrent l'artiste, peut-être même un peu vulgairement, comme une estampe de romance à la devanture d'un éditeur de musique. Par hasard la fille avait le cœur libre, n'ayant encore aimé qu'un gros chat sournois et roux, grand pêcheur d'anguilles lui aussi, et qui hérissait son poil quand on s'approchait de sa maîtresse.

Bêtes et gens, notre amoureux parvint à apprivoiser tout ce monde, se maria à Sainte-Marie du Transtévère, et ramena en France la belle Assunta avec son *cato*...

Ah! *povero*, ce qu'il aurait dû emporter aussi, c'était un rayon du soleil de là-bas, un pan de ciel bleu, l'excentricité du costume, et les roseaux du Tibre, et les grands filets tournants du *Ponte Rotto*, tout le cadre avec l'image. Alors il n'aurait pas eu la cruelle désillusion qu'il éprouva quand, le ménage installé à un petit quatrième, tout en haut de Montmartre, il vit sa belle Transtévérine affublée d'une crinoline, d'une robe à volants et d'un chapeau parisien qui, toujours mal équilibré sur l'édifice de ses nattes lourdes, prenait des attitudes complètement indépendantes. A la froide et terrible clarté des ciels de Paris, le malheureux s'aperçut bientôt que sa femme était bête, irrémissiblement bête. Ces beaux yeux noirs, perdus en des contemplations infinies, ne roulaient pas une pensée dans leurs ondes de velours. Ils brillaient animalement du calme de la digestion, d'un heureux reflet du jour, rien de plus. Avec cela la dame était grossière, rustique, habituée à conduire d'un revers de main tout le petit monde de la cabane, et la moindre résistance lui causait des colères terribles.

Qui eût dit que cette belle bouche, contractée par le silence dans la forme la plus pure des visages antiques, s'ouvrait tout à coup pour laisser passer l'injure à flots pressés, tumultueux?... Sans respect d'elle ni de lui, tout haut, dans la rue, en plein théâtre, elle lui cherchait querelle, lui faisait des scènes de jalousie épouvantables. Pour l'achever, aucun sentiment des choses artistiques, une ignorance complète du métier de son mari, de la langue, des usages, de tout. Le peu de français qu'on lui apprit ne servant qu'à lui faire oublier l'italien, elle arriva à se composer une espèce de jargon mi-parti, qui

était du plus haut comique. Bref cette histoire d'amour, commencée comme un poème de Lamartine, se terminait comme un roman de Champfleury... Après avoir longtemps essayé de civiliser sa sauvagesse, le poète vit bien qu'il fallait y renoncer. Trop honnête pour l'abandonner, peut-être amoureux encore, il prit le parti de se cloîtrer, de ne voir personne, de travailler beaucoup. Les rares intimes, qu'il avait admis dans son intérieur, s'aperçurent qu'ils le gênaient et ne vinrent plus. C'est ainsi que depuis quinze ans il vivait enfermé dans son ménage comme dans une logette de lépreux....

Tout en pensant à cette misérable existence, je regardais l'étrange couple marcher devant moi. Lui, frêle, long, un peu voûté. Elle, carrée, épaisse, secouant des épaules son châle qui la gênait, indépendante dans sa marche comme un homme. Elle était assez gaie, parlait fort, et de temps en temps se retournait pour voir si nous suivions, appelant ceux d'entre nous qu'elle connaissait, très haut, familièrement par leurs noms, en s'aidant de grands gestes, comme elle aurait hélé une barque de pêche sur le Tibre. Quand nous arrivâmes chez eux, le concierge, furieux de voir entrer à une heure indue toute une bande bruyante, ne voulait pas nous laisser monter. Entre l'Italienne et lui ce fut dans l'escalier une scène terrible. Nous étions tous échelonnés sur les marches tournantes, à demi éclairés par le gaz qui mourait, gênés, malheureux, ne sachant pas s'il fallait redescendre.

« Venez vite, montons », nous dit le poète à voix basse, et nous le suivîmes silencieusement, pendant qu'appuyée à la rampe qui tremblait de son poids et de sa colère, l'Italienne égrenait un chapelet d'injures où les imprécations romaines alternaient avec le vocabulaire des boulevards extérieurs. Quelle rentrée pour ce poète qui venait d'agiter tout le Paris artistique, et gardait encore dans ses yeux enfiévrés l'éblouissement de sa première! Quel rappel humiliant à la vie!...

Ce fut seulement près du feu de son petit salon que le froid glacial causé par cette aventure se dissipa, et bientôt nous n'y aurions plus pensé, sans la voix éclatante et les gros rires de la signora qu'on entendait dans la cuisine raconter à sa bonne comment elle avait secoué cette espèce de *choulato!*... Le couvert mis, le souper préparé, elle vint s'asseoir au milieu de nous, sans châle, sans chapeau ni voile, et je pus la regarder à mon aise. Elle n'était plus belle. La figure carrée, le menton large, épaissi, les cheveux grisonnants et gros, surtout l'expression vulgaire de la bouche contrastaient singulièrement avec

l'éternelle et banale rêverie des yeux. Les deux coudes appuyés sur la table, familière et avachie, elle se mêlait à la conversation sans perdre un instant de vue son assiette. Juste au-dessus de sa tête, fier parmi les mélancoliques vieilleries du salon, un grand portrait signé d'un nom illustre s'avançait de l'ombre: c'était Maria Assunta à vingt ans. Le costume de pourpre vive, le blanc laiteux de la guimpe plissée, l'or brillant des bijoux abondants et faux faisaient magnifiquement ressortir l'éclat d'un teint de soleil, l'ombre veloutée des cheveux épais plantés bas sur le front et qu'un duvet presque imperceptible rattachait à la ligne superbe et droite des sourcils. Comment cette exubérance de beauté et de vie avait-elle pu arriver à tant de vulgarité?... Et curieusement, pendant que la Transtévérine parlait, j'interrogeais sur la toile son beau regard profond et doux.

La chaleur de la table l'avait mise de bonne humeur. Pour ranimer le poète, à qui son insuccès mêlé de gloire serrait doublement le cœur, elle lui donnait de grandes claques dans le dos, riait la bouche pleine, disant en son affreux jargon que ce n'était pas la peine pour si peu de se flanquer la tête en bas du *campanile del domo*.

«Pas vrai *il cato?*» ajoutait-elle en se tournant vers le vieux matou perclus de rhumatismes qui ronflait devant le feu. Puis tout à coup, au milieu d'une discussion intéressante, elle criait à son mari d'une voix, bête et brutale comme un coup d'escopette :

«Hé! l'artiste..., *la lampo qui filo!*»

Vivement le malheureux s'interrompait pour remonter la lampe, humble, soumis, attentif à éviter la scène qu'il craignait et que malgré tout il n'évita pas.

En revenant du théâtre, nous nous étions arrêtés à la *Maison d'or* pour prendre une bouteille de vin fin dont on devait arroser *l'estoufato*. Tout le temps de la route, Maria Assunta l'avait portée religieusement sous son châle et posée, en arrivant, sur la table où elle la couvait d'un œil attendri, car les Romaines aiment le bon vin. Deux ou trois fois déjà, se méfiant des distractions de son mari et de ses grands bras, elle lui avait dit :

«Prends garde à la *boteglia*..., tu vas la casser.»

Enfin, en allant à la cuisine retirer elle-même le fameux *estoufato*, elle lui cria encore :

« Surtout ne casse pas la *boteglia*. »

Malheureusement, dès que sa femme ne fut plus là, le poète en profita pour parler de l'art, du théâtre, du succès, si librement, avec tant de verve et d'abondance que... patatras !... A un geste plus éloquent que les autres, voilà la bouteille mirifique en mille pièces au milieu du salon. Jamais je n'ai vu un saisissement pareil. Il s'arrêta court, devint très pâle... En même temps, le contralto d'Assunta gronda dans la pièce à côté, et l'Italienne apparut sur la porte, les yeux en feu, la lèvre gonflée de colère, toute rouge de la chaleur des fourneaux.

« La *boteglia!* » cria-t-elle d'une voix terrible.

Alors, lui timidement se pencha à mon oreille :
« Dis que c'est toi... »

Et le pauvre diable avait si peur, que je sentais sous la table ses longues jambes qui tremblaient...

IV

UN MÉNAGE DE CHANTEURS

Comment ne se seraient-ils pas aimés ? Beaux et célèbres tous les deux, chantant dans les mêmes pièces, vivant chaque soir pendant cinq actes de la même vie artificielle et passionnée. On ne joue pas impunément avec le feu. On ne se dit pas vingt fois par mois : « Je t'aime ! » sur des soupirs de flûte et des tremolos de violon sans finir par se prendre à l'émotion de sa propre voix. A la longue, la passion leur vint dans des enveloppements d'harmonie, des surprises de rythmes, des splendeurs de costumes et de toiles de fond. Elle leur arriva par la fenêtre qu'Elsa et Lohengrin ouvrent toute grande sur la nuit vibrante de sons et de clartés :

Viens respirer les senteurs enivrantes...

Elle se glissa entre les colonnes blanches du balcon des Capulets, où Roméo et Juliette s'attardent sous des lueurs d'aube :

Non ! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette.

Et mollement elle surprit Faust et Marguerite dans ce rayon de lune qui monte du banc rustique aux volets de la petite chambre, parmi les entrelacements de lierre et de roses fleuries :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

Bientôt tout Paris connut leur amour et s'y intéressa. Ce fut la curiosité de la saison. On venait admirer ces deux belles étoiles gravitant doucement l'une vers l'autre dans le ciel musical de l'Opéra. Enfin, un soir, après un rappel enthousiaste, comme la toile achevait

de se baisser, séparant la salle bruyante d'applaudissements et la scène semée de bouquets, où la robe blanche de Juliette traînait sur des camélias effeuillés, les deux chanteurs furent pris d'un élan irrésistible, comme si leur amour, un peu factice, n'attendait pour se révéler que l'émotion d'un grand triomphe. Leurs mains s'étreignirent, des serments s'échangèrent, consacrés par les bravos lointains et persistants de la salle. Les deux étoiles avaient fait leur conjonction.

Après le mariage, on resta quelque temps sans les revoir à la scène. Puis, le congé expiré, ils rentrèrent ensemble dans la même pièce. Cette rentrée fut une révélation. Jusqu'à ce jour, entre les deux chanteurs c'était l'homme qui avait primé. Plus âgé, mieux fait au public dont il connaissait bien les faiblesses, les préférences, il jouait du parterre et des loges avec sa voix. Près de lui, l'autre ne semblait guère qu'une élève admirablement douée, la promesse d'un génie futur; sa voix trop jeune avait des angles, ainsi que ses épaules un peu minces et grêles. Aussi, au retour, quand elle parut dans un de ses rôles d'autrefois et que le son plein, riche, étoffé, s'échappa dès les premières notes, abondant et pur comme de l'eau d'une source vive, il y eut dans la salle un charme d'étonnement si grand que tout l'intérêt de la soirée se concentra autour d'elle. Ce fut pour la jeune femme un de ces jours heureux où l'atmosphère qui vous entoure se fait limpide, légère, vibrante, pour vous apporter tous les rayons, toutes les adulations du succès. Quant au mari, on oublia presque de l'applaudir, et comme tous les éblouissements font une ombre profonde auprès d'eux, il se trouva relégué ni plus ni moins qu'un comparse dans le coin le plus obscur de la scène.

Après tout, cette passion qui s'était révélée dans le jeu de la chanteuse, dans sa voix doublée de charme et de tendresse, était inspirée par lui. Lui seul donnait la flamme à ces yeux profonds ; et cette idée aurait dû le rendre fier, mais la vanité du comédien fut plus forte. A la fin du spectacle, il appela le chef de claque et le secoua de la belle façon. On avait manqué ses entrées, ses sorties, oublié le rappel du troisième acte. Il se plaindrait au directeur...

Hélas! Il eut beau dire, et la claque eut beau faire, la faveur du public, désormais conquise à sa femme, lui resta définitivement. Il y eut pour elle un bonheur de rôles bien choisis, appropriés à son talent, à sa beauté, où elle apparaissait avec la tranquillité d'une mondaine entrant au bal parée des couleurs qui lui vont et sûre d'une

ovation. A chaque nouveau succès le mari se montrait triste, nerveux, irritable. Cela lui faisait l'effet d'un vol, cette vogue qui s'en allait de lui à elle sans retour. Longtemps il essaya de cacher à tous, surtout à sa femme, cette souffrance inavouable; mais un soir, comme elle montait l'escalier de sa loge tenant à deux mains sa robe chargée de bouquets, et que toute à son triomphe elle lui disait d'une voix encore oppressée de la secousse des applaudissements : « Nous avions une belle salle aujourd'hui. » Il lui répondit un : « Tu trouves !... » si ironique, si amer, que l'esprit de la jeune femme s'ouvrit à la vérité subitement.

Son mari était jaloux ! non pas d'une jalousie d'amant qui veut sa femme belle pour lui seul, mais d'une jalousie d'artiste, froide, féroce, implacable. Parfois, quand elle s'arrêtait à la fin d'un air et que les bravos multipliés tombaient vers elle de toutes les mains tendues il affectait une physionomie impassible, distraite, et son regard absent semblait dire aux spectateurs : « Quand vous aurez fini d'applaudir, moi je chanterai. »

Oh! les applaudissements, ce bruit de grêle qui a de si douces résonances dans les couloirs, la salle, les coulisses, lorsqu'une fois on l'a connu, il est impossible de s'en passer. Les grands comédiens ne meurent ni de maladie ni de vieillesse; ils cessent d'exister quand on ne les applaudit plus. Celui-ci, devant l'indifférence du public, fut pris d'un véritable désespoir. Il maigrissait, devenait hargneux, méchant. Il avait beau se raisonner, regarder bien en face son mal inguérissable, se répéter avant d'entrer en scène :

« C'est ma femme pourtant... Et je l'aime!... »

A la facticité du théâtre, le sentiment vrai tombait tout de suite. Il aimait encore la femme, mais il détestait la cantatrice. Elle s'en apercevait bien, et, comme on soigne un malade, surveillait cette triste manie. D'abord elle avait songé à amoindrir son succès, en se ménageant, en ne donnant pas toute sa voix, tous ses moyens ; mais ses résolutions comme celles du mari ne tenaient pas devant le feu de la rampe. Son talent presque indépendant d'elle-même, dépassait sa volonté. Alors elle s'humilia, se fit petite devant lui. C'étaient des conseils qu'elle lui demandait; s'il l'avait trouvée bonne, s'il comprenait bien le rôle ainsi...

Naturellement, l'autre n'était jamais content. Avec cet air bonhomme, ce ton de fausse camaraderie que les comédiens ont entre eux, il lui disait, les soirs où elle avait le plus de succès :

« Surveille-toi, petite... ça ne va pas en ce moment... tu n'es pas en progrès. »

D'autres fois il voulait l'empêcher de chanter :

« Prends garde, tu te prodigues... tu en fais trop... Ne lasse pas ta chance... Tiens, sais-tu ! tu devrais prendre un congé. »

Il descendait jusqu'au prétextes bêtes. Elle était enrhumée, pas en voix. Ou bien il lui cherchait des querelles de cabotin :

« Tu as repris trop vite le finale du duo... tu as tué mon effet... C'est un parti pris. »

Sans s'apercevoir, le malheureux ! que c'était lui qui la gênait dans son jeu, précipitait les répliques pour l'empêcher d'être applaudie et dans son désir de reprendre son public, accaparait le haut bout de la scène, laissant sa femme chanter au second plan. Elle ne se plaignait pas, elle l'aimait trop. D'ailleurs, le triomphe rend indulgent, et chaque soir, de l'ombre où elle essayait de se blottir, de s'effacer, le succès l'obligeait à reparaître glorieusement en pleine lumière. Au théâtre, on s'aperçut vite de ce singulier cas de jalousie, et les camarades s'en amusèrent. On accablait le chanteur de compliments sur le talent de sa femme. On lui mettait sous les yeux l'article de la veille où, à la suite de quatre grandes colonnes consacrées à l'étoile, le critique accordait quelques lignes à la vogue presque éteinte du mari. Un jour, en venant de lire un de ces articles, il entra dans la loge de sa femme, furieux, le journal déployé, et lui dit, blême de colère :

« Cet homme a donc été votre amant ? » Il en arrivait à ce degré d'injure. Aussi la malheureuse femme, fêtée, enviée, dont le nom en vedette sur l'affiche se lisait maintenant à tous les coins de Paris, accaparé même par les étalages comme une chance de succès, par les étiquettes menues et dorées des confiseurs, des parfumeurs, avait l'existence la plus triste, la plus humiliée. Elle n'osait plus ouvrir un journal, de peur de lire son éloge, pleurait sur les fleurs qu'on lui jetait et qu'elle laissait mourir dans un coin de sa loge pour ne pas perpétuer à la maison le souvenir cruel de ses triomphantes soirées. Elle voulut renoncer au théâtre, mais son mari s'y opposa.

« On dira que c'est moi qui t'ai fait partir. »

Et l'horrible supplice continua pour tous deux.

Un soir de première représentation, la chanteuse allait entrer en scène. Quelqu'un lui dit : « Tenez-vous bien... Il y a une cabale dans la salle contre vous. » Cela la fit rire. Une cabale contre elle ? Et à

propos de quoi, bon Dieu!... Elle qui n'avait que des sympathies, qui vivait en dehors de toute coterie. C'était bien vrai, pourtant. Au milieu de la pièce, dans un grand duo avec son mari, au moment où sa voix superbe, montée au plus haut point de son registre, achevait le son sur une suite de notes égales et pures comme les perles rondes d'un collier, une bordée de sifflets l'arrêta net. La salle était aussi émue, aussi surprise qu'elle-même. Le souffle des respirations paraissait suspendu, prisonnier dans les poitrines comme le trait qu'elle n'avait pas pu finir. Tout à coup une idée folle, épouvantable, lui traversa l'esprit... Il était seul en scène, en face d'elle. Elle le regarda fixement, et vit passer dans ses yeux l'éclair d'un mauvais sourire. La pauvre femme comprit. Les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que fondre en larmes et disparaître aveuglée dans l'encombrement des coulisses...

C'était son mari qui l'avait fait siffler!

V

UN MALENTENDU

VERSION DE LA FEMME

Qu'est-ce qu'il a? De quoi m'en veut-il? Je n'y comprends rien. J'ai pourtant tout fait pour le rendre heureux.... Mon Dieu! je ne dis pas qu'au lieu d'un poète je n'aurais pas mieux aimé épouser un notaire, un avoué, quelque chose de plus posé, de moins en l'air comme profession; mais enfin, tel qu'il était, il me plaisait. Je le trouvais un peu exalté, mais gentil tout de même, bien élevé; puis il avait quelque fortune, et je pensais qu'une fois marié, sa poésie ne l'empêcherait pas de chercher une bonne place, ce qui nous mettrait tout à fait à l'aise. Lui aussi dans ce temps-là me trouvait à son idée. Quand il venait me voir chez ma tante, à la campagne, il n'avait pas assez de paroles pour admirer l'ordre et l'arrangement de notre petit logis, tenu comme un couvent. « C'est amusant!... » disait-il. Il riait, m'appelait de toutes sortes de noms pris dans des poèmes, des romans qu'il avait lus. Cela me choquait un peu, je l'avoue : je l'aurais voulu plus sérieux. Mais ce n'est que quand nous avons été mariés, installés à Paris, que j'ai senti la différence de nos deux natures.

Moi qui rêvais un petit intérieur bien tenu, clair et propret, je l'ai vu tout de suite encombrer notre appartement de meubles inutiles, passés de mode, perdus de poussière, avec des tapisseries fanées, et si anciennes... Pour tout, ç'a été la même chose. Concevez-vous qu'il m'a fait mettre au grenier une très jolie pendule Empire, qui me venait de ma tante, et des tableaux magnifiquement encadrés, donnés par des amies de pension. Il trouvait tout cela hideux. J'en suis encore à me demander pourquoi. Car enfin son cabinet de travail était un ramassis de vieilles toiles enfumées, de statuettes que j'avais honte de regarder, d'antiquailles ébréchées, bonnes à rien, des chandeliers pleins de vert-de-gris, des vases où fuyait l'eau, des

V

UN MALENTENDU

VERSION DU MARI

J'avais pensé à tout, pris toutes mes précautions. Je ne voulais pas d'une Parisienne, parce que les Parisiennes me faisaient peur. Je ne voulais pas d'une femme riche qui m'apporterait avec elle tout un train d'exigences. Je craignais aussi la famille, ce terrible enlacement d'affections bourgeoises, accapareuses, qui vous emprisonnent, vous rapetissent, vous étouffent. Ma femme était bien ce que je rêvais. Je me disais : « Elle me devra tout. » Quelle joie de former cet esprit naïf aux belles choses, d'initier cette âme pure à mes enthousiasmes, à mes espérances, de donner la vie à cette statue !

C'est qu'elle avait l'air, en effet, d'une statue avec ses grands yeux sérieux et calmes, son profil grec si régulier, ses traits légèrement arrêtés et sévères, mais adoucis par le flou des jeunes visages, ce duvet nuancé de rose, l'ombre des cheveux soulevés. Joignez à cela un petit accent provincial qui faisait ma joie, que j'écoutais les yeux fermés comme un souvenir d'heureuse enfance, l'écho d'une vie tranquille dans un coin bien loin, bien ignoré. Et dire que maintenant cet accent-là m'est devenu insupportable !... Mais alors j'avais la foi. J'aimais, j'étais heureux, disposé à l'être encore plus. Plein d'ardeur au travail, j'avais, sitôt marié, commencé un nouveau poème, et le soir je lui lisais les vers de la journée. Je voulais la faire entrer complètement dans mon existence. Les premières fois, elle me disait : « C'est gentil... » et je lui étais reconnaissant de cette approbation enfantine, espérant qu'à la longue elle comprendrait mieux ce qui faisait ma vie.

La malheureuse ! comme j'ai dû l'assommer ! Après lui avoir lu

tasses dépareillées. A côté de mon beau piano en palissandre, il en avait mis un petit, tout vilain, tout écaillé, où manquait la moitié des notes, et si usé qu'on l'entendait à peine. A part moi, je commençais à me dire : « Ah ça! mais, un artiste, c'est donc un peu un fou... Il n'aime que les choses inutiles, il méprise tout ce qui peut servir. »

Quand je vis ses amis, le monde qu'il recevait, ce fut bien pis. Des gens à cheveux longs, à grandes barbes, mal peignés, mal habillés, qui ne se gênaient pas pour fumer devant moi et me faisaient mal à entendre, tellement toutes leurs idées se trouvaient à l'envers des miennes. C'étaient de grands mots, de grandes phrases, rien de naturel, rien de simple. Avec cela pas la moindre notion des convenances : vous pouviez les avoir à dîner vingt fois de suite, jamais une visite, jamais une politesse. Pas même une carte, un bonbon au jour de l'an. Rien... Quelques-uns de ces messieurs étaient mariés et nous amenaient leurs femmes. Il fallait voir le genre de ces personnes-là! A tous les jours des toilettes superbes, comme je n'en porterai jamais, Dieu merci! Et si mal arrangées, sans ordre ni méthode. Des cheveux bouffants, des jupes traînantes, puis des talents qu'elles montraient effrontément. Il y en avait qui chantaient comme des actrices, jouaient du piano comme des professeurs; toutes bavardaient de tout comme des hommes. Est-ce raisonnable, je vous le demande? Est-ce que des femmes sérieuses, une fois mariées, doivent penser à autre chose qu'aux soins de l'intérieur? C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à mon mari, qui était peiné de me voir abandonner la musique. La musique, c'est bon quand on est petite fille et qu'on n'a rien de mieux à faire. Mais, franchement je me serais trouvée ridicule à me mettre tous les jours devant un piano.

Oh! je le sais bien. Son grand grief contre moi, c'est que j'ai voulu l'arracher à cet étrange milieu si dangereux pour lui. « Vous avez éloigné tous mes amis, » me reproche-t-il souvent. Oui, je l'ai fait, et je ne m'en repens pas. Ces gens-là auraient fini par me le rendre fou. Quelquefois, en les quittant, il passait la nuit à rimailler, à se promener de long en large en parlant haut. Comme s'il n'était pas déjà assez bizarre, assez original par lui-même, sans qu'on vînt encore l'exciter! En ai-je supporté des caprices, des lubies! Tout à coup, le matin, il arrivait dans ma chambre : « Vite, ton chapeau... Nous allons à la campagne. » Il fallait tout laisser

VERSION DU MARI

mes vers, je les lui expliquais, cherchant dans ses beaux yeux étonnés la lueur attendue, croyant l'y voir toujours. Je l'obligeais à me donner son avis et je glissais sur les sottises pour retenir seulement ce que le hasard lui inspirait de bon. J'aurais tant désiré en faire ma vraie femme, la femme d'un artiste!... Mais non! Elle ne comprenait pas. J'avais beau lui lire les grands poètes, m'adresser aux plus forts, aux plus tendres, les rimes d'or des poèmes d'amour tombaient devant elle avec l'ennui et la froideur d'une averse. Une fois, je me souviens, nous lisions la *Nuit d'octobre;* elle m'interrompit, pour me demander quelque chose de plus sérieux. J'essayai alors de lui expliquer qu'il n'y a rien de plus sérieux au monde que la poésie, qui est l'essence même de la vie et flotte au-dessus d'elle comme une lumière vibrante où les mots, les pensées s'élèvent et se transfigurent. Oh! le sourire dédaigneux de sa jolie bouche et la condescendance du regard!... On eût dit que c'était un enfant ou un fou qui lui parlait.

Ce que j'ai dépensé ainsi de forces, d'éloquence inutile! Rien n'y pouvait, je me butais perpétuellement à ce qu'elle appelait le bon sens, la raison, cette excuse éternelle des cœurs secs et des esprits étroits. Et ce n'est pas seulement la poésie qui l'ennuyait. Avant notre mariage, je l'avais crue musicienne. Elle paraissait comprendre les morceaux qu'elle jouait, soulignés par son professeur. A peine mariée, elle a fermé son piano, renoncé à la musique.... Savez-vous rien de plus triste que cet abandon par la jeune femme de tout ce qui plaisait dans la jeune fille? La réplique donnée, le rôle fini, l'ingénue quitte son costume. Tout cela n'était qu'en vue du mariage, une surface de petits talents, de jolis sourires et de passagère élégance. Chez elle le changement a été instantané. J'avais d'abord espéré que le goût que je ne pouvais pas lui donner, l'intelligence de l'art, des belles choses, lui viendraient malgré elle dans cet admirable Paris où les yeux, l'esprit s'affinent sans s'en douter. Mais que faire d'une femme qui ne sait pas ouvrir un livre, regarder un tableau, que tout ennuie, qui ne veut rien voir? Je compris qu'il fallait me résigner à n'avoir près de moi qu'une ménagère active et économe, oh! très économe. La femme selon Proudhon, rien de plus. J'en aurais pris mon parti; tant d'artistes

VERSION DE LA FEMME

là, la couture, le ménage, prendre des voitures, des chemins de fer, dépenser un argent ! Et moi qui ne songeais qu'à économiser. Car enfin, ce n'est pas avec quinze mille francs de rente qu'on est riche à Paris et qu'on fait un avoir à ses enfants. Dans le commencement, il riait de mes observations, tâchait de me faire rire ; puis, quand il a vu ma ferme intention de rester sérieuse, il m'en a voulu de ma simplicité, de mes goûts d'intérieur. Est-ce ma faute, à moi, si je déteste le théâtre, les concerts, toutes ces soirées artistiques où il voulait m'entraîner et où il retrouvait ses connaissances d'autrefois, un tas d'écervelés, de bohèmes, de dissipateurs?

Un moment j'avais cru qu'il deviendrait plus raisonnable. J'étais parvenue à le sortir de son vilain monde, à nous faire un entourage de gens sensés, bien posés, à lui créer des relations utiles... Eh bien! non. Monsieur s'ennuyait. Il s'ennuyait du matin au soir. A nos petites soirées où j'installais pourtant un whist, un thé, tout ce qu'il fallait, il apportait une figure, une humeur! Quand nous étions seuls, la même chose. Pourtant j'étais pleine d'attentions. Je lui disais: « Lis-moi un peu ce que tu fais. Il me récitait des vers, des tirades. Je n'y comprenais rien, mais j'avais l'air de m'y intéresser, et par-ci par-là je faisais au hasard une petite remarque qui du reste avait le don de l'agacer toujours. En un an, en travaillant jour et nuit, il n'a pu faire de toutes ses rimes qu'un seul livre qui ne s'est pas vendu du tout. Je lui ai dit : « Ah!... tu vois bien... » par raison, pour l'amener à quelque chose de mieux compris, de plus productif. Il a eu une colère épouvantable, et depuis, une tristessse perpétuelle qui me rendait très malheureuse. Mes amies me conseillaient de leur mieux : « Voyez-vous, ma chère, c'est l'ennui, la mauvaise humeur d'un homme inoccupé.... S'il travaillait un peu plus, il ne serait pas aussi sombre. »

Alors je me suis mise en quête, et tout le monde autour de moi, pour lui chercher une place. J'ai remué ciel et terre, j'ai fait je ne sais combien de visites à des femmes de secrétaires généraux, de chefs de division, je suis allée jusqu'au cabinet du ministre, tout cela sans l'avertir. C'était une surprise que je lui réservais. Je me disais : « Nous verrons bien s'il sera content cette fois. » Enfin, le jour où j'ai reçu sa nomination, une belle enveloppe à cinq cachets, je suis allée la porter sur sa table, folle de joie. C'était l'avenir assuré, l'aisance, le calme du travail, le contentement

VERSION DU MARI

sont dans mon cas! Mais ce rôle modeste ne lui suffisait pas.

Peu à peu, sournoisement, silencieusement, elle est arrivée à éloigner tous mes amis. Devant elle, nous ne nous gênions pas. Nous parlions comme par le passé ; et de nos exagérations artistiques, de ces axiomes fous, de ces paradoxes où l'idée se travestit pour mieux sourire, elle ne comprenait ni la fantaisie ni l'ironie. Tout cela ne faisait que l'irriter et la confondre. Assise dans un petit coin du salon, elle écoutait sans rien dire, se promettant bien d'éliminer un à un tous ceux qui la choquaient si fort. Malgré le bon accueil apparent, on sentait déjà chez moi ce petit courant d'air froid qui vous avertit que la porte est entr'ouverte et qu'il sera bientôt temps de s'en aller.

Mes amis partis, elle les a remplacés par les siens. Je me suis vu envahir par un monde inepte, étranger à l'art, ennuyeux et méprisant profondément la poésie, parce que « ça ne rapporte pas ». Exprès, on citait très haut devant moi les noms des faiseurs à la mode, des fabricants de pièces et de romans à la douzaine : « Un tel gagne beaucoup d'argent!... »

Gagner de l'argent, tout est là pour ces monstres, et j'avais la douleur de voir ma femme penser avec eux. Dans ce milieu sinistre, toutes ses habitudes provinciales, ses vues mesquines et bornées s'étaient rétrécies encore en une incroyable avarice.

Quinze mille francs de rente! Il me semblait pourtant qu'avec cela on pouvait vivre sans souci du lendemain. Eh bien! non. Je l'entendais toujours se plaindre, parler d'économies, de réformes, de placements avantageux. A mesure qu'elle m'envahissait de ces détails bêtes, je sentais s'en aller de moi le goût et le désir du travail. Parfois elle venait près de ma table, feuilletait dédaigneusement les vers commencés. — « Que ça! disait-elle, en comptant les heures perdues sur ces insignifiantes petites lignes. Ah! si j'avais voulu l'écouter, ce beau nom de poète, que j'ai mis tant d'années à me faire, traînerait maintenant dans la boue noire des productions à outrance.... Et quand je pense qu'à cette même femme j'avais livré d'abord tout mon cœur, tous mes rêves ; quand je pense que ce dédain qu'elle me témoigne, parce que

VERSION DE LA FEMME

de soi... Savez-vous ce qu'il m'a dit? Il m'a dit « qu'il ne me pardonnerait jamais. » Après quoi il a déchiré la lettre du ministre en mille morceaux, et il s'est sauvé en battant les portes. Oh! ces artistes, ces pauvres têtes détraquées qui prennent la vie à rebours! Que devenir avec un homme pareil? J'aurais voulu lui parler, le raisonner. Mais non. On me l'avait bien dit : « C'est un fou. » A quoi bon lui parler, d'ailleurs? Nous n'avons pas la même langue. Il ne me comprendrait pas, pas plus que je ne le comprends... Et maintenant nous sommes là tous les deux à nous regarder. Je sens de la haine dans ses yeux, et pourtant j'ai de l'affection pour lui... C'est bien pénible.

VERSION DU MARI

je ne gagne pas d'argent, date des premiers moments du mariage. Vraiment j'en ai honte pour moi et pour elle.

Je ne gagne pas d'argent! Cela explique tout, le reproche de son regard, son admiration pour les banalités productives, jusqu'à cette démarche qu'elle a faite dernièrement pour m'obtenir je ne sais quelle place dans un bureau du ministère.

Par exemple, j'ai résisté. Il ne me reste plus que cela, une volonté interte, faite à tous les assauts, à toutes les persuasions. Elle peut parler pendant des heures, me glacer de son plus froid sourire, ma pensée lui échappe toujours, lui échappera toujours.... Et nous en sommes-là! Mariés, condamnés à vivre ensemble, des lieues entières nous séparent, et nous sommes trop las, trop découragés pour tenter un pas l'un vers l'autre. En voilà pour la vie. C'est horrible!

VI

LES VOIES DE FAIT

CABINET
DE
Me PETITBRY
Avocat consultant

Madame Nina de B..., chez sa tante, à Moulins.

Madame, conformément aux désirs de Mme votre tante, je me suis occupé de l'affaire en question. J'ai pris les faits l'un après l'autre et soumis tous vos griefs à l'investigation la plus scrupuleuse. Eh bien, en mon âme et conscience, je ne trouve pas que la poire soit encore assez mûre, ou pour parler plus net, que vous soyez fondée d'une façon sérieuse à introduire une demande en séparation. Ne l'oublions pas, en effet, la loi française est une personne très positive, qui n'a ni délicatesse ni instinct des nuances. Elle ne connaît que le fait, le fait sérieux, brutal, et malheureusement c'est ce fait-là qui nous manque. Certes, j'ai été profondément touché en lisant le récit de cette première année de mariage si pénible pour vous. Vous avez payé bien cher la gloire d'épouser un artiste fameux, un de ces hommes chez qui la renommée, l'adulation développent un monstrueux égoïsme, et qui doivent vivre seuls sous peine de briser la frêle et timide existence qui tente de s'attacher à la leur... Ah! madame, depuis le commencement de ma carrière, combien ai-je vu de malheureuses épouses dans la triste position où vous vous trouvez! Ces artistes, qui vivent du public et rien que pour lui, n'apportent au foyer que la fatigue de leur gloire ou la tristesse de leur échecs. Une existence désheurée, sans boussole, ni gouvernail, des idées subversives, à l'envers de toute convention

sociale, le mépris de la famille et de ses joies, l'excitation cérébrale dans l'abus du tabac, des liqueurs fortes, sans parler du reste, voilà ce qui constitue ce terrible élément artistique auquel votre chère tante désire vous soustraire ; mais, je vous le répète, tout en comprenant ses inquiétudes, ses remords mêmes d'avoir consenti à un pareil mariage, je ne vois pas que les choses soient au point pour ce que vous demandez.

J'ai pourtant commencé déjà un projet de mémoire judiciaire où vos principaux griefs se trouvent groupés et mis en lumière assez habilement. Voici les grandes divisions de l'ouvrage :

1° *Grossièretés de Monsieur envers la famille de Madame.* — Refus de recevoir notre tante de Moulins, qui nous a élevée et qui nous adore. — Surnoms de Tata Bobosse, Fée Carabosse et autres, donnés à cette vénérable demoiselle, dont le dos est un peu voûté. — Railleries, épigrammes, dessins au crayon et à la plume sur ladite et son infirmité.

2° *Insociabilité.* — Refus de voir les amis de Madame, de faire des visites de noces, d'envoyer des cartes, de répondre aux invitations, etc...

3° *Dilapidation.* — Argent prêté sans reçu à toutes sortes de bohèmes. — Table toujours ouverte, maison transformée en hôtellerie. — Souscriptions continuelles pour des statues, des tombeaux, des œuvres de confrères malheureux. — Fondation d'une revue artistique et littéraire!!!

4° *Grossièretés envers Madame.* — Avoir dit tout haut, en parlant de nous : « Quelle dinde!... »

5° *Sévices et violences.* — Excessive brutalité de Monsieur. — Fureur aux moindres prétextes. — Bris de vaisselle et de meubles. — Tapage, scandale, expressions malsonnantes.

Tout cela, comme vous le voyez, chère madame, forme un corps d'accusation assez respectable, mais insuffisant. Il nous manque les voies de fait. Ah! si nous avions seulement une voie de fait, une toute petite voie de fait devant témoins, notre affaire serait superbe. Mais ce n'est pas maintenant que vous avez mis cinquante lieues entre vous et votre mari que nous pouvons espérer un événement de ce genre. Je dis « espérer » parce que, la situation étant donnée, une brutalité de cet homme eût été ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

Je suis, madame, en attendant vos ordres, votre dévoué et respectueux serviteur.

PETITBRY.

P.-S. — Brutalité devant témoins, bien entendu!...

Maître Petitbry, à Paris.

Eh! quoi, monsieur, voilà ou nous en sommes! Voilà ce que vos lois ont fait de l'ancienne chevalerie française!... Ainsi, quand il suffit souvent d'un malentendu pour séparer deux cœurs à jamais, il faut à vos tribunaux des actes de violence pour motiver cette séparation. N'est-ce pas indigne, injuste, barbare, criant?... Penser que, pour recouvrer sa liberté, ma pauvre petite est obligée d'aller tendre son cou au bourreau, de se livrer à toute la fureur du monstre, de l'exciter même... Mais n'importe, notre parti est pris. Il faut des voies de fait. Eh bien! nous en aurons... Dès demain, Nina retourne à Paris. Comment sera-t-elle accueillie? Que va-t-il se passer là-bas? Je n'ose y songer sans frémir. A cette idée, mamain tremble, mes yeux se mouillent.... Ah! monsieur... Ah! maître Petitbry... Ah!

LA TANTE INFORTUNÉE DE NINA.

ÉTUDE DE
Me MARESTANG
Avoué
près le Tribunal
de la Seine.

Monsieur Henri de B..., homme de lettres à Paris.

Du calme, du calme, du calme!... Je vous défends d'aller à Moulins, de vous élancer à la poursuite de votre fugitive. Il est plus sage, il est plus sûr de l'attendre chez vous au coin du feu. En somme, que s'est-il passé? Vous refusiez de recevoir cette vieille fille ridicule et méchante; votre femme est allée la rejoindre. Il fallait vous y attendre.

La famille est bien forte dans le cœur d'une si jeune mariée. Vous avez voulu aller trop vite. Songez que c'est cette tante qui l'a élevée, qu'elle n'a pas d'autres parents qu'elle... Elle a son mari, me direz-vous... Eh! mon cher enfant, entre nous nous pouvons bien nous faire cet aveu, les maris ne sont pas aimables tous les jours. J'en connais un surtout qui, malgré son bon cœur, est d'une nervosité, d'une violence! Je veux bien que le travail, les préoccupations artistiques y soient pour quelque chose. Toujours est-il que l'oiseau s'est effarouché et qu'il est retourné à son ancienne cage. N'ayez pas peur ; il n'y restera pas longtemps. Ou je me trompe fort, ou cette Parisienne d'hier s'ennuiera vite dans ce milieu suranné et ne sera pas longue à regretter les turbulences de son poète... Surtout ne bougez pas.

Votre vieil ami,

MARESTANG.

Maître Marestang, avoué à Paris.

En même temps que votre lettre si raisonnable, si amicale, je reçois un télégramme de Moulins m'annonçant le retour de Nina. Ah! que vous avez été bon prophète! Elle revient ce soir, toute seule, comme elle était partie, sans la moindre démarche de ma part. Il s'agit maintenant de lui arranger une vie si douce, si agréable, qu'elle n'ait jamais plus la tentation de partir. J'ai fait des provisions de tendresse, de patience, pendant cette absence de huit jours. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne varie pas : je ne veux plus voir chez nous l'horrible Tata Bobosse, ce bas-bleu de 1820, qui m'a donné sa nièce uniquement dans l'espoir que ma petite célébrité servirait à la sienne. Songez, mon cher Marestang, que depuis mon mariage cette méchante petite vieille s'est toujours mise entre ma femme et moi, roulant sa bosse à travers tous nos plaisirs, toutes nos fêtes, au théâtre, aux expositions, dans le monde, à la campagne, partout. Étonnez-vous après cela que j'aie mis une certaine précipitation à la congédier, à la renvoyer dans sa bonne ville de Moulins. Tenez! mon cher, on ne se doute pas du mal que ces vieilles filles, ignorantes de la vie et soupçonneuses, sont capables de

faire dans un jeune ménage. Celle-là avait fourré dans la jolie petite tête de ma femme une provision d'idées fausses, arriérées, saugrenues, un sentimentalisme rococo du temps d'Ipsiboé, du jeune Florange: *Ah! si ma dame me voyait!...* Pour elle, j'étais un *poâte*, ce *poâte* qu'on voit aux frontispices de Renduel ou de Ladvocat, couronné de lauriers, une lyre sur la hanche, et le coup de vent des hautes cimes dans un manteau-crispin à collet de velours. Voilà le mari qu'elle avait promis à sa nièce, et vous pensez si ma pauvre Nina a dû être désillusionnée. Du reste, je conviens que j'ai été bien maladroit avec cette chère enfant. Comme vous dites, j'ai voulu aller trop vite, je l'ai effarouchée. Cette éducation un peu étroite, faussée par le couvent et les rêvasseries sentimentales de la tante, c'était à moi de la refaire tout doucement, en laissant au bouquet provincial le temps de s'évaporer.... Enfin tout cela est réparable, puisqu'elle revient... Elle revient, mon cher ami!... Ce soir, j'irai l'attendre à la gare, et nous rentrerons chez nous au bras l'un de l'autre, réconciliés et heureux.

HENRI DE B...

Nina de B... à sa tante, à Moulins.

Il m'attendait au chemin de fer et m'a reçue en souriant, les bras tendus, comme si je revenais d'un voyage ordinaire. Tu penses si je lui ai fait ma mine la plus glacée. A peine rentrée, je me suis enfermée dans ma chambre, où j'ai dîné toute seule sous prétexte de fatigue. Ensuite, double tour de clef. Il est venu me dire bonsoir à la serrure, et, ce qui m'a bien surprise, s'est éloigné à pas de loup sans colère ni insistance... Ce matin, visite à Me Petitbry, qui m'a donné de longues instructions sur la façon dont je devais m'y prendre, l'heure, l'endroit, les témoins.... Ah! ma chère tante, à mesure que le moment approche, si tu savais comme j'ai peur. Ses colères sont si terribles. Même quand il est doux comme hier, ses yeux ont des éclairs d'orage... Enfin je serai forte en pensant à toi, ma chérie.... D'ailleurs, comme m'a dit Me Petitbry, ce n'est qu'un mauvais moment à passer; puis nous reprendrons toutes les deux notre vie d'autrefois, calme et heureuse.

NINA DE B....

De la même à la même.

Chère tante, je t'écris de mon lit, brisée par l'émotion de cette scène épouvantable. Qui aurait pu croire que les choses tourneraient ainsi ? Pourtant toutes mes précautions étaient prises. J'avais prévenu Marthe et sa sœur, qui devaient venir à une heure, et choisi pour la grande scène le moment où l'on sort de table, pendant que les domestiques ôtent le couvert dans la salle à manger voisine du cabinet de travail. Dès le matin mes batteries étaient préparées : une heure de gammes, d'études au piano, les *Cloches du monastère*, les *Rêveries de Rosellen*, tous les morceaux qu'il déteste. Cela ne l'avait pas empêché de travailler sans la moindre irritation. Au déjeuner, même patience. Un déjeuner exécrable, des restes, des plats sucrés qu'il ne peut pas souffrir. Et si tu avais vu ma toilette ! Une robe à pèlerine qui a cinq ans de date, un petit tablier de soie noire, des cheveux défrisés !... Je cherchais sur son front des signes d'irritation, ce pli droit si connu que monsieur creuse entre ses sourcils à la moindre contrariété. Eh bien ! non, rien. C'était à croire qu'on m'avait changé mon mari. Il m'a dit d'un ton calme, un peu triste :

« Tiens ! vous avez repris votre ancienne coiffure ? »

Je répondais à peine, ne voulant rien hâter avant l'arrivée des témoins, et puis, c'est drôle ! je me sentais émue, secouée d'avance de la scène que je cherchais. Enfin, à quelques réponses un peu plus sèches de ma part, il se leva de table et se retira chez lui. Je le suivis, toute tremblante. J'entendais mes amis s'installer dans le petit salon, et Pierre qui allait, venait, rangeait l'argenterie et les verres. Le moment était venu. Il fallait l'amener aux grandes violences, et cela me semblait facile après ce que j'avais fait depuis le matin pour l'irriter.

En entrant dans son cabinet, je devais être très pâle. Je me sentais dans la cage du lion. Cette pensée me vint : « S'il allait me tuer ! » Il n'avait pourtant pas l'air bien terrible, couché sur son divan, le cigare à la bouche.

« Est-ce que je vous dérange ? » demandai-je de ma voix la plus ironique.

Lui, tranquillement :

« Non. Vous voyez... je ne travaille pas. »

Moi, toujours très méchante :

« Ah ça ! vous ne travaillez donc jamais ? »

Lui, toujours très doux :

« Vous vous trompez, mon amie. Je travaille beaucoup, au contraire... Seulement, notre métier est de ceux où l'on peut travailler sans avoir un outil dans la main. »

Moi :

« Et qu'est-ce que vous faites, en ce moment ?... Ah ! oui, je sais, votre pièce en vers, toujours la même depuis deux ans. Savez-vous que c'est bien heureux que votre femme ait eu de la fortune !... Cela vous permet de paresser à votre aise. »

Je croyais qu'il allait bondir. Pas du tout. Il est venu me prendre les mains très gentiment.

« Voyons, c'est donc toujours la même chose ? Nous allons donc recommencer notre vie de guerre ?... Alors, pourquoi êtes-vous revenue ? »

J'avoue que je me suis sentie un peu émue de son ton affectueux et triste ; mais j'ai pensé à toi, ma pauvre tante, à ton exil, à tous ses torts, et cela m'a donné du courage. J'ai cherché ce que je pouvais lui dire de plus amer, de plus blessant... Est-ce que je sais, moi ?... que j'étais désolée d'avoir épousé un artiste ; qu'à Moulins, tout le monde me plaignait ; que j'avais trouvé mes amies mariées à des magistrats, des hommes sérieux, influents, bien posés, tandis que lui... Encore s'il gagnait de l'argent ! Mais non, monsieur travaillait pour la gloire. Et quelle gloire !... A Moulins, personne ne le connaissait ; à Paris, on sifflait ses pièces. Ses livres ne se vendaient pas. Et patati. Et patata... La tête me tournait de toutes les méchantes paroles qui me venaient à mesure. Lui me regardait sans répondre, avec une colère froide. Naturellement, cette froideur m'exaspérait davantage. J'étais tellement excitée que je ne reconnaissais plus ma voix montée à une diapason extraordinaire, et les derniers mots que je lui criai — je ne sais plus quelle épigramme injuste et folle — bourdonnèrent à mes oreilles troublées.... Pour le coup, je crus que Me Petitbry tenait sa voie de fait. Blême, les dents serrées, Henri avait fait deux pas vers moi :

« Madame !... »

Puis, subitement, sa colère tomba, sa figure redevint impassible, et il me regarda d'un air si méprisant, si insolent, si calme.... Oh ! ma foi, ma patience était à bout. Je levai la main et, vlan ! je lui appliquai

le plus beau soufflet que j'aie donné de ma vie. Au bruit, la porte s'ouvre, mes témoins se présentent, suffoqués, solennels.

« Monsieur, c'est une indignité!...

— N'est-ce pas ? » disait le pauvre garçon en montrant sa joue toute rouge.

Tu penses si j'étais confuse. Heureusement, j'ai pris le parti de m'évanouir et de pleurer toutes mes larmes, ce qui m'a beaucoup soulagée.... Maintenant, Henri est dans ma chambre. Il me veille, il me soigne et se montre véritablement très bon pour moi... Que faire ? quelle impasse!... C'est Me Petitbry qui ne sera pas content.

NINA DE B....

VII

LA BOHÈME EN FAMILLE

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans tout Paris un intérieur plus bizarre et plus gai que celui du sculpteur Simaise. La vie dans cette maison-là est une fête perpétuelle. A quelque heure que vous arriviez, vous entendez des chants, des rires, le bruit d'un piano, d'une guitare, d'un tam-tam. Si vous entrez dans l'atelier, il est rare que vous ne tombiez pas au milieu d'une partie de volants, d'un temps de valse, d'une figure de quadrille, ou bien parmi les préparatifs de bal, des rognures de tulle, de rubans traînant à côté de l'ébauchoir, des fausses fleurs accrochées aux bustes, des jupes pailletées qui s'étalent sur un groupe encore humide.

C'est qu'il y a là quatre grandes filles de seize à vingt-cinq ans, très jolies, mais très encombrantes ; et quand ces demoiselles tourbillonnent, leurs cheveux tombant dans le dos avec des flots de rubans, de longues épingles, des boucles voyantes, on dirait qu'au lieu de quatre elles sont huit, seize, trente-deux demoiselles Simaise aussi fringantes les unes que les autres, parlant haut, riant fort, ayant toutes cet air un peu garçon particulier aux filles d'artistes, des gestes d'atelier, un aplomb de rapin, et s'entendant comme personne à éconduire un créancier ou à savonner la tête du fournisseur assez insolent pour présenter sa note en temps inopportun.

Ces jeunes personnes sont les véritables maîtresses de la maison. Le père travaille dès l'aube, sculptant, modelant sans relâche, car il n'a pas de fortune. Dans le commencement, il était ambitieux, s'efforçait de bien faire. Quelques succès d'exposition lui présageaient une certaine gloire. Mais cette famille exigeante à nourrir, habiller, lancer, l'a maintenu dans la médiocrité du métier. Quant à Mme Simaise, elle ne s'occupe de rien. Très belle au moment du mariage, très entourée dans le monde artistique où son mari la présenta, elle se condamna à

n'être d'abord qu'une jolie femme et plus tard qu'une ancienne jolie femme. D'origine créole, à ce qu'elle prétend — bien qu'on m'assure que ses parents n'ont jamais quitté Courbevoie — elle passe ses journées du matin au soir dans un hamac accroché tour à tour dans toutes les pièces de l'appartement, s'évente, fait la sieste, avec un profond dédain pour les détails matériels de l'existence. Elle a posé si souvent à son mari des Hébé, des Diane, qu'elle se figure traverser la vie un croissant au front, une coupe à la main, chargée d'emblèmes pour tout travail. Aussi il faut voir le désordre du logis. On cherche une heure les moindres objets.

« As-tu vu mon dé ?... Marthe, Ève, Geneviève, Madeleine, qui est-ce qui a vu mon dé ? »

Les tiroirs, où gisent pêle-mêle des livres, de la poudre, du rouge, des paillettes, des cuillers, des éventails, sont remplis jusqu'au bord mais ne renferment rien d'utile ; d'ailleurs, ils tiennent à des meubles bizarres, curieux, incomplets, endommagés. Et la maison elle-même est si singulière ! Comme on déménage souvent, on n'a pas le temps de s'installer, et cet intérieur joyeux a toujours l'air d'attendre le rangement complet, indispensable, qui suit une nuit de bal. Seulement il manque tant de choses que ce n'est pas la peine de ranger, et pourvu qu'on ait un peu de toilette, qu'on circule dans les rues avec l'éclat d'un météore, un semblant de chic et des apparences de luxe, l'honneur est sauf. Le campement n'a rien qui gêne cette tribu de nomades. Par des portes ouvertes, la misère se laisse voir tout à coup dans les quatre murs vides d'une pièce non meublée, dans le fouillis d'une chambre encombrée. C'est la vie de bohème en famille, une vie d'imprévu, de surprises...

Au moment de se mettre à table, on s'aperçoit que tout manque, et qu'il faut aller chercher le déjeuner dehors bien vite. De cette façon, les heures passent rapidement, agitées, oisives ; et puis cela a un avantage. Quand on déjeune tard, on ne dîne pas, quitte à souper au bal, où l'on va presque tous les soirs. Souvent aussi ces dames donnent des soirées. On prend le thé dans des récipients bizarres, hanaps, vidrecomes, coquilles japonaises, le tout ébréché par le bric-à-brac, écorné par les déménagements. La sérénité de la mère et des filles au milieu de cette détresse est quelque chose d'admirable. Elles ont, ma foi ! bien d'autres idées en tête que le ménage. L'une s'est nattée en Suissesse, l'autre frisée en baby anglais, et Mme Simaise, au fond

de son hamac, vit dans la béatitude de sa beauté d'autrefois. Quant au père Simaise, il est toujours ravi. Pourvu qu'il entende le joli rire de ses filles autour de lui, il se charge allégrement de tout le poids de cette existence déroutée. C'est à lui qu'on s'adresse en câlinant : « Papa, j'ai besoin d'un chapeau... papa, il me faut une robe. » Parfois l'hiver est dur. On est si répandu, on reçoit tant d'invitations !... Bah ! le père en est quitte pour se lever deux heures plus tôt. On fait un seul feu dans l'atelier où toute la famille se réunit. Ces demoiselles taillent, cousent leurs robes elles-mêmes, pendant que la corde du hamac grince régulièrement et que le père travaille grimpé sur son escabeau.

Avez-vous quelquefois rencontré ces dames dans le monde ? Dès qu'elles entrent, il y a une rumeur. Depuis longtemps, on connaît les deux aînées ; mais elles sont toujours si parées, si pimpantes, que c'est à qui les prendra pour danseuses. Elles ont du succès autant que les sœurs cadettes, presque autant que la mère autrefois ; d'ailleurs une grâce à porter les chiffons, les bijoux à la mode, un laisser-aller si charmant, des rires fous d'enfants mal élevées, des façons de s'éventer à l'espagnole... Malgré tout, elles ne se marient pas. Jamais aucun admirateur n'a pu résister au spectacle de cet intérieur singulier. Le gâchis des dépenses inutiles, le manque d'assiettes, la profusion de vieilles tapisseries à trous, de lustres antiques disloqués et dédorés, le courant d'air des portes, le coup de sonnette des créanciers, le négligé de ces demoiselles en pantoufles et en peignoirs traînants d'hôtel garni, mettent en fuite les mieux intentionnés. Que voulez-vous ? Tout le monde ne se résigne pas à accrocher près de soi pour la vie le hamac d'une femme oisive.

Je le crains bien, les demoiselles Simaise ne se marieront pas. Elles ont eu pourtant une occasion magnifique et unique de le faire pendant la Commune. La famille s'était réfugiée en Normandie dans une petite ville très processive, pleine d'avoués, de notaires, d'agents d'affaires. Le père, à peine arrivé, chercha des travaux. Son renom de sculpteur le servit ; et comme il y avait de lui sur une place publique de la ville une statue de Cujas, ce fut parmi les notabilités de l'endroit à qui lui commanderait son buste. Immédiatement la mère accrocha son hamac dans un coin de l'atelier, et ces demoiselles organisèrent de petites fêtes. Elles eurent tout de suite beaucoup de succès. Ici du moins, la pauvreté semblait un accident d'exil, l'en-l'air de l'installation avait une raison d'être. Ces belles élégantes riaient elles-mêmes

très haut de leur misère. On était parti sans rien emporter. De Paris fermé rien ne pouvait venir. Pour elles, c'était un charme de plus. Cela faisait penser aux tziganes en voyage qui peignent leurs beaux cheveux dans une grange, et se désaltèrent aux ruisseaux. Les moins poétiques les comparaient dans leur esprit aux exilées de Coblentz, aux dames de la cour de Marie-Antoinette parties bien vite, sans poudre ni paniers, ni camérières, obligées à toutes sortes d'expédients, apprenant à se servir elles-mêmes, et gardant la frivolité des cours de France, le sourire si piquant des mouches disparues.

Chaque soir, une foule de basochiens éblouis encombraient l'atelier Simaise. Avec un piano de louage, tout le monde polkait, valsait, scottishait — on scottishe encore en Normandie... « Je finirai bien par en marier une, » se disait le père Simaise ; et le fait est que, la première partie, toutes les autres auraient suivi. Malheureusement la première ne partit pas, mais il s'en fallut de bien peu. Parmi les nombreux valseurs de ces demoiselles, dans ce corps de ballet d'avoués, de substituts, de notaires, le plus enragé pour la danse était un avoué veuf, très assidu près de la fille aînée. Dans la maison on l'appelait « le premier avoué dansant », en souvenir des ballets de Molière ; et certes, à voir le train dont le gaillard tourbillonnait, le papa Simaise fondait sur lui les plus grandes espérances. Mais les gens d'affaires, ça ne danse pas comme tout le monde. Celui-là, tout en valsant, faisait ses petites réflexions : « Cette famille Simaise est charmante... tra la la... la la la... mais ils ont beau me presser... la la la... la la lère... je ne conclurai rien avant que les portes de Paris soient rouvertes... tra la la... et que j'aie pu prendre mes renseignements... la la la.... » Ainsi pensait le premier avoué dansant; et, en effet, sitôt Paris débloqué, il se renseigna sur la famille, et le mariage fut manqué.

Depuis, les pauvres petites en ont manqué bien d'autres. Mais cela n'a troublé en rien la gaieté de ce singulier ménage. Au contraire, plus ils vont, plus ils sont joyeux. L'hiver dernier, ils ont déménagé trois fois, on les a vendus une, et ils ont tout de même donné deux grands bals travestis.

VIII

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE FEMME

TROUVÉE RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

« . . . . . m'en a coûté pour avoir épousé un artiste. Ah! ma chérie, si j'avais su!... mais les jeunes filles se font sur toutes choses de si singulières idées. Figure-toi qu'à l'Exposition, quand je voyais sur le livret ces adresses lointaines de rues calmes, à l'extrême bout de Paris, je m'imaginais des vies paisibles, sédentaires, toutes au travail et à la famille, et je me disais, sentant d'avance combien je serais jalouse : « Voilà comme je veux un mari. Il sera toujours avec moi. Nous passerons toutes nos journées ensemble, lui à son tableau ou à sa sculpture, moi lisant, cousant à ses côtés dans le jour recueilli de l'atelier. » Pauvre innocente, va! Je ne me doutais pas alors de ce que c'était qu'un atelier, ni du singulier monde qu'on y rencontre. Jamais, en regardant ces statues de déesses si effrontément décolletées. l'idée ne me serait venue qu'il y avait des femmes assez osées pour... Et que moi-même je... Sans cela je te prie de croire que je n'aurais pas épousé un sculpteur. Ah! mais non, par exemple... Je dois dire qu'à la maison ils étaient tous contre ce mariage, malgré la fortune de mon mari, son nom déjà célèbre, le bel hôtel qu'il faisait bâtir pour nous deux. C'est moi seule qui l'ai voulu. Il était si élégant, si charmant, si empressé. Je trouvais pourtant qu'il se mêlait un peu trop de ma toilette, de mes coiffures : « Relevez donc vos cheveux comme ceci, là... » et monsieur s'amusait à placer une fleur au milieu de mes boucles avec bien plus d'art que n'importe laquelle de nos modistes. Tant d'expérience chez un homme, c'était effrayant, n'est-ce pas ? J'aurais dû me méfier... Enfin tu vas voir. Écoute.

Nous revenions de notre voyage de noces. Pendant que je m'installais dans mon joli appartement si bien meublé, tout ce paradis que tu connais, mon mari sitôt arrivé s'était mis au travail et passait ses

journées à son atelier, en dehors de l'hôtel. Le soir, en rentrant, il me parlait avec fièvre de son exposition prochaine. Le sujet était une « dame romaine sortant du bain ». Il voulait faire rendre au marbre ce petit frisson de la peau au contact de l'air, la mouillure des fins tissus plaquant sur les épaules, et toutes sortes d'autres belles choses que je ne me rappelle plus. Entre nous, quand il me parle de sa sculpture, je ne comprends pas toujours très bien. Tout de même, je disais de confiance : « Ce sera très joli... » et je me voyais déjà sur le sable fin des allées, admirant l'œuvre de mon mari, un beau marbre tout blanc sur la tenture verte, pendant qu'on murmurait derrière moi : « la femme de l'auteur... »

Enfin, un jour, curieuse de voir où nous en étions de notre dame romaine, j'eus l'idée d'aller le surprendre à son atelier, que je ne connaissais pas encore. C'était une de mes premières sorties toute seule, et je m'étais faite belle, dam!... En arrivant, je trouvai la porte du petit jardin, au rez-de-chaussée, grande ouverte. J'entrai donc tout droit, et, juge de mon indignation quand j'aperçus mon mari, en blouse blanche comme un maçon, mal peigné, les mains sales de terre, ayant en face de lui une femme, ma chère, une grande créature debout sur un tréteau, presque pas vêtue, et l'air tranquille dans cette tenue, comme si elle l'avait trouvée parfaitement naturelle. Toute une vilaine défroque remplie de boue, des bottines de course, un chapeau rond avec une plume défrisée, était jetée à côté d'elle, sur une chaise. J'ai vu tout cela très vite, car tu comprends si je me suis sauvée. Étienne voulait me parler, me retenir, mais j'eus un geste d'horreur pour ses mains pleines de glaise, et je courus chez maman, où j'arrivai à peine vivante. Tu vois mon entrée d'ici :

« Ah! mon Dieu, mon enfant, qu'est-ce que tu as? »

Je raconte à maman ce que je viens de voir, comment était cette affreuse femme, dans quel costume. Et je pleurais, je pleurais... Ma mère, très émue, essaye de me consoler, m'explique que ce devait être un modèle.

« Comment!... mais c'est abominable.... On ne m'avait pas parlé de ça, avant de me marier!... »

Là-dessus voilà Étienne qui arrive tout effaré, et tâche à son tour de me faire comprendre qu'un modèle n'est pas une femme comme une autre, et que, d'ailleurs, les sculpteurs ne peuvent pas s'en passer ; mais ces raisons ne me persuadent guère, et je déclare formellement que

je ne veux plus d'un mari qui passe ses journées en tête à tête avec des demoiselles dans cette tenue-là.

« Voyons, mon ami, dit alors cette pauvre maman qui s'efforce de tout arranger, est-ce que, par convenance pour votre femme, vous ne pourriez pas remplacer cela par un semblant, un cartonnage ? »

Mon mari tordait sa moustache avec fureur :

« Mais, c'est impossible, ma chère maman.

— Pourtant, mon cher, il me semble... Tenez, nos modistes ont des têtes en carton qui leur servent à monter les bonnets... Eh bien, ce qu'on fait pour la tête, ne pourrait-on pas le faire pour... ? »

Il paraît que ce n'est pas possible. C'est du moins ce qu'Étienne essaya de nous démontrer longuement, avec toutes sortes de détails, de mots techniques. Il avait vraiment l'air très malheureux. Je le regardais du coin de l'œil tout en essuyant mes larmes, et je voyais bien que mon chagrin l'affligeait beaucoup. Enfin, après une interminable discussion, il fut convenu que, puisque le modèle était indispensable, toutes les fois qu'elle viendrait, je serais là. Il y avait justement, à côté de l'atelier, un petit débarras très commode, d'où je pourrais voir sans être vue. — C'est honteux, diras-tu, d'être jalouse d'espèces pareilles et de montrer sa jalousie. Mais, vois-tu, ma biche, il faut avoir passé par ces émotions-là pour pouvoir en parler.

Le lendemain, le modèle devait venir. Je prends donc mon courage à deux mains et je m'installe dans ma logette, avec la condition expresse qu'au moindre coup frappé à la cloison, mon mari viendrait vite vers moi. A peine étais-je enfermée, le vilain modèle de l'autre jour arrive, attifée Dieu sait comme, avec une tournure si misérable que je me demandais comment j'avais pu être jalouse d'une femme qui s'en va dans la rue sans manchettes blanches aux poignets, avec un vieux châle à franges vertes. Eh bien, ma chère, quand j'ai vu cette créature jeter son châle, sa robe au milieu de l'atelier, se défaire avec cette aisance, cette impudeur, cela m'a fait un effet que je ne peux pas te dire. La colère m'étouffait... Vite je frappe à la cloison. Étienne arrive. Je tremblais, j'étais pâle. Il se moque de moi, me rassure tout doucement, et s'en retourne à son travail... Maintenant la femme était debout, à demi nue, ses grands cheveux dénoués et tombant dans le dos avec une lourdeur lisse. Ce n'était plus la créature de tout à l'heure, mais presque la statue déjà, malgré sa mine fatiguée et commune. J'avais le cœur serré. Cependant je ne dis rien. Tout à coup, j'entends mon mari qui crie :

« La jambe gauche.... Avancez la jambe gauche. » Et, comme le modèle ne comprenait pas bien, il s'approcha d'elle, et.... Ah! pour le coup, je n'y tiens plus. Je tape. Il ne m'entend pas. Je tape encore, je tape avec fureur. Cette fois il accourt, le sourcil un peu froncé, dans la fièvre du travail.

« Voyons, Armande... soyez raisonnable!... » Et moi, tout en larmes, j'appuyais la tête sur son épaule : « C'est plus fort que moi, mon ami... Je ne peux pas... je ne peux pas.. » Alors, brusquement, sans me répondre, il passa dans l'atelier et fit un signe à cette horreur de femme qui s'habilla et partit.

Pendant quelques jours, Étienne ne retourna pas à son atelier. Il restait près de moi, ne sortait plus, refusait même de voir ses amis, toujours très bon d'ailleurs, mais l'air si triste. Une fois je lui demandai bien timidement : « Vous ne travaillez donc plus? » ce qui me valut cette réponse : « On ne travaille pas sans modèle. » Je n'eus pas le courage d'insister, car je sentais combien j'étais coupable, et qu'il avait le droit de m'en vouloir. Pourtant, à force de tendresses, de gentillesses, j'obtins de lui qu'il retournerait à son atelier et qu'il essayerait de finir sa statue, de... Comment donc disent-ils ça?... de chic, c'est-à-dire d'imagination; bref, le procédé de maman. Moi, je trouvais cela très faisable; mais le pauvre garçon avait bien du mal. Tous les soirs, il rentrait crispé, découragé, presque malade. Pour le remonter, j'allais le voir souvent. Je disais toujours : C'est charmant. Mais le fait est que la statue n'avançait guère. Je ne sais pas même s'il y travaillait. Quand j'arrivais, je le trouvais toujours en train de fumer sur son divan, ou bien roulant des boulettes d'argile qu'il envoyait rageusement contre le mur.

Une après-midi que j'étais là à regarder cette pauvre dame romaine, ébauchée à demi, si longue à sortir de son bain, une idée fantasque me traversa l'esprit. La Romaine était à peu près de ma taille... peut-être qu'à la rigueur je pourrais...

« Qu'est-ce qu'on appelle une jolie jambe! » demandai-je tout à coup à mon mari.

Il m'expliqua cela très au long, en me montrant ce qui manquait encore à sa statue et qu'il ne pouvait pas parvenir à lui donner sans un modèle... Pauvre garçon! Il avait l'air si navré en disant cela... Sais-tu ce que j'ai fait?... Ma foi, tant pis, j'ai ramassé bravement la draperie qui traînait dans un coin, je suis allée dans ma logette; puis,

tout doucement, sans rien dire, pendant qu'il regardait encore sa statue, je suis venue me mettre sur l'estrade en face de lui, dans le costume et l'attitude où j'avais vu cet affreux modèle... Ah! ma chérie, quelle émotion quand il a relevé la tête! J'avais envie de rire et de pleurer. J'étais rouge... Et cette maudite mousseline qu'il fallait rajuster de tous les côtés... C'est égal! Étienne avait l'air si ravi que cela m'a rassurée bien vite. Figure-toi, ma chère, qu'à l'entendre...

IX

LA VEUVE D'UN GRAND HOMME

Quand on apprit qu'elle se remariait, cela n'étonna personne. Malgré tout son génie, peut-être à cause de son génie, le grand homme lui avait fait quinze ans d'une vie très dure, traversée de caprices, de fantaisies éclatantes dont Paris s'était quelquefois occupé. Sur la grande route de gloire qu'il avait parcourue triomphalement et à toute vitesse, comme ceux qui doivent mourir jeunes, elle l'avait suivi, humble et craintive, assise dans un coin du char, s'attendant toujours à des chocs. Quand elle se plaignait, parents, amis, tout le monde était contre elle : « Respectez ses faiblesses, lui disait-on, ce sont les faiblesses d'un dieu. Ne le troublez pas, ne le dérangez pas. Songez que votre mari n'est pas à vous seulement. Il appartient bien plus au pays, à l'art, qu'à la famille... Et qui sait si chacune de ces fautes que vous lui reprochez ne nous a pas valu des œuvres sublimes ?... » A la fin pourtant, lassée de tant de patience, elle eut des révoltes, des indignations, des injustices, si bien qu'au moment où le grand homme mourut, ils étaient prêts à plaider en séparation et à traîner leur beau nom célèbre à la troisième page des journaux à scandale.

Après les agitations de cette union malheureuse, les inquiétudes de la dernière maladie, et le coup subit de la mort qui avait réveillé pour un moment l'affection primitive, les premiers mois de son veuvage firent à la jeune femme l'effet salutaire, reposant, d'une saison de bains. La retraite forcée, le charme tranquille de la douleur apaisée lui donnèrent à trente-cinq ans une seconde jeunesse presque aussi séduisante que la première. D'ailleurs le noir lui allait bien ; puis elle avait la contenance responsable, un peu fière, d'une femme restée seule dans la vie avec tout l'honneur d'un grand nom à porter. Très soigneuse de la gloire du défunt, cette gloire maudite qui lui avait coûté tant de larmes et qui maintenant grandissait de

jour en jour comme une fleur splendide nourrie par la terre noire du tombeau, on la voyait, entourée de ses longs voiles sombres, apparaître chez les directeurs de théâtres, chez les éditeurs, s'occupant de faire reprendre les opéras de son mari, surveillant l'impression des œuvres posthumes, des manuscrits inachevés, apportant à tous ces détails une espèce de soin solennel et comme un respect de sanctuaire.

C'est à ce moment que son second mari la rencontra. Il était musicien lui aussi, à peu près inconnu, auteur de valses, de mélodies et de deux petits opéras dont les partitions, délicieusement imprimées, ne s'étaient guère plus jouées que vendues. Avec une figure aimable, une belle fortune qu'il tenait d'une famille excessivement bourgeoise, il avait par-dessus tout le respect suprême du génie, la curiosité des hommes célèbres et la naïveté enthousiaste des artistes encore jeunes. Aussi, quand on lui montra la femme du maître, il en eut un éblouissement. C'était comme l'image même de la muse glorieuse qui lui apparaissait. Tout de suite il fut amoureux, et la veuve commençant déjà à revoir un peu le monde, il se fit présenter chez elle. Là sa passion s'accrut de l'atmosphère de génie qui flottait encore dans tous les coins du salon. C'était le buste du maître, le piano où il composait, ses partitions étalées sur tous les meubles, mélodieuses même à regarder, comme si de leurs feuillets entr'ouverts les phrases écrites résonnaient musicalement... Le charme très réel de la veuve, fixée dans ce souvenir austère comme dans un cadre qui lui allait bien, acheva de le rendre éperdu d'amour.

Après avoir hésité longtemps, le brave garçon finit par se déclarer, mais dans des termes si humbles, si timides.... « Il savait combien il était peu de chose pour elle. Il comprenait tout le regret qu'elle pourrait avoir à échanger son nom illustre contre le sien, inconnu et chétif... » Et mille autres naïvetés de ce genre. Pensez qu'au fond du cœur la dame était très flattée de sa conquête, mais elle joua la comédie du cœur brisé, et prit les airs dédaigneux, blasés, de la femme dont la vie est finie sans espoir de recommencement. Elle, qui n'avait jamais été si tranquille que depuis la mort de son grand homme, trouva encore des larmes pour le regretter, une ardeur enthousiaste à parler de lui. Cela, bien entendu, ne fit qu'exalter son jeune adorateur, le rendre plus éloquent, plus persuasif.

Bref, ce veuvage sévère se termina par un mariage ; mais la veuve n'abdiqua pas, et resta — quoique mariée — plus veuve de grand

homme que jamais, comprenant bien qu'aux yeux du second mari c'était là son vrai prestige. Comme elle se sentait moins jeune que lui, pour l'empêcher de s'en apercevoir elle l'accabla de son dédain, d'une espèce de pitié vague, d'un regret de mésalliance inexprimé et blessant. Mais lui ne s'en blessait pas, au contraire. Il était si convaincu de son infériorité et trouvait si naturel que le souvenir d'un pareil homme se fût installé despotiquement dans un cœur! Pour l'entretenir dans cette humilité d'attitude, elle relisait quelquefois avec lui les lettres que le maître lui écrivait quand il lui faisait la cour. Ce retour au passé la rajeunissait de quinze ans, lui donnait l'assurance de la femme belle, aimée, regardée à travers tous les dithyrambes amoureux, l'exagération charmante de la passion écrite. Si elle avait changé depuis, son jeune mari s'en inquiétait peu, l'adorait sur la foi d'un autre, en tirait je ne sais quelle vanité singulière. Il lui semblait que ces supplications passionnées s'ajoutaient aux siennes. et qu'il héritait de tout un passé d'amour.

Étrange couple! C'est dans le monde qu'ils étaient curieux à voir. Je les apercevais quelquefois au théâtre. Personne n'aurait reconnu la jeune femme craintive, un peu timide, qui accompagnait jadis le *maëstro*, perdue dans l'ombre gigantesque qu'il faisait autour de lui. Maintenant, droite au bord de la loge, elle se montrait, attirait tous les regards à l'orgueil du sien. On eût dit qu'elle avait sur la tête l'auréole de son premier mari, dont le nom résonnait autour d'elle comme un hommage ou un reproche. L'autre, assis un peu en arrière, avec la physionomie empressée des sacrifiés de la vie, observait tous ses mouvements, attentifs à la servir.

Dans leur intérieur, cette bizarrerie d'allure était encore plus marquée. Je me souviens d'une soirée qu'ils donnèrent un an après leur mariage. Le mari circulait dans la foule de ses invités, fier et un peu embarrassé de réunir chez lui tant de monde. La femme, dédaigneuse, mélancolique, supérieure, était ce soir-là veuve de grand homme comme il n'est pas possible de l'être plus. Elle avait une certaine façon de regarder son mari par-dessus l'épaule, de l'appeler « mon pauvre ami » en l'accablant des corvées de réception, d'un air de dire : « Vous n'êtes bon qu'à ça ». Autour d'elle se tenait le cercle des intimes d'autrefois, de ceux qui avaient assisté aux éclatants débuts du maître, à ses luttes, à ses succès. Avec eux elle minaudait, faisait la petite fille. Ils l'avaient connue si jeune! Presque tous l'appelaient « Anaïs » de son petit nom.

C'était comme un cénacle, dont le pauvre mari s'approchait respectueusement pour entendre parler de son prédécesseur. On se rappelait les *premières* glorieuses, ces soirs de batailles presque toutes gagnées, puis les manies du grand homme, ses façons de travailler quand, pour amener l'inspiration, il voulait que sa femme fût à côté de lui, parée, décolletée.... « Vous rappelez-vous, Anaïs ? » Et Anaïs soupirait, rougissait....

De ce temps-là dataient ses belles pièces amoureuses, *Savonarole* surtout, la plus passionnée de toutes, avec son grand duo traversé de clairs de lune, de parfums de rose et de trilles de rossignols. Un enthousiaste le joua au piano, au milieu de l'émotion recueillie. A la dernière note de cet admirable morceau, la dame fondit en larmes. « C'est plus fort que moi, disait-elle. Je n'ai jamais pu l'entendre sans pleurer. » Les vieux amis du maître, entourant sa malheureuse veuve de leurs sympathiques condoléances, venaient à tour de rôle, comme aux cérémonies funèbres, lui donner une poignée de main vibrante.

« Allons, allons, Anaïs, du courage. »

Et le plus drôle, c'est que le second mari, debout à côté de sa femme, l'air ému, pénétré, distribuait des poignées de mains, lui aussi, et prenait sa part des condoléances.

« Quel génie ! quel génie ! » disait-il en s'épongeant les yeux. C'était à la fois comique et attendrissant.

X

LA MENTEUSE

Je n'ai aimé qu'une femme dans ma vie, nous disait un jour le peintre D... J'ai passé avec elle cinq ans de parfait bonheur, de joies tranquilles et fécondes. Je peux dire que je lui dois ma célébrité d'aujourd'hui, tellement à ses côtés le travail m'était facile, l'inspiration naturelle. Dès que je l'eus rencontrée, il me sembla qu'elle était mienne depuis toujours. Sa beauté, son caractère répondaient à tous mes rêves. Cette femme ne m'a jamais quitté ; elle est morte chez moi, dans mes bras, en m'aimant... Eh bien, quand je pense à elle, c'est avec colère. Si je cherche à me la représenter telle que je l'aie vue pendant cinq ans, dans tout le rayonnement de l'amour, avec sa grande taille pliante, sa pâleur dorée, ses traits de juive d'Orient, réguliers et fins dans la bouffissure légère du visage, son parler lent, velouté comme son regard, si je cherche à donner un corps à cette vision délicieuse, c'est pour mieux dire : « Je te hais !... »

Elle s'appelait Clotilde. Dans la maison amie où nous nous étions rencontrés, on la connaissait sous le nom de Mme Deloche, et on la disait veuve d'un capitaine au long cours. En effet, elle paraissait avoir beaucoup voyagé. En causant, il lui arrivait de dire tout à coup : Quand j'étais à Tampico... ou bien : une fois dans la rade de Valparaiso... A part cela, rien dans son allure, dans son langage, ne sentait la vie nomade, rien ne trahissait le désordre, la précipitation des prompts départs et des brusques arrivées. Elle était Parisienne, s'habillait avec un goût parfait, sans aucuns de ces burnous, de ces *sarapes* excentriques qui font reconnaître les femmes d'officiers et de marins perpétuellement en tenue de voyage.

Quand je sus que je l'aimais, ma première, ma seule idée fut de la demander en mariage. Quelqu'un lui parla pour moi. Elle répondit simplement qu'elle ne se remarierait jamais. J'évitai dès lors de la

revoir ; et comme ma pensée était trop atteinte, trop occupée pour me permettre le moindre travail, je résolus de voyager. Je faisais mes préparatifs de départ lorsque, un matin, dans mon appartement même, parmi l'encombrement des meubles ouverts et des malles éparses, je vis à ma grande stupeur entrer Mme Deloche.

Pourquoi partez-vous ? me dit-elle doucement... Parce que vous m'aimez ? Moi aussi, je vous aime... Seulement (ici sa voix trembla un peu) seulement, je suis mariée.» Et elle me raconta son histoire.

Tout un roman d'amour et d'abandon. Son mari buvait, la frappait. Ils s'étaient séparés au bout de trois ans. Sa famille, dont elle semblait très fière, occupait une haute situation à Paris, mais depuis son mariage on ne voulait plus la recevoir. Elle était nièce du grand-rabbin. Sa sœur, veuve d'un officier supérieur, avait épousé en secondes noces le garde général de la forêt de Saint-Germain. Quant à elle, ruinée par son mari, elle avait heureusement gardé d'une éducation première complète et très soignée des talents dont elle se faisait une ressource. Elle donnait des leçons de piano dans des maisons riches, Chaussée d'Antin, faubourg Saint-Honoré, et gagnait largement sa vie...

L'histoire était touchante, mais un peu longue, pleine de ces jolies redites, de ces incidents interminables qui embroussaillent les discours féminins. Aussi mit-elle plusieurs jours à me la raconter. J'avais loué, avenue de l'Impératrice, entre des rues silencieuses et des pelouses tranquilles, une petite maison pour nous deux. J'aurais passé là un an à l'écouter, à la regarder, sans songer au travail. Ce fut elle la première qui me renvoya à mon atelier, et je ne pus pas l'empêcher de reprendre ses leçons. Cette dignité de sa vie, dont elle avait souci, me touchait beaucoup. J'admirais cette âme fière, tout en me sentant un peu humilié devant sa volonté formelle de ne rien devoir qu'à son travail. Toute la journée nous étions donc séparés, et réunis seulement le soir à la petite maison.

Avec quel bonheur je rentrais chez nous, si impatient lorsqu'elle tardait à venir et si joyeux quand je la trouvais là avant moi ! De ses courses dans Paris elle me rapportait des bouquets, des fleurs rares. Souvent je la forçais d'accepter quelque cadeau, mais elle se disait en riant plus riche que moi, et le fait est que ses leçons devaient produire beaucoup, car elle s'habillait toujours avec une élégance chère, et le noir, dont elle se couvrait par une coquetterie de teint et de beauté,

avait des mats de velours, des luisants de satin et de jais, des fouillis de dentelles soyeuses où l'œil étonné découvrait sous une simplicité apparente des mondes d'élégance féminine dans les mille reflets d'une couleur unique.

Du reste son métier n'avait rien de pénible, disait-elle. Toutes ses élèves, des filles de banquiers, d'agents de change, l'adoraient, la respectaient ; et plus d'une fois elle me montra un bracelet, une bague qu'on lui donnait en reconnaissance de ses soins. En dehors du travail, nous ne nous quittions jamais ; nous n'allions nulle part. Seulement, le dimanche elle partait pour Saint-Germain voir sa sœur, la femme du garde général, avec qui, depuis quelque temps, elle avait fait sa paix. Je l'accompagnais à la gare. Elle revenait le soir même, et souvent, dans les longs jours, nous nous donnions rendez-vous à une station du parcours, au bord de l'eau ou dans les bois. Elle me racontait sa visite, la bonne mine des enfants, l'air heureux du ménage. Cela me navrait pour elle, privée à jamais d'une vraie famille, et je redoublais de tendresse, afin de lui faire oublier cette position fausse, qui devait éprouver cruellement une âme de sa valeur.

Quel temps heureux de travail et de confiance ! Je ne soupçonnais rien. Tout ce qu'elle disait avait l'air si vrai, si naturel. Je ne lui reprochais qu'une chose. Quelquefois en me parlant des maisons où elle allait, des familles de ses élèves, il lui venait une abondance de détails supposés, d'intrigues imaginaires qu'elle inventait en dépit de tout. Si calme, elle voyait toujours le roman autour d'elle, et sa vie se passait en combinaisons dramatiques. Ces chimères troublaient mon bonheur. Moi qui aurais voulu m'éloigner du reste du monde pour vivre enfermé auprés d'elle, je la trouvais trop occupée de choses indifférentes. Mais je pouvais bien pardonner ce travers à une femme jeune et malheureuse, dont la vie avait été jusque-là un roman triste sans dénoûment probable.

Une seule fois, j'eus un soupçon, ou plutôt un pressentiment. Un dimanche soir elle ne rentra pas coucher. J'étais au désespoir. Que faire ? Aller à Saint-Germain ? Je pouvais la compromettre. Pourtant, après une nuit affreuse, j'étais décidé à partir lorsqu'elle arriva toute pâle, toute troublée. Sa sœur était malade ; elle avait dû rester pour la soigner. Je crus ce qu'elle me disait, sans me méfier de ce flux de paroles débordant à la moindre question, noyant toujours l'idée principale sous une foule de détails inutiles, l'heure de l'arrivée, un employé très

impoli, un retard du train. Deux ou trois fois dans la même semaine, elle retourna coucher à Saint-Germain ; ensuite, la maladie finie, elle reprit sa vie régulière et tranquille.

Malheureusement, quelque temps après, ce fut son tour de tomber malade. Un jour, elle revint de ses leçons, tremblante, mouillée, fiévreuse. Une fluxion de poitrine se déclara, grave tout de suite, et bientôt — me dit le médecin — irrémédiable. J'eus une douleur folle, immense. Puis je ne songeai plus qu'à lui rendre ses dernières heures plus douces. Cette famille qu'elle aimait tant, dont elle était si glorieuse, je la ramènerais à ce lit de mourante. Sans lui rien dire, j'écrivis d'abord à sa sœur, à Saint-Germain, et moi-même je courus chez son oncle, le grand-rabbin. Je ne sais à quelle heure indue j'arrivai. Les grandes catastrophes bouleversent la vie jusqu'au fond, l'agitent dans ses moindres détails... Je crois que le brave rabbin était en train de dîner. Il vint tout effaré, me reçut dans l'antichambre.

« Monsieur, lui dis-je, il y a des moments où toutes les haines doivent se taire.... »

Sa figure respectable se tournait vers moi, très étonnée.

Je repris :

« Votre nièce va mourir.

— Ma nièce !... Mais je n'ai pas de nièce ; vous vous trompez.

— Oh ! je vous en prie, monsieur, oubliez ces sottes rancunes de famille.... Je vous parle de Mme Deloche, la femme du capitaine....

— Je ne connais pas de Mme Deloche.... Vous confondez, mon enfant, je vous assure. »

Et, doucement, il me poussait vers la porte, me prenant pour un mystificateur ou pour un fou. Je devais avoir l'air bien étrange, en effet. Ce que j'apprenais était si inattendu, si terrible... Elle m'avait donc menti.... Pourquoi ?... Tout à coup une idée me vint. Je me fis conduire à l'adresse d'une de ses élèves dont elle me parlait toujours, la fille d'un banquier très connu.

Je demande au domestique : Mme Deloche ?

« Ce n'est pas ici.

— Oui, je sais bien.... C'est une dame qui donne des leçons de piano à vos demoiselles.

— Nous n'avons pas de demoiselles chez nous, pas même de piano.... Je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

Et il me ferma la porte au nez avec humeur.

Je n'allai pas plus loin dans mes recherches. J'étais sûr de trouver partout la même réponse et le même désappointement. En rentrant à notre petite maison, on me remit une lettre timbrée de Saint-Germain. Je l'ouvris, sachant d'avance ce qu'elle renfermait. Le garde général lui non plus ne connaissait pas Mme Deloche. Il n'avait d'ailleurs ni femme ni enfant.

Ce fut le dernier coup. Ainsi pendant cinq ans chacune de ses paroles avait été un mensonge... Mille idées de jalousie me saisirent à la fois ; et follement, sans savoir ce que je faisais, j'entrai dans la chambre où elle était en train de mourir. Toutes les questions qui me tourmentaient tombèrent ensemble sur ce lit de douleur : « Qu'alliez-vous faire à Saint-Germain le dimanche ?... Chez qui passiez-vous vos journées ?... Où avez-vous couché cette nuit-là !... Allons, répondez-moi. » Et je me penchais sur elle, cherchant tout au fond de ses yeux encore fiers et beaux les réponses que j'attendais avec angoisse ; mais elle resta muette, impassible.

Je repris en tremblant de rage : « Vous ne donniez pas de leçons. J'ai été partout. Personne ne vous connaît.... Alors, d'où venaient cet argent, ces dentelles, ces bijoux ? » Elle me jeta un regard d'une tristesse horrible, et ce fut tout... Vraiment, j'aurais dû l'épargner, la laisser mourir en repos... Mais je l'avais trop aimée. La jalousie était plus forte que la pitié. Je continuai : « Tu m'as trompé pendant cinq ans. Tu m'as menti tous les jours, à toutes les heures... Tu connaissais toute ma vie, et moi je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom. Car il n'est pas à toi, n'est-ce pas ? ce nom que tu portais.... Oh ! la menteuse, la menteuse ! Dire qu'elle va mourir, et que je ne sais de quel nom l'appeler.... Voyons, qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu es venue faire dans ma vie ?... Mais parle-moi donc ! Dis-moi quelque chose. »

Efforts perdus ! Au lieu de me répondre, elle tournait péniblement la tête vers la muraille, comme s'il elle avait craint que son dernier regard me livrât son secret... Et c'est ainsi qu'elle est morte, la malheureuse ! Morte en se dérobant, menteuse jusqu'au bout.

XI

LA COMTESSE IRMA

« *M. Charles d'Athis, homme de lettres, a l'honneur de vous faire part de la naissance de son fils Robert.*

« *L'enfant se porte bien.* »

Tout le Paris lettré et artistique a reçu, il y a une dizaine d'années, ce petit billet de part sur papier satiné, aux armes des comtes d'Athis-Mons, dont le dernier, Charles d'Athis, avait su — si jeune encore — se faire un vrai renom de poète.

« ..... L'enfant se porte bien. »

Et la mère ? Oh ! celle-là, la lettre n'en parlait pas. Tout le monde la connaissait trop. C'était la fille d'un vieux braconnier de Seine-et-Oise, un ancien modèle qu'on appelait Irma Sallé, et dont le portrait avait traîné dans toutes les expositions, comme l'original dans tous les ateliers. Son front bas, sa lèvre relevée à l'antique, ce hasard d'un visage de paysanne ramené aux lignes primitives — une gardeuse de dindons avec des traits grecs — ce teint un peu hâlé des enfances en plein air, qui donne aux cheveux blonds des reflets de soie pâle, faisaient à cette drôlesse une espèce d'originalité sauvage que complétaient deux yeux d'un vert magnifique, enfoncés sous d'épais sourcils.

Une nuit, en sortant d'un bal de l'Opéra, d'Athis l'avait emmenée souper, et depuis deux ans le souper continuait. Mais, quoique Irma fût entrée complètement dans la vie du poète, ce billet de part insolent

et aristocratique vous indique assez le peu de place qu'elle y tenait. En effet, dans ce ménage provisoire, la femme n'était guère plus qu'une intendante, apportant à gérer la maison du poète-gentilhomme l'âpreté de sa double nature de paysanne et de courtisane, et s'efforçant, à n'importe quel prix, de se rendre indispensable. Trop rustique et trop sotte pour jamais rien comprendre au génie de d'Athis, à ces beaux vers raffinés et mondains qui faisaient de lui une sorte de Tennyson parisien, elle avait su pourtant se plier à tous ses dédains, toutes ses exigences, comme si au fond de cette nature vulgaire il était resté un peu de l'admiration humiliée de la paysanne pour le noble, de la vassale pour son seigneur. La naissance de l'enfant ne fit qu'accentuer sa nullité dans la maison.

Quand la comtesse douairière d'Athis-Mons, la mère du poète, femme distinguée et du plus grand monde, apprit qu'il lui était né un petit-fils, un joli petit vicomte, bien et dûment reconnu par son auteur, elle eut l'envie de le voir et de l'embrasser. Certes, pour une ancienne lectrice de la reine Marie-Amélie, c'était dur de penser que l'héritier d'un si grand nom avait une mère pareille ; mais s'en tenant à la formule des petits billets de part, la vieille dame oublia que cette créature existait. Elle choisit, pour aller voir l'enfant en nourrice, les jours où elle était sûre de ne rencontrer personne, l'admira, le choya, l'adopta dans son cœur, en fit son idole, ce dernier amour des grand'mères, qui leur est un prétexte de vivre encore quelques années pour voir grandir et pousser les tout petits...

Puis, lorsque le bébé vicomte fut un peu plus grand, qu'il revint habiter entre son père et sa mère, la comtesse ne pouvant renoncer à ses chères visites, il y eut une convention faite : au coup de sonnette de la grand'mère, Irma disparaissait humblement, silencieusement ; ou bien on amenait l'enfant chez son aïeule, et gâté par ses deux mères, il les aimait autant l'une que l'autre, un peu étonné de sentir dans la force de leurs caresses comme une volonté d'exclusion, d'accaparement. D'Athis, insouciant, tout à ses vers, à sa renommée grandissante, se contentait d'adorer son petit Robert, d'en parler à tout le monde et de s'imaginer que l'enfant était à lui, à lui seul. Cette illusion ne dura pas.

« Je voudrais te voir marié... lui dit un jour sa mère.

— Oui... mais l'enfant ?

— Sois sans inquiétude. Je t'ai découvert une jeune fille noble,

pauvre et qui t'adore. Je lui ai fait connaître Robert, et ce sont déjà de vieux amis. D'ailleurs, la première année, je garderai le cher petit avec moi. Après on verra.

— Et cette... cette fille ? hasarda le poète en rougissant un peu, car c'était la première fois qu'il parlait d'Irma devant sa mère.

— Bah! répondit la vieille douairière en riant, nous lui ferons une jolie dot, et je suis bien sûre qu'elle trouvera à se marier, elle aussi. Le bourgeois de Paris n'est pas superstitieux.»

Le soir même, d'Athis, qui n'avait jamais été fou de sa maîtresse, lui parla de ces arrangements et la trouva, comme toujours, soumise et prête à tout. Mais le lendemain, quand il rentra chez lui, la mère et l'enfant étaient partis. On finit par les découvrir chez le père d'Irma, dans un affreux petit chaume, à la lisière de la forêt de Rambouillet ; et quand le poète arriva, son fils, son petit prince, tout en velours et en dentelles, sautant sur les genoux du vieux braconnier, jouait avec sa pipe, courait après les poules, heureux de secouer ses boucles blondes au grand air. D'Athis, quoique très ému, voulut prendre la chose en riant et ramener tout de suite ses deux fugitifs avec lui. Mais Irma ne l'entendit pas ainsi. On la chassait de la maison; elle emmenait son enfant. Quoi de plus naturel ?... Il ne fallut rien moins que la promesse du poète qu'il renonçait à se marier, pour la décider à revenir. Encore fit-elle ses conditions. On avait trop longtemps oublié qu'elle était la mère de Robert. Se cacher toujours, disparaître quand Mme d'Athis arrivait, cette vie-là n'était plus possible. L'enfant devenait trop grand pour qu'elle s'exposât à ces humiliations devant lui. Il fut convenu que, puisque Mme d'Athis ne voulait pas se rencontrer avec la maîtresse de son fils, elle ne viendrait plus chez lui et qu'on lui amènerait le petit tous les jours.

Alors commença pour la vieille grand'mère un supplice véritable. Chaque jour il y avait des prétextes d'empêchement. L'enfant avait toussé ; il faisait froid, il pleuvait. Puis c'était la promenade, l'équitation, la gymnastique. Elle ne voyait plus son petit-fils, la pauvre vieille. D'abord elle voulut s'en plaindre à d'Athis ; mais les femmes seules ont le secret de ces petites guerres. Leurs ruses restent invisibles, comme les points cachés qui tiennent les volants et les dentelles de leur toilette. Le poète était incapable d'y rien voir ; et la triste grand'-mère passait sa vie à attendre la visite de son chéri, à le guetter dans la rue quand il sortait avec un domestique, et par ces baisers furtifs,

ces regards à la hâte, elle augmentait sa passion maternelle sans jamais arriver à la contenter.

Pendant ce temps-là, Irma Sallé — toujours à l'aide de l'enfant — faisait son chemin dans le cœur du père. Maintenant elle était à la tête de la maison, recevait, donnait des fêtes, s'installait comme une femme qui restera. Toutefois elle avait soin de dire de temps en temps au petit vicomte, devant son père : Te rappelles-tu les poules de grand-papa Sallé ? Veux-tu que nous retournions les voir ? Et par cette éternelle menace de départ, elle préparait l'installation définitive du mariage.

Il lui fallut cinq ans pour devenir comtesse; mais enfin elle le fut... Un jour, le poète vint en tremblant annoncer à sa mère qu'il était décidé à épouser sa maîtresse, et la vieille dame, au lieu de s'indigner, accueillit cette calamité comme une délivrance, ne voyant qu'une chose dans ce mariage, la possibilité de retourner chez son fils, et d'aimer librement son petit Robert. Le fait est que la vraie lune de miel fut pour la grand'mère. D'Athis, après son coup de tête, voulut s'éloigner quelque temps de Paris. Il s'y sentait gêné. Et comme l'enfant pendu aux jupes de sa mère menait toute la maison, on alla s'établir dans le pays d'Irma, à côté des poules du père Sallé. C'était bien l'intérieur le plus curieux, le plus disparate qu'on pût imaginer. La bonne maman d'Athis et le grand-papa Sallé se rencontraient tous les soirs au coucher de leur petit-fils. Le vieux braconnier, son bout de pipe noire rivé au coin de la bouche, l'ancienne lectrice au Château, avec ses cheveux poudrés, son grand air, regardaient ensemble le bel enfant qui se roulait devant eux sur le tapis, et l'admiraient autant tous deux. L'une lui apportait de Paris tous les nouveaux jouets, les plus brillants, les plus chers ; l'autre lui fabriquait des sifflets magnifiques avec des bouts de sureau ; et dam! le dauphin hésitait.

En somme, parmi tous ces êtres groupés comme de force autour d'un berceau, le seul vraiment malheureux était Charles d'Athis. Son inspiration élégante et patricienne souffrait de cette vie au fond des bois, comme ces Parisiennes délicates pour qui la campagne a trop de grand air et de sève. Il ne travaillait plus, et loin de ce terrible Paris, qui se referme si vite sur les absents, il se sentait déjà presque oublié. Heureusement l'enfant était là, et, quand l'enfant souriait, le père ne pensait plus à ses succès de poète ni au passé d'Irma Sallé.

Et maintenant voulez-vous savoir le dénoûment de ce singulier

drame ? Lisez le petit billet encadré de noir que j'ai reçu il y a quelques jours, et qui est comme le dernier feuillet de cette aventure parisienne :

« *M. le comte et M*me *la comtesse d'Athis ont la douleur de vous faire part de la mort de leur fils Robert.* »

Les malheureux ! les voyez-vous, là-bas, tous les quatre, se regardant devant ce berceau vide !...

XII

LES CONFIDENCES D'UN HABIT A PALMES VERTES

Ce matin-là était le matin d'un beau jour pour le sculpteur Guillardin.

Nommé de la veille membre de l'Institut, il allait inaugurer devant les cinq académies réunies en assemblée solennelle son habit d'académicien, un magnifique habit à palmes vertes, tout luisant du drap neuf et de la broderie soyeuse couleur d'espérance. Le bienheureux habit, ouvert, prêt à passer, était étalé sur un fauteuil, et Guillardin le regardait avec amour, en achevant de nouer sa cravate blanche.

« Surtout ne nous pressons pas... J'ai tout le temps... » pensait le bonhomme.

Le fait est que dans sa fièvre d'impatience il s'était habillé deux heures trop tôt ; et la belle Mme Guillardin — toujours très longue à sa toilette — lui avait déclaré que ce jour-là spécialement elle ne serait prête qu'à l'heure juste ; pas une minute avant, vous m'entendez bien !

Infortuné Gaillardin ! que faire pour tuer le temps jusque-là ?

« Essayons toujours notre habit », se dit-il, et doucement, comme s'il maniait du tulle, des dentelles, il souleva la précieuse défroque, et, l'ayant endossée avec des précautions infinies, il vint se mettre devant sa glace. Oh ! la gracieuse image que la glace lui renvoya ! Quel aimable petit académicien tout frais pondu, gras, heureux, souriant, grisonnant, bedonnant, avec des bras trop courts qui avaient dans les manches neuves une dignité roide et automatique ! Évidemment satisfait de sa tournure, Guillardin marchait de long en large, saluait comme pour entrer en séance, souriait à ses collègues des beaux-arts, prenait des poses académiques. Mais si fier de sa personne qu'on soit, on ne peut pas rester deux heures en tenue, debout, devant une glace. A la longue

notre académicien se fatigua, et, craignant de chiffonner son habit, prit le parti de le retirer et de le remettre à sa place, bien soigneusement posé sur un fauteuil. Lui-même s'assit en face, à l'autre coin de la cheminée ; puis, les jambes allongées, les deux mains croisées sur son gilet de cérémonie, il se mit à songer délicieusement en regardant son habit vert.

Comme le voyageur arrivé enfin au terme de sa route aime à se souvenir des périls, des difficultés du voyage, Guillardin reprenait sa vie année par année depuis le jour où il avait commencé la sculpture à l'atelier Jouffroy. Ah ! les débuts sont rudes dans ce sacré métier. Il se rappelait les hivers sans feu, les nuits sans sommeil, les courses pour chercher de l'ouvrage, et ces rages sourdes qu'on éprouve à se sentir tout petit, perdu, inconnu, dans l'immense foule qui vous pousse, vous bouscule, vous renverse, vous écrase. Dire pourtant qu'à lui seul, sans protecteurs, sans fortune, il avait su se tirer de là. Rien que par le talent, monsieur ! Et la tête renversée, les yeux à demi clos, plongé dans une contemplation béate, le digne homme se répétait tout haut à lui-même : « Rien que par mon talent. Rien que par mon tal... »

Un long éclat de rire, sec et cassé comme un rire de vieux, l'interrompit subitement. Guillardin un peu saisi regarda autour de lui dans la chambre. Il était seul, bien seul, en tête à tête avec son habit vert, cette ombre d'académicien solennellement étalée en face de lui, de l'autre côté du feu. Et cependant le rire insolent continuait toujours. Alors, en regardant mieux, le sculpteur crut s'apercevoir que son habit n'était plus à la place où il l'avait mis, mais véritablement assis dans le fauteuil, les basques relevées, les deux manches accoudées sur les bras du meuble, le plastron gonflé avec une apparence de vie. Chose incroyable ! c'était lui qui riait. Oui, c'était de ce singulier habit vert que venaient ces rires fous qui l'agitaient, le secouaient, le tordaient, le renversaient, faisaient frétiller ses basques, et par moments ramenaient ses deux manches vers les côtés, comme pour arrêter cet excès de gaieté surnaturelle et inextinguible. En même temps on entendait une petite voix fûtée et malicieuse qui disait, entre deux hoquets :

« Mon Dieu ! mon Dieu, que ça fait mal de rire !... Que ça fait mal de rire comme ça !

— Qui diable est donc là, à la fin des fins ? » demanda le pauvre académicien en ouvrant de gros yeux.

La voix reprit, encore plus futée et malicieuse : « Mais c'est moi, monsieur Guillardin, c'est moi, votre habit à palmes, qui vous attends pour aller à la séance. Je vous demande pardon d'avoir interrompu si intempestivement vos songeries ; mais vraiment c'était si drôle de vous entendre parler de votre talent! Je n'ai pas pu me retenir... Voyons, est-ce que c'est sérieux ? Pensez-vous en conscience que votre talent a suffi pour vous mener aussi vite, aussi loin, aussi haut dans la vie, vous donner tout ce que vous avez : honneurs, position, renommée, fortune ?... Croyez-vous cela possible, Guillardin ?... Descendez en vous-même, mon ami, avant de me répondre. Descendez encore, encore, là! Maintenant, répondez-moi. Vous voyez bien que vous n'osez pas.

— Pourtant, bégaya Guillardin avec une hésitation comique, j'ai... j'ai beaucoup travaillé.

— Oui, beaucoup, énormément. Vous êtes un piocheur, un manœuvre, un grand abatteur de besogne. Vous comptez vos journées à l'heure, comme un cocher de fiacre. Mais le rayon, mon cher; l'abeille d'or qui traverse le cerveau du véritable artiste en y mettant l'éclair et le bourdonnement de ses ailes, quand vous a-t-elle rendu visite ? Pas une fois, vous le savez bien. Elle vous a toujours fait peur, la divine petite abeille. Et cependant, c'est elle qui donne le vrai talent. Ah! j'en connais qui travaillent aussi, mais autrement que vous, avec tout le trouble, toute la fièvre des chercheurs, et qui n'arriveront jamais où vous êtes.... Tenez! convenons d'une chose, pendant que nous sommes seuls. Votre talent à vous, ça été d'épouser une jolie femme.

— Monsieur!...» fit Guillardin, en devenant tout rouge.

La voix reprit sans s'émouvoir :

« A la bonne heure! Voilà une indignation qui me fait plaisir. Elle me prouve ce que tout le monde sait, du reste : vous êtes certainement plus bête que coquin... Là, là, vous n'avez pas besoin de me faire ces yeux furibonds. D'abord, si vous me touchez, si j'ai seulement un faux pli ou un accroc, impossible d'aller à la séance; et Mme Guillardin ne serait pas contente. Car enfin c'est à elle que revient toute la gloire de cette belle journée. C'est elle que les cinq académies vont recevoir tout à l'heure, et je vous réponds que si j'arrivais à l'Institut passé sur sa jolie taille, toujours élégante et droite malgré l'âge, j'aurais un autre succès qu'avec vous... Que diable! monsieur Guillardin, il faut se rendre compte des choses! Vous lui devez tout à cette femme-là tout

votre hôtel, vos quarante mille francs de rente, vos croix, vos lauriers, vos médailles....»

Et d'un geste de manchot, l'habit vert avec sa manche brodée montrait au malheureux sculpteur les cadres glorieux accrochés au mur de son alcôve. Puis, comme s'il eût voulu, pour mieux torturer sa victime, prendre tous les aspects, toutes les attitudes, cet habit cruel se rapprocha de la cheminée, et se penchant en avant sur son fauteuil d'un petit air vieillot et confidentiel, il parla familièrement sur le ton d'une camaraderie déjà ancienne :

« Voyons, mon vieux, ça paraît te faire de la peine, ce que je te dis là. Il faut pourtant bien que tu saches ce que tout le monde sait. Et qui te l'apprendra, si ce n'est pas ton habit? Tiens! raisonnons un peu. Qu'est-ce que tu avais en te mariant? Rien. Qu'est-ce que ta femme t'a apporté? Zéro. Alors comment t'expliques-tu ta fortune actuelle? Tu vas me dire encore que tu as beaucoup travaillé. Mais, malheureux, en travaillant jour et nuit, avec les faveurs, les commandes du gouvernement, qui ne t'ont certes pas manqué depuis ton mariage, tu n'as jamais gagné plus de quinze mille francs par an. Crois-tu que cela suffisait dans une maison comme la vôtre? Songe que la belle Mme Guillardin a toujours été citée comme une élégante, lancée dans tous les mondes où l'on dépense... Parbleu! je sais bien que, claquemuré du matin au soir dans ton atelier, tu n'as jamais réfléchi à ces choses-là. Tu te contentais de dire à tes amis : « J'ai une femme étonnante pour s'entendre aux affaires. Avec ce que je gagne et le train que nous menons elle s'arrange encore pour nous faire des économies.»

C'est toi qui étais étonnant, pauvre homme.... La vérité, c'est que tu avais épousé un de ces jolis monstres comme il s'en trouve dans Paris, une femme ambitieuse et galante, sérieuse pour ton compte et légère pour le sien, sachant mener du même train vos affaires et son plaisir. La vie de ces femmes-là, mon cher, ressemble à un carnet de bal où l'on alignerait des chiffres à côté des noms des danseurs. La tienne s'est fait ce raisonnement : « Mon mari n'a pas de talent, pas de fortune, pas grande tournure non plus ; mais c'est un excellent homme, complaisant, crédule, aussi peu gênant que possible. Qu'il me laisse m'amuser tranquille, je me charge, moi, de lui donner tout ce qui lui manque.» Et, à partir de ce jour-là, l'argent, les commandes, les croix, de tous les pays ont commencé à pleuvoir dans ton atelier avec leur joli son métallique, leurs cordons de toutes les couleurs. Regarde ma

brochette.... Puis, un matin, la fantaisie est venue à madame — fantaisie de beauté mûre — d'être la femme d'un académicien, et c'est sa main finement gantée qui t'a ouvert toutes les portes du sanctuaire.... Dame! mon vieux, ce qu'il t'en a coûté pour porter les palmes vertes, tes collègues seuls pourraient te le dire....

— Tu mens, tu mens!... cria Guillardin, étranglé d'indignation.

— Eh! non, mon vieux, je ne mens pas... Tu n'as qu'à regarder autour de toi tout à l'heure en entrant en séance. Tu verras de la malice au fond de tous les yeux, des sourires au coin de toutes les lèvres, pendant qu'on chuchotera sur ton passage : « Voilà le mari de la belle Mme Guillardin. » Car tu ne seras jamais que cela dans la vie, mon cher, le mari d'une jolie femme... »

Pour le coup, Guillardin n'y tient plus. Blême de rage, il s'élance, va saisir pour le jeter au feu, après lui avoir arraché sa jolie guirlande verte, cet habit insolent et radoteur ; mais voilà qu'une porte s'ouvre et qu'une voix bien connue, nuancée de dédain et de douce condescendance, vient l'éveiller à propos de son horrible rêve :

« Ah! c'est bien vous, par exemple!... s'endormir au coin du feu un jour pareil!... »

Mme Guillardin est devant lui, grande, belle encore, quoique un peu trop imposante avec son teint rose presque naturel sous ses cheveux poudrés, et l'éclair exagéré de ses yeux peints. D'un geste de maîtresse femme, elle prend l'habit à palmes vertes, et lestement, avec un petit sourire, elle aide son mari à l'endosser, pendant que le pauvre homme, encore tout trempé de la sueur de son cauchemar, respire d'un air soulagé et pense en lui-même : « Quel bonheur!... C'était un rêve... »

AUTOUR DES
" FEMMES D'ARTISTES "

AUTOUR DES "FEMMES D'ARTISTES"

LES NOTES

Notes extraites des PETITS CAHIERS :

En ménage. Une étude, version de la femme et version du mari. Peut-être par lettres.

Mettre dans les *Femmes d'artistes* ce bel épisode de la vie de P*** V***. Enlevant une femme mariée, au bout d'un mois elle se mourait d'amour pour son mari.

Ne pas oublier l'intérieur des D***, soirée fantastique. Pas de rideaux aux fenêtres. Misère mal dissimulée, petits lits de fer, matelas galettes. — Divans venus du café, maîtresse de maison affolée, suante, coiffée de travers, allant partout, se cognant comme un hanneton, appelant un monsieur en habit noir, le mieux mis de la soirée : « M. le garçon ! » C'était le garçon du café des divans, venu pour aider à la fête. On joue la comédie, on récite des vers, pendant ce temps-là, au fond de la salle, trois ou quatre grosses brunes bousculent tout le monde, enfoncent leurs coudes dans les côtes des auditeurs, se montrent les dames, parlent haut. Soirée grotesque. Femme peintre, ne faisant jamais que des portraits de pharmaciens : ça prête, il y a du costume. Fille de pharmacien elle-même. Un grand collégien aux coudes pointus, aux manches de tunique trop courtes, valseur intrépide ; on sent ce qu'il racontera de la soirée demain dans la cour des grands.

Sculpteur qui épouse son modèle. Scène que vient faire la mère chez son fils. La fiancée est nue sur la table à modèle. Engueulade des deux femmes. « Je suis aussi honnête que vous... » hurle la fiancée. — Plus tard mariée, jalouse, ne veut pas d'autre modèle à son homme qu'elle. De là cette série de Vénus avec des ventres en cascade, de stupéfiants fessiers plissés et flasques, toute la plastique du vieux modèle.

Mettre quelque part dans les *Femmes d'artistes* ou filles d'artistes : Chez une cithariste. — La cithariste avec son intérieur. Les visites du vieux père L*** avec son camélia à la boutonnière ; soirs d'été, le petit jardin... Dans la pièce à côté le frère, élève du Conservatoire, qui meurt de la poitrine. On lui a enlevé sa clarinette, et il joue des airs sur une clarinette imaginaire avec ses doigts.

Le ménage de province rencontré à Néris. Le mari vieux, tordu, moustaches grises tombantes, quelques mèches longues et plates, et sur cette tête triste, sourire amer et regard bon, la toque en velours du Sanzio : P***, peintre de fleurs, élève de Saint-Jean. La femme, longue, plate, fausse distinction, chapeau Rembrandt, tient une maison de santé pour dames. Gâtée, dorlotée, on sent que c'est elle qui a fait bouillir la marmite. Lui, pour la gloire. Avec eux une grosse demoiselle sourde, à favoris, une des pensionnaires de Madame les accompagne un peu comme une demoiselle de compagnie, prépare le café à l'esprit-de-vin dans leur chambre par économie, et appelle de la fenêtre d'une voix flûtée : « Monsieur P*** ! » avec une pointe de mystère coquet comme pour annoncer que le lavement est prêt.

— Ne pas oublier dans les *Femmes d'artistes* l'intérieur B***, avenue des Ternes. L'homme qui avait lu Proudhon. Les grands chiens qui pissaient partout, l'enfant gourmeux, B*** couché, la face contre le mur, silencieux, écœuré. La femme (pleurarde, grognon, bras trop courts) se plaignant qu'il lui crachait dans le dos, ne voulant pas se retourner, « ça la mouillait toute, et c'était froid ! »

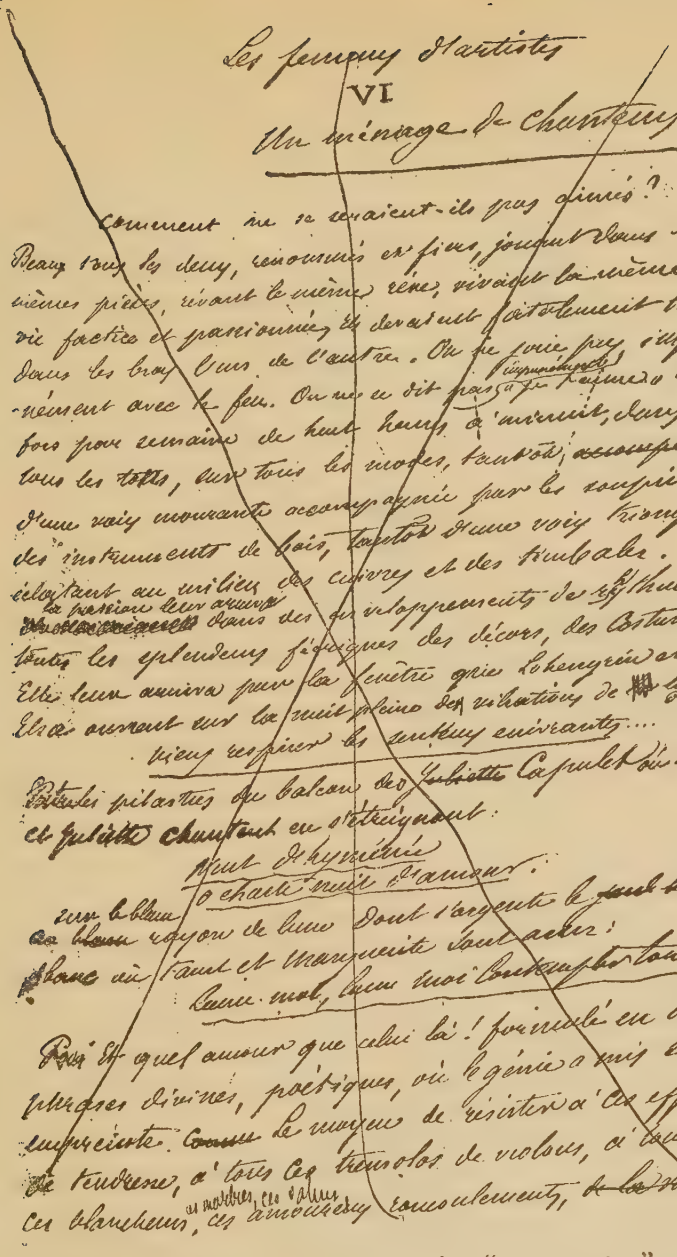
Femmes d'artistes : l'Amazone. La femme qui boit l'absinthe avec son mari pour qu'il ne boive pas seul, qu'il ne boive pas trop.

Sont-ils mariés? — Peuh !... je crois bien que non. — ?... — Parce que la femme a vraiment trop d'attentions pour son mari.

UN POÈTE EN CAGE

Quand j'étais enfant, on me donna un serin. Pas de cage où le mettre. Je l'avais mis dans une petite cage à moineaux. Il ne pouvait pas bouger. Bossu, très triste. Il ne chantait plus. Pauvre La Balue !... J'eus beau le changer de cage, rien n'y fit. Il garda toujours quelque chose d'ankylosé.

Ainsi il arriva au poète Silvio. Silvio marié, Silvio le fantaisiste. Un peu de fortune qui lui restait. Elle en prend soin, lui fouille ses poches. Les emprunteurs. Une coupe sur la cheminée pour leur éviter les angoisses, les rougeurs, les troubles de l'emprunt.



REPRODUCTION D'UNE PAGE D'UN " PETIT CAHIER ".

LA FEMME AVARE

Papillon, mon bel ami,
Papillon, marie-toi donc.

C'est le refrain d'une chanson populaire de Provence, que les filles chantent dans les magnaneries, au mois de mai, ou l'hiver, dans les moulins d'huile, à la veillée autour du pressoir. On ne peut mieux imaginer de plus gai, de plus doucement ironique, de plus ailé, de plus provençal que cette chanson. Toutes les bestioles de la création se sont donné le mot pour marier le papillon, ce coureur, ce trouble ménage, ce trompeur. « Quand tu te marieras, lui dit l'araignée, je te filerai des draps de ma plus belle toile. — Quand tu te marieras, lui dit la cigale, je te ferai une chanson de noces comme pour un prince royal. — Moi, dit la fourmi, je te remplirai tes coffres de provisions pour plusieurs hivers. » Et tous en chœur reprennent :

Papillon, mon bel ami,
Papillon, marie-toi donc.

Mais le papillon se méfie, et ne se marie pas... Ah ! si le poète Silvio avait connu cette chanson, il se serait méfié lui aussi. Lui, le papillon des papillons, le fantaisiste, le fou, ce lyrique à tous crins qui s'en allait dans la vie secouant sa toison blonde. On ne lui voyait pas de lyre, mais on sentait qu'il en avait une toujours sur lui. Joyeux garçon, qui n'avait jamais eu pour guide que son caprice servi par une fortune qu'il croquait à belles dents, en voyages, en fantaisies de toutes sortes.

A trente ans, Silvio s'est marié. Il lui restait dix mille francs de rente. « C'est la première chose raisonnable qu'il eût faite », disaient les gens sérieux. Et en effet, il était allé chercher une petite cousine de province, orpheline, sans fortune. Il faisait le bonheur de cette enfant, ne risquait pas de tomber sur une benoîton parisienne qui, apportant une fortune, apporte aussi des goûts dispendieux. Elle était orpheline, pas de famille nouvelle à conquérir, ni de complications bourgeoises. Elle était charmante, et si douce, et si timide, avec ses manières un peu gauches et sa pointe d'accent provincial. Un sacré petit nez pointu. — La première année douceur exemplaire. Pas un mot. Elle regardait, étudiait son terrain. Je la vois dans un coin de son salon, quand il recevait ses amis, servant le thé en souriant, un certain air de dire : « Je sais que vous l'aimez très sucré !... » Les dîners de Silvio. Cela commença par des nuances. Silvio très généreux. Pauvres diables, la gêne de l'emprunt, les rougeurs, les bégaiements. Elle les flaire, vient se mettre entre eux et son mari. Les pauvres diables disparurent. — Après tout il n'y avait pas de mal — quoique souvent ces gens-là aient beaucoup d'esprit, d'acquis, soient utiles par tout ce qu'ils apportent. Mais la dame ne s'en tint pas là. Petite bourgeoise fieffée. Pris des notes sur chacun de nous pendant un an. On croyait qu'elle n'écoutait pas. Elle écoutait tout, au contraire. Nous l'avions choquée, sans nous en douter, dans toutes ses idées bourgeoises. Elle se mit entre son mari et nous dès qu'elle fut assez forte pour nous repousser.

Le poète n'avait jamais travaillé pour l'argent. Un livre de vers tous les deux ou trois ans ; rêveur, fumant des cigarettes enchantées. Toutes nos conversations lui paraissaient du temps perdu. Pour faire travailler son mari, elle se mit à travailler elle-même comme une ouvrière en journée. Levée avant le jour, elle lui disait : « Dam ! il le faut, puisque tu ne gagnes pas d'argent. » Elle se privait, gardait des années entières la même robe. Il travailla, mit sa poésie à pied, lui qui avait le grand bonheur d'avoir de quoi vivre... Quand on venait chez lui, elle se mettait entre nous avec son œil froid. D'autres fois, quand on sonnait, elle apparaissait sur le seuil — joli petit museau de fouine entre deux portes. « Mon mari n'y est pas... Il sera bien fâché ! » Et l'on voyait le chapeau dans l'antichambre, elle ne se donnait pas même la peine de l'enlever : Tant mieux, s'ils le voient. Ils se le tiendront pour dit.

Les vers qu'il faisait lui étaient bien payés. S'il en faisait beaucoup plus, il gagnerait beaucoup d'argent... Ses amis disaient : S'il voulait !... Ce fut fini. — Elle qui avait d'abord considéré l'art comme une paresse, le regarda comme un métier lucratif, la poule aux œufs d'or. — Avait-elle été effarée par le gâchis, le gaspillage, ces grandes misères, ces morts sinistres? Etait-elle avare de naissance? Elle le fouillait, vidait ses poches, lui donnait de l'argent pour sortir. Il eut un parapluie ! ! Silvio, un parapluie ! — On ne le voyait plus. — Un jour, trois ou quatre paysagistes en tournée : Si nous allions le voir. — Banlieue. Village burlesque. Chalets. Une grande maison où les boutiquiers louent un 3e avec un petit bout de jardin, où ils descendent toute la vaisselle pour manger. — Il occupait au fond de ces jardinets un petit pavillon. Une pièce, petite cave au-dessous, au-dessus un petit grenier. Nous entrons. Nous appelons. Personne. Une voix nous crie : « Qui est là? » Notre ami dans une soupente. Soleil d'aplomb sur la fenêtre en tabatière. « — Ah! mes amis... — Viens donc! — Je ne peux pas!... » — En riant : « Ma femme a retiré l'échelle ! » Pour l'empêcher de sortir, parce qu'il s'échappait pour courir les bois.

Papillon, mon bel ami,
Papillon, marie-toi donc.

LES FEMMES D'ARTISTES

Types :

Un L***, grand garçon, créole, indolent, élégant, bizarre. Sa manie de décrocher les écriteaux. Sa mansarde tapissée d'écriteaux : « Maison de campagne avec jardin. — Grande chasse, 7 kilomètres, prés, fougères, bois taillés, — une ferme, pièces d'eau, pelouses. » — Au lieu de paysage, il a des affiches, ça lui suffit. C'est le mari de la femme menteuse. Il est séparé d'elle et ne travaille plus. Il s'est épuisé dans cette lutte stérile... Il pourra raconter qu'il passait des heures devant son chevalet à se dire, en regardant sa palette vaguement : « Où est-elle?... Qu'est-ce qu'elle fait? Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle allait là? » Alors il mettait du blanc pour du jaune et c'est pour lui qu'on a inventé le mot : broyer du noir.

Un médecin d'artistes. Toujours 500 vers dans la poche à vous lire.

Femme laide, horriblement laide et sentimentale, détachée de tout. « Oh mon Dieu ! Je parie que la bonne n'aura pas mis le gigot au feu ! » et en effet la bonne n'a rien mis du tout au feu, ce qui est bien désagréable quand on vient dîner. Parlant d'un qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas : « J'en pleurais de ne pas l'aimer. » Peut-être ce type pourrait-il être la veuve du grand homme. Remariée avec un de ses élèves. Épisode du poème récité en soirée, émotion générale, poignées de mains, le second mari partage l'émotion générale.

La femme de P*** lui faisant son absinthe. Des nichées d'enfants, et des livres. Des livres jusque sur les berceaux.

Un mot des femmes qui ne s'habillent que pour le soir. Toute la journée en papillotes. Toilettes fanées : « Bah ! le soir, ça ne se verra pas. »

Le ménage de chanteurs jaloux. L'homme et la femme, premiers sujets à l'Opéra. Jaloux de leurs succès réciproques. Ils se gênent. Il a fait siffler sa femme.

Le ménage de B***. La petite femme, cervelle en mie de pain, le taquinant, le harcelant, ne comprenant rien et lui faisant dépenser ses forces en niaiseries.

L'Italienne, *la lampo qui filo, el campanile del domo*, les grandes jambes de P*** qui tremblent sous la table.

La femme du musicien, qui n'aime pas la musique — et cause dès que le mari commence à jouer.

La femme de l'homme de lettres, parlant vite, vite, elle devait épouser Demarsan et Petit... Elle cite toujours les deux noms, la raison sociale.

Le mari de la bossue, travaillant dans son grenier. Elle lui enlève l'échelle. Il faut qu'il travaille.

Au milieu de cela, un beau couple, souriant, affectueux et calme, bonheur un instant menacé.

L'homme qui veut se marier. L'amoureux de la menteuse.

CANEVAS

Un artiste arrivé à la maturité du talent, jeune encore, fatigué de la vie bête et en l'air, veut se marier. Le ménage d'un homme de lettres de ses amis le tente beaucoup.

« Mon cher, marie-toi. — Les artistes doivent-ils oui ou non se marier?... Nous sommes ici une petite colonie d'artistes... tu verras... »

L'ami voit, et ce qu'il voit serait fait pour l'effarer un peu, — mais il est amoureux. Une amie de la femme de l'homme de lettres, courageuse, travaillant beaucoup, veuve, vie très digne. Intelligente au possible, et belle. Noblesse. Connaissant tout, parlant de tous les mondes. Silencieuse avec des mots profonds, des regards éloquents. Elle brode près de la lampe. — On parle de L*** (le créole)... Elle écoute ; sa main tremble. Singulier corps que ce L***. Depuis son dernier tableau reparti pour les îles, plus entendu parler !...

— L'artiste devient amoureux de la jeune veuve.

L*** qu'on a retrouvé l'engage à ne pas se marier, et lui raconte son histoire. — Lui montre sa vie navrante, ratée. L'artiste doit être seul.

— Notre amoureux n'écoute rien. Il est épris, on l'aime... mais on le tergiverse toujours. Il faut attendre.

— Cette malheureuse est justement la femme de L***. Ils se trouvent en présence... une scène terrible entre eux deux ; mais rien de plus. L*** ne se doute pas que c'est la femme dont son ami est amoureux.

La femme les voit ensemble, s'empoisonne, et meurt silencieuse.

L'artiste court à droite à gauche, aux endroits désignés chez sa sœur, son oncle... Rien de vrai. « Qui es-tu?... Ce n'est pas ton nom. Je ne sais rien de toi... Réponds, tu m'as donc menti !... »

— L*** entre : « Mais c'est ma femme ! »

La femme de l'organiste P***. — Grand génie en lutte avec le suisse, le sacristain, celui qui allume, celui qui éteint, — sa femme le trahit.

Peut-être une femme d'artiste : *La misère.*

Ces êtres nerveux, délicats, sensitifs, rêveurs, mobiles, inquiets surtout — ces monstres qu'on appelle des artistes — quand ils prennent femme, font parfois d'étranges rencontres... Oh ! les drôles d'accouplements que j'ai vus. Et le beau drame à faire, et la belle leçon à donner.

Je crois qu'il faudrait mettre au milieu l'histoire de C*** avec M***. — Une jeune fille rencontrée, aimée, mystérieuse. Un ménage heureux, avec le voyage à Saint-Germain deux fois par semaine, chez sa sœur. Vie paisible, sans soupçons, avec le dénouement terrible. Mensonges sur mensonges. Faux nom, pas de sœur, pas juive, mourant silencieusement.

— Grouper alentour le ménage de B*** : la petite femme, cervelle en mie de pain, le rendant fou, ne comprenant rien, le taquinant, le harcelant, lui faisant dépenser ses forces en niaiseries. Elle a un enfant, B*** tenu par l'enfant, le besoin d'un foyer.

Le ménage de P*** : l'Italienne féroce, *choulato*, les grandes jambes de P*** qui tremblent sous la table le jour où il a cassé une bouteille. Tenu là par indolence.

Le ménage L***, musicien : La femme n'aime pas la musique. Quand il joue, elle parle. Il l'aime.

Le ménage D***. La femme gourmande, truie. Les bons fricots.

Le ménage C***, et le ménage P***. Femme C*** parlant vite, vite, mépris des manuscrits du mari.

Y joindre les veuves.

Je n'ai parlé que des modernes. Mais quel livre à faire avec les *Femmes d'artistes* : depuis Andrea del Sarto que la sienne trompait, celle d'Albert Dürer qui rendait

son mari si malheureux par son avarice, celle de Byron qui a accusé son mari après qu'il a été mort de révoltantes infamies.

ÉPILOGUE

LE POÈTE

Mon cher, je te rapporte ton manuscrit des *Femmes d'artistes*.

LE PEINTRE

Eh bien !... tu l'as lu.

LE POÈTE

Je l'ai trouvé bien injuste et féroce pour ces pauvres femmes...

LE MANUSCRIT

Les divers chapitres qui composent les Femmes d'artistes *ont primitivement paru pour la plupart sous forme d'articles dans différents journaux,* le Bien Public, *etc. — Il n'existe plus d'autre manuscrit que celui de la première rédaction contenue dans les carnets de l'auteur. Nous reproduisons en fac-similé une page de l'un de ces carnets.*

LA CRITIQUE

M. CLÉMENT CARAGUEL, *Journal des Débats du* 8 *juin* 1874 :

Il y a beaucoup de variété dans ces récits très parisiens par le fond et par la forme.

. . . . . .

Tout cela est fin, bien observé ; cette petite Nouvelle : *la Veuve d'un grand homme,* contient un joli sujet de comédie. Quelle est maintenant la moralité à tirer des *Femmes d'artistes ?* Que les artistes ne doivent point se marier? Ce serait une conclusion bien dure. Il y en a une autre, mais trop banale, c'est qu'*il faut des époux assortis,* comme dit la vieille chanson. Personne n'a jamais prétendu le contraire ; le malheur est que cette antique et sage maxime ne s'applique pas seulement aux artistes ; il y a de bons et de mauvais ménages partout, dans toutes les classes de la société. Ce que l'on peut dire particulièrement des artistes, c'est qu'ils sont, en général, fort difficiles à appareiller. Ils sont nerveux, irritables et d'une personnalité absorbante, ce qui ne prouve pas cependant qu'ils ne puissent pas faire de bons maris. L'important pour eux est de mettre la main sur une femme d'esprit et de cœur, ce qui ne leur arrive pas toujours, parce qu'ils ont l'habitude de juger les

personnes et les choses avec leur imagination. C'est là une source d'erreurs qui s'expient plus tard cruellement.

M. Daudet a peint les misères des artistes malheureux par leurs femmes ; son livre appelle une contre-partie.

. . . . . .

Le sort de la femme d'un grand homme n'est souvent enviable que pour les gens qui s'en tiennent à l'apparence des choses. Il y a en effet peu d'associations où il n'y ait pas une victime. Ophélie aime Hamlet et Hamlet aime Ophélie, mais quelle place cet amour peut-il tenir dans la vie d'un homme qui roule dans sa tête des pensées et des desseins au-dessus du vulgaire? Il est brisé au premier choc, et Ophélie n'est plus qu'une victime.

M. Emmanuel des Essarts : 29 décembre 1875

Je veux parler de cet adorable poète de la prose, Alphonse Daudet, Nodier *junior*, Hamilton *redivivus*, et lui-même avant tout. Nous avons récemment vanté son recueil de fantaisies d'un ton doux et d'une nuance mélancolique et tendre, *Robert Helmont* ; mais *Robert Helmont* n'ajoutait pas de nouveaux éléments au talent et à la renommée de notre conteur favori. Les *Femmes d'artistes* jettent dans son œuvre une note nouvelle ou qui n'avait résonné qu'à intervalles, la note de l'ironie parisienne. Que d'observation condensée dans ces douze fantaisies! Quelle sagacité de vues dans cette enquête volontairement incomplète sur l'un des côtés d'une grave question.

Cette question, l'auteur la pose franchement dans une préface en forme de dialogue. L'artiste, poète ou peintre, est-il fait pour le mariage? Tout en faisant une réserve qu'il n'eût pu éluder sans ingratitude envers la destinée, Alphonse Daudet semble pencher pour la négative. Au fond, il ne fait qu'exposer, avec son rare talent d'observateur, des phénomènes qui concluent dans ce sens. Il serait désolé de prouver trop et, en vérité, il ne prouve pas que l'artiste soit un être insociable en matière d'hyménée. Il pourrait aussi bien que nous citer de nombreux exemples d'unions contractées par des artistes ou des écrivains avec des jeunes filles d'honnêtes et bourgeoises familles, et qui ont abouti au bonheur le plus solide et le plus durable. Je dirai même plus, en élargissant le cercle des artistes et des écrivains, en correspondant dans une acceptation générale de tous ceux qui vivent de la vie intellectuelle, nous serions porté à croire, d'après notre expérience personnelle, que les meilleurs maris sont ceux qui ont le travail de l'esprit pour souci constant et qui ne trouvent le repos que dans la tendresse et les soins de la famille. Ce ne sont pas les artistes, les écrivains, les professeurs, les savants mariés qui peuplent les cafés et les cercles, ces lieux d'indifférence et d'oubli : ce sont les désœuvrés ou les personnes occupées d'affaires d'argent qu'il faut chercher dans ces exils de la famille. C'est là qu'est la règle et l'exception se trouve brillamment développée par M. Alphonse Daudet en virtuose sûr de son merveilleux instrument. Mais comme il saurait trouver de variations sur le thème opposé !

Nos objections une fois établies, nous aimons à reconnaître tout ce qu'il y a

de vérité de détail et de relief dans ses peintures de la vie de ménage. Presque toutes sont saisissantes comme des eaux fortes. C'est le dernier mot du talent. On ne saurait en ce genre aller plus loin.

M. Jules Lemaitre, *Revue politique et littéraire du* 31 *mars* 1883 :

Le poète des *Amoureuses*, jeté en arrivant à Paris dans un milieu de bohèmes pittoresques, bientôt aiguisé par la vie parisienne, s'aperçoit un jour que ce qu'on voit (quand on sait regarder) est presque toujours plus intéressant, plus inattendu, même plus amusant et plus fou que ce qu'on imagine. Dès lors, c'est fini de rêver. Il nous contera encore par-ci par-là de jolis contes comme *le Curé de Cucugnan*, *la Mule du pape*, l'*Élixir du père Gaucher*, ou la merveilleuse histoire de *Woodstown*, la ville américaine conquise sur la forêt vierge et submergée par elle. Mais, d'une façon générale, on peut dire de lui, et plus justement que de n'importe quel autre romancier, même de la nouvelle école, qu'il ne raconte et ne décrit plus que ce qu'il a vu.

. . . . . .

A mesure que M. Alphonse Daudet avance dans son œuvre, Paris, c'est-à-dire la modernité, l'attire davantage : d'abord le Paris tragique, touchant ou grotesque du siège ; puis le Paris de tous les jours et tous les étages de Paris, du haut en bas (Voyez *Mœurs parisiennes* et *les Femmes d'artistes*). Cela le mène tout doucement à ses grands romans parisiens. Déjà il nous raconte le Nabab en cinq ou six pages et, tout à côté, la mort du duc de Morny. Déjà le futur bourreau du petit Jack montre, dans le *Credo de l'Amour*, sa grosse moustache, son œil bleu et dur et sa face de mousquetaire malade.

. . . . . .

Voyez encore, dans les *Femmes d'artistes*, le ménage de ce pauvre poète marié à une italienne du peuple, jadis belle, maintenant empâtée et vulgaire, qui mène son mari comme un petit garçon et qui tout à coup, au milieu d'une discussion intéressante, lui crie d'une voix bête et brutale comme un coup d'escopette : « Hé ! l'artiste !... *La lampo qui filo !* » — Et un *Ménage de chanteurs*, le mari devenant jaloux de sa femme (qu'il a épousée par amour) et finissant par la faire siffler ! — Et *la Bohème en famille*, ce bizarre intérieur du sculpteur Simaise, la mère dans un hamac, quatre grandes filles remplissant l'atelier de leur tapage, de leurs chiffons, une fête perpétuelle... « Plus ils vont, plus ils sont joyeux. L'hiver dernier, ils ont déménagé trois fois, on les a vendus une, et ils ont tout de même donné deux grands bals travestis. »

. . . . . .

— Que de tendresse et que « d'humanité » dans les petits récits de notre conteur ! Le cœur est remué, quoi qu'il fasse, comme dans les romans les plus « touchants » d'autrefois ; en même temps l'observation est aussi exacte et la forme aussi travaillée que dans tels romans d'aujourd'hui : c'est aussi bien « fait » que si ce n'était pas attendrissant ; on peut se laisser émouvoir sans vergogne. Du reste, ne craignez

point d'être dupes : M. Alphonse Daudet a ce don si rare de savoir mettre un sourire, une ironie légère aussi près que possible des larmes, parfois même au beau milieu, et cela sans contraste violent ni secousse ; c'est, jusque dans l'émotion extrême, la clairvoyance qui donne à l'émotion tout son prix et fait qu'on en jouit davantage.

L'ÉDITION ORIGINALE

LES || FEMMES D'ARTISTES || PAR || ALPHONSE DAUDET || AVEC UNE EAU-FORTE DE A. GILL || PREMIÈRE SÉRIE (1) || PARIS || ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR || 27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29 || MDCCCLXXIV.

1 vol. in-18, imprimé par J. Claye, 7, rue Saint-Benoît, papier teinté crème, couverture parcheminée, 1 feuillet blanc, faux titre avec au verso la liste des ouvrages d'Alphonse Daudet, l'eau-forte d'André Gill, titre, 177 pages, 1 feuillet pour la table et 1 feuillet blanc .(Prix : 3 fr. 50.)

M. Brivois indique qu'il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Chine (2).

(1) La seule publiée.

(2) Cf. Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, par Jules Brivois. *L. Conquet, éditeur*, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue 1

I. Madame Heurtebise 1
II. Le Credo de l'amour 7
III. La Transtévérine 12
IV. Un Ménage de chanteurs 19
V. Un malentendu 24
VI. Les Voies de fait 32
VII. La Bohème en famille 40
VIII. Fragment d'une lettre de femme trouvée rue Notre-Dame-des-Champs 44
IX. La Veuve d'un grand homme 49
X. La Menteuse 53
XI. La comtesse Irma 58
XII. Les confidences d'un habit à palmes vertes 63

AUTOUR DES "FEMMES D'ARTISTES"

Les Notes 71
La Critique 78
L'Édition Originale 81

CE LIVRE, FORMANT LE TOME IV DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-HUIT MARS MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE, IL CONTIENT VINGT-NEUF HORS-TEXTE EN NOIR ET NEUF HORS-TEXTE EN COULEURS.

PQ2216. A2 1929 V4

a39001 0039072616

72-1